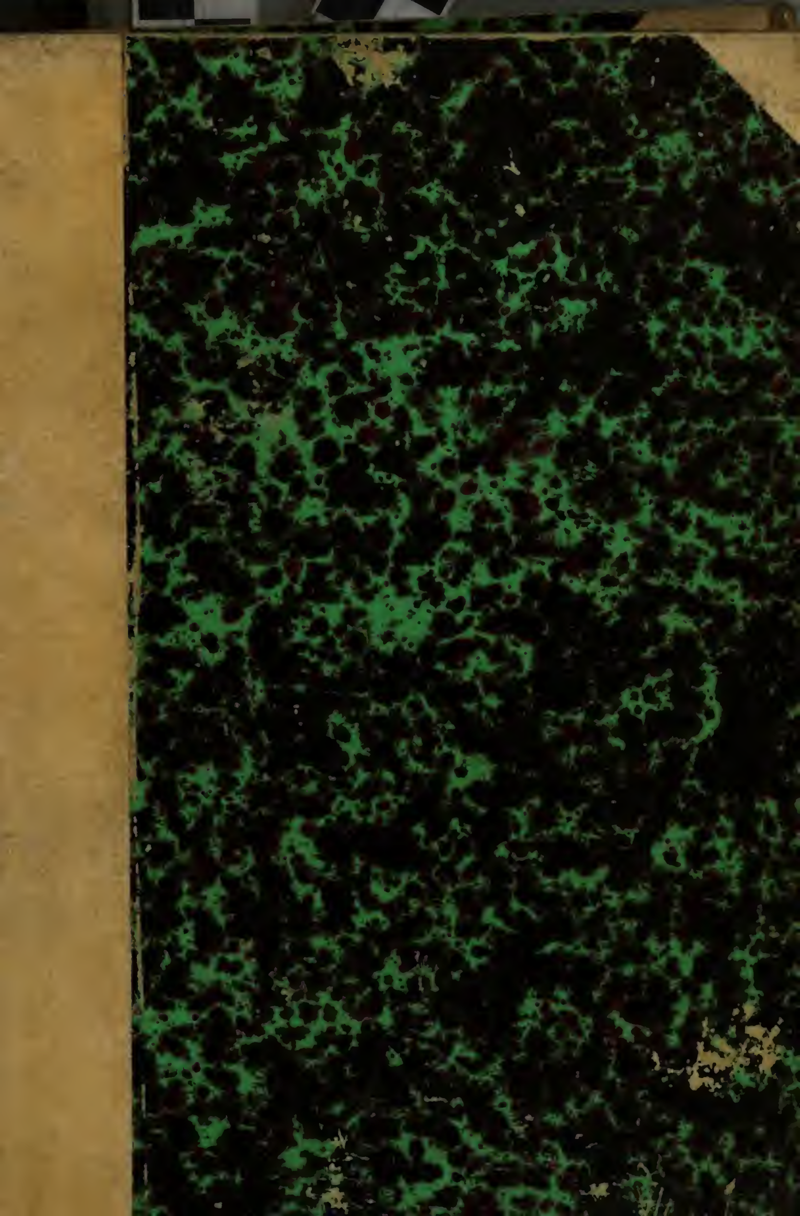


HISTOIRE

DE LA VIE ET DE L'ADMINISTRATION

DU

CARDINAL XIMÉNÈS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE PLON FRÈRES,
RUE GARANCIÈRE, 8.

HISTOIRE
DE LA VIE ET DE L'ADMINISTRATION
DU
CARDINAL XIMÉNÈS

PAR

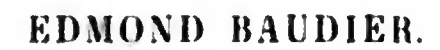
MICHEL BAUDIER,

GENTILHOMME DE LA MAISON DU ROI LOUIS XIII,
CHEVALIER DE SON ORDRE, CONSEILLER D'ÉTAT, CONSEILLER PRIVÉ
ET HISTORIOGRAPHE DE SA MAJESTÉ.

ANNOTÉE
ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION ET D'UNE NOTICE
SUR MICHEL BAUDIER ET SES DIVERS OUVRAGES,

PAR

EDMOND BAUDIER.





Seconde Édition.

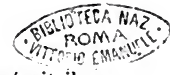




PARIS,
PLON FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE GARANCIÈRE, 8.

1855

INTRODUCTION.



Nous rendons à la publicité un livre écrit il y a plus de deux siècles et qui a subi le sort d'un grand nombre de productions littéraires, vantées à leur naissance, et ensuite presque oubliées par le temps. Nous croyons que l'œuvre de MICHEL BAUDIER mérite l'hommage que nous voulons lui rendre.

L'*Histoire de la vie et de l'administration du Cardinal Ximénès* est peut-être le livre le plus remarquable sorti de la plume féconde de Michel Baudier, Historiographe de France et Conseiller du Roi Louis XIII. Michel Baudier est l'un de ces savants laborieux qui ont honoré les premières années de notre plus grand siècle littéraire et illustré les débuts de notre langue classique ; il fut de plus un de ces hommes intègres et purs, dévoués uniquement à la science et au bien, qui honorent tous les temps.



L'histoire du Cardinal Ximénès appartient à une époque dont l'Espagne, après tant de gloires plus récentes, s'enorgueillit encore. François Ximénès,

le Grand Cardinal d'Espagne, a été le confident, le conseiller, le ministre de Ferdinand et d'Isabelle, ces deux souverains fondateurs de la monarchie espagnole. Après leur mort, Ximénès, régent de Castille, puis régent d'Espagne, a défendu et continué leur œuvre, conservé et accru leurs conquêtes sur les étrangers à l'extérieur, sur l'anarchie au dedans, et préparé le règne et la puissance de Charles-Quint.

Certes, l'historien ne pouvait trouver dans les annales d'aucune nation un plus grand sujet. Et si ce magnifique tableau où apparaissent d'un côté un homme que la Providence élève d'une condition obscure pour le donner en exemple aux peuples et aux Rois; de l'autre, une nation qui achève de s'affranchir et de constituer son indépendance, ses lois, son organisation sociale; si ce tableau a été tracé d'une main ferme, si le peintre est resté à la hauteur de sa conception, nous blâmera-t-on de tenter de soustraire à l'indifférence et à l'oubli la mémoire et l'œuvre de Michel Baudier?

Le lecteur ne trouvera pas seulement dans ce livre la biographie d'un grand homme, mais la vie même d'un grand peuple pendant plus d'un demi-siècle, et ce demi-siècle en est l'époque la plus

solennelle. L'Espagne apparaît là tout entière, l'Espagne affranchie de la présence des infidèles après une lutte acharnée, l'Espagne catholique par la gloire et par le génie de la croisade, l'Espagne fière de son passé, forte de sa cohésion et de son indépendance, grandissant en quelques années au-dessus de tout ce qui l'entoure. La Providence, dans ce court espace, lui donne trois grands souverains : Ferdinand, Isabelle, Charles-Quint ; et en même temps l'Église élève et instruit pour elle François Ximénès, le serviteur le plus dévoué et le ministre le plus grand de sa monarchie naissante.

Que si l'on rattache cette époque au passé de l'histoire d'Espagne, la grandeur s'en révèle avec plus d'éclat. C'est comme une lumière qui se répand au loin pour faire voir à nos yeux, au-dessus des événements humains, la providence infaillible de Dieu, ses desseins sur la nation espagnole conduite dans des voies nouvelles, et la haute mission du Cardinal Ximénès.

Depuis les temps les plus reculés, la péninsule espagnole semblait attendre vainement l'unité et la paix. Les divisions de son territoire annihilaient les avantages de la plus admirable situation qui ait

été donnée à un État en Europe. Ses discordes sans cesse renaissantes la livraient à l'invasion et à la conquête, malgré la majestueuse barrière des Pyrénées, malgré la protection de la Méditerranée et de l'Océan. Elle ne profitait ni de ses communications maritimes avec les trois continents du monde ancien, ni de cette côte ouverte vers l'occident inconnu, vers le monde nouveau qui devait un jour lui appartenir.

Pourtant l'Espagne était déjà riche, puissante, bien peuplée, lorsque Rome vint la menacer; elle était couverte de nations fières et belliqueuses. Déjà le sol, l'air, le ciel, enfantaient, nourrissaient, inspiraient ces nobles vertus, cet amour de l'indépendance, ce dévouement national que les Espagnols n'ont jamais démentis. Mais les dissensions des tribus affaiblirent la patrie commune, et Rome triompha. L'Espagne ne put se consoler qu'en tombant avec gloire après deux cents ans de combats. Plus tard, l'empire romain en décadence lui emprunta Trajan, Trajan qui aurait sauvé Rome, si Rome avait pu être sauvée.

Ruinée, comme l'Italie et la Gaule, par la domination romaine, l'Espagne eut sa part des souffrances et des bienfaits de l'invasion des Barbares.

Livrée à tous les fléaux de la guerre, elle se vit du moins renouvelée par une race jeune et vigoureuse : son sang avait dégénéré dans la servitude; le sang des Goths ranima ses veines languissantes. Les Goths eurent d'ailleurs une grande influence sur son avenir; non-seulement ils lui rendirent son antique fierté et ses nobles instincts; non-seulement ils développèrent dans son sein les généreux sentiments particuliers à la race germanique, sentiments d'honneur, de dévouement, de foi et d'amour, qui ont formé la chevalerie du moyen âge; mais, convertis au catholicisme, ils pénétrèrent profondément ses mœurs de cet esprit religieux qui depuis a fait sa force.

Les Goths, devenus Espagnols en trois siècles, avaient donné à l'Europe l'exemple unique d'une législation qui supprimait la distinction des vainqueurs et des vaincus. Néanmoins, il était resté de la conquête une aristocratie indocile et fougueuse qui ne permit pas à la royauté militaire des barbares de faire place à ce pouvoir administrateur et impartial, plus pacifique et plus chrétien, qui déjà en France créait la monarchie et la nation. Les descendants des Goths s'épuisèrent au milieu des discordes civiles et de l'anarchie. L'Espagne

déchirée avait à subir encore une longue et dernière épreuve avant d'arriver à cette unité politique et religieuse qui devait inaugurer chez elle l'âge moderne.

L'Espagne avait lutté deux siècles contre Rome; quelques traîtres et une bataille la livrent en deux mois aux Arabes; et il lui faudra huit siècles de croisade pour reconquérir son indépendance et sa religion.

Les Arabes purent croire longtemps qu'ils étaient parvenus à changer la destinée de l'Espagne, et que vainement la Providence l'avait placée à l'extrémité de l'Europe chrétienne pour en garder la civilisation et la foi en face de l'Afrique musulmane; ou plutôt, dans leur fatalisme confiant, ils purent croire que Dieu avait d'avance destiné ce pays tant aimé par eux au règne de Mahomet; et non-seulement ils eurent une puissance redoutable pour l'enchaîner, mais ils lui apportèrent tout ce qui pouvait la séduire : la civilisation la plus brillante du moyen âge, les richesses, l'éclat des arts et des lettres, l'élégance des mœurs, la tolérance de tous les cultes et jusqu'à une image de la liberté. Mais l'Espagne ne se laissa ni séduire ni enchaîner pour toujours; elle avait conscience de sa mission

et de son avenir; le lendemain de sa défaite, elle avait repris les armes et recommencé la guerre pour ne se reposer qu'après la délivrance.

Envahie par les tribus africaines et asiatiques, l'Espagne s'était réservé des vengeurs et n'avait pas été vaincue tout entière à la bataille de Xérès. Pendant que le dernier roi des Wisigoths expiait dans les flots du Guadalète sa faiblesse et ses fautes, l'indomptable Pélage allait fonder une royauté vivace dans les montagnes des Asturies. Vainement les soldats de Mahomet s'élancent à l'assaut de cet asile inexpugnable; Pélage les repousse et les poursuit; son glaive frappe comme la foudre du Dieu des armées; la croix du Christ placée sur sa poitrine lui sert de cuirasse et de bouclier. Les musulmans voient leur conquête arrêtée tout à coup, et refoulée au delà de la frontière d'un royaume chrétien. Voilà le premier héros et les premiers exploits de cette lutte nationale et sainte dont le Cardinal Ximénès verra la fin sous les murs de Grenade et poursuivra les dernières victoires jusqu'aux rivages de l'Afrique.

Mais l'Espagne est encore loin de ces jours de triomphe où elle relèvera la croix dans la patrie de saint Augustin. Contemplons d'abord ce glo-

rieux travail de délivrance et d'union qui lui coûtera tant de peines et de souffrances.

Pélage et ses compagnons ont donné l'exemple. Les montagnes fidèles du Nord ont accueilli les guerriers qui n'ont voulu abjurer ni leur foi ni leur indépendance : c'est l'élite de l'Espagne. Le sol national est reconquis pas à pas ; les victoires sont disputées ; la marche des Chrétiens est lente, mais sûre ; chaque coin de terre arraché aux infidèles redevient chrétien pour toujours. Au bout de trois siècles, l'Espagne catholique compte dans son sein quatre grands royaumes, les Asturies, la Navarre, l'Aragon, la Castille, et six provinces souveraines, Oviédo, Léon, la Catalogne, le comté de Barcelone, la Galice et la Biscaye.

On s'étonnerait que le courage et l'enthousiasme des Espagnols n'aient pas plus vite abattu la puissance des khalifes de Cordoue, si leur histoire antérieure ne révélait toute la persistance de ces discordes qui deux fois déjà les ont trahis devant les Romains et devant les Arabes. Malheureusement, les divisions du sol favorisaient encore toutes les ambitions particulières. Jadis, l'Espagne avait compté autant de royaumes que de tribus. Dans la lutte contre les Arabes, chaque victoire semble

créer un État; chaque vainqueur fait de son glaive un sceptre; et, il faut bien le dire, si tous ces royaumes s'accordent dans une haine commune contre les infidèles, des dissensions éclatent et les divisent souvent, et chaque jour de guerre civile retarde pour des années l'affranchissement commun.

Pourtant, ce n'est pas que les Chrétiens ne comprennent point la nécessité de cette union qui les sauvera; ils y aspirent, et plus d'une fois ils la laissent échapper après l'avoir acquise pour quelques instants.

Au milieu des grands événements qui remplissent cette phase de l'histoire de l'Espagne, et dont un seul pourrait suffire à illustrer un pays, il y a des jours plus solennels encore et qui semblent avoir une importance plus décisive pour cet avenir si longtemps attendu, si patiemment mérité. Les actions héroïques n'étonnent plus le lecteur de ces annales, tant elles y abondent; chaque victoire surpasse les exploits de la veille : ce qu'il cherche, ce qu'il admire, ce sont les journées de réconciliation et de bonne harmonie entre les vainqueurs; car alors toutes les forces de l'Espagne sont unies en un même faisceau; elles frappent des coups plus terribles, et l'ennemi désespère de les briser.

Est-il besoin de rappeler ces époques d'espérance où l'Espagne pouvait se croire arrivée au terme de ses fatigues, et où ses déceptions mêmes servaient à l'instruire? Faut-il rappeler le règne d'Alphonse III, qui joint aux Asturies, héritage de ses pères, la Galice, la Biscaye, le royaume de Léon et d'autres provinces encore? Faut-il rappeler le règne de Sanche le Grand, qui réunit sous son sceptre l'Aragon, la Navarre et la Castille, et puis rompt lui-même cette unité si précieuse pour donner une couronne à chacun de ses quatre fils? Faut-il rappeler que le roi d'Aragon Alphonse Ier le Batailleur épousa l'héritière du royaume de Castille, et faillit accomplir cette alliance réservée à Ferdinand le Catholique et à Isabelle de Castille?

De nouveaux partages ramènent des discordes nouvelles; il semble que les descendants des Goths aient gardé, comme les deux premières races des rois de France, ce préjugé funeste du droit égal de tous les fils d'un roi à sa succession.

Les alliances précaires des princes qui se partagent la patrie reconquise révèlent d'une manière éclatante la nécessité d'une union plus intime. Vers le commencement du treizième siècle (la lutte

durait depuis cinq cents ans), les États chrétiens se réconcilient à la voix du pape Innocent III; les souverains se rapprochent, les peuples se lèvent; l'Espagne est tout entière dans un seul camp. C'est que des hordes barbares étaient accourues de l'Afrique pour soutenir l'islamisme défaillant; les Almohades menaçaient de renverser de nouveau les églises et la croix du Christ. Mais à la bataille de Tolosa, ils succombent sous les coups des chevaliers d'Alcantara, de Calatrava, de Saint-Jacques et d'Avise: ces ordres religieux et militaires venaient à peine de naître et gagnaient leurs éperons à leur première bataille.

Les Musulmans donnent à leur tour l'exemple des guerres civiles; les succès des Chrétiens en sont plus rapides. Ferdinand III, qui paraît avoir hérité de l'épée du Cid, et qui gagne le titre de saint, comme Louis IX de France, son contemporain, porte aux infidèles des atteintes si rudes que leur puissance ne s'en relèvera pas. Cordoue, Séville, Cadix sont les trois étapes de ses conquêtes, et il meurt en tournant les yeux vers l'Afrique et en regrettant de ne pas vivre assez pour aller tarir à leur source ces inondations que l'Afrique réservait encore à l'Europe chrétienne, et pour com-

mencer ces expéditions dont le cardinal Ximénès a montré la route à Charles-Quint.

Le triomphe des Chrétiens n'était plus douteux. Les infidèles avaient vaillamment défendu le terrain comme pour augmenter la gloire des vainqueurs; mais leur défense n'avait été qu'une retraite continuelle; acculés enfin à la mer, le sol allait leur manquer; des neuf royaumes qui s'étaient partagé les dépouilles du Khalifat, il ne restait plus que Grenade. Chaque jour Grenade recevait de nouveaux fugitifs, qui annonçaient le retour des anciens maîtres de l'Espagne et la fin de la domination musulmane; Grenade était le dernier asile de ces conquérants qui avaient rêvé l'envahissement de l'Europe entière.

Grenade devait succomber à son tour. Depuis le treizième siècle, « on voyait bien, dit un historien » moderne, auquel des deux peuples appartenait » l'empire de l'Espagne. Du côté des Maures, une » foule de marchands, entassés dans de riches » cités, amollis par les bains et par le climat; des » agriculteurs paisibles, occupés dans leurs déli» cieuses vallées du soin des mûriers et du travail » de la soie; une nation vive et ingénieuse, qui ne » respirait que pour la musique et la danse, qui

» recherchait les vêtements éclatants et parait jus-
» qu'à ses tombeaux; de l'autre, un peuple silen-
» cieux, vêtu de brun et de noir, qui n'aimait que
» la guerre, et l'aimait sanglante; qui, laissant aux
» juifs le commerce et les sciences, ne connaissait
» pas de plus beau titre que celui de fils des Goths,
» race altière dans son indépendance, terrible dans
» l'amour et dans la religion. Là, tout le peuple
» se tenait pour noble; le bourgeois n'avait pas
» payé ses franchises; le paysan, qui portait aussi
» l'épée contre les Maures, sentait sa dignité de
» chrétien. »

Arrivons au quinzième siècle. Une ère nouvelle s'ouvre pour tous les États de l'Europe. Partout les sociétés se constituent; le moyen âge expire; l'ordre succède à la confusion, l'unité au morcellement, la monarchie à la féodalité, le pouvoir de la loi aux abus de la force, la science à l'ignorance. L'Espagne aussi va se transformer. Le moment approche où tous ses royaumes seront unis en un seul État, où toutes ses tribus formeront un seul peuple, où toutes ses forces s'agrégeront en une seule main; après avoir expulsé les infidèles, elle pourra être enfin gouvernée.

La Castille, l'Aragon et la Navarre sont les trois

royaumes qui ont survécu aux révolutions successives de l'Espagne[1]. Les autres provinces sont dans leur dépendance, mais en gardant toujours des priviléges particuliers auxquels elles sont attachées comme à une sorte de nationalité. La séparation des trois royaumes, les constitutions de chaque province et les rivalités opiniâtres des peuples ne sont pas même les seuls obstacles qui rompent l'unité nationale. Dans chaque royaume et dans chaque province la division n'est pas moins profonde. En face de la royauté est une aristocratie fière de s'être formée elle-même, indocile à toute autorité, jalouse des droits qu'elle croit avoir conquis, dont chaque membre réclame une indépendance royale[2]. En face de l'aristocratie, s'élève la bourgeoisie des villes formée lentement avec la conquête, et qui, elle aussi, a ses priviléges, bourgeoisie armée autrefois pour la croisade, armée aujourd'hui pour sa propre défense contre les nobles

[1] Nous ne parlons pas du Portugal. Depuis longtemps il ne prenait plus part à la guerre sainte. Sa position géographique et ses destinées nouvelles le séparaient déjà du reste de la Péninsule.

[2] On sait combien le serment d'obéissance que les Aragonais prêtaient au roi était hautain et menaçant : « *Nous, qui, séparément, sommes autant que vous, et qui, réunis, pouvons davantage, nous vous faisons notre roi, à condition que vous garderez nos priviléges; sinon, non.* »

et même contre les rois. La Sainte-Hermandad ou ligue des Communeros date de l'année 1260; nobles et rois traitent avec elle de puissance à puissance. Mais instituée pour réprimer les brigandages des seigneurs, elle peut devenir l'auxiliaire de la justice royale. L'exemple de la France, qui a trouvé le tiers état dans les communes, ne sera pas perdu pour l'Espagne.

Telle est la situation de la Péninsule. Renverser Grenade, rassembler tant d'éléments divers et hostiles, établir la monarchie espagnole : voilà ce que vont faire Isabelle, Ferdinand et le Cardinal Ximénès, et l'Espagne va prendre enfin sa place dans la politique européenne.

En parlant des conditions sociales que le quinzième siècle prépare à l'Espagne, nous touchons déjà au livre de Michel Baudier. Sans aucun doute, l'historien français du Cardinal Ximénès a voulu montrer tout ce que la puissance royale aux mains d'un roi ou d'un ministre habile et dévoué peut pour la grandeur et la force d'un état.

La royauté était bien faible encore en Espagne au moment où le mariage d'Isabelle de Castille et de Ferdinand d'Aragon forma cette union de deux royaumes qui devait être si féconde. On eût dit

que les peuples se reposaient de la guerre contre les infidèles en faisant la guerre à leurs souverains. L'Aragon, la Navarre, la Catalogne étaient soulevées contre Jean II, père de Ferdinand; la Castille, contre Henri IV, frère d'Isabelle. Les nobles, le clergé, le peuple réclamaient impétueusement des franchises et des libertés, qui, faute d'être réglées, devenaient une cause permanente d'excès, de désordre et d'anarchie.

On avait vu Henri IV trahi par ses courtisans, déshonoré par ses favoris, insulté par la nation entière. Les rebelles, dans la plaine d'Avila, avaient solennellement proclamé la déchéance de leur souverain, et dépouillant son effigie des insignes royaux, l'avaient précipitée du trône. A leur tête était l'archevêque de Tolède, Carillo d'Acuna, bravant comme eux l'excommunication du pape. Le lendemain ils avaient livré au Roi déchu une bataille rangée à Medina del Campo. Leur fureur n'avait été calmée que par la modération de la sœur du Roi, Isabelle, qui n'avait pas voulu recevoir la couronne de leurs mains. Satisfaite du titre de Princesse des Asturies, qui lui assurait l'héritage de son frère, elle se sentait digne du trône, mais ne voulait pas l'usurper.

Ferdinand d'Aragon ne s'illustrait pas moins par ses victoires sur les Catalans, lorsqu'il fut appelé à Valladolid pour épouser l'héritière de la Castille. Ce mariage compensait la perte de la Navarre, qui retournait à la France, mais à laquelle Ferdinand ne renonçait pas.

Peu de temps après, la mort de Henri IV laissait la Castille à Isabelle, et la vieillesse de Jean II abandonnait à son fils l'exercice du pouvoir dans le royaume d'Aragon.

Cependant tout n'est pas fini encore. Malgré l'union conjugale des deux souverains, la séparation des deux royaumes est maintenue. En Castille, Ferdinand n'est Roi que comme mari de la Reine; en Aragon, Isabelle n'est connue que de nom. Les deux époux paraissent deux souverains unis par une étroite alliance; s'ils s'entendent et se concertent parce que leurs intérêts sont communs, rien n'est commun dans leur autorité ni dans la forme de leur gouvernement; il y a deux Rois et deux conseils comme il y a deux peuples; il y a deux représentations nationales : les Cortez de Castille et les Cortez d'Aragon, sans compter les assemblées de chaque province. D'ailleurs, la fermeté virile d'Isabelle ne pouvait supporter de tutelle, ni celle de son mari

ni celle des Grands. Ceux qui avaient parlé un jour *de la renvoyer à la quenouille* avaient appris à leurs dépens comment elle comprenait les droits et les devoirs de la royauté.

Nous n'avons pas à raconter ici ce double règne. Qu'il nous suffise d'en indiquer les grands résultats, avant d'apprécier la part de gloire qui en revient au Cardinal Ximénès.

Le royaume de Grenade ne tarde pas à être accablé sous les forces réunies de l'Espagne. « C'était » un bruit qui courait chez les Maures que le terme » fatal de leur domination en Espagne était arrivé. » Un faquir troublait l'Espagne de ses prédictions » lamentables, et elles étaient assez motivées par » l'état du royaume. Déjà, sous Henri IV, ils avaient » perdu Gibraltar. Des villes fortes d'assiette, mais » sans fossés, sans ouvrages extérieurs, et défen- » dues seulement par un mur peu épais; une bril- » lante cavalerie exercée à lancer la sagaie, prompte » à charger, prompte à fuir ; telles étaient les res- » sources du peuple de Grenade. Il n'avait point à » compter sur l'Afrique; ce n'était plus le temps » où les hordes des Almohades et des Almoravides » pouvaient inonder la Péninsule. » A cette faiblesse s'ajoutent encore les discordes civiles. Le

siége de Grenade dure neuf mois; une ville, Santa-Fé, s'élève pour attester le vœu que les Chrétiens ont fait de ne partir qu'après avoir achevé l'œuvre poursuivie par leurs aïeux depuis huit siècles. Grenade ouvre ses portes et redevient espagnole.

La même année (1492) l'Espagne salue le retour de Christophe Colomb, qui lui donne le nouveau monde.

Restait à établir l'unité intérieure par la fondation de ce pouvoir public qui, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, avait manqué jusqu'alors pour représenter l'État et former la nationalité. « Malgré l'habileté de Ferdinand, malgré l'enthou-» siasme qu'inspirait Isabelle, ils n'atteignirent ce » but qu'après trente ans d'efforts. Les moyens fu-» rent terribles, proportionnés à l'énergie d'un tel » peuple; le prix fut l'empire des deux mondes au » seizième siècle [1]. »

Ferdinand et Isabelle se servirent alternativement des grands contre le peuple, des paysans et de la Sainte-Hermandad des villes contre l'aristocratie. L'inquisition, instrument docile dans leurs mains, devint un tribunal redoutable et sans ap-

[1] Michelet, *Histoire des temps modernes.*

pel auquel furent cités les plus puissants et les moindres ennemis du trône. Des châteaux qui n'étaient que des repaires de brigandage furent démantelés, et la tyrannique indépendance des seigneurs périt avec les donjons où elle bravait la justice du souverain. Les concessions des règnes précédents furent revisées sévèrement. Les grandes maîtrises d'Alcantara, de Calatrava et de San-Iago, réunies à la couronne, lui donnèrent une armée et des biens immenses. La royauté eut dès lors en main le pouvoir et les grands moyens qui servent à l'exercer.

Isabelle meurt ayant régné pendant trente-cinq ans. Après elle, nous ne pourrions plus rien dire de l'Espagne sans raconter l'histoire de l'administration du Cardinal Ximénès; nous laissons ce soin à Michel Baudier. Quelques mots seulement sur son héros et sur son livre.

Le Cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, avait donné pour confesseur à la reine Isabelle un pauvre moine de l'ordre de Saint-François. La Reine ne tarda pas à deviner le génie caché sous l'humble robe du religieux. François Ximénès de Cisnéros devint le confident de la Reine, et eut bientôt le plus grand crédit dans les conseils de la couronne.

« L'étonnement fut grand, dit Pierre Martyr, lors-
» qu'on vit paraître à la cour cet homme du désert,
» dont la pâleur et l'austérité rappelaient les Paul
» et les Hilarion. » Indifférent aux pompes de sa grandeur nouvelle, parce qu'il n'avait souhaité son élévation que par ce désir d'être utile qui est le mobile des grands hommes, il ne cessait pas d'observer la règle pénible et les humbles devoirs de son ordre. Le bâton de frère mendiant à la main, il visitait les couvents et parcourait les villes en quêtant de porte en porte le denier que la charité publique ne laissait pas toujours tomber dans sa main.

Mais c'est en vain qu'il semble vouloir, à force d'humilité, se dérober aux brillantes destinées qui l'attendent. A la mort de l'Archevêque de Tolède (1495), Isabelle s'empresse de demander au Pape Alexandre VI et obtient la bulle qui donne pour successeur au Cardinal de Mendoza le seul homme qu'elle juge digne d'être promu à cette importante dignité. Elle présente inopinément cette bulle à Ximénès, mais il refuse d'accepter, et sa résistance, après avoir duré plus d'une année, ne cesse que devant l'ordre formel de la Reine et l'injonction solennelle du souverain pontife.

L'Archevêché de Tolède a toujours été considéré en Espagne comme une des premières dignités de l'État. Il comportait, outre la Primatie, la charge de Grand Chancelier de Castille et l'entrée officielle au conseil. Ximénès avait près de soixante ans quand il accepta ces hautes et difficiles fonctions.

A la mort de la Reine Isabelle, arrivée en 1504, commence le rôle providentiel qui assigne à Ximénès un rang si élevé dans les annales de son pays.

Isabelle, héritière de Castille, en épousant Ferdinand, héritier de la couronne d'Aragon, paraissait avoir enfin assuré l'unité du territoire espagnol; peu s'en fallut même que la Péninsule entière ne fût réunie sous un sceptre unique, puisque l'héritière présomptive des deux trônes, qui s'appelait Isabelle comme sa mère, avait épousé le Roi de Portugal. Mais la mort prématurée de cette jeune Reine reporta tous ses droits à sa sœur cadette, Jeanne, qui avait épousé Philippe le Beau, archiduc d'Autriche, et dont les États de Castille et d'Aragon reconnurent les droits.

La mort de la Reine mère faillit briser cette unité obtenue au prix de tant de luttes sanglantes.

Ferdinand, nous l'avons dit, n'était en Castille

que le mari de la Reine; la Reine morte, Ferdinand était sans droits comme sans autorité sur ce royaume, et la Castille passait aux mains de Jeanne et de Philippe. En vertu du testament d'Isabelle, Ferdinand prit le titre modeste d'administrateur du royaume de Castille, en attendant l'arrivée de la Reine Jeanne, sa fille, et du Roi Philippe, son gendre.

Mais une difficulté se présentait : la Reine Jeanne était folle, et par conséquent inhabile à gouverner. On pouvait soutenir que l'incapacité de la femme s'étendait au mari; telle était aussi la tendance de l'opinion nationale, qui supportait impatiemment l'idée d'un Roi allemand, et semblait préférer la régence de Ferdinand. Mais l'intérêt des Grands l'emporta; ils préférèrent l'archiduc d'Autriche au Roi d'Aragon, parce que cette combinaison menaçait moins sans doute leur indépendance seigneuriale. Philippe, excité par eux, signifia à son beau-père d'avoir à sortir du royaume de Castille, et Ferdinand s'étant assuré l'appui de la France en se remariant à Germaine de Foix, princesse du sang de Louis XII, partit pour achever la conquête du royaume de Naples, entreprise en son nom par le grand Gonzalve de Cordoue.

Ximénès, dont le diocèse était en Castille, apporta son expérience et l'influence de ses idées dans les conseils du nouveau Roi; mais Philippe mourut presque subitement. Il y eut un interrègne. La Reine Jeanne était notoirement incapable d'exercer l'autorité souveraine; il fallait pourvoir au gouvernement, et la perplexité des seigneurs fut grande. Quelques-uns voulaient rappeler Ferdinand, mais ce rappel immédiat eût soulevé une vive opposition, et sans doute amené la guerre civile. On attendait avec anxiété que Ximénès se prononçât. L'habile politique pensa qu'il valait mieux différer le retour de son ancien maître pour le rendre plus assuré, et, sur sa proposition, on forma un gouvernement provisoire, dont il fut le président, et dont les autres membres étaient le duc de Najare et le connétable de Castille. Au bout de dix jours, grâce aux divisions de la noblesse et à la fermeté du président, le triumvirat était dissous, et Ximénès fut supplié de se charger seul du fardeau de l'État et de la régence du royaume.

Il accepta, et ne songea plus qu'à préparer le retour de Ferdinand et à lui remettre le titre et l'autorité dont il était dépositaire.

Mais ce n'est pas sans une vive opposition de la

Grandesse que ce but put être atteint. De tous côtés des séditions éclatèrent. Le comte de Lemos s'empara de Pontferrat; quelques-uns traitèrent avec l'Empereur Maximilien, d'autres avec le Roi de Portugal, d'autres encore recoururent au Roi de Navarre. L'amirante de Castille levait des troupes; le duc de Najare, don Manuel, le connétable et le marquis de Villena enrôlèrent leurs vassaux. Ximénès tint tête à l'orage, et avec cinquante mille ducats qu'il avait autrefois prêtés au roi Philippe, et qu'il retira des coffres de l'État, il retint au service les compagnies des Gardes, force redoutable qui imposa respect à tout le monde. Il n'était pas de ceux qui s'abandonnent à la merci des factions, et il eut toujours pour principe qu'un pouvoir n'obtient jamais mieux l'obéissance que lorsqu'il est en état de faire prévaloir sa volonté de vive force.

Enfin, quand Ferdinand arriva couvert des lauriers de son expédition de Naples, la prudence et la fermeté de Ximénès avaient concilié ou abattu toutes les résistances, et le Roi prit possession du gouvernement de la Castille.

Le dévouement et l'heureux succès de Ximénès furent récompensés par le chapeau de Cardinal, avec le titre de Cardinal d'Espagne, précédemment

porté par l'archevêque Pedro de Mendoza. Il fut en même temps pourvu de la charge de Grand Inquisiteur, rendue vacante par la démission de l'archevêque de Séville (1507).

Entre cette époque et la mort de Ferdinand se place l'un des traits les plus caractéristiques de la vie de Ximénès. Il avait considéré que c'était peu d'avoir refoulé les infidèles en Afrique, si la frontière maritime n'était mise à l'abri de leurs incursions et de leurs pirateries. Aussi nourrissait-il depuis longtemps le dessein d'aller les attaquer dans leurs repaires. La paix dont on jouissait depuis le retour du Roi lui parut favorable à l'exécution de son plan. Le trésor était trop obéré pour se charger des dépenses de l'expédition; Ximénès en avança tous les frais, sous la simple promesse d'un remboursement ultérieur. Lui-même se mit à la tête de l'armée; il s'empara d'abord du grand port, puis de la ville et de la citadelle d'Oran, où il fit son entrée par la brèche au milieu de ses chanoines et des gens de guerre, précédé de sa croix épiscopale portée par un religieux. Tripoli, Alger, Tunis, Tlemcen se soumirent aussitôt, et la seule renommée du Cardinal mit fin à la guerre. L'enthousiasme fut général en Espagne; une seule personne

ne partagea pas la joie et la reconnaissance de la nation, ce fut le Roi Ferdinand. Ce monarque avait à Ximénès de trop fortes obligations, et l'on est fondé à croire qu'il avait consenti à ce que le Cardinal entreprît la campagne d'Afrique à peu près par les mêmes motifs qui, vers la fin du siècle dernier, portèrent le Directoire à confier l'expédition d'Égypte au général Bonaparte. Les éclatants succès du ministre augmentèrent encore le dépit et la jalousie du souverain, et Ximénès vit bientôt qu'il était en disgrâce, car on lui refusa le remboursement des frais de la guerre, et on ne le lui accorda plus tard qu'après s'être livré à un examen inquisitorial de ses affaires privées. Mais, après un long refroidissement, la raison et la justice, et surtout l'intérêt de la chose publique, l'emportèrent sur la mauvaise humeur de Ferdinand, qui, pendant qu'il allait tenir les états d'Aragon, remit à Ximénès le gouvernement de la Castille.

A partir de cette époque, le Roi ne fit plus que souffrir et languir, consumé par un philtre amoureux que Germaine de Foix lui avait fait boire, et bientôt il mourut (1516) reconnaissant pour son héritier l'aîné de ses petits-fils, Charles, archiduc d'Autriche, fils de Philippe et de Jeanne la Folle,

que le monde devait bientôt connaître sous le nom de Charles-Quint.

Ximénès avait alors quatre-vingts ans : ce sont les derniers instants de sa vie, et ce sont les plus beaux et les mieux remplis.

Un article du testament du Roi Ferdinand conférait la régence à Ximénès jusqu'à l'arrivée de l'archiduc. Charles était né en Flandre, et y résidait constamment : c'était une mauvaise recommandation aux yeux de ses nouveaux sujets, et aussi la tâche de Ximénès en devint-elle plus difficile et plus laborieuse. La Grandesse murmure et se soulève encore; mais, aguerri contre les résistances et les séditions des Grands, *qui frémissaient,* disait-il, *sous le joug de ses sandales,* Ximénès les contient dans le devoir, et use envers eux d'une répression impitoyable. La tâche de Richelieu, son imitateur en France, peut seule être comparée à cette œuvre colossale. L'analogie de la situation est d'ailleurs frappante; il n'est pas jusqu'à la branche cadette, représentée en deçà des Pyrénées par Gaston d'Orléans, au delà par le jeune prince Ferdinand, puîné de Charles, qui ne se retrouve inspirant l'intrigue et fomentant la révolte. Pour premier acte d'autorité, Ximénès fait prendre à Charles

le titre de Roi de Castille et d'Aragon, bien que sa mère, Jeanne la Folle, existe encore. Les Grands résistent et protestent contre cette violation des coutumes royales : « Il ne s'agit pas ici de donner » vos avis, s'écrie le Cardinal, mais de montrer » votre soumission. Le Roi n'a pas besoin du suf» frage de ses sujets... Il sera proclamé aujourd'hui » dans Madrid, et les autres villes suivront cet » exemple. »

L'intrigue se porta sur un autre terrain. On contesta les droits du Cardinal. Une députation de la noblesse vint lui demander d'exhiber le titre en vertu duquel il gouvernait le pays. Alors, l'auguste vieillard mena les envoyés dans la tour où les trésors du Roi et les siens étaient renfermés; il ouvrit gravement les fenêtres, et leur fit voir les gardes rangés en bataille dans la plaine; il fit un signe, et une triple salve d'artillerie ébranla les airs. Puis, montrant ses coffres et ses soldats : « Voilà, dit-il, mes pouvoirs. »

A partir de ce jour, il frappe à coups redoublés sur les rebelles, quels que soient leurs titres et leur rang. Pour augmenter ses forces contre la révolte, il institue en Espagne une force nouvelle, une sorte de *garde nationale*. L'indiscipline et l'irré-

gularité du service féodal avaient depuis un siècle provoqué en France l'établissement d'une armée permanente. Ximénès voulut accomplir en Espagne la même révolution : c'était donner à la royauté la force avec le droit. Il prit pour prétexte la nécessité d'avoir des troupes toujours prêtes contre les incursions des pirates d'Afrique, et enjoignit à chaque ville de Castille d'enrôler un certain nombre de bourgeois, qui seraient exercés à la discipline militaire les jours de fête; les officiers furent payés sur les fonds publics et les soldats exemptés d'impôts. Les grands se trouvèrent ainsi réduits à l'impuissance : c'étaient leurs vassaux que l'on enrôlait sans leur assentiment; ils n'avaient plus d'armée depuis que le Roi en avait une. La haine redoubla contre le Régent, mais ses ennemis, c'est-à-dire les ennemis du royaume, étaient domptés.

L'activité du Régent n'était pas moins prévoyante au dehors. En même temps que par une mesure hardie il sauvait la Navarre, reconquise par Ferdinand, d'une invasion des Français, il envoyait une nouvelle armée contre les Maures d'Afrique; et quoique le général choisi par lui eût été moins heureux qu'il ne l'avait été lui-même, les corsaires d'Alger et de Tunis rabattaient de leur audace.

Charles d'Autriche pouvait venir prendre possession de son royaume affermi et pacifié : il arriva, mais la puissance et la grandeur du vieux Régent eussent fait ombre à la grandeur naissante du jeune Roi. Une lettre de Charles remercia Ximénès de ses bons services, en l'invitant à vivre dans la retraite et le repos. L'archevêché de Tolède était donné à un jeune homme de vingt ans. La dépêche, dit-on, arriva trop tard... Ximénès venait d'expirer, et l'ingratitude du Roi ne trouva plus que le cadavre de celui dont le génie lui léguait la couronne de toutes les Espagnes, la domination des mers et l'expectative de l'empire du monde.

Ximénès avait les talents de l'administrateur autant que ceux du politique. Il réforma et réorganisa les finances; et pour obvier aux exactions des subalternes préposés à la recette des contributions, il alla plus loin que Sully et Colbert, qui eurent en France la même tâche; il établit dès lors un système exactement semblable à ce que nous appelons l'assiette et la répartition de l'impôt; puis il admit les bourgeois de chaque ville à opérer eux-mêmes le recouvrement des contributions locales, à la charge de verser au trésor les sommes entières.

En qualité de justicier de son diocèse, il y institua des tribunaux de paix jugeant en conciliation et en matière sommaire, sans écriture et sans frais; il introduisit en Espagne l'usage des instructions données aux enfants par le clergé sous le nom de catéchisme. Enfin, service immense, il créa en Espagne l'état civil, en forçant, comme primat de l'Église espagnole, les curés de chaque paroisse à enregistrer exactement chaque naissance, chaque baptême, chaque mariage et chaque enterrement. La France ne tarda pas à copier cette utile institution. Il fit beaucoup aussi pour les lettres et les sciences; il fonda l'université d'Alcala, et fit imprimer cette fameuse bible hébraïque, grecque, latine et chaldaïque, qui lui coûta plus de 50,000 écus d'or, et qu'il dédia au pape Léon X, l'un des plus illustres promoteurs de la renaissance [1].

Prêtre irréprochable, ministre dévoué, homme d'État à conceptions vastes et profondes, diplomate

[1] Plus tard, Philippe II accorda à Christophe Plantin, imprimeur à Anvers, le titre d'architypographe du Roi d'Espagne, et pour que ce titre ne fût pas vain, il le chargea de donner une nouvelle édition de la Bible d'Alcala. Cette édition parut de 1569 à 1572, en huit volumes grand in-folio. La Bibliothèque Impériale de Paris en possède un magnifique exemplaire sur vélin. (AUGUSTE VITU, *Histoire pittoresque de la typographie*, Paris, 1846.)

plein de pénétration et de ressources, général habile, Ximénès peut, selon nous, par la grandeur de son caractère et l'éclat de ses vertus, soutenir le parallèle avec les plus illustres ministres qui aient gouverné la France. Pieux et austère comme Suger, mais avec plus de lumières; savant, laborieux et persévérant comme d'Amboise, mais avec une sévère rigidité de principes et de conscience; habile comme Mazarin, mais avec une probité qui honorait et fortifiait sa politique; il nous paraît n'avoir été égalé en fermeté et en courage que par Richelieu. Comme lui, tout-puissant pour le bien de l'État, Ximénès a lutté avec une énergie indomptable contre la haine et l'envie; comme lui, attaqué violemment par une noblesse dont il sapait la puissance et par la famille même de son souverain, il est resté debout plus grand et plus fort qu'avant la lutte; il a brisé toutes les résistances; il a sauvegardé de toute atteinte la couronne dont la défense lui était confiée; il n'a permis à personne de violer impunément la paix publique; il est devenu enfin la loi vivante. Comme Richelieu, au sortir d'une époque d'anarchie, il a rendu son pays puissant et respecté au dehors. Richelieu résistait au Roi pour le bien servir; Ximénès déchirait un

acte signé du souverain parce que cet acte lui semblait préjudiciable aux intérêts de l'État.

Richelieu, Cardinal de l'Église romaine, se servait même contre le Pape du bref que le saint-siége lui avait octroyé pour faire tout ce qui serait utile au service du royaume. Le Cardinal Ximénès réprima sans hésiter les abus commis en Espagne par les agents de la cour de Rome. Chez Ximénès comme chez Richelieu, c'est la même vigueur, la même indépendance, la même fermeté de caractère. Ajoutons que le héros de Michel Baudier, égal à Richelieu comme homme d'État, eut dans sa vie privée l'humilité d'un saint. Et si Richelieu nous étonne et nous effraye quelquefois par cette inflexibilité qui, en excluant toute faiblesse, risque d'exclure toute clémence, on voit briller du plus pur éclat chez son illustre devancier l'humanité, cette douce vertu qui est la dernière perfection des grandes âmes.

La vénération qu'inspira Ximénès à ses contemporains fut telle, qu'on lui attribua des miracles. Néanmoins nous croyons que sa béatification n'a jamais été prononcée par la cour de Rome, ce qui ne l'empêche pas d'être inscrit dans la plupart des martyrologes de l'Espagne.

La vie de cet homme illustre, bien qu'appartenant spécialement à l'histoire d'Espagne, a été presque simultanément l'objet de l'attention de trois écrivains français du dix-septième siècle, Baudier, Marsollier et le célèbre évêque de Nîmes, Esprit Fléchier.

Tous trois ont puisé aux sources originales, tous trois ont pris pour guides les historiens du grand ministre de Ferdinand et d'Isabelle, mais tous trois n'ont pas tiré le même parti de leurs documents.

Le plus complet des trois ouvrages est celui de Baudier, le plus savant celui de Marsollier, le plus agréablement écrit, on le croira sans peine, celui de Fléchier.

L'ouvrage de Fléchier, composé, comme il l'atteste lui-même, dans un temps où, n'étant chargé que de sa propre conduite, il n'avait à rendre compte qu'à lui-même de ses études et de son loisir, est dû à une circonstance qui mérite d'être rapportée. Un jour, au sortir d'un sermon, un religieux de l'ordre de Saint-François, qui lui était entièrement inconnu, lui remit des mémoires sur Ximénès et disparut sans que Fléchier ait jamais pu savoir ce qu'il était devenu. Cet écrit l'intéressa vivement en faveur du grand homme dont les ta-

lents et les vertus étaient tout à coup signalés à son admiration, et c'est ainsi qu'il fut amené à écrire la vie du célèbre Archevêque de Tolède.

Le livre de Fléchier se distingue, comme tous les ouvrages sortis de sa plume, par un style attrayant et facile. On y souhaiterait plus de mouvement, une appréciation plus approfondie des effets et des causes, une critique plus indépendante ou plus éclairée; mais on peut signaler la sage ordonnance de l'ouvrage et surtout l'art avec lequel l'écrivain discerne, saisit et met en lumière les points les plus importants, en négligeant les détails inutiles et fastidieux dans lesquels se perd la maladroite exactitude des chroniqueurs vulgaires.

Une partie des éloges que nous donnons ici à l'ouvrage de Fléchier revient de droit à l'auteur espagnol à qui l'évêque de Nîmes a, comme Marsollier et Baudier, emprunté la plupart des faits et des documents qu'il a fait entrer dans sa narration. Cet auteur est Alvarez Gomez de Castro.

Né dans le bourg de Sainte-Eulalie, près de Tolède, Gomez avait de bonne heure formé le projet d'élever un monument historique à la gloire du Cardinal Ximénès. Il put mettre ce projet à exécution lorsque le savant Bernardin de Sandoval,

théologal de l'église de Tolède, l'appela à professer la rhétorique au collége qu'il venait de créer dans cette ville. Là, il trouva tous les documents dont il avait besoin. L'université d'Alcala vint ajouter un caractère plus officiel et plus grave encore à son œuvre, en lui confiant l'honorable tâche de travailler en son nom à l'histoire du Cardinal Ximénès, son illustre fondateur. Jean Vergara, ancien secrétaire du Cardinal, Diégo Lopez Ayala, nourri dans la maison de Ximénès et employé par lui dans ses affaires les plus importantes, Florian Ocampo, historiographe des Rois Catholiques, qui avait entrepris aussi d'écrire la vie de Ximénès, avaient déjà réuni les riches et nombreux matériaux qui furent mis à sa disposition. Gomez disposa encore d'un commentaire composé par Vallejo, chanoine de Siguença, maître de la chambre du Cardinal. Il se trouva ainsi possesseur d'une foule d'instructions, de dépêches, de traités et de lettres propres à lui faire connaître dans leurs plus minutieux détails et les particularités de la vie de ce grand homme, et la part immense qu'il avait prise aux événements de son époque. Enfin, il compléta ces renseignements officiels par des conversations avec les hommes éminents qui, s'étant

trouvés en rapport avec Ximénès, racontèrent au scrupuleux historien beaucoup de choses dont il s'est servi, et beaucoup d'autres, dit Fléchier, « qu'il fallait taire par prudence, mais qu'il fallait » savoir par nécessité. »

De nos jours, on aime à connaître non-seulement ce qu'il faut savoir par nécessité, mais surtout ce qu'il a fallu taire par prudence. Si donc on ne voulait pas se contenter des documents que fournit l'ouvrage de Gomez, dont la substance est passée presque tout entière dans les trois historiens français, on pourrait les compléter en consultant les écrivains qui l'ont suivi.

Tels sont : Eugène de Roblès, curé de la paroisse des Mozarabes de Tolède, Ferdinand de Pulgar, chanoine de l'église de Palencia, et quelques auteurs moins estimés qui ont fait aussi des recherches sur les actions, les mœurs ou le caractère du célèbre prélat.

Les *Annales d'Aragon* de Jérôme Zurita, l'*Histoire d'Espagne* de Jean Mariana, l'*Abrégé des chroniques d'Espagne* d'Étienne Garibay ont été pareillement mis à contribution par Michel Baudier et ses deux rivaux, et contiennent des documents intéressants à consulter.

La partie anecdotique pourrait se grossir encore des particularités que renferment les lettres si précieuses du Milanais Pierre Martyr, qui, établi en Espagne après une vie romanesque et aventureuse, présenté à la Reine Isabelle par don Lopez de Mendoza, comte de Tendille (lequel joue un rôle important dans l'histoire de Ximénès), avait porté les armes contre les Maures, s'était trouvé en rapport avec tous les hommes importants de ce pays, et avait entretenu une active correspondance avec les plus grands seigneurs et les plus illustres prélats de l'Espagne.

Enfin, l'écrivain qui pourrait être tenté aujourd'hui de refaire l'œuvre de Michel Baudier (et nous connaissons peu de sujets plus intéressants que l'histoire du Cardinal Ximénès, qui est encore à faire d'une manière complète) trouverait des détails nouveaux dans les Papiers d'État du Cardinal de Granvelle, dont une partie seulement avait été communiquée à Fléchier par Baptiste Boisot, abbé de Saint-Vincent, entre les mains de qui se trouvaient alors ces précieux manuscrits. Ils figurent aujourd'hui parmi les documents inédits de l'histoire de France et ont été imprimés par ordre du gouvernement.

Nous avons tiré de ces divers écrivains la plupart des notes que nous avons ajoutées au texte de notre auteur.

L'histoire du Cardinal Ximénès est l'un des meilleurs ouvrages de Michel Baudier. Soutenu dans son travail par les écrivains espagnols et sans doute aussi par la beauté et la grandeur de son sujet, il a mis plus de vivacité dans sa marche, de vigueur et de clarté dans son style. Les réflexions et les digressions n'y sont pas plus épargnées sans doute que dans ses autres ouvrages, mais elles se rattachent plus naturellement aux événements qu'il raconte.

Si tout n'est pas dit encore pour la gloire du Cardinal Ximénès, et s'il trouve un jour un autre historien en Espagne ou en France, Michel Baudier gardera du moins le mérite d'avoir préparé l'œuvre et rendu le chemin plus facile. Cet honneur suffit à sa modestie. Nous avons voulu cependant compléter le témoignage de respect et d'estime que nous devons à sa mémoire; nous avons ajouté à ce livre une courte étude de ses autres ouvrages et même des manuscrits qu'il a laissés inédits. Nous nous plaisons à faire valoir tous ses titres, et pour cela nous croyons qu'il suffit de les montrer.

NOTICE

SUR

MICHEL BAUDIER

ET

SES DIFFÉRENTS OUVRAGES.

La renommée, qui ne distribue pas toujours ses faveurs d'une manière impartiale, a consacré des noms beaucoup moins dignes de passer à la postérité que celui de Michel Baudier.

La plupart des biographes lui ont à peine consacré quelques lignes, presque toujours empruntées au dictionnaire de Moréri, qui s'est borné à donner la liste de ses ouvrages. Le père Lelong, dans sa Bibliothèque des historiens de la France, Delandine, Feller, Michaud, ne se sont pas donné la peine de rectifier ou de compléter par de nouveaux détails les renseignements qu'ils trouvaient dans un premier travail, et ce n'est pas à l'érudition contemporaine qu'il faut demander sur notre auteur des documents qu'on est étonné de ne rencontrer ni dans la grande Encyclopédie métho-

dique, ni dans les compilations si précieuses des Nicéron, des Goujet, des Camuzat et des Lenglet-Dufresnoy.

Les productions de Michel Baudier méritaient certainement un meilleur sort. Écrivain infatigable, plein de savoir et d'érudition, historien sévère et incapable de sacrifier son indépendance aux calculs de l'ambition et de l'intérêt personnel, stratégiste, polyglotte, antiquaire et numismate distingué [1], appliquant aux sujets les plus divers ses doctes investigations, il avait bien le droit d'espérer sa part de l'estime que la postérité accorda sans peine à d'autres auteurs de son temps.

La critique réussit rarement, nous le savons, à faire casser les arrêts qu'une longue prescription a revêtus d'un caractère définitif; mais elle doit cependant faire entendre la voix de l'équité, et essayer du moins de sauver de l'oubli certains ouvrages estimables, qu'elle va chercher sous la poussière des bibliothèques. Aussi, le modeste historiographe du siècle de Louis XIII, en venant

[1] Comme Joinville, Michel Baudier, avant d'être historien, avait été soldat; il commanda longtemps une compagnie de cinquante hommes d'armes. Il connaissait à fond les langues latine, grecque, arabe, hébraïque, italienne et espagnole. — Sa collection de médailles était l'une des plus remarquables de l'époque. — Lié avec les artistes les plus éminents et surtout avec le célèbre sculpteur Jean de Boulogne, il tempérait par son goût prononcé pour les arts la gravité de ses études habituelles.

aujourd'hui rompre un silence de deux siècles, n'a-t-il pas la prétention de revendiquer pour sa personne et ses ouvrages l'attention que la curiosité publique accorde à peine aux œuvres les plus éminentes. Il ne dépendrait pas de nous d'ailleurs de lui rendre quelque lustre ; mais nous avons la conscience d'accomplir un acte de justice et d'essayer une œuvre utile que nous voudrions voir se renouveler plus souvent en faveur des écrivains du même ordre, en donnant un précis de ses volumineux ouvrages auxquels notre travail dispensera de recourir. Le temps manque à nos jeunes générations pour les longs et pénibles labeurs de l'étude ; il faut tout abréger pour ceux qui n'ont pas le loisir de tout lire.

Dans les titres de ses différents ouvrages, Michel Baudier est toujours qualifié : « *Historiographe de France* ou *Historiographe de Sa Majesté.* »

Cependant ces qualifications, qui sont tout à fait identiques, semblent lui avoir été contestées, au moins implicitement, par un de ses contemporains.

Charles Bernard, dans l'introduction de son Histoire de Louis XIII, imprimée en 1646, après avoir rappelé qu'il avait remplacé Pierre Mathieu dans la charge d'historiographe de France, ajoute qu'il s'en démit, en 1636, en faveur de son neveu. (Il ne le nomme pas, mais nous savons que c'était

Charles Sorel, auteur de la *Bibliothèque française*). Il ne pouvait y avoir, assure-t-il, qu'un seul historiographe à la fois. En sorte qu'en se fondant sur un témoignage aussi précis, on conclurait, à défaut de preuves contraires, que Michel Baudier n'avait pas droit à ce titre.

Mais il est facile de démontrer combien est inexacte l'assertion de Bernard.

Des documents authentiques et irrécusables reconnaissent positivement à Michel Baudier la qualité d'historiographe de France et d'historiographe du Roi. Nous n'avons pas, il est vrai, de titres originaux à produire, et, s'il en a existé aux archives de la famille, les Omar de 1793 y ont mis bon ordre; mais dans les priviléges accordés aux différents éditeurs de ses livres, Michel Baudier est toujours qualifié par les ordonnances royales : « Nostre cher et bien amé Michel Baudier, l'un » des gentilshommes de nostre maison, nostre » conseiller et *historiographe.* » Les titres de tous ses ouvrages imprimés et ceux des manuscrits existant à la Bibliothèque royale portent en toutes lettres les mêmes qualifications; et ce n'est pas sous Louis XIII qu'un auteur les eût usurpées impunément et les eût inscrites sans droit à la suite de son nom. Si Charles Bernard a été revêtu en même temps que Michel Baudier de la charge d'historiographe de France, c'est que jamais,

quoi qu'en ait dit Bernard, cette charge n'a été restreinte à un seul titulaire.

Quant à Charles Sorel, il est à peu près certain qu'il n'a jamais été historiographe de France. N'en déplaise à Bernard, cette charge n'était pas de celles dont on pouvait se démettre à son gré en faveur d'un tiers. Moréri, dans la notice qu'il a consacrée à Sorel, ne lui donne pas cette qualité; il reproduit même les critiques du *Journal des Sçavants* de 1655, conçues dans des termes tels qu'on n'eût peut-être pas osé, en ces temps de hiérarchie et de respect, les adresser à un homme dont les talents eussent été publiquement reconnus par un brevet du roi.

La charge d'historiographe ne date que du règne de Charles IX. Les écrivains qui, avant cette époque, s'étaient occupés de rédiger les annales de France ou de raconter les faits et gestes de nos rois ne peuvent être désignés sous ce titre. Alain Chartier, Nicole Gille ont eu celui de *secrétaires du Roi;* Jean Le Maire prit la qualité de *secrétaire indiciaire;* Paul-Émile, que Louis XII fit venir exprès de Vérone pour écrire l'histoire de sa vie, fut richement récompensé, mais ne fut pas revêtu du titre d'historiographe. C'est pour du Haillan que Charles IX créa cette fonction, à laquelle la Popelinière nous apprend, dans son *Histoire nouvelle*, que furent affectées une pension de douze

cents écus et des distinctions honorifiques. Mézerai, Pélisson, Racine, Boileau ont été les historiographes de France du règne de Louis XIV; Voltaire, Duclos, Marmontel et Moreau furent revêtus de cette charge pendant le dix-huitième siècle.

Les fonctions d'historiographe n'étaient pas exemptes d'inconvénients pour un écrivain sincère[1]. En parcourant les ouvrages de Michel Baudier, on devine tout ce que cet homme, aussi consciencieux que modeste et savant, eut à souffrir d'amers déboires et de chagrins immérités. Il se plaint souvent de l'ingratitude des cours, de l'injustice du monde, de l'arrogance des grands seigneurs.

« Ceux qui ont bien connu la cour, dit-il[2], ne » l'ont point aimée, et laissant la mémoire de leur » sentiment à la postérité, ils ont dit que la vertu » et la piété n'y faisaient point leur séjour, parce » que la fraude et la tromperie y occupent injuste- » ment leur place et y reçoivent les honneurs et » les hommages qui sont dus à leur mérite.

[1] On sait que quelques traits de hardiesse ayant fait retrancher une partie de la pension de Mézerai, celui-ci avait mis à part, dans une cassette, les derniers appointements qu'il avait reçus, en y joignant ce billet : « Voici le dernier argent que j'ai reçu du roi; il a cessé de » me payer, et moi de parler pour lui, tant en bien qu'en mal. » C'est à ce propos qu'on a dit que l'historien devrait être sans *passion* et surtout sans *pension*.

[2] *Histoire du Sérail.*

» Un jour, le roi Alphonse d'Aragon revenant » de Sicile, plusieurs grands oiseaux voletaient et » cherchaient leur proie autour de la Réale. Ceux » qui étaient sur cette galère prenaient plaisir à » les voir suivre, et pour les attirer davantage leur » jetaient en mer des lopins de chair et de pain. » Mais les oiseaux, les ayant pris, s'envolaient et » ne revenaient plus. Alphonse les montrant du » doigt aux grands qui étaient autour de sa per- » sonne : Ainsi sont, dit-il, quelques-uns de » mes courtisans, lesquels me font mille protes- » tations de service et de fidélité dans la pour- » suite des bienfaits qu'ils attendent de moi ; » mais après qu'ils les ont reçus, leur foi s'ab- » sente, leur affection s'éteint et leur fidélité s'é- » vanouit. »

Ailleurs [1], après avoir exposé que les grands seigneurs chinois se servent de carrosses qui vont à la voile sur terre aussi bien que les navires sur mer, il ajoute : « C'est un exemple que le vent » pousse, conduit et maîtrise tout à la cour ; et si, » à la Chine, les coches des plus qualifiés vont à la » voile, ailleurs, les esprits des courtisans vont au » vent. Car si le monde n'est que vanité, la cour, » qui en est la quintessence, vend, donne, suit et » adore le vent. »

[1] *Histoire de la Cour du Roi de la Chine.*

Nous pourrions recueillir ainsi un grand nombre de traits disséminés dans les ouvrages de Michel Baudier, et qui paraissent inspirés par les mécomptes personnels qu'il avait éprouvés et auxquels il devait la connaissance de l'esprit des cours dont il se plaît à stigmatiser les vices et à dévoiler les travers; mais ni les injustices, ni les faveurs dont il a été l'objet pendant sa longue et laborieuse carrière n'ont pu le faire dévier de sa rigide impartialité d'historien. Il connaissait les devoirs de sa profession, et les accomplissait avec autant de courage que de désintéressement.

« Quiconque, dit-il, s'emploie tout à fait pour » le public peut se ruiner à la fin [1]. Mais l'homme » n'est pas né seulement pour lui-même, et la bar- » bare ingratitude du temps ne peut servir de pré- » texte qu'à la fainéantise. Qui veut travailler doit » passer par-dessus ces obstacles; car celui-là est » indigne de la vie qui ne l'emploie pas bien. Et » puis se consumer pour le bien public, c'est re- » naître glorieusement de sa cendre comme un » nouveau phénix. »

L'écrivain qui manifestait ces sentiments hono-

[1] Baudier était lui-même un exemple de la justesse de cette observation. A force d'échanger ses arpents de terre contre des livres, des manuscrits, des antiquités et des médailles, sa gentilhommière était restée presque sans dépendances, et, lorsqu'il mourut, le pigeonnier féodal était à peu près en ruines.

rables avait en lui-même de quoi se consoler noblement des rigueurs de la fortune.

Aussi, ce qu'on doit louer sans restriction dans notre historien, c'est le caractère profondément moral et religieux de ses ouvrages. Il comprend que l'histoire est la leçon des rois. « Les grands » rois, dit-il [1], sont comme les grandes sources » auxquelles viennent s'abreuver les peuples. La » flatterie a souvent mêlé de corruption ces royales » sources, et la vérité les conserve en leur pureté. » Mais d'où les monarques peuvent-ils plus sûrement » recevoir la vérité que de l'histoire? L'his» toire! à laquelle on a donné les noms de témoin » des temps, de lumière de la vérité, de vie de la » mémoire, de maîtresse de la vie, de messagère » de l'antiquité! »

S'il laisse éclater son admiration pour les créations du génie, pour les vertus éminentes, pour les belles et généreuses actions, il ne manque jamais de flétrir, en termes énergiques, le vice et l'immoralité. Il cherche dans l'étude de l'histoire quelque chose de plus que le récit de faits intéressants et curieux. Il compare l'homme qui se consumerait dans une si vaine occupation à celui qui s'amuserait à recueillir des coquilles sur le rivage de la mer, tandis qu'il y semerait et laisserait

[1] *Inventaire de l'histoire générale des Turcs.*

perdre de précieuses perles qu'il aurait entre les mains, et qu'emporteraient le flux et le reflux des ondes. « Je veux dire, ajoute-t-il, que la perte du » temps, qui est ce que nous avons de plus pré- » cieux au monde, est irréparable. Les honneurs » se ternissent, ils reprennent et même augmen- » tent leur premier éclat; la fortune nous ôte et » nous redonne les biens; la santé nous quitte et » elle revient à nous; mais le temps une fois perdu » ne se retrouve jamais. Le moyen donc de le bien » et utilement employer à la lecture des histoires » est de remarquer que les choses humaines sont » changeantes et emportées par le cours de leur » naturelle inconstance, tandis que celles de Dieu » sont fermes et stables; et que, pour éviter d'être » enveloppé dans ce mouvement dangereux, qui » ruine ceux qui s'attachent trop à son cercle, il » faut mépriser celles-là et suivre celles-ci; c'est » à quoi peut inviter la considération de la fer- » meté, de la stabilité de Dieu et celle de la vanité » des hommes [1]. »

Dans ses ouvrages éclate un ardent patriotisme, une haute intelligence du rôle que la Providence semble avoir destiné à la France, témoin le passage suivant : « Chère patrie, mère des royaumes, » compagne de l'empire, héritage vaste et précieux

[1] *Préface de l'histoire générale de la religion des Turcs.*

» des plus grands rois de la terre; chère France,
» tous ceux qui ont parlé de vous, inspirés de la
» vérité, ont préféré votre gloire à celle des mo-
» narchies qui vous environnent, et ont autant
» élevé vos louanges par-dessus les leurs que la
» hauteur des plus grands pins surpasse la bas-
» sesse des petits arbrisseaux; ce qu'ils ont fait,
» certes, avec grande raison, car si l'on vous
» regarde comme du corps de l'Europe, vous en
» êtes le bras droit par la valeur de vos enfants,
» vous en êtes l'œil éclairant par les lumières de
» leur esprit, vous en êtes le cœur par leur gé-
» nérosité et leur courtoisie. Vos régions, arro-
» sées de fleuves célèbres, ne sont pas moins en
» leur fertilité les nourrices de leurs voisins,
» qu'elles sont par leurs naturelles beautés les jar-
» dins et les délices du monde. Que si l'on vous
» considère comme une partie de la chrétienté,
» vous êtes la fille aînée de l'Église, la protectrice
» des pontifes, la terreur des infidèles, l'exemple
» de la piété. »

Enfin, un dernier trait bien digne de recommander la mémoire de cet estimable historien, c'est le respect profond et filial qu'il manifeste en toute occasion pour la religion de son pays. Il ne manque jamais de protester de son obéissance aux dogmes et aux décisions de l'Église; il désavoue d'avance tout ce qui dans ses écrits pourrait lui

être échappé de contraire à la foi, et il soumet ses œuvres à la censure de l'Église, « laquelle ne » peut que saintement juger, dit-il, étant conduite » par l'Esprit trois fois saint de Dieu, son chef[1]. »

Baudier n'écrit ni moins purement, ni moins élégamment que la plupart de ses contemporains. La prose française, avant d'être débarrassée de son exubérance, de ses périodes lourdes et traînantes, des latinismes dont l'avaient surchargée les écrivains de la seconde renaissance, devait passer encore par plusieurs phases; et bien que le poëte que l'on avait surnommé *le tyran des mots et des syllabes* [2] se fût vanté d'avoir *dégasconné* la cour, le mélange des dialectes provinciaux ne permettait pas encore à la langue d'acquérir l'élégance et la pureté que lui donnèrent plus tard les écrivains du siècle de Louis XIV [3].

Baudier ne possède pas non plus cette clarté d'exposition et d'élocution qui suppose un plan lumineux et méthodique, un choix judicieux, un style simple, digne et précis. Ces qualités ne peuvent

[1] *Histoire du cardinal d'Amboise.*

[2] Malherbe.

[3] On sait que depuis quelques années l'importance et la réalité même de ce progrès ont été mises en question. On s'est demandé, et l'on se demande encore si notre langue n'a pas perdu du côté de la naïveté et de l'énergie ce qu'elle a gagné en netteté correcte et froide, et si, à tout prendre, le français de Rabelais et de Montaigne ne valait pas bien celui de Boileau.

être, dans un historien, que le produit d'une de ces rares époques de l'esprit humain, en dehors desquelles tout est, selon l'expression de Balzac, « dans l'imperfection de ce qui commence ou dans » la décadence de ce qui finit. »

Compilateur laborieux, écrivain très-versé dans la connaissance de l'histoire ancienne et moderne, Baudier aime à en reproduire la substance dans des citations qui ne sont pas toujours amenées à propos. Il rapproche des événements qui n'ont entre eux que de bien faibles analogies; il s'élève parfois au ton lyrique pour retomber dans le prosaïsme naïf; il emploie des comparaisons forcées ou inexactes; il entremêle ses récits de réflexions justes, mais dont le bon sens aurait besoin d'être relevé par un tour plus ingénieux ou soutenu par une pensée plus profonde; son style, qui s'embarrasse dans des digressions, est le plus souvent lourd et diffus. Il ignore que l'art de bien dire n'a pas de plus grand ennemi que le besoin de tout dire.

Mais, malgré ces défauts, qui sont ceux de son siècle, on le suit avec intérêt dans ses diverses compositions. On s'étonne, en le lisant, de l'étendue et de la variété de ses connaissances, et on peut retirer de ses ouvrages une instruction réelle. Baudier, en les écrivant, a constamment cherché à être utile et s'est appliqué, comme il le dit lui-

même [1], « à ne pas se rendre coulpable de prendre » ce qu'il lui serait impossible de restituer : le » temps de qui le lirait. »

Ses œuvres le font apprécier mieux que ne pourraient le faire les particularités que les biographes recueillent avec tant de complaisance. La vie des hommes voués au culte des lettres est surtout dans l'histoire de leurs pensées; pour bien les connaître, nulle biographie ne vaut l'étude de leurs livres.

Dans l'analyse qui va suivre des divers ouvrages de Michel Baudier, nous ne nous sommes pas astreint à l'ordre chronologique; nous avons seulement pris la précaution de les grouper selon l'analogie des sujets qui y sont traités.

I.

Histoire des guerres de Flandre, depuis 1559 jusqu'en l'année 1609.

(Traduit de l'italien de Francesco Lanario. — Paris, in-4°, 1618).

Cette traduction et divers autres ouvrages de Michel Baudier révèlent des études sérieuses de stratégie et un goût prononcé pour tout ce qui se rattache à l'art de la guerre. Il traite ces matières en homme spécial, et décrit avec une minutieuse

[1] *Histoire de Romieu.*

exactitude les combats, les campements, les manœuvres et les évolutions militaires.

Baudier a fait suivre la traduction de l'auteur italien d'une histoire succincte de la Flandre, qui n'est pas dénuée de mérite. On pourrait même y signaler une rapidité de style et une vivacité d'expressions qui malheureusement sont remplacées dans les compositions ultérieures par une diction plus lourde et plus traînante.

Quant à la traduction elle-même, elle puise son intérêt dans l'histoire des guerres qui y sont racontées, et principalement dans ce qui a rapport à l'illustre marquis de Spinola. Le récit de ces guerres de Flandre et de Hollande, qui durèrent plus d'un demi-siècle, était, pour les comtemporains de Henri IV et de Louis XIII, d'une grande importance. Toutes les forces de Philippe II, absorbées dans les combats de géants que lui livraient les Pays-Bas, cessèrent de peser sur la France. Les princes de l'illustre maison de Nassau, en défendant glorieusement l'indépendance de leur nation, recevaient le choc de la puissance espagnole qui, forcée de tenir tête à de si valeureux ennemis, ne pouvait profiter des sanglantes dissensions qui paralysaient alors l'énergie de notre malheureuse patrie.

La ville d'Ostende, livrée en 1604 à Spinola et dont Baudier déplore la terrible catastrophe, était

assiégée depuis trente-trois ans. Tous les progrès que l'art militaire avait faits pour l'attaque et la défense des villes avaient tour à tour été mis en œuvre par les assiégeants et les assiégés. La population de cette cité héroïque avait presque entièrement péri dans les combats ou par la misère. Mais les Espagnols confessaient eux-mêmes qu'ils avaient perdu cinquante mille hommes à ce siége.

Quand, après avoir pris Ostende, si vaillamment défendue, Spinola écrivait à la cour pour signaler les difficultés qu'il allait rencontrer au siége de Bréda, il recevait de Philippe III cette laconique réponse : « *Marquis, prends Bréda.* — » *Moi, le roi.* » Et Bréda était pris. C'était, comme on le voit, pour nous servir d'une expression célèbre : *Décréter la victoire !*

Quelque intéressant que soit l'ouvrage de Lanario, nous regrettons que Baudier n'ait pas jugé à propos de traduire de préférence un autre livre, écrit aussi en langue italienne, et qui lui aurait fourni des renseignements bien plus précieux sur les campagnes de Flandre et le génie militaire de Spinola. Nous voulons parler de l'ouvrage de Pompeo Giustiniano, intitulé *Delle guerre di Fiandria, libri VI, posti in luce da Giuseppe Gambarini.* Anversa, 1609.

II.

Histoire du Maréchal de Toiras, ensemble une bonne partie du règne de Louis XIII, avec la généalogie des Toiras, et des figures.

(Paris, 1644, in-folio; et 1666, 2 vol. in-12.)

Jean de Caylar de Saint-Bonnet, Seigneur de Toiras, était né à Saint-Jean-de-Gardenenque, dans les Cévennes, le 1er mars 1585. La généalogie de sa famille, donnée par Michel Baudier, a été reproduite dans le cinquième volume de l'*Armorial général* de d'Hozier. Comme le connétable de Luynes, il dut sa faveur près de Louis XIII à son adresse à prendre des oiseaux, et jusqu'à l'âge de trente-cinq ans il sembla ne pas devoir être appelé à de plus nobles occupations. Mais bientôt l'amour de la gloire s'empare de lui; il obtient le commandement d'une compagnie des gardes, et, après plusieurs actions d'éclat, il est élevé au grade de maréchal de camp. Sa défense de l'île de Ré contre les Anglais commandés par Buckingham, et surtout celle de Casal contre les forces de l'Autriche et de l'Espagne, réunies sous les ordres de Spinola, dont il se montrait déjà le digne rival, le placent au premier rang des généraux d'une époque féconde en grands capitaines.

Dans Casal, Toiras fit plus de soixante sorties

et finit par forcer l'ennemi à une trêve bientôt suivie d'un traité de paix. Spinola, témoin de l'intrépide constance et des prodiges de valeur de ses adversaires, ne demandait, pour conquérir l'Europe entière, que cinquante mille hommes comme ceux que commandait Toiras.

Baudier se complaît à détailler toutes les particularités de cette glorieuse campagne, à montrer par quelle énergie de résolution et quelle variété infinie de stratagèmes et de ressources Toiras triompha des obstacles de toute nature qu'il avait rencontrés. Le défaut d'argent, la trahison de ses alliés, la maladie grave dont il était lui-même atteint, rien ne le décourage. Il verse dans la caisse épuisée le prix de sa vaisselle vendue, il engage toute sa fortune pour créer une monnaie obsidionale, et maintient la discipline dans l'armée par sa fermeté mêlée d'adresse.

Richelieu, jaloux de sa gloire et blessé de l'indépendance de son caractère, lui accorde à regret et seulement par nécessité le commandement général de l'armée française au delà des Alpes avec le titre d'ambassadeur. Il signa en cette qualité le traité de Chérasco qui mit fin à la guerre d'Italie, et celui par lequel Pignerol fut cédé à la France.

Toiras avait bien gagné le bâton de maréchal; l'inquiète jalousie du cardinal lui refusa longtemps cette dignité si bien méritée; l'enthousiasme de

l'armée d'Italie pour son chef la lui arrache enfin. Mais, irrité des liaisons que Toiras entretenait avec quelques-uns de ses ennemis, Richelieu cherche à le faire rentrer en France, et ne trouve pas de meilleur moyen que de le faire nommer Chevalier du Saint-Esprit, en l'invitant à venir à la cour recevoir le collier de l'Ordre. Le maréchal s'obstine à rester sur le théâtre de ses exploits, et Richelieu, levant enfin le masque, se déclare ouvertement son ennemi, le dépouille de ses gouvernements et de ses pensions, et le réduit à la misère.

Les puissances de l'Europe s'efforcent alors à l'envi de l'attirer à leur service : mais Toiras refuse, peu jaloux de se venger à la manière du connétable de Bourbon. « J'aime mieux, disait-il, être mal- » heureux qu'infidèle. » Son épée ne pouvait être tirée que pour le service de la France. Une circonstance favorable se présenta. La guerre s'étant rallumée et le duc de Savoie ayant uni ses intérêts à ceux de la France, Toiras se mit avec l'agrément de Louis XIII à la tête de l'armée piémontaise. Mais au début de la campagne, il fut atteint d'un coup de feu sous les murs de Fontanelle, au moment où il visitait la brèche, et perdit glorieusement la vie le 14 juin 1636. Sa mort fut un sujet de deuil pour ses soldats qui, accoutumés à vaincre sous les ordres d'un si habile capitaine, « trempèrent, dit » Baudier, leurs mouchoirs dans le sang de sa

» plaie, persuadés que tant qu'ils le porteraient sur » eux ils seraient invincibles. »

Le récit des campagnes du maréchal de Toiras ne remplit pas, à beaucoup près, le volume in-folio publié par son fécond historien. La plus grande partie du règne de Louis XIII s'y trouve racontée, et Michel Baudier y a consigné un grand nombre de faits précieux qu'il était bien placé pour recueillir, et qui de son ouvrage sont passés dans les relations composées après lui. L'auteur de la volumineuse et très-indigeste histoire de Louis XIII, Levassor, lui a fait sans scrupule de notables emprunts; et cet exemple a eu depuis une foule d'imitateurs.

III.

Le Soldat piémontais revenant du camp de Turin et racontant la campagne d'Italie de 1640.

(Paris, 1641, in-8°.)

Une complication d'événements extraordinaires avait signalé cette période de la guerre soutenue par Richelieu contre l'Espagne, et qui devait aboutir à la paix des Pyrénées, signée en 1661 par son habile successeur.

Le prince Thomas de Savoie avait pénétré en Piémont à la tête d'une armée espagnole. Turin

lui ouvre ses portes, mais les Français conservent la citadelle. Le comte d'Harcourt avait remplacé le maréchal de Créqui dans le commandement de l'armée française. Après avoir délivré Casal, il court assiéger dans Turin Thomas et les Espagnols, qui, de leur côté, tiennent les Français assiégés dans la citadelle, et il se trouve bientôt après assiégé lui-même dans son camp par Leganez, gouverneur du Milanais. Celui-ci, avec douze mille hommes, lui coupe les routes de France et veut le réduire par la famine. Mais après de nombreux combats, les Français l'emportent, Leganez est repoussé, Thomas capitule, la citadelle est délivrée, et la Savoie se trouve ainsi dans l'entière dépendance de la France.

A l'époque où Baudier composait son ouvrage, cette même campagne de 1640, célébrée par tous les historiens du temps, était l'objet d'une douzaine de relations en italien ou en français, dont aucune n'est supérieure à la sienne.

Les militaires ont souvent étudié les savantes combinaisons de cette campagne, et c'est un des exploits du règne de Louis XIII dont le cardinal de Richelieu parle avec le plus d'enthousiasme dans ses Mémoires [1]. C'est aussi une des parties

[1] Ce passage des Mémoires est imprimé dans le troisième volume de l'*Histoire de Louis XIII*, par le P. Griffet, jésuite.

les plus soignées de l'histoire de l'Italie par Botta.

Baudier a fait preuve dans son Soldat piémontais de connaissances spéciales très-étendues en stratégie et en tactique. Les détails techniques qui y abondent ont été très-appréciés par les hommes de guerre de son temps; ils rehaussent l'intérêt du récit, et en font un ouvrage que les militaires peuvent encore consulter avec fruit.

IV.

Des sujets d'une nature différente, et qui avaient nécessité de la part de Michel Baudier des recherches peu familières à ses contemporains, ont été abordés par lui dans trois grands ouvrages dont nous allons nous occuper, et dont nous reproduisons d'abord ici les titres :

1° *Inventaire de l'Histoire générallе des Turcz*, où sont descriptes les guerres des Turcz, leurs conquestes, séditions et choses remarquables, tant aux affaires qu'ils ont eu contre les Chrestiens, comme Grecz, Hongres, Polonois, Bulgares, Moldaves, Transylvains, Valaques, Sclavons, Véniliens, Espagnols, Chevaliers de Rhodes et de Malte; que contre les infidèles, comme Tartares, Perses, Ægyptiens, Arabes et autres, depuis l'an 1300 jusques en l'année 1617;

Tiré de Chalcondile, Athénien; Paul Jove, Léon Clavius, Lonicerus et aultres;

Avec la mort et belles actions de plusieurs Chevaliers de Malte et aultres gentilshommes et seigneurs françois.

(Paris, 1617, in-4°.)

2° *Histoire générale de la Religion des Turcs*, avec la naissance, la vie et la mort de leur prophète Mahomet, et les actions des quatre premiers caliphes qui l'ont suivy; celles du prince Mahuvias, et les ravages des Sarrasins en Europe, aux trois premiers siècles de leur loy;

Ensemble le Tableau de toute la Chrestienté à la venüe de Mahomet;

Plus le livre et la théologie de Mahomet, traduit de l'Arabe.

(Paris, 1625, grand in-4°; et 1632, 2 vol. in-12.)

3° *Histoire générale du Serrail et de la Cour du Grand Seigneur, empereur des Turcs*, où se void l'image de la grandeur otthomane, etc.

(Paris, 1624 et 1626, in-4°.)

(Réimprimé dans le deuxième volume de l'histoire de Démétrius Calchondyle, traduite du grec par Vigénère, continuée par Arthus Thomas, et ensuite par Mézerai. Paris, 1662, 2 vol. in-folio.)

En s'attachant à faire connaître à la France l'histoire, la religion, les mœurs et le gouvernement des maîtres de Constantinople, Michel Baudier écrivait sous l'influence de l'admiration mêlée de terreur qu'avaient inspirée en Europe les conquêtes des successeurs de Mahomet. C'était pour la chrétienté tout entière un sujet d'étonnement, d'effroi et de honte que de voir la Thrace, la Grèce, l'Asie-Mineure, la Colchide, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, contrées si célèbres dans les souvenirs classiques, occupées par des barbares dont la renommée exagérait encore l'indomptable valeur et la cruauté farouche. Ces peuples, de race

scythico-tartare, longtemps campés au pied de l'Altaï, dans les steppes de la haute Asie, avaient quitté au dixième siècle les frontières de la Perse et de la Chine pour venir prendre leur part de l'empire grec tombé en lambeaux. Divisés en plusieurs principautés, ils avaient formé au douzième siècle l'empire des Seldjoucides. Le souvenir de Bajazet et de ses cent mille Turcs tués par l'armée de Tamerlan, à la bataille d'Ancyre (1402), avait été effacé par l'éclat des rapides succès qui illustrèrent les autres sultans. Retardés dans leur marche envahissante par les exploits de Scanderberg, l'Alexandre de l'Épire, et de Jean Huniade, le sauveur de la Hongrie, ils avaient préludé par la bataille de Varna (1444) aux victoires qui firent tomber enfin les murs de Constantinople sous les coups de Mahomet II. Depuis ce moment, il n'était pas une seule contrée de l'Europe qui n'eût parfois tremblé de voir apparaître ces dangereux conquérants.

Mais c'étaient surtout les événements récents dont l'Europe et l'Asie avaient été le théâtre qui avaient inspiré à Baudier, comme aux autres historiens, ces sentiments dont sont empreints les écrits qui ont raconté les exploits de cette nation belliqueuse.

Le monde entier retentissait de la gloire acquise par Soliman II le Magnifique, devant la-

quelle pâlissait celle des monarques les plus puissants de l'Europe. Après une défense héroïque, ils étaient tombés ces illustres Chevaliers de Rhodes, contre lesquels Soliman avait réuni toutes les forces de son empire. Venise luttait avec ses mille vaisseaux, Charles-Quint avec sa triple puissance de roi d'Espagne, d'empereur d'Allemagne et de souverain des Indes; Gênes avait opposé au sultan conquérant et législateur son intrépide André Doria, la chrétienté, ses Chevaliers de Malte et leur grand maître La Valette. Rien n'avait pu arrêter l'accroissement de la puissance ottomane, contre laquelle rois, papes, empereurs avaient si souvent fait appel à de nouvelles croisades. Ce n'était qu'après la bataille de Lépante (1571), qui a immortalisé le nom de Don Juan d'Autriche, que l'Europe avait commencé à reprendre courage et à regarder en face cet empire musulman, fièrement assis au sein des plus belles régions du monde.

Tels sont les grands événements qu'a retracés l'historiographe de Louis XIII dans son *Inventaire de l'histoire générale des Turcs*, ouvrage d'une grande importance et dont nous ne pouvons donner une meilleure idée qu'en reproduisant un fragment très-remarquable, où l'auteur résume les dix-sept livres dont se compose son travail :

« Le lecteur a pu voir, dans l'espace de trois

» cent dix-sept ans, ce grand empire turc, super-
» bement composé des quatre grandes monarchies
» du monde, à savoir : de l'Assyrienne, la Per-
» sienne, la Grecque et la Romaine. Car ils pos-
» sèdent Babylone et toute la Chaldée et le pays
» des Mèdes; nous les avons vus triompher dans
» Tauris, capitale de Perse; la Grèce porte le
» joug de leur domination; Constantinople, jadis
» la nouvelle Rome, par le transport du siége im-
» périal, leur sert maintenant de trône; et tant
» de provinces et royaumes, autrefois de la dé-
» pendance de l'empire romain, relèvent de leur
» puissance. Ils sont maîtres du royaume d'Égypte,
» de celui de Cypre; les îles de Rhodes, de Méte-
» lin, Négrepont, Chio et plusieurs autres les re-
» connaissent; l'empire de Trébisonde est à eux,
» le royaume de Colchos, à présent la Mingrélie,
» leur paye tribut; ceux de Tunis et Alger, en
» Afrique, leur obéissent; la Dalmatie, les Illy-
» riens, les Triballiens, les pays de Transylvanie,
» Valaquie et Moldavie, leur font hommage, et
» nous les voyons commander dans les princi-
» pales villes du royaume de Hongrie.

» Mais toute cette puissance ottomane n'est ar-
» rivée à cette monstrueuse grandeur, où mainte-
» nant elle s'est rendue effrayante, que par la dis-
» corde, désunion et mauvaise intelligence entre
» les princes chrétiens. Nous l'avons vu dans

» le cours de cette histoire tant en la Grèce, à
» Constantinople, qu'aux autres parties de l'Eu-
» rope, où ces princes s'entre-battants les uns les
» autres, ont fourni l'occasion aux Turcs de les
» dépouiller des principales pièces de leur mo-
» narchie. Aussi ils mesurent la durée de leur
» empire à celle de la discorde entre les princes
» de la croyance du nom de Jésus (disent-ils), et
» avouent véritablement que cette désunion est la
» seule cause de leur grandeur. C'est ce qui leur
» a fait croire que parmi les chrétiens il y avait
» un mauvais ange, ennemi de la paix, qu'ils ap-
» pellent l'esprit-fort, lequel allumant aux âmes
» des grands un feu de vengeance et d'ambition,
» éloigne leurs affections du bien de leur croyance
» pour les tenir en perpétuelle discorde. »

Le second ouvrage de Baudier est consacré à l'exposition des principaux dogmes religieux que les Turcs, ainsi que les autres peuples soumis au culte de Mahomet, avaient reçus du fondateur de l'Islamisme. La question religieuse offrait un intérêt bien puissant aux savants du seizième et du dix-septième siècle. L'histoire de Mahomet et de ses quatre premiers successeurs les frappait surtout par la rapidité merveilleuse avec laquelle s'étaient propagées les doctrines consignées dans l'Alcoran que traduisait Baudier.

Quant à son troisième ouvrage, il révélait à la France une foule de particularités propres à exciter vivement la curiosité publique. Après avoir fait pénétrer ses lecteurs au sein de cette vaste cité de Constantinople dont il donnait un plan détaillé (précieux à comparer avec celui de la ville telle qu'elle est aujourd'hui), il entrait dans les détails les plus circonstanciés sur la vie intérieure des sultans. Les cérémonies de leur couronnement, leurs riches vêtements, leurs exercices quotidiens, leurs repas étaient minutieusement décrits. Baudier ouvrait les mosquées où le croissant avait détrôné la croix, les immenses bazars où l'Asie étalait ses pompes et ses merveilles, et enfin les palais mystérieux que remplissait de ses fureurs et de ses débauches la polygamie orientale. Les autres historiens avaient raconté les événements, compté les dynasties, signalé les révolutions et les catastrophes par lesquelles l'empire ottoman reproduisait les horreurs du Bas-Empire; l'écrivain français, mieux informé et plus hardi, soulevait une partie du voile qui jusqu'alors avait dérobé aux regards l'existence privée des farouches ennemis de la religion chrétienne. Les amours qu'abritent les murs du sérail, les jalouses fureurs des captives, la tyrannie des eunuques blancs ou noirs, les priviléges des fières sultanes, les rixes sanglantes, les complots et les brigues secrètes étaient

l'objet de descriptions et de récits qui n'approchent pas, il faut en convenir, de la grâce piquante et de la légèreté moqueuse des Lettres Persanes, mais qui ne sont certainement pas dénuées d'intérêt. La réception des ambassadeurs, la magnificence des présents que font ou reçoivent les sultans, les revenus de l'empire, les fonctions dévolues aux principaux officiers ou ministres, leurs prérogatives et leurs titres sont exposés avec un soin qui atteste l'étendue des recherches faites par Michel Baudier.

En présence de la justice expéditive du cardinal de Richelieu et de la rigueur avec laquelle le Roi, dont l'impérieux ministre avait fait son premier sujet, secondait son zèle impitoyable, Baudier pouvait admirer la justice du divan turc et la rapidité bien plus grande encore avec laquelle se traitaient, à Constantinople, les affaires particulières ou publiques. Néanmoins, ce pouvoir absolu, qui trouvait son correctif dans les sanglantes révolutions dont il était sans cesse menacé, ce despotisme tempéré par le régicide, selon l'expression d'une écrivain moderne, inspire à l'historien français de sages réflexions sur cette grandeur qui a tout à craindre de la part de ceux qu'elle fait trembler.

Il a horreur de ces passions brutales dont il fait connaître les épouvantables résultats; et, après

avoir offert à un public beaucoup moins blasé que le nôtre des détails dont la cynique liberté des écrivains du dix-huitième siècle a transmis le goût à quelques-uns de nos feuilletonistes contemporains, il termine son ouvrage par la description des lugubres cérémonies qui accompagnent la mort, les funérailles et la sépulture du Grand Seigneur.

Les ouvrages dont nous venons de parler n'ont pas été mentionnés par Fabricius dans sa revue des livres ayant pour objet l'histoire des religions opposées au christianisme. Ils ne figurent pas non plus dans le *Gallia Orientalis* de Colomiès, et cependant ils ont été d'un grand secours aux écrivains qui, après Baudier, ont traité le même sujet, et qui, selon l'usage, se sont bien gardés d'avouer l'étendue des obligations qu'ils avaient à leur devancier.

Ce n'est pas que notre auteur soit toujours bien informé, et qu'il puise avec un discernement bien judicieux aux sources qu'il a consultées. Son siècle n'était pas celui de la critique historique, et sa crédulité a accueilli sans hésiter un grand nombre de faits et d'explications qui nous font aujourd'hui sourire. La foi à la divination, aux songes, aux sortiléges, à la puissance des philtres, à l'astrologie judiciaire, dernier vestige des su-

perstitions du moyen âge, fait tomber dans d'étranges erreurs le contemporain d'Urbain Grandier, de Marie de Médicis et de la maréchale d'Ancre. Mais il compense par la bonne foi et la sincérité ce qui lui manque du côté de la critique et du goût; et, en faisant toutes réserves pour quelques-uns des écarts de son imagination, on doit reconnaître l'exactitude de ses récits et l'importance des documents historiques dont son ouvrage abonde. Ces éloges, bien entendu, ne peuvent avoir qu'une valeur relative. L'histoire, les mœurs et la religion des Turcs ottomans, grâce aux descriptions données depuis par des voyageurs tels que les Tournefort et les Tavernier, aux observations des Andréossi, des Châteaubriand et des Lamartine, et surtout à l'admirable histoire de l'empire ottoman par de Hammer, sont aujourd'hui aussi connues qu'elles étaient cachées aux contemporains de Michel Baudier.

V.

Histoire de la Cour du Roy de la Chine.

(Paris, 1626, in-4°; 1668, in-12; et 1669, petit in-18.)

Les réflexions qui précèdent peuvent s'appliquer au livre de Michel Baudier sur cet empire chinois, dont les annales remontent à plus de 2,500 ans

avant l'ère chrétienne, et sur lequel tant de publications importantes ont paru depuis le dix-septième siècle, sans que la curiosité qu'inspire tout ce qui a rapport à cette singulière contrée ait pu être entièrement satisfaite.

Inconnus aux Grecs, désignés probablement par les Romains sous le nom de Sères, les Chinois n'ont été visités qu'au treizième siècle par le voyageur Marco-Polo. Tout ce qu'il en avait rapporté était tellement merveilleux, que l'Europe mit au rang des fables des détails d'autant plus incroyables alors qu'ils attestaient un degré de civilisation qu'elle ne devait atteindre elle-même que six siècles après. Les Portugais s'étaient présentés en Chine vers 1517, les Anglais à la fin de 1600; les Hollandais en 1602, et Michel Baudier avait été témoin des efforts faits par Henri IV pour y fonder un comptoir. Tout récemment des marchands de Rouen étaient parvenus à s'y établir, vers l'année 1615. La reine Marie de Médicis avait envoyé, l'année suivante, un jésuite flamand avec des présents pour le chef du céleste empire; et c'était précisément de la bouche de cet envoyé que Michel Baudier tenait la plupart des particularités qu'il a consignées dans son ouvrage.

On ne pouvait avoir des renseignements plus nouveaux sur ce pays encore si mal connu. Baudier atteste qu'il se trouvait au Louvre lorsque le

missionnaire flamand raconta au Roi les merveilles de la ville de Pékin, où il avait laissé la riche tapisserie envoyée par la reine de France au souverain de l'empire chinois.

L'ouvrage de Michel Baudier n'est pas un livre d'histoire. La haute antiquité des annales de la Chine, soigneusement conservées par les lettrés et communiquées plus tard à nos savants missionnaires, était alors loin d'être soupçonnée. Baudier ignorait ce que l'Europe devait apprendre un demi-siècle après lui par les Lettres Édifiantes, les relations de Du Halde, de Fourmont, de Parennin, de Kircher, et, à plus forte raison, tout ce que le monde savant doit aux rapports de Legentil, d'Anson, de Sonnerat, de Macartney et d'Ellis. Il se renferme à peu près dans la cour du roi de la Chine, ainsi que l'indique le titre de son livre; il fait connaître sa vie retirée, l'étiquette qui préside à son existence publique et privée, les mœurs et les occupations des femmes, sans oublier leurs petits pieds, qui sont beaucoup moins, quoi qu'il en dise, un type de beauté qu'un signe d'esclavage.

Rarement visités par les peuples de l'Europe, les Chinois n'avaient pas encore manifesté la défiance et la haine des étrangers qui ont succédé au bout d'un siècle à l'empressement avec lequel ils avaient accueilli les premiers voyageurs. Leur avidité et leur mauvaise foi commerciale n'avaient pas at-

tendu sans doute les fourberies des marchands portugais et hollandais pour se donner libre carrière, mais leur réputation sur ce point n'était pas encore faite.

Ce qui frappa surtout Baudier, et ce qu'il cherche à faire connaître dans son ouvrage, c'est le développement de prospérité matérielle, la sagesse pratique, la richesse industrielle et commerciale, la forte et puissante organisation morale qui distinguaient le céleste empire, et dont les philosophes du dix-huitième siècle se sont si souvent prévalus pour attaquer par comparaison les abus et les ridicules de leur époque, à peu près comme Tacite avait exagéré les vertus des Germains pour faire ressortir mieux la corruption romaine. Quelques lois fondamentales sont signalées par Michel Baudier comme contribuant puissamment à la stabilité de l'empire chinois; telles sont: la succession au trône réservée uniquement à la ligne masculine; la défense de quitter le pays sans une permission expresse du souverain; la distribution des emplois et des fonctions publiques aux plus capables et aux plus dignes; la noblesse accordée à la vertu; la nécessité pour les enfants de suivre la profession de leurs pères; enfin, l'obligation du travail pour tous.

Baudier n'est pas moins frappé de la considération dont les lettrés sont l'objet. Chez les Chinois

tout est régi d'après des lois scientifiques ; à chaque fonction doit correspondre un degré déterminé de savoir. Ainsi (et plût au ciel qu'il en fût de même chez des nations qui se croient plus sages et plus éclairées!), l'art de gouverner est subordonné à des principes invariables et acquis par de longues et pénibles études : nul n'oserait prétendre à la tâche si difficile d'administrer les États et de régir les hommes, sans avoir prouvé, par des examens publics et sérieux, son savoir et sa capacité spéciale.

A ces considérations générales, Baudier ajoute des détails, insignifiants pour nous aujourd'hui, précieux alors, sur les officiers du roi, l'administration de la justice, l'agriculture, etc. Il s'en faut de beaucoup que la statistique qu'il donne, d'après les entretiens qu'il a eus avec le missionnaire flamand, soit fondée sur des observations exactes. Il serait tout à fait inutile de relever ses erreurs sur la population, que, d'après les calculs de la Société Asiatique, nous pouvons évaluer à 350,000,000 d'habitants, et sur les revenus de l'empire, si étrangement exagérés, même après lui, et qui ne dépassent pas 800,000,000 de francs, la moitié seulement, hélas! du budget actuel de la France!

Cette fameuse langue chinoise que Baudier et un grand nombre d'historiens avaient considérée comme trop difficile pour que la vie d'un homme

suffît à la connaître, nous savons maintenant, par les travaux de Guignes, de Williams Jones, de Klaproth, d'Abel Rémusat, de Stanislas Jullien, que trois années suffisent pour l'apprendre. Plus heureux que les hommes du dix-septième siècle, nous avons pu être initiés à la connaissance de la littérature des Chinois, si riche en poëmes descriptifs et narratifs, en drames, en romans, et surtout en livres de morale et de philosophie.

Quant au progrès de leur agriculture, à la beauté et à la solidité de leurs constructions, et surtout aux merveilles de leur industrie, développée depuis bien des siècles sans doute, mais aussi depuis longtemps stationnaire, tout ce qu'en apprend Baudier devait exciter au plus haut degré l'admiration de ses lecteurs, et leur faire élever bien haut le génie inventif de ce peuple. Personne n'ignore avec quelle délicatesse les Chinois travaillent ou préparent le verre, l'ivoire, la nacre, la porcelaine, la soie, et, au temps de Baudier, ils étaient à peu près sans rivaux dans ces diverses branches d'industrie. Mais il ne faudrait pas cependant se méprendre sur la portée de leur aptitude scientifique. Leurs observations d'astronomie, contemporaines de celles des pasteurs de la Chaldée, sont renfermées dans un cercle assez étroit, et, quoi que prétende Michel Baudier, leur calendrier n'a jamais été bien supérieur à celui de

Mathieu Laensberg. On sait que plus tard les missionnaires catholiques ont dû l'influence et la faveur dont ils ont joui longtemps aux connaissances de quelques-uns d'entre eux en mathématiques et en astronomie, et que plusieurs, devenus membres du tribunal supérieur des mathématiques, furent élevés aux plus hauts grades du mandarinat. Pour bien apprécier l'étendue des connaissances des Chinois en physique au commencement du siècle dernier, on peut consulter la lettre si curieuse où le père Parennin raconte ses conférences avec plusieurs docteurs, et leur stupéfaction en le voyant au moyen du nitre glacer de l'eau bouillante au-dessus d'un brasier ardent. Ils connaissaient la poudre à canon avant l'ère chrétienne, soit; mais que penser de l'usage encore subsistant parmi eux en vertu duquel chaque soldat est obligé de préparer lui-même la poudre dont il doit se servir! Et leur dernière guerre avec les Anglais, au sujet de l'opium, n'a-t-elle pas trahi de la façon la plus humiliante l'infériorité militaire de ce peuple, qui croyait effaroucher les équipages anglais avec des figures hideuses de dragons peintes sur des bannières [1]?

[1] A propos des usages singuliers que Baudier fait connaître, et de ce qui concerne en particulier la médecine, nous dirons qu'il ne fait pas mention d'une pratique signalée par d'autres historiens de la Chine, et que l'on pourrait proposer à des nations qui se

L'ouvrage de Baudier se termine par des remarques sur la religion des Chinois, sur leur penchant à la superstition, sur un grand nombre de pratiques et de croyances ridicules ou barbares. Son exactitude sur tous ces points ne pouvait être bien grande : les détails lui manquaient; et l'on conçoit qu'il lui était assez difficile d'être suffisamment éclairé par le jésuite flamand qui, dans une statue surmontée de trois têtes qu'il a vue à Pékin, n'hésite pas à reconnaître une image de la Sainte Trinité, et soutient gravement que douze statues qu'il avait trouvées dans un temple ne pouvaient être que les portraits des douze apôtres!

Nous arrivons à trois ouvrages de Michel Baudier, bien supérieurs à ceux que nous venons de faire connaître, et pour leur importance historique et pour le mérite de l'exécution. Nous voulons parler de ses *Histoires du cardinal de Ximénès*, *de l'abbé Suger et du cardinal d'Amboise.* Ce que nous

disent plus avancées. Les Européens, pleins de confiance dans le savoir et le zèle des disciples d'Hippocrate, toujours si révérés, malgré Molière, ont coutume de payer à leurs médecins les soins et les visites qu'ils reçoivent d'eux lorsqu'ils sont malades. En Chine, on paye à son médecin une redevance pendant tout le temps qu'on jouit d'une bonne santé. Devient-on malade, aussitôt tout payement est suspendu jusqu'à ce que la santé soit revenue. L'avantage ici n'est-il pas du côté des Chinois?

avons dit plus haut de la première aura justifié, nous l'espérons du moins, la préférence que nous lui avons donnée en la réimprimant ici. Nous allons faire passer le résumé des deux autres sous les yeux du lecteur.

VI.

Histoire de l'administration de l'abbé Suger.

(Paris, 1645, in-4°.)

Pour retracer l'histoire du ministre de Louis-le-Jeune, Michel Baudier pouvait consulter ses lettres, ses ouvrages, et en particulier la vie de Louis-le-Gros, écrite par le célèbre abbé de Saint-Denis; saint Bernard, Pierre de Cluny, Pierre de Blois, dans leur volumineuse correspondance, lui fournissaient d'autres matériaux dont il aurait pu tirer parti. Il s'est contenté de suivre Guillaume, moine de Saint-Denis, qui, après avoir été secrétaire de Suger, a fait en latin le récit de sa vie, que Jean Baudouin venait tout récemment de traduire en français [1].

Le douzième siècle compte peu d'hommes aussi

[1] Cet ouvrage du moine Guillaume est imprimé dans l'*Histoire des Ministres d'État*, par Charles d'Auteuil, auteur lui-même d'un éloge de Suger; et dans Félibien, *Preuves de l'histoire de l'Abbaye de Saint-Denis*, Paris, 1706.

distingués que le ministre dont Baudier a fait connaître l'administration. Après saint Bernard, dont Garat, dans son éloge même de Suger, couronné par l'Académie française, reconnaît avec raison la supériorité, l'abbé de Saint-Denis mérite sans aucun doute d'être placé au premier rang. La fortune, en le prenant par la main pour l'élever aux grandeurs, était venue en aide aux heureuses qualités dont l'avait doué la nature. Né en Artois[1] vers l'année 1081, Suger, envoyé fort jeune à l'abbaye de Saint-Denis, y rencontra un écolier qui le prit en vive affection et partagea ses études et ses jeux. Ce condisciple n'était autre que le fils du roi de France Philippe Ier, destiné à régner sous le nom de Louis VI. Le jeune Suger excite bientôt par la vivacité de son intelligence et son ardeur pour le travail l'admiration des moines de Saint-Denis. Embrassant dès lors avec zèle les intérêts de son ordre, il déploie un courage et une vigueur qu'on était loin de soupçonner en lui. Les Anglais attaquaient sans cesse la terre de Berneval, située en Normandie et faisant partie des vastes possessions de l'abbaye; Suger demande à y être envoyé : il arme les vassaux, les mène ré-

[1] Les historiens ne s'accordent pas sur le lieu de sa naissance. Dom Liron, dans ses *Singularités historiques*, t. II, mentionne un ouvrage ayant pour titre : *La Gloire de l'Artois, où il est prouvé que Suger, abbé de Saint-Denis, est né dans l'Artois.*

solûment contre les Anglais, et force ceux-ci à respecter les terres que depuis longtemps ils dévastaient dans leurs continuelles excursions. Une autre occasion s'offre bientôt au belliqueux tonsuré. La terre de Toury, située sur le chemin d'Étampes à Orléans et faisant aussi partie des domaines de Saint-Denis, était menacée par Hugues, seigneur du Puiset, qui, suivant les habitudes féodales, cherchait à s'agrandir aux dépens de ses voisins lorsqu'il se croyait le plus fort. Suger accourt, lève une petite armée qu'il commande en personne, et, non content de résister vaillamment aux attaques du seigneur du Puiset, il prend l'offensive, se met à sa poursuite, va le chercher jusque dans son donjon, qu'il détruit par le fer et le feu, et le réduit à l'impuissance.

Cette vigueur militaire était tout aussi propre à faire valoir, en ces temps de chevalerie, le nom de Suger que les talents et les vertus qui le distinguaient. Après la mort du vénérable Yves, abbé de Saint-Denis, arrivée en 1122, il fut appelé d'une commune voix à lui succéder dans le poste éminent que cette mort laissait vacant. A une époque où les rois, mal affermis encore sur le trône, se soutenaient souvent par le crédit et avec l'appui des hommes d'Église, le chef de la première abbaye de France, de celle qui conservait en dépôt l'oriflamme, était appelé tout naturelle-

ment à jouer un rôle important dans les affaires du royaume.

Aussi, sans aucun autre titre officiel que celui d'abbé de Saint-Denis, Suger se vit investi de toute la confiance de Louis VI, son ancien compagnon d'études.

Mais ce qui mit le comble à la vénération qu'il inspirait déjà, c'est le zèle tout apostolique qu'il déploya pour la réforme de son ordre. Enrichis par la munificence des rois et les dons des fidèles, les moines de Saint-Denis, au grand scandale des chefs les plus respectés de l'Église et au grand détriment de la religion, se livraient, comme ceux des autres abbayes, à tous les débordements qu'entraînent la richesse, le luxe et la puissance. En vain la voix éloquente de saint Bernard s'était élevée contre les abus dont l'intérieur des monastères était le théâtre; en vain il avait pris l'initiative des réformes radicales; un très-petit nombre d'abbayes se montraient disposées à retourner à la vie pieuse, simple, retirée et frugale que leur prescrivaient les règles établies par leurs saints fondateurs. Suger osa introduire la réforme à Saint-Denis, et il n'eut pas trop de toute sa fermeté et de tout son crédit pour mener à bonne fin cette entreprise. Ce fut là un grand sujet de joie pour les hommes qui avaient à cœur le maintien de la foi et le triomphe de la discipline chrétienne, et saint Bernard ne fut pas

le dernier à féliciter Suger de son zèle et de son courage. N'était-ce pas, en effet, pour tout son siècle un exemple édifiant que celui que donnait l'illustre abbé, administrant les affaires du royaume, commandant à de nombreux monastères, assez riche de ses revenus pour lever des armées, et cependant conservant près de l'église de Saint-Denis, qu'il faisait reconstruire avec une magnificence toute royale, une petite cellule dans laquelle il s'enfermait pour jeûner et prier, comme s'il eût voulu se faire pardonner par Dieu, à force d'humilité et de piété, sa puissance et sa grandeur !

Après la mort de Louis VI, Suger conduisit son jeune fils Louis VII en Aquitaine, où son mariage avec la trop célèbre Éléonore ajoutait tout à coup au royaume autant de provinces que lui en avait laissé son père.

En 1146, Louis VII, tourmenté par les remords que lui causait l'horrible trépas de quinze cents sujets du comte de Champagne, brûlés sous ses yeux dans l'église de Vitry, fit vœu de partir pour l'Orient. Suger essaya en vain de modérer, au nom de la politique et des vrais intérêts de la France, une ardeur contre laquelle vinrent se briser tous ses efforts. La croisade fut prêchée à Vézelay par le grand apôtre du douzième siècle, saint Bernard, obéissant plutôt, dit-on, aux or-

dres du pape Eugène III qu'à ses propres sentiments.

Elle n'eut, comme on le sait, une heureuse issue ni pour le royaume, ni pour le roi lui-même, obligé de répudier à son retour l'héritière d'Aquitaine, qui porta en dot aux rois d'Angleterre les riches domaines dont la possession les rendit pendant si longtemps redoutables à la France.

Pendant l'absence du roi, Suger fut chargé de l'administration du royaume : sa modération, qui n'excluait point la fermeté, son économie, sa prudence, son adresse avaient maintenu dans l'État l'ordre, la paix et l'abondance. C'était, disait-on partout, le Salomon de son siècle. Le roi d'Écosse, David, lui témoignait sa respectueuse admiration; l'évêque de Salisbury faisait pour le visiter le voyage de France, ne voulant pas mourir, disait-il, sans avoir vu le grand ministre, et Louis-le-Jeune, à son retour de la fatale croisade, l'honorait du beau nom de Père de la patrie.

Si le chapitre des contradictions humaines n'était pas suffisamment connu, l'on pourrait s'étonner de voir le sage ministre de Louis VII employer les dernières années de sa vie à faire les préparatifs d'une expédition pour la Palestine, et consacrer ses immenses richesses à lever dans ce but une armée formidable.

Le trésor royal avait été ruiné par le voyage

d'outre-mer ; Suger mettait le sien à la disposition de son maître : et lui, qui avait jadis condamné la croisade prêchée par saint Bernard, devait partir pour conduire comme général l'expédition qu'il avait préparée comme prélat !

Sa mort, survenue en 1151, ne lui permit pas d'exécuter ces projets.

Cette vie si bien remplie est racontée assez froidement par Baudier. Mais son récit, quoique surchargé, comme tous ses écrits, de réflexions et de détails, n'en est pas moins digne d'estime. Son ouvrage est préférable à celui que fit paraître plus tard le savant mais passionné dom Gervaise[1]. La vie de Suger, composée par celui-ci, est précédée de quatre dissertations, assez intéressantes, du reste, sur l'époque de la fondation de l'abbaye de Saint-Denis, sur l'année de la mort de Suger, sur ses ouvrages et sur l'hérésie des investitures. Dom Gervaise n'est pas favorable au ministre de Louis-le-Jeune, et l'accuse avec une âpreté qui a toutes les apparences des préventions engendrées par l'esprit de corporation. Attaqué par dom Vincent Thuillier, en 1724, dom Gervaise répondit par une apologie qui ne prouva que son entêtement. Quoi qu'il en soit, remarquons en passant que ni dans l'ouvrage de

[1] *Histoire de Suger*, par D. François-Armand Gervaise, ancien abbé de la Trappe. — Paris, Barrois, 1791. 3 vol. in-12 (dernière édition).

dom Gervaise, ni dans celui de Thuillier, ni dans le *Journal des savants* de novembre et décembre 1721 et janvier 1722, ni dans les *Mémoires de Trévoux*, ni dans le *Journal de Leipsick* du même mois, ni dans le volume de l'*Histoire littéraire de la France*, où les diverses histoires de Suger sont mentionnées ou analysées, il n'est question de l'ouvrage de Michel Baudier, qui avait devancé les auteurs de ces écrits, et qu'ils auraient dû citer, ne fût-ce que par reconnaissance.

VII.

Histoire de l'Administration du cardinal d'Amboise, grand ministre d'Estat en France, où se lisent les effets de la prudence et de la sagesse politique;

Ensemble les félicitez de la France sous un bon gouvernement.

(Paris, 1634, in-4°.)

Cet ouvrage, cité dans la Bibliothèque du père Lelong et dans la revue des historiens Français, par Legendre, est à peu près le seul qui ait échappé à cette espèce de conspiration du silence qui a frappé les compositions historiques de Michel Baudier.

On doit reconnaître que l'histoire du cardinal d'Amboise avait droit à une distinction particulière, ne fût-ce qu'à cause du motif honorable qui a inspiré Baudier en l'écrivant.

Voici ce que dit à ce sujet Moréri (édition de 1759) dans la notice qu'il a consacrée à notre auteur :

« L'origine de cet ouvrage mérite une re-
» marque. Jean Sirmond, de l'Académie fran-
» çaise, ayant entrepris d'élever la gloire du car-
» dinal de Richelieu au-dessus de tout ce qui l'avait
» précédé, s'attaqua d'abord au grand cardinal
» d'Amboise, qu'il ne manqua point d'abaisser par
» des comparaisons dont tout l'avantage était pour
» le ministre présent. Il déguisa néanmoins son
» nom à la tête de son ouvrage, comme s'il eût
» appréhendé le ressentiment de tous les bons
» Français, qui n'auraient pas vu déprécier volon-
» tiers un nom si cher et si honorable à la nation.
» Il prit le nom de *sieur des Montagnes,* et publia
» son livre en 1631, à Paris, in-8°, sous le titre
» de *Vie du cardinal d'Amboise, ministre d'Etat sous*
» *Louis XII, ensuite de laquelle sont traités quelques*
» *points sur les affaires du temps.* Baudier, dont le
» caractère n'était point la flatterie, entreprit donc
» de défendre la mémoire d'un des meilleurs mi-
» nistres qu'ait eus la France contre les imputa-
» tions et les déguisements d'un écrivain merce-
» naire. Dès le titre de son ouvrage, il fit entendre,
» par la division de son dessein, que le prétendu
» *des Montagnes* avait pris le change en rapportant
» toute la grandeur d'un ministre à l'habileté de sa

» politique. Cet ouvrage fut estimé à sa naissance » et fit mépriser celui de Sirmond. »

Le livre de Michel Baudier est en effet conçu dans un grand esprit de justice et d'impartialité. Il n'y faut chercher sans doute ni une appréciation éclairée des actes du ministre de Louis XII, ni une grande intelligence philosophique de l'époque, ni un ordre méthodique dans le compte rendu de cette administration célèbre. Mais il raconte avec beaucoup de droiture et de bonne foi. « J'advoue, dit-il dans son avant-propos, que je » n'ai point apporté d'autre ornement à cette his- » toire que la vérité. » Il s'efforce d'être complet, et n'épargne ni travaux ni recherches pour se procurer les nombreux documents qu'il met sous les yeux du lecteur. On peut donc à juste titre s'étonner de ce que l'historien de l'Académie française, Pélisson, qui signale, quoique avec tous les ménagements possibles, les fâcheuses tendances de l'ouvrage de Sirmond, n'ait pas saisi cette occasion de rendre un hommage mérité à l'impartialité de Baudier. Varillas, qui adresse les mêmes reproches avec plus de sévérité au sieur des Montagnes, « qui aurait bien pu, dit-il, être juste en- » vers le cardinal de Richelieu, sans immoler à sa » vanité l'un de ses plus estimables devanciers, » n'a pas non plus le moindre éloge à donner à Baudier, qu'il sait cependant être plus exact, plus

complet et surtout plus juste que Sirmond. Quant aux autres écrivains qui se sont occupés de Georges d'Amboise, d'Auvigny, dans ses Vies des hommes illustres de France; Chauffepied, dans son Histoire du cardinal d'Amboise (nous pourrions en citer encore plusieurs), ils n'ont pas dit un mot de Baudier, et se sont bornés à le copier ou à le résumer.

L'ouvrage de Michel Baudier fait connaître d'abord la famille distinguée à laquelle appartenait Georges d'Amboise. Promu de bonne heure aux plus hautes dignités de l'Église, évêque de Montauban, puis archevêque de Narbonne sous le règne de Charles VIII, d'Amboise s'était dès lors attaché à la fortune du prince qui se fit pardonner sur le trône les erreurs d'une jeunesse turbulente. Après avoir raconté avec des détails omis par presque tous les historiens de Louis XII la révolte furieuse par laquelle l'Université de Paris accueillit l'entrée du Roi dans cette ville où son nom devait être plus tard l'objet d'une affection universelle, Baudier initie son lecteur aux raisons qui engagèrent ce monarque à répudier sa femme : « Princesse vertueuse, charitable, pieuse, mais dont » l'esprit était logé dans son corps comme un » monarque très-illustre dans un mauvais logis. » Ce divorce, dans lequel l'influence de Georges d'Amboise, alors archevêque de Rouen, fut toute-

puissante, donna la Bretagne à la couronne de France par suite du mariage de Louis XII avec la duchesse Anne, veuve du dernier roi; le chapeau de cardinal récompensa le zèle du prélat devenu depuis ce moment le conseiller intime, le ministre et l'ami du roi de France. La conquête du Milanais, si rapidement effectuée, est racontée par Baudier avec beaucoup de détails. Tout en montrant combien le cardinal d'Amboise, par son dévouement, son habileté et la sagesse de ses conseils, seconda le roi dans sa brillante fortune et devint pour lui dans l'adversité un consolateur et un soutien, il ne dissimule ni les fautes du monarque, ni les fausses démarches dans lesquelles il fut entraîné par son ministre devenu légat du pape, et malheureusement préoccupé trop souvent du désir de ceindre la tiare égarée sur les fronts d'Alexandre VI et de Jules II. Baudier, dont nous avons précédemment signalé la piété solide et le profond respect pour l'Église, échappe par la franchise, qui est l'habileté de l'honnête homme, aux difficultés que présente à l'historien la conduite publique ou privée des souverains pontifes ennemis de la France, qui occupaient alors la chaire de saint Pierre. Il ne confond pas la cause sacrée de la religion avec celle de quelques-uns de ses ministres. Calme et respectueux dans les jugements qu'il porte, il

n'hésite pas néanmoins à condamner hautement ce qui est répréhensible. « Les mœurs des papes » Alexandre VI et Jules II sont décrites comme » elles ont été, dit-il; et si ces papes peu vertueux » ont fait asseoir avec eux sur le trône l'avarice, » l'ambition et la vengeance, ils ont fait voir en » cela que l'homme a plus occupé le siége que le » pontife souverain. La vérité n'a pu sans crime » déguiser leurs actions dans le récit des affaires » de l'Italie, et en outre la violente passion des » armes, l'ambition démesurée et le cruel appétit » de vengeance de Jules II, ayant détruit la Na- » varre et troublé la France, ont rendu sa mé- » moire odieuse non-seulement à ma nation, mais » encore à toute l'Europe. En quoi l'on doit con- » sidérer que je ne pouvais, sans enfreindre les » lois de la nature et de l'histoire, couvrir du » silence l'injustice et la violence de ce pape. » Mais, pour cela, je ne touche point à la doctrine » ni à la religion que je tiens saine et sans flétris- » sure, et fais différence entre l'homme et le sou- » verain pontife [1]. »

Au reste, la presque totalité de l'ouvrage de Michel Baudier étant consacrée au récit des par-

[1] Ce jugement sur Jules II est peut-être un peu sévère, car le plus grand crime de ce pape est d'avoir combattu la prépondérance française en Italie avec une habileté et une énergie qu'on ne saurait méconnaître.

ticularités des guerres d'Italie, c'est à vrai dire l'histoire du roi de France ou l'histoire de France sous le règne de Louis XII, bien plus que celle de Georges d'Amboise. L'écrivain qui célèbre ses vertus, sa modération, son application aux affaires, son ardent amour pour les peuples, ne met le lecteur à même d'apprécier que d'une manière incomplète l'administration du ministre à l'intérieur de la France. Il la vante plus qu'il ne l'analyse.

« Jamais la France, dit-il, ne fut si populeuse,
» si féconde, si riche, si cultivée que sous sa pru-
» dente conduite; si bien que, tant qu'il vécut, la
» discorde et la guerre en furent bannies et por-
» tées ailleurs. Après sa mort, elles y rentrèrent,
» n'ayant plus d'ennemi qui les en chassât, et y
» firent les ravages aux villes, à la campagne, et y
» répandirent cruellement le sang humain. Il était
» affable, débonnaire, libéral envers les hommes
» de mérite, qu'il a toujours rendus considérables
» et recommandables auprès de son maître. »

Baudier, qui cite avec une juste admiration plusieurs traits de la vie de Georges d'Amboise, aurait pu en raconter une foule d'autres dont l'histoire a conservé le souvenir, et qui, mieux encore que les éloges qu'il lui adresse, auraient mis en relief la bonté de son cœur, digne de celui du monarque dont le peuple a gardé la mémoire.

L'historien Legendre, qui a aussi écrit la vie du cardinal d'Amboise, a reproché mal à propos, selon nous, à Baudier d'avoir imprimé à la fin de son ouvrage un manuscrit qui lui avait été confié, à ce qu'il paraît, par un avocat du roi au présidial de Bourges. Ce manuscrit, rédigé par un des familiers du cardinal, contient sur ses derniers moments, sur un entretien qu'il aurait eu avant sa mort avec le roi et sur ses dispositions testamentaires, quelques détails qui ne manquent pas d'un certain intérêt, bien qu'ils ne soient pas tous d'une parfaite exactitude. Legendre met rudement sur le compte de l'historien lui-même quelques exagérations dont celui-ci n'entendait pas accepter la responsabilité, et qui appartenaient tout entières à l'auteur du manuscrit. Il y est rapporté, par exemple, qu'au convoi du cardinal, qui avait eu lieu à Lyon, il s'était trouvé onze mille prêtres et douze cents prélats. L'auteur du manuscrit (et non Baudier) avait aussi évalué à onze millions le montant des legs portés au testament du cardinal, multipliant sans doute les sommes d'argent que celui-ci avait distribuées, comme il avait multiplié les prêtres et les prélats convoqués à ses obsèques. L'historien du cardinal d'Amboise a bien pu aussi rapporter d'après ce manuscrit, sans tomber dans une contradiction monstrueuse, le récit de la conversation dans laquelle le ministre de Louis XII

lui parle de cinquante mille ducats que lui avaient payés chaque année les princes de l'Italie. Michel Baudier pouvait à la rigueur concilier ce qu'il avait dit précédemment de la probité, de l'intégrité, de la fidélité du cardinal d'Amboise, avec le fait mentionné à propos de cette conversation. Cette habitude, très-regrettable d'ailleurs, de recevoir des pensions des souverains étrangers fut longtemps générale, et n'impliquait, d'après les mœurs du temps, rien qui fût contraire aux devoirs et à la fidélité envers le roi et la patrie.

Si l'histoire du cardinal d'Amboise, composée par Legendre, un siècle après celle de Michel Baudier, dans un temps où la critique avait déjà fait de notables progrès, a plus d'ordre et de méthode, en revanche on y pourrait signaler, principalement dans la dernière partie, des défauts qu'on ne peut reprocher à Baudier, et, par exemple, la subtilité de rhéteur avec laquelle Legendre a cherché à surfaire la valeur et le mérite de son héros.

De même que, guidé par cet instinct de basse flatterie qui avait porté Scudéry à dénigrer l'auteur du Cid et de Cinna pour faire sa cour à l'auteur de Mirame, Sirmond s'était étudié à ravaler toutes les actions du ministre de Louis XII afin de rehausser le mérite du ministre de Louis XIII, de même Legendre, pour exalter le grand homme dont il raconte la vie, abaisse la gloire de ses ri-

vaux par des parallèles souvent plus ingénieux que solides, et, dans son style brillant et quelque peu déclamatoire, le place sans hésiter au-dessus de Richelieu, de Ximénès et de Mazarin.

Sirmond avait écrit un libelle; Legendre a composé un panégyrique; Baudier seul a fait de l'histoire. Son ouvrage est le seul qui, restituant aux faits leur sincérité, signale avec sévérité, mais sans passion, les erreurs de l'illustre ministre et donne à ses éminentes vertus et aux grands services qu'il a rendus à la France un juste tribut d'admiration et d'enthousiasme.

Un autre monument, où un génie plus puissant a laissé son empreinte, a été élevé à la mémoire de Georges d'Amboise. Nous visitions, il y a peu de temps, le magnifique mausolée de marbre blanc et noir élevé en l'honneur du célèbre cardinal dans l'une des chapelles de la cathédrale de Rouen, et qui est un des chefs-d'œuvre les plus remarquables de l'architecture et de la sculpture du seizième siècle. Nous admirions la belle et vénérable figure du cardinal autour de laquelle ont été symbolisées les vertus dont son âme fut ornée, la foi, la charité, la prudence, la force, la justice, la tempérance, et en nous inclinant devant cette œuvre où l'artiste a perpétué dans le monument consacré à la mort le souvenir des actions d'une noble vie, nous cherchions à les rappeler à notre

mémoire. Son zèle réel, quoique circonscrit dans de justes bornes, pour le maintien de la religion, son application aux affaires, sa munificence et son goût éclairé pour les arts, sa vigilance pour l'administration de la justice, le courage et l'activité qu'il sut déployer dans les expéditions militaires qu'il fit avec le roi, son habileté dans les négociations, et par-dessus tout l'inaltérable douceur de son caractère et sa bonté proverbiale : tant de grandes et nobles qualités nous pénétraient de respect, et nous éprouvions quelque chose de cette tendre affection qu'il sut inspirer aux étrangers comme à ses proches, aux grands comme aux petits, à ses subordonnés comme à son maître.

VIII.

L'ouvrage dont nous allons donner l'analyse est non pas le plus important et le mieux écrit de ceux sortis de la plume de Michel Baudier, mais certainement un des plus curieux et des plus intéressants pour l'histoire littéraire. Il a pour titre :

Histoire de l'incomparable administration de Romieu, grand ministre d'État de Raymond Bérangier, comte de Provence, lorsque cette province était en souveraineté.

(Paris, 1635, in-18.)

Ce Romieu n'est autre que le célèbre Romée de Villeneuve, qui fut ministre du comte de Provence, Raymond Béranger V, et dont les historiens de Provence ont raconté les actions. Mais l'ouvrage de Baudier est une sorte de roman historique dont il avait trouvé l'idée d'abord dans quelques vers du Dante, qui a fait tant d'allusions à l'histoire du midi de la France, et aussi dans les traditions locales auxquelles les vers du poëte de Florence avaient peut-être donné lieu.

Nostradamus, dans sa chronique de Provence; Pithou, dans son histoire de la ville d'Aix; Ruffi et Bouche, dans leurs histoires de Provence, avaient rapporté la légende dont la vie de Romée de Villeneuve avait été surchargée, et Baudier l'a acceptée sans discussion, comme une donnée dont il pouvait se servir en toute confiance.

Voici le précis de cette histoire de Romieu.

Lorsque la France était partagée en plusieurs États indépendants, la Provence tomba, par mariage, dans la maison des comtes de Barcelone, devenus peu de temps après rois d'Aragon. Tantôt le royaume d'Aragon et le comté de Provence furent dans la même main, tantôt le royaume fut le partage de l'aîné et le comté celui d'un cadet. Le dernier des comtes de cette maison fut Raymond Béranger V, qui, vers l'an 1216, s'étant soustrait à la tutelle de Pierre d'Aragon, son oncle,

qui le retenait en Espagne, était venu en Provence prendre possession de ses États. Ayant fait rentrer dans le devoir quelques-uns de ses principaux vassaux et quelques villes considérables du pays, qui avaient profité de son absence pour s'émanciper, il put rendre enfin un peu de calme à la Provence, et sa cour devint bientôt aussi agréable que brillante.

C'était l'époque où florissait dans le midi cette poésie des troubadours si harmonieuse et si galante, dont Baudier ne parle pas avec une bien grande admiration, et sur laquelle les beaux travaux de M. Raynouard, des continuateurs de la *France littéraire* et de M. Mary Lafon ont depuis un demi-siècle attiré l'attention des savants de l'Europe.

Les poëtes de Provence étaient presque tous de grands seigneurs, et leurs productions étaient lues ou chantées dans les fêtes splendides que donnaient les cours de Béziers, d'Arles, de Toulouse et de Narbonne. Les aventures galantes par lesquelles la plus grande partie de ces troubadours avaient signalé leurs noms donnent à cette époque un intérêt dont les romanciers n'ont pas manqué de tirer parti. Raymond Béranger était troubadour lui-même, plutôt par mode que par génie, disent les historiens. Il avait épousé Béatrix de Savoie, dont il eut quatre filles, Marguerite, Éléonore, Sance et Béatrix.

Jusqu'ici Baudier n'est pas sorti du domaine de l'histoire; voici maintenant où le roman commence :

Un soir que le comte revenait de la chasse, il rencontra un pèlerin qui, avec sa cape et son bourdon, marchait d'un air content et dégagé. Le comte, de fort bonne humeur lui-même dans ce moment, accoste le pèlerin. Il est étonné de la manière libre et spirituelle avec laquelle celui-ci répond à ses questions, comme un homme qu'un long commerce aurait accoutumé à vivre avec les grands.

Le comte lui demande qui il est : « Monsei-
» gneur, lui répond-il, je vous supplie très-hum-
» blement de m'excuser : je reviens de la Terre-
» Sainte, et j'y ai fait vœu de ne jamais dire qui
» je suis. » Cette réponse satisfit le comte accoutumé aux vœux bizarres qui se faisaient en ce temps-là. « Je vois bien ce que c'est, » dit-il au pèlerin (ou plutôt au Romieu, car c'est le nom que l'on donnait alors en Provence d'abord à ceux qui faisaient le voyage de Rome, et plus tard, par extension, à ceux qui allaient faire en tout autre lieu leur pèlerinage), « vous êtes un homme de
» qualité qui êtes tombé dans quelque grande
» faute, et l'on vous a donné pour pénitence d'er-
» rer par le monde sous ce misérable équipage,
» sans oser déclarer qui vous êtes. Je vous avoue

» que je trouve cette mortification assez bien imaginée. »

Le Romieu essaie en vain de détromper le comte de Provence, qui, de gré ou de force, l'emmène à sa cour. Là, il rencontre Beroalde, cadet de l'illustre maison de Baux, Boniface de Castellane, Raoul de Gatin, le comte de Vintimille, le chevalier de Porcellet, le chevalier de Pujet et les troubadours Rambaud d'Orange, Pierre d'Uzès, Perdigon et Pierre de Châteauneuf. Assez mal accueilli d'abord par les grands seigneurs, en sa double qualité d'étranger et d'homme de mérite, le Romieu ne tarde pas, grâce à l'affection du comte, à exercer dans sa maison une grande influence. Il est élevé aux plus hautes dignités et devient chef du conseil, intendant des finances et premier ministre. Sous la cape du pèlerin s'était caché un homme de génie dont la cour de Provence admire, quoique non sans envie, la bonne mine, les talents et l'activité.

Après avoir fait signer la paix entre le comte de Provence et celui de Toulouse, soumis la ville d'Arles, conclu un traité avec Gênes, rétabli les finances, vidé les différends entre le comte et les gentilshommes du pays, il appelle à la cour de son maître tous les hommes distingués, qui pourront l'embellir et lui donner un éclat qu'aucun des États voisins ne saurait égaler. Son ascendant

sur l'esprit de la comtesse de Provence n'est pas moins grand que celui qu'il exerce sur son auguste époux, et c'est lui qui marie leurs quatre filles avec trois rois et un empereur.

Mais un pauvre pèlerin pouvait-il arriver à une si brillante faveur sans exciter contre lui les inimitiés et la jalousie?

La fin de l'histoire de Romieu, telle que la raconte Michel Baudier, ne rappelle que trop bien l'aventure de ce berger devenu ministre, héros d'une des plus charmantes fables de notre bon La Fontaine. Ce berger avait été accusé, comme Romieu, d'avoir volé son maître, et caché dans un coffre, fermé de dix serrures, le résultat de ses dilapidations.

Lui-même ouvrit le coffre et laissa bien surpris
Tous les machineurs d'impostures.
Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de pourceaux,
Petit chapeau, jupon, pannetière, houlette,
Et je pense aussi sa musette :
« Doux trésors, ce dit-il, chers gages, qui jamais
» N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
» Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
» Comme l'on sortirait d'un songe ! »

Romieu sortit aussi de la cour du comte de Provence, reprenant sa cape et son bourdon, après avoir confondu les calomniateurs et prouvé qu'il avait apporté dans ses fonctions autant de dés-

intéressement que de zèle pour le service du prince.

C'est ainsi, dit Michel Baudier dans son récit, moins touchant que les beaux vers de La Fontaine, que le Romieu prit congé du comte à qui il dit : « Pauvre je suis venu, pauvre je m'en re-» tourne. » Il partit, et ni les prières, ni les commandements du comte de Provence ne purent le retenir. En vain Béranger lui écrivit lettres sur lettres pour l'engager à revenir; il continua sa route, et, depuis, personne n'a su ce qu'il était devenu.

On ne peut méconnaître ce qu'il y a d'heureux et de vraiment intéressant dans le cadre choisi par Baudier. C'est un sujet dont les traditions de l'Orient avaient certainement donné l'idée, et dans lequel on retrouve sans peine le type d'un grand nombre de récits, soit en vers, soit en prose, qui ont été composés non-seulement en France, mais dans beaucoup d'autres pays avant et depuis Baudier.

L'histoire de Romieu avait partagé le sort de tous les écrits de Michel Baudier, lorsque Fontenelle eut la fantaisie de la reprendre et de la rajeunir en lui prêtant le charme de son style ingénieux et facile. Il publia une partie de ce travail, qui n'a jamais été terminé, dans le *Mercure de Janvier* 1751.

Dès le mois de mars suivant, le savant historien du Languedoc, dom Vaissette, prenant la chose au sérieux, et craignant sans doute de voir se propager, sous la plume du spirituel académicien, une fable qui avait à ses yeux le grave inconvénient d'altérer la vérité historique, écrivit au même journal une longue lettre pour rappeler que déjà lui-même, dans le troisième volume de son Histoire du Languedoc, avait rétabli dans ce qu'elle avait de réel et de vrai l'histoire de Romée de Villeneuve, dénaturée dans le roman de Michel Baudier. Le prétendu Romieu n'avait existé que dans les vers du Dante et dans l'imagination de l'historiographe de Louis XIII. Là-dessus, l'érudit bénédictin, suivant pas à pas l'histoire de Romieu, prouvait qu'il n'était autre que Romée de Villeneuve, qui avait été en effet le favori et le ministre de Raymond Béranger, mais qui, loin d'être un pèlerin mystérieux offert au comte par un hasard providentiel, appartenait à l'illustre famille de Villeneuve de Provence. Citations des auteurs contemporains, production de pièces justificatives, textes formels, calculs chronologiques, documents généalogiques, rien ne manquait à la démonstration de dom Vaissette. Il n'avait pas besoin de ce luxe d'érudition pour prouver que notre excellent Baudier avait eu tort de prendre à la lettre quelques lignes de Nostradamus,

de donner comme histoire véritable une rêverie poétique, d'avoir enfin été sous le règne de Louis XIII aussi crédule que devait l'être plus tard un philosophe du dix-huitième siècle.

OUVRAGES INÉDITS.

Une note insérée dans le journal de l'abbé Prévost, *le Pour et le Contre* (Tome XIX, n° 210), révélait l'existence d'un ouvrage inédit de Michel Baudier, sur la vie de Marguerite d'Anjou, ouvrage dont le manuscrit faisait alors partie de la célèbre bibliothèque de Mgr de Coislin, évêque de Metz, léguée depuis par le noble bibliophile à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont la vaste bibliothèque fut à son tour définitivement réunie à la bibliothèque royale, sous la désignation particulière de *fonds de Saint-Germain.* Le manuscrit de Michel Baudier s'y trouve aujourd'hui classé sous le n° 1178.

Mais par une bonne fortune que nous étions loin de prévoir en nous livrant à cette recherche, ce n'est pas seulement un ouvrage inédit que nous avons trouvé, mais bien trois ouvrages distincts, dont deux au moins sont d'une importance réelle.

Nous allons les passer en revue :

Ces trois ouvrages, — car nous ne voulons pas donner ce titre à une collection de notes dont nous aurons aussi à dire quelques mots, — ces trois ouvrages, inédits depuis deux cents ans, restent enfouis, avec tant d'autres richesses intellectuelles, sous la poussière des rayons ingrats de notre Bibliothèque Nationale. Ils forment deux volumes manuscrits.

Le premier, celui numéroté 1178, a été revu et recopié avec soin; l'auteur paraît y avoir mis la dernière main. On s'étonne à plus d'un titre, en le parcourant, qu'il n'ait pas été imprimé et que, tant d'autres ouvrages du même auteur ayant eu l'honneur de plusieurs éditions successives, celui-là n'ait laissé pour unique souvenir de son existence qu'une note du journal de l'abbé Prévost. Et même il ne paraît pas que les premiers possesseurs de ce manuscrit l'aient d'abord ouvert au delà de la première page; car ils n'avaient inscrit au dos du parchemin que le titre du premier travail : *Histoire de Marguerite d'Anjou, Reyne d'Angleterre.* C'est plus tard sans doute que quelque bibliomane, au moins plus curieux, y découvrit au folio 71 un autre ouvrage : *Histoire de Thomas Wolsey, cardinal d'Yorc;* et puis au folio 167 un recueil de notes sur *les affaires d'Angleterre avec la France.* Alors les trois titres furent écrits d'une autre main en tête du volume, comme une épitaphe au frontispice d'un tombeau.

L'autre volume manuscrit, classé sous le n° 1434, après avoir appartenu comme le premier à la bibliothèque de Mgr de Coislin, l'a suivi à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et à la Bibliothèque Royale sans attirer plus d'attention. Il est consacré à l'*Histoire généralle des anciens et modernes Roys de Perse*, et paraît se rattacher aux études de l'auteur sur les sociétés d'Orient.

Ce sont ces œuvres inédites de Michel Baudier que nous voulons faire connaître et apprécier par une analyse consciencieuse. L'étude que nous en avons faite nous a laissé sous la même impression que la lecture de ses ouvrages publiés et mieux connus : nous n'avons pu nous défendre d'un sentiment de regret et de tristesse en songeant au profond oubli dans lequel ont été abandonnés ces écrits qui méritaient pourtant d'être comptés parmi les travaux historiques les plus remarquables de la première moitié du dix-septième siècle.

L'*Histoire de Marguerite d'Anjou* et l'*Histoire de Thomas Wolsey*, sérieusement conçues et écrites, étaient surtout dignes de l'attention des critiques et des savants. C'est là probablement l'œuvre de la vieillesse de notre auteur : on y trouve plus d'expérience, plus de maturité que dans la plupart de ses essais ; il a perfectionné ses qualités, adouci

et tempéré ses défauts. Le sujet est bien compris, dessiné avec précision, rendu sous une forme assez vive et qui ne languit pas; les digressions auxquelles il s'abandonne toujours si volontiers, appartiennent de plus près au sujet et concourent à l'ensemble du tableau; on y sent que l'historien avait le goût et l'enthousiasme d'un artiste. Les caractères de ses principaux personnages sont tracés avec une science souvent profonde du cœur humain, le milieu même où ils vivent et s'agitent est reproduit par le conteur avec intérêt et vérité; sans rien perdre de la loyauté et de l'impartialité du juge, il ne reste point froid et insensible au milieu des faits qu'il raconte; ses impressions sont à la fois simples et vives; son esprit est saisi fortement par les grandes catastrophes, par les situations dramatiques, par les souffrances ou par les crimes de ses personnages. Si parfois il se trompe, ou plutôt s'il est trompé par les documents qu'il consulte, et qui souvent sont les seuls auxquels il ait pu s'adresser, ses erreurs sont empreintes d'un caractère de telle bonne foi qu'on ne saurait sans injustice les lui reprocher ou lui en garder rancune. On ne peut exiger de lui qu'il ait été mieux renseigné, plus éclairé, moins imbu de superstitions et de préjugés que ne l'étaient les plus grands esprits de son siècle. Comme historien il révèle partout

un caractère à la fois naïf et franc qui le fait aimer et le rend persuasif; il veut moraliser le lecteur, et ce qu'il ne perd jamais de vue, c'est l'instruction du cœur et de l'esprit : la leçon qui termine chacun de ses épisodes est pour lui le profit le plus sérieux des études historiques. De tout événement, de toute faute, de tout malheur, il tire un enseignement; et quoique le ton un peu sentencieux de ses réflexions sur les inconstances de la fortune, sur les vices et la corruption des cours, sur le châtiment inévitable des passions, sur les déceptions de l'orgueil et de la vanité, sur l'intervention de la Providence dans les affaires humaines, devienne un peu monotone, on s'y habitue comme aux avertissements graves et paternels d'un vieillard dont l'expérience parle sans aigreur, comme sans arrière-pensée.

Ajoutons encore que ces deux livres de Michel Baudier respirent une connaissance profonde de la littérature antique; et si nous ne connaissions déjà son érudition et son goût passionné pour les écrits des Grecs et des Romains, la lecture seule de ce volume nous révèlerait avec quelle patience il s'était préparé à devenir historien et combien l'étude de l'antiquité avait été féconde pour lui. On peut dire que cette étude l'avait fait presque tout entier. Et quand on sait avec quel zèle il étudiait aussi les documents historiques des époques

qu'il voulait décrire, les voyages qu'il entreprenait, les recherches laborieuses qui occupaient ses veilles, les sacrifices de toute nature qu'il s'imposait, on se prend à croire et à dire que de tout cela ne pouvait sortir un auteur médiocre et insignifiant [1].

C'est particulièrement dans ces derniers essais historiques que Michel Baudier ne s'est pas contenté de faire agir les personnages qu'il met en scène; il les fait parler, et les discours qu'il leur prête ne sont pas la partie la moins originale de ses écrits. L'imitation des historiens de l'antiquité avait introduit cet usage parmi nos chroniqueurs; ils animaient et vivifiaient ainsi leurs narrations, qui auraient paru en quelque sorte incomplètes sans les discours; c'était là qu'ils cherchaient plus particulièrement à peindre les caractères et à en tracer ce que Michel Baudier appelle lui-même *des pourtraicts au naturel.* Nous ne pouvons donc le blâmer d'avoir fait ce qui, de son temps, n'était pas désapprouvé; nous traiterons avec indulgence même les comparaisons un peu ambitieuses et pédantesques que Margue-

[1] Michel Baudier nous apprend lui-même qu'il avait parcouru l'Angleterre, où il avait visité le château de Hamptoncourt, bâti par Wolsey, et qu'il avait fait le voyage de Rome, où il avait lu le livre manuscri de Henri VIII contre Luther et copié les lettres du même Roi à Anne de Bowlen.

rite d'Anjou, Henri VI, le duc d'York et le cardinal Wolsey s'étonneraient sans doute de trouver dans leurs discours, et nous nous contenterons de demander à la rhétorique de notre historien quelques-uns des traits qui contribuent à mettre en relief les caractères de ses personnages. Du reste, il n'est pas sans intérêt de voir comment il s'est mis à leur place, comment il s'est identifié en quelque sorte à leur esprit, à leurs mœurs, à leurs passions, en parlant pour eux; et s'il arrive qu'il montre de la sagesse dans les affaires, de l'intelligence dans les conceptions, de la netteté et de la vigueur dans les discussions, nous nous souviendrons alors qu'il était « conseiller du Roy et conseiller d'Estat, » et nous l'apprécierons mieux lui-même.

Les titres que Michel Baudier donne à ses ouvrages nous paraîtraient aujourd'hui prétentieux et affectés; mais de son temps il était encore d'usage pour les écrivains d'annoncer ainsi, avant d'entrer en matière, leur sujet tout entier, l'idée qui le leur avait inspiré, le sentiment qu'ils se proposaient d'y faire dominer, et en quelque sorte la façon dont ils voulaient le traiter. Ce qui ne nous paraît plus assez simple était peut-être une heureuse naïveté; du moins l'auteur savait et avouait dans quel esprit et pour quelle

intention il écrivait; c'était là le fond et l'unité de l'œuvre entreprise.

Voici les titres des deux récits historiques renfermés dans le premier des volumes manuscrits dont nous nous occupons :

Histoire des signalées calamités de Marguerite d'Anjou, reyne d'Angleterre, où se voyent les inconstances de la fortune, les changements de la cour et les misères de la vie attachées aux sceptres et aux couronnes.

Histoire de l'administration, de la vie et de la mort de Thomas Wolsey, cardinal d'Yorc, premier et principal Ministre d'Estat en Angleterre, où se voyent les troubles d'un royaume et de la maison royalle, quand un Ministre d'Estat abuse de son crédit et de l'authorité de son maistre, ensemble la ruine du mesme Ministre.

I.

Histoire de Marguerite d'Anjou [1].

(Manuscrit in-folio de 70 feuillets, avec quelques intercalations de plus petit format.)

Ce que l'historien veut faire ressortir de la vie de Marguerite d'Anjou, cette reine française d'un royaume étranger, c'est le spectacle de la constance humaine luttant contre les vicissitudes de

[1] Il paraîtrait que cet ouvrage de Michel Baudier a été traduit en anglais, mais que le traducteur *a oublié* d'indiquer l'auteur du texte original. Nous ne pouvions désirer pour l'auteur un témoignage plus signalé de la part des Anglais revendiquant, même sans reconnaissance, ces pages de leur histoire écrites par un Français.

la fortune, c'est le tableau des épreuves diverses dont la vie est inséparable; et si l'exemple choisi pour instruire tous les spectateurs est placé sur le trône, c'est parce que les calamités des grands nous frappent plus que celles de nos égaux : on dirait, selon la grande idée des prédicateurs chrétiens, que Dieu veut nous avertir par les coups qui frappent les têtes les plus élevées, et que ces leçons empruntent une autorité nouvelle de la majesté même qui est la dernière consolation des infortunes royales.

La parole de Michel Baudier n'a pas l'élévation sublime de cet exorde, où un peu plus tard Bossuet annonçait le récit des malheurs d'une autre reine donnée aussi par la France à l'Angleterre, et qui revint dans sa patrie, comme Marguerite d'Anjou, veuve, proscrite et sans couronne; mais les premières lignes respirent un sentiment à la fois simple et profond de la grandeur du sujet [1].

« L'entrée de l'homme dans le monde est la » mesme entrée dans les misères de la vie, d'au- » tant que la nature a lié deux choses ensemble et » les a rendues inséparables, qui sont vivre et souf- » frir. Mais ceux-là certainement souffrent davan- » tage qui relèvent plus de la fortune par la pos- » session de ses dignités, et qui, par des grandes

[1] Tous les passages entre guillemets sont extraits littéralement du texte original.

» prospérités, ouvrent leur chemin à des grandes
» misères. Les exemples illustres de cette vérité
» se verront en l'histoire suivante. »

Et ce n'est pas seulement l'héroïne du drame qui est donnée en exemple de cette vérité : tous les autres personnages qui l'entourent, qui souffrent avec elle ou qui sont les auteurs de ses souffrances, viennent à leur tour apporter un témoignage de plus à la leçon du moraliste ; tous viennent apprendre : « que la fortune triomphe plus orgueilleuse-
» ment dans les calamités des couronnes que dans
» les misères des particuliers. » Faut-il reprocher à l'historien de se complaire dans ces tableaux et d'étaler ainsi les faiblesses et les douleurs des grands du monde ? Non sans doute ; il n'aimait pas les cours et ne savait pas les flatter, mais il ne gardait pas contre elles une humeur jalouse et morose. Il n'accuse pas les Grands ; il semble plutôt les plaindre avec la gravité mélancolique d'un philosophe dont l'âme n'est pas agitée par leurs passions. Les mœurs de son temps l'affligent, mais ne l'irritent pas ; tout entier à ses études historiques, il s'efforce de vivre dans un autre siècle, « lequel, dit-il, estant inférieur au
» nostre en la beauté du langage, le surpassoit
» de beaucoup en candeur et en loyauté. »

Le récit commence. La France et l'Angleterre n'ont pas encore terminé leur lutte de cent ans.

« Charles sixiesme, qui portoit la couronne de
» France, avoit, contre les loix de l'Estat, déshérité
» le Dauphin, son fils, et par le conseil d'Isabeau
» de Bavières, sa femme, et les brigues de Philip-
» pes, duc de Bourgogne, avoit appellé Henri cin-
» quiesme, Roy d'Angleterre, à la possession de
» ce roïaume qu'il lui donna avec Catherine de
» France, sa fille.... » Mais Henri V meurt et perd
» avec la vie l'espérance de posséder la plus belle
» partie de l'Europe. » Son fils Henri sixième, encore au berceau, lui succède et reçoit deux couronnes et deux sceptres. « La fortune favorise l'en-
» fance de ce nouveau Roy pour l'affliger en la
» fleur de son aage.... Ce que la passion luy avoit
» faict donner, la justice et la valeur luy ostèrent.
» En moins de quinze ans, il perdit tout ce qu'il
» avoit possédé en France, tant les injustes acqui-
» sitions durent peu! » Les Anglais sont chassés de France, et Charles VII rétabli sur le trône de ses pères; il ne reste plus qu'à réconcilier les deux souverains et les deux nations; et c'est alors que Marguerite d'Anjou, par son union avec Henri VI, devient le gage d'une paix si longtemps attendue.

« Pour parvenir plus facilement à la paix,
» Henry fit dessein de s'allier par mariage à la
» France, comme il en estoit descendu du côté de
» la Reyne Catherine sa mère. Il fit demander par
» ses ambassadeurs, Marguerite, fille de Réné,

» duc d'Anjou et Roy de Sicile, cousine germaine » du Roy. »

L'historien ne manque pas de citer les lettres authentiques du Roi Henri sixième, dont les originaux lui avaient été confiés par le seigneur d'Hérouval, auditeur en la Chambre des comptes de Paris, « personnage sçavant en nostre histoire, » diligent aux recherches de l'antiquité, et très- » libéral à secourir de ses manuscrits ceux qui » travaillent pour le public. » Ces lettres nous font déjà connaître Henri VI, le futur époux de Marguerite d'Anjou, caractère trop timide et trop sensible pour le temps où il allait vivre. Il parle de « son entier vouloir de paix stable, bonne union » et concorde; » il désire « les trêves estre inviolablement gardées et observées; » il s'épouvante et s'attriste « des mortelles guerres et des périlleuses divisions qui trop longuement ont duré » entre les deux peuples, de la piteuse effusion du » sang humain et de la douloureuse turbation de » la chrestienté[1]. » C'est déjà le prince que l'on

[1] Ces lettres sont trop curieuses pour que nous n'en transcrivions pas ici au moins une : celle qu'on va lire est la lettre de créance dont était porteur le Comte de Suffolk, ambassadeur du Roi Henri VI, lorsqu'il vint en France chercher Marguerite d'Anjou pour la conduire en Angleterre :

« A très-haut, très-excellent et très-puissant Prince, nostre très-chier oncle de France.

» Très-haut, très-excellent et très-puissant Prince, nostre très-

pourra appeler le seul honnête homme de son siècle, mais qui sera victime des partis, faute d'énergie et de résolution, et se montrera également impuissant à conserver et à reconquérir ses royaumes.

» chier oncle, Henri, par la grâce de Dieu, Roy de France et d'Angle-
» terre, neveu, salut et cordialle et entière affec ion, en toute bonne
» et parfaite concorde et commune dilection. Très-haut et très-excellent
» Prince, nostre très-chier oncle, nous avons receu par nostre bien-
» amé jarretier Roy d'armes, nostre héraut, vos très-gracieuses et
» amiables lettres, par lesquelles de vostre grant doulceur et cour-
» toisie nous signiffiez la bonne prospérité de vostre noble personne,
» qui nous a esté en singulière joye et grant plaisir; et par la teneur
» d'icelles avons cogneu, ainsi que paravant avons jà fait, la grant affec-
» tion et bon désir qu'avez au bien de la paix, et que estes délibéré
» d'envoyer par devers nous vos ambassadeurs pour le briefz et bon ac-
» complissement des choses commencées, et abréger la venue par devers
» nous de nostre très-chière et très-amée compagne la Reyne vostre
» niepce; desquelles choses, qui nous sont très-joieuses et agréables,
» vous remercions tant affectueusement et de cœur que plus pouvons. Et
» quant au bien de paix, nous cognoissons chascun jour et de plus en
» plus vostre très-noble cœur y estre incliné, qui est la plus grant
» consolation du povre peuple que veons en grant compassion dure-
» ment afflit et languissant à l'occasion des mortelles guerres et pé-
» rilleuses divisions qui trop longuement ont duré entre vous et nous
» et les prédécesseurs de vous et de nous, à la cruelle abhomination
» de la piteuse effusion de sang humain, diminution de noblesse et
» doulourense turbation de la Chrestienté : auquel bien de paix sommes
» aussi inclins pour l'honneur et conservation de l'ancienne renommée
» de foy et de vaillance des hautes maisons dont tous deux sommes
» issus par la grâce du Tout-Puissant, et qui de sa grant bonté nous
» a voulu ordonner et establir protecteurs et deffenseurs principals
» de sa saincte foy catholique, et eslire et réserver en cest temps, si
» comme il semble se faisons nos devoirs, pour mettre fin et conclu-
» sion à l'appaisement des deux royaumes, et réparer les choses tres-

C'est à ce souverain qu'était donnée pour compagne Marguerite d'Anjou, « princesse qui avoit » adjousté aux beautés du corps les perfections de » l'âme : elle estoit douée d'un excellent esprit, » prévoyante, pleine de raison et de conseil, dili-

» buchées, ce que oncques mais ont faict nos nobles et excellents pro» géniteurs : veuille par sa pitié le benoist fils de Dieu nous tous deux » faire dignes de telle grâce et haut honneur. Au regard de abréger » la venue de nostre dicte compagne, que sur toutes choses mondaines » nous désirons, en quoy de vostre grant douleeur nous avés donné » toute espérance et grant confort, dont très à certes et de bon cœur » vous remercions assés de fois, vous plaict nous rescrire que, non» obstant les causes contenues en vos dictes lettres que allègue très» haut et puissant Prince, nostre très-chier et amé père le Roy de » Sicile, c'est à sçavoir que si elle n'est garnie et ornée parfaictement » de tant honorable estat comme pour l'honneur de nous lui peut » appartenir, eu esgard aussi à la maison dont elle est issue, bénig» nement et agréablement la vueillons supporter, en ne l'attribuant » à mesprisement et négligence, mais à la briefveté du temps et à » nostre curieux désir, ... pour nous complaire, voulons » . . . . et estes disposez de la bailler et deslivrer et icelle » faire conduire si tost que nostre très-chier et amé cousin le Mar» quis comte de Suffolc, que avons ordonné pour la recevoir et con» duire par devers nous, sera passé par de là, et que vous aurés parlé » et communiqué avec luy sur ce et autres choses, ainsi que désirez » et que est très-expédient pour le grand bien et utilité de la matière » dessus dicte; et ce faict, expédierez incontinent et sans aucun re» tardement la venue d'icelle nostre compagne, tellement que nous » appercevrons que nous voulés complaire; et pour ce que désirons » que vous et nostre dict beau-père soyés acertenés de nostre inten» cion sur ce que dict est, certes, en quelque estat que icelle nous » sera envoyée, nous, pour l'honneur de vous et de la maison dont » elle part et aussi pour la singulière amour que avons à elle, la » verrons et recevrons pieusement et de cœur, comme nostre utille » espouse et loyalle compagne, sans avoir aucun regard à tels acces-

» gente en tous ses desseins. » Les malheurs qui devaient suivre cette union semblent montrés d'avance aux yeux de l'historien par un événement qui suit de près les fêtes données à Nancy à l'occasion du mariage. « Les pompes du » monde, dit-il, ont souvent des suites funestes, » et les grandes joyes ont leurs grands desplai» sirs. Comme la cour revenoit de cette illustre » nopce, Marguerite Stuart, Dauphyne de France,

» soires qui ne sont nécessaires ne de rens servent aux matières prin» cipalles que vous et nous avons à conduire et démener. Et en tant » que touche le désir que vous avés, très-chier oncle, de envoyer vos » ambassadeurs par devers nous en temps et saison qu'il nous semblera » estre les plus propices et mieux disposez pour le bien de la bonne » conduite de ces matières, et que le plus briefs que nous pourrons » vous en vueillons advertir et certifier, très-haut et excellent Prince, » nostre très-chier oncle, nous singulièrement confians ès grant pru» dence et loyauté de nostre dict cousin le Marquis, icellui envoyons » présentement par devers vous, tant pour recevoir et conduire par » devers nous vostre dicte niepce, nostre compagne, comme pour » communiquer avec vous et aussi pour besoingner sur toutes les ma» tières devant nommées, sur lesquelles l'avons bien pleinement » instruict de nos volontés et intentions; si vous prions, très-haut, » très-excellent et puissant Prince, nostre très-chier oncle, que en » toutes choses que vous exposera de par nous nostre dict cousin et » en quelque matière que ce soit, il vous plaise pleine foy et cré» dence adjouster, comme en nous-mesme, se estions en nostre per» sonne avec vous, en nous faisant savoir vos bons vouloir et estat » pour nostre bien grant comfort et consolation. Très-haut, très» excellent et très-puissant Prince, nostre très-chier oncle, nous prions » le benoist Fils de Dieu qu'il vous ayt en sa saincte garde. — Escrit » à Domyton, le dix-huitiesme jour de novembre.

» Henry. »

» mourut à Châlon en Champagne, plurée du Roy » et regrettée de toute la Cour pour les rares per- » fections qui estoient en elle. » Ainsi, au moment même où Marguerite partait de France pour aller s'asseoir sur le trône d'Angleterre, elle voyait mourir à la fleur de l'âge une princesse que les espérances humaines destinaient au trône de France. Si plus tard le souvenir en revint à son esprit, elle put envier le sort de cette princesse morte avant d'être reine.

Arrivée en Angleterre, Marguerite d'Anjou, qui « estoit d'humeur dominante, et dont l'esprit avoit » autant de pouvoir sur la raison des hommes que » son visage sur leurs affections, » ne tarda pas à vouloir gouverner. « Pour y arriver, elle estudie » un temps l'esprit du Roy, et le recognoit aymant » le repos, fuyant le travail, oisif plustôt que labo- » rieux, et mesprisant autant les dignités de la » terre qu'il chérissoit les meurs et les vertus de » l'âme. » Mais l'autorité souveraine était alors aux mains de Humphroy de Lancastre, duc de Glo- cester, oncle du Roi. Le duc de Glocester était le véritable Roi d'Angleterre. C'est contre lui que se tourne d'abord la nouvelle Reine.

Henri, dans sa faiblesse, avait pourtant gardé le sentiment vague des devoirs qu'impose la sou- veraineté, et il croyait les remplir en laissant ré- gner à sa place un homme plus capable et plus

fort que lui-même; il trouvait doux et commode d'être ainsi débarrassé d'un fardeau trop lourd pour ses épaules, et des préoccupations qui effrayaient son insouciance. « Le long temps qu'il » y avoit que le duc de Glocestre administroit son » royaume avoit fait contracter à Henry une lon- » gue habitude de trouver bon tout ce qu'il faisoit. » Il fallait lutter à la fois contre cette apathie du Roi et contre le crédit consacré du ministre. « Mon- » sieur, dit Marguerite à son mari, la règle la plus » générale d'un sage Roy comme vous estes, est » de n'eslever point dans le gouvernement de » l'Estat aucun homme qui puisse par son crédit » affoiblir l'authorité de son maistre et faire tomber » sa personne dans le mespris de ses peuples..... » Le pouvoir que Votre Majesté a donné dans ses » affaires au duc de Glocestre l'a faict monter si » hault au gouvernement qu'il nous void tous deux » au-dessous de luy..... Les déportements du duc » foulent vos peuples, qui en murmurent tous les » jours et commencent à vous mespriser comme » un Roy qui est sous la domination d'un de ses » sujets. » Le pauvre Roi se débat et s'excuse vainement : « Priver les Roys d'avoir des ministres » favoris, c'est, dit-il, leur oster les aydes dont » ils ont besoin à soustenir la pesanteur de leur » gouvernement; » puis il ajoute avec un accent de tristesse et de regret : « et davantage c'est les

» dépouiller des plus innocentes affections de » l'homme, qui sont d'aymer quelqu'un, lui parler » avec confidence, et en faire comme un autre » soy-mesme. » Il se complaît dans la grandeur de son ministre : « eslever un homme est un plaisir » qui charme l'âme, et la faict monter à la dignité » du Créateur; c'est l'ouvrage des plus sages et la » gloire des plus puissants Roys. » — « Mais le duc » de Glocestre, répond Marguerite, n'est pas ayde » du Roy; il est Roy, en effect, dans l'authorité » qu'il a prinse et de la façon qu'il en use. Vos » peuples disent qu'ayant abandonné aux mains » d'autruy les rênes que Dieu a mises aux vostres... » vous confessez publiquement vostre insuffisance » à les soustenir. »

Le Roi se laisse persuader; la perte du ministre est décidée, et la Reine prend l'administration des affaires. Ce n'était pas assez; le Duc était à craindre encore par cela seul qu'il vivait et qu'il était libre; les accusations perfides, les calomnies ne manquent pas à ses ennemis; bientôt le Roi l'abandonne à leur haine; il est arrêté et meurt subitement dans sa prison. Peut-être ici l'historien se montre-t-il trop facile à croire les bruits qui coururent sur la mort du duc de Glocester; il laisse tomber sur Henri et sur la Reine tout l'odieux d'un crime qui, en Angleterre, ne fut que soupçonné; on pouvait attendre de lui plus de réserve au milieu

des traditions si diverses où les passions des partis altèrent trop souvent la vérité. Peut-être n'a-t-il eu entre les mains que les documents qui affirmaient le crime; peut-être aussi a-t-il ajouté foi plus volontiers à ce témoignage parce que cette triste fin du duc de Glocester achevait bien à ses yeux un des tableaux où éclate la mobilité capricieuse et cruelle de la fortune.

La lecture des auteurs anciens a empreint l'esprit de Michel Baudier de superstitions qu'il mêle naïvement aux croyances de la foi chrétienne. A la manière dont il parle si souvent de la fortune et de la part qu'elle a aux affaires humaines, on croirait trouver en lui un disciple résigné du dogme décourageant de la fatalité; ainsi, de la destinée de Humphroy de Lancastre, il rapproche la destinée non moins malheureuse des princes qui plus tard ont porté comme lui le nom et le titre de Glocester, et il ajoute : « comme » si la fortune eslevoit à cette dignité ceux qu'elle » vouloit perdre. » Mais ailleurs, et c'est là au fond sa conviction, il en appelle à la Providence, et ce sont les décrets de Dieu qu'il signale dans les grandes révolutions de ce monde. Faut-il expliquer les malheurs de Henri sixième, cet homme de bonne volonté, ami du bien et impuissant à l'accomplir? ses malheurs sont l'expiation du crime de son aïeul, usurpateur violent de la couronne

d'Angleterre : « car Dieu punit le crime des pères » sur les enfants qui le soustiennent et le conti- » nuent. » Faut-il trouver la raison des souffrances de la pieuse Catherine d'Aragon? elle expie un meurtre que sa famille avait conseillé : « les ma- » lédictions vengeresses de Dieu sont versées sur » un mariage souillé du sang d'un prince inno- » cent[1]. »

Marguerite d'Anjou règne; elle donne à Henri un autre ministre, un ministre docile et dé- voué, le duc de Sommerset. Mais de grands orages la menacent déjà; la guerre civile se prépare; un parti s'est élevé qui réclame le trône usurpé par les deux Rois dont Henri VI est l'héritier. La fa- veur et les excès du nouveau ministre, les impôts qui dévorent la substance du peuple, la nécessité des réformes dans l'État, sont les prétextes mis en avant; le but véritable est l'élévation de Richard, duc d'York, qui veut reconquérir le trône de ses aïeux en couvrant sa révolte « de ce vieux man- » teau du bien public. » Ainsi commence la guerre des deux roses.

Marguerite était capable de tenir le gouvernail ferme au milieu des orages et des tourmentes, « car » la nature avoit assemblé en elle avec les grâces » de son sexe toutes les vertus des hommes, et en

[1] Folio 143, *Histoire de Wolsey*.

» avoit esloigné les deffauts. » Mais si elle était plus qu'une femme, son mari, « prince débonnaire » au delà de la politique ou la masle conduite des » Roys » était moins qu'un homme. « Le Roy, qui » estoit d'une excellente bonté, se faisoit force » quand il en falloit venir aux armes...... Il n'ay- » moit point la guerre, non pas mesme celle qui » estoit nécessaire. » Il pardonna au duc d'York les excès des brigands soudoyés par lui, et se contenta d'exiger un serment par lequel le Duc promettait de ne jamais reprendre les armes contre l'État. Mais pendant que le Roi se confiait à sa propre indulgence et que le duc de Sommerset se croyait triomphant, Richard ne songeait qu'à se venger. Il lève une nouvelle armée, publie un nouveau manifeste et remporte la victoire de Saint-Albans; « le duc de Sommerset meurt les armes » à la main pour son Roy, pour sa patrie, fin » glorieuse pour un favori. »

Le duc d'York devient à son tour maître de l'État; il affecte de n'avoir pris les armes que par dévouement pour Henri lui-même; il va jusqu'à féliciter le Roi de sa défaite : « Aujourd'hui, Sire, » lui dit-il, la mort du duc de Sommerset est la » vie de vos peuples, le salut de votre Estat et la » liberté de votre sceptre....... Vous devez cette » tant signalée victoire à Dieu qui vous l'a donnée » du costé où vous-mesme ne la vouliez point

» avoir. » Et l'historien ajoute : « Le zélé reffor-
» mateur d'Estat ne laissa à Henry que le nom
» de Roy et print pour luy toute l'authorité
» royalle. »

Le duc d'York ne jouit pas longtemps du fruit de sa victoire, qu'il avait partagé avec ses deux alliés, le comte de Salisbury et le comte de Warwick : l'élévation de ses créatures aux plus hautes dignités irrite et soulève les Grands. C'est la Reine qui se charge de désabuser le faible Henri et de lui inspirer quelque énergie ; mais alors elle ne parle plus seulement en femme ambitieuse et d'humeur dominante ; elle est devenue mère et elle voit dans le duc d'York l'ennemi secret qui menace l'héritage de son fils ; elle s'efforce d'écarter tout danger de cette tête si chère. « Cet enfant
» royal, dit tristement l'historien, vint au monde
» pour prendre part aux misères de sa maison
» et augmenter celles de sa mère, qui lui sur-
» vescut [1]. »

Richard est disgracié, il quitte la Cour et ne tarde pas à reprendre les armes. « L'Angleterre
» se prépare à de nouveaux troubles, et elle porte
» ses mains à sa propre ruine, ouvrant aux estran-
» gers les portes de ses estats pour y entrer en
» armes, et y faire les désolations que la guerre

[1] Folio 17. — Il est inutile de faire remarquer la délicatesse du sentiment exprimé par les derniers mots de cette phrase.

» apporte avec elle. » Mais rien n'effrayait plus Henri que la nécessité d'agir et de défendre sa couronne ; il s'humilie encore une fois devant Richard et obtient une réconciliation peu durable. « L'union des volontés des hommes de la cour est » autant fragile que l'objet est muable et chan- » geant. » Un accident fit accuser la Reine d'avoir voulu se débarrasser par un crime du comte de Warwick ; ses ennemis publièrent qu'elle était ennemie des Grands du royaume et qu'elle voulait ruiner les plus puissantes maisons. La guerre se ralluma.

La bataille de Lichefield, dont l'historien exagère l'importance, et qui ne fut qu'un engagement particulier auquel n'assistèrent ni le Roi ni le Duc, est présentée comme le commencement des *signalées calamités* de Marguerite d'Anjou. « Le Roi » vit la rébellion triompher de son armée et la » Reyne Marguerite esprouva la continuation de » ses désastres dont la suite fera les plus si- » gnalées calamités qui osassent jamais affliger » Princesse portant le sceptre et la couronne » royalle. »

Cependant on ne doutait plus à la Cour des desseins du duc d'York « qui alloient à la couronne. » La Reyne, qui, par les lumières de son esprit, » fut la première à les descouvrir, pressa le Roy » de penser au remède..... Le Roy eût bien voulu

» appaiser encore ce trouble par un traicté... Mais » si fallut-il en venir à la force, lever une armée » et faire voir que les armes sont l'appuy de » l'authorité des Roys. » Le duc d'York de son côté dévoile audacieusement ses projets et proclame ses droits à la couronne : « La guerre que » nous entreprenons, dit-il à ses amis, a la justice de mes prétentions pour appuy et pour but » une couronne. Vous participerés aux grandeurs » qu'elle produict, si vous prenés part au travail » de l'acquérir... » Ses espérances et celles de son armée n'ont pas le succès attendu; abandonné sur le champ de bataille par ceux qu'il a trompés, il est vaincu à son tour et contraint de se sauver en Irlande.

Mais si le duc d'York était en fuite, son parti était encore redoutable. Le comte de Warwick se maintient par la force au gouvernement de Calais, « cette place de telle importance que Philippe de » Commines l'appelle le plus grand thrésor d'Angleterre et la plus belle capitainerie du monde ou » du moins de la chrestienté. » Ce fut dans Calais que se prépara une nouvelle révolte. Les rebelles comptaient beaucoup sur la facilité de prendre Londres, « capitale du royaume, dont les portes sont » toujours ouvertes aux plus forts, » et sur l'imprévoyance de Henri « qui estoit plus adonné aux » exercices de piété qu'à ceux de la guerre. » La

Reine seule « voyoit venir l'orage et se préparoit à » le dissiper. » Mais la bataille de Northampton change encore une fois sa fortune ; elle voit périr ses plus fidèles serviteurs et son mari tombe aux mains du duc d'York. Le vainqueur, devant le Parlement étonné, mais docile, réclame la couronne en s'appuyant sur les droits de ses aïeux et sur les droits nouveaux que lui donne la victoire.

Frappée par l'adversité, la Reine ne s'abandonne pas elle-même ; « résolue de venger l'injure » faite à son fils et de délivrer son mari prison- » nier, elle ne manquoit ni de courage dans les » adversités, ni de conseil sur le parti qu'il falloit » prendre. » Elle lève une armée, et les deux partis sont encore une fois en présence. L'action acquiert ici une solennité imposante et l'intérêt de la situation est fortement rendu par l'historien : d'un côté paraît l'impétuosité dédaigneuse de Richard, qui court à sa perte; de l'autre, la fermeté courageuse de Marguerite, qui combat sans orgueil pour son mari, son fils et son droit.

« On ne dira point dans le monde, s'écrie Ri- » chard, que le duc d'Yorc, qui a si souvent com- » battu en France sans autres deffenses ni retran- » chements que ses propres armes, soit enfermé » dans son camp par une femme sans sortir au- » devant d'elle pour la combattre.... Si je n'avois

» desja esprouvé combien vous estes valeureux,
» mes compagnons, j'employerois d'advantage de
» temps à vous exhorter à bien faire[1], mais puis-
» que vous estes ceux-là mesmes qui venez de
» tailler en pièces une armée et prendre un Roi
» prisonnier, je ne doute point que vous ne vain-
» quiez une femme que vous voyez devant vous
» commander ces lasches qui lui obéissent comme
» indignes d'avoir un meilleur chef. »

Marguerite n'a point cette outrecuidance; elle garde la dignité qui convient à son sexe et elle révèle toute la fermeté de son caractère : « Que si
» aujourd'huy, dit-elle à ses soldats, vous avez une
» femme pour vostre général et combattez sous
» son authorité, l'advantage que vous en recevrez
» sera grand.... Le monde donnera plustôt l'hon-
» neur de la victoire à vostre valeur qu'à ma con-
» duite.... J'espère pourtant vous faire voir en
» cette journée qu'entre les chefs des deux armées
» il n'y a autre différence que du sexe. Je lis desjà
» dans vos courages la résolution que vous avez
» faicte de vaincre ou de mourir, et qu'on ne pourra
» jamais vous reprocher qu'en une occasion si im-
» portante vous ayez moins faict qu'une femme
» qui vous commande. »

La Reine gagne la bataille de Wakefield; le

[1] Folio 30. — L'historien imite ici heureusement l'exorde du discours de Catilina à ses complices dans Salluste.

duc d'York périt; sa tête, ornée d'une couronne dérisoire, est exposée aux murailles d'York avec celles du comte de Rutland, son fils, et du comte de Salisbury : « pour exemple que l'ambition, bien » que juste, n'est pas toujours heureuse, et qui- » conque va au throsne par cette voye suit un che- » min glissant bordé de précipices. » Marguerite victorieuse achève son œuvre par la défaite du comte de Warwick, fils du comte de Salisbury et troisième chef du parti d'York. Le comte de Warwick n'avait pas combattu à Wakefield; elle le rencontre près de Saint-Albans; « elle l'attaque, le bat, deffaict » ses troupes, et deslivre le Roy son mari; dont on » peut remarquer que si cette femme, qui estoit » naturellement vaillante et avoit une excellente » conduite, eust toujours commandé les armées » du Roy, les succès en eussent esté plus heureux, » et Henry eust souffert moins de pertes. Mais la » Providence divine, par des secrets jugements en » avoit ordonné autrement, et avoit permis que » cette maison royalle fût le séjour des plus signa- » lées misères d'un Prince. »

Cependant le parti d'York n'était pas découragé. Le comte de Warwick, malgré son échec, disposait encore des mêmes forces et gardait toute son audace; la mort du duc d'York avait assouvi la vengeance de ses ennemis, mais ne leur donnait aucun avantage; son fils aîné, Édouard, comte

de la Marche, lui survivait, aussi ambitieux que lui, éprouvé déjà dans la guerre civile, et impatient de venger son père et son frère. Les deux chefs du parti vaincu se concertèrent aussitôt pour de nouvelles tentatives : « ils tindrent » conseil, résolus de ne céder point à la mau- » vaise fortune, ains de suivre les premières » traces du duc d'Yorc et d'aller à la couronne au » travers de leurs désastres et de la mort des » leurs. » Sans plus attendre, ils marchent sur Londres, dont les habitants étaient plus favorables à leur parti qu'à celui de Lancastre : à leur approche, le Roi Henri prend la fuite et se retire dans la ville d'York. Édouard est accueilli avec enthousiasme par les bourgeois de Londres, qui ne peuvent se lasser d'admirer ses brillantes qualités : « il estoit un des beaux Princes de son siècle, » vaillant, libéral, courtois et d'une excellente » bonté. » On accourt vers lui de toutes parts, chacun lui ouvre sa bourse, il a bientôt une puissante armée et se trouve en état de recommencer la lutte.

Une nouvelle bataille, livrée près du village de Towton, renverse les espérances de Marguerite. Henri VI n'y paraît que pour montrer encore sa déplorable faiblesse, s'opposant au combat par une dévotion inopportune et un respect trop scrupuleux du jour des Palmes, « ne se souvenant

» point qu'il n'est jamais feste pour un Roy quand » il faut travailler à la deffense de sa couronne. » Ses gens en viennent aux mains avec ceux d'Édouard avant d'avoir pris position et ne peuvent qu'honorer leur défaite par leur vaillance et leur dévouement sur le champ de bataille, « ce brief » espace de terre où estoit enclose la fortune de » l'Angleterre. » L'historien, témoin toujours ému des faits qu'il rapporte, compte plus de vingt mille morts des deux partis; et à cette vue il ne peut s'empescher de déplorer ces guerres d'ambition « où le nombre des victimes passe les héca- » tombes. »

Le nouveau duc d'York devient par sa victoire maître du royaume. Henri et Marguerite échappent avec peine à la poursuite des cavaliers ennemis ; après deux jours et deux nuits de fuite précipitée, ils passent la frontière et vont implorer un asile en Écosse. Les conseillers du jeune souverain d'Écosse vendent l'hospitalité au Roi proscrit, et profitent de sa misère pour lui arracher la cession de Berwik, seule place qui lui restât dans toute l'Angleterre.

Cependant le vainqueur de Towton triomphait à Londres ; plus heureux que son père, il se faisait proclamer Roi par le Parlement sous le nom d'Édouard IV et recevait la couronne dans l'église de Westminster (27 juin 1461). Ses deux

frères, tous ses parents, tous ses serviteurs prenaient leur part des dépouilles du parti vaincu, et le nouveau Roi « espandoit les rayons de sa » fortune sur les personnes de ceux qui luy avoient » aydé à l'acquérir. »

Marguerite, toujours supérieure à sa fortune, n'était pas restée longtemps en Écosse; elle avait traversé la mer avec son fils pour aller chercher des secours en France près du duc d'Anjou, son père, et déjà elle revenait avec une armée recrutée en France, en Flandre et en Écosse, impatiente de tenter encore le sort des combats. Mais la bataille d'Exham lui est aussi funeste que celle de Towton; ceux de ses partisans qui ne succombent pas en combattant périssent sous la hache du bourreau; ses auxiliaires français sont chassés par Warwick, « car quel » secours humain eût pu résister au destin du Roy » Henry et aux décrets de la Providence divine? » Le Roi et la Reine sont encore une fois fugitifs et proscrits; Henri se sauve dans une place d'Écosse; Marguerite, qui ne s'est pas séparée de son fils, « seul espoir de sa maison et d'une meilleure » fortune, » ne trouve de refuge que dans une forêt. Là, seule et sans défense, elle marche péniblement, épuisée de fatigue; tout à coup une bande de brigands fond sur elle et la dépouille de ses bagues, de ses joyaux, des derniers restes de

tout ce qu'elle avait possédé au monde; elle n'échappe à l'assassinat qu'à la faveur d'une dispute sanglante qui s'élève entre les voleurs pour le partage de leur butin. Par un effort admirable de courage, elle reprend sa fuite incertaine à travers les bois, « portant entre ses bras le Prince de Galles, » son fils, que la lassitude d'un long chemin avoit » rendu inhabile à marcher. Ainsi chargée de ce » fardeau et de ses désastres, elle va où le destin » la mène [1]. » Tout à coup un nouveau brigand vient à elle l'épée haute; l'excès de ses malheurs élève son âme à une énergie surhumaine; ou plutôt l'amour maternel lui donne une inspiration sublime : « elle présente à cet homme, avec un » ton de voix et une majesté que la misère ne lui » avoit point ostée, le Prince de Gales, son fils, » et lui dict : *Tiens, mon ami, sauve le fils du Roy.* » Ce nom de Roy trouva de la révérence dans » l'âme d'un brigand, et cette Reyne plus de seureté qu'elle n'en eust eu dans Londres...... Cet » homme print entre ses bras le jeune prince de » Gales et le porta à la suite de la Reyne jusques » sur le bord de la mer, où cette Princesse s'em» barqua. »

Même sur le sol de France, Marguerite n'est pas

[1] Folio 38. — Ce tableau émouvant est remarquable par la force et la concision du style. La dernière phrase surtout semble traduite de Tacite.

encore à l'abri de ses ennemis ; une troupe d'Anglais sortit de Calais pour la poursuivre, et elle eût été prise sans le secours des cavaliers que le Duc de Bourgogne envoya généreusement pour la protéger. Arrivée enfin près du comte de Bar, son frère, elle y apprit bientôt que son mari avait été fait prisonnier dans une tentative imprudente et que le Roi Édouard avait proscrit les derniers partisans de la Rose rouge.

Malgré tant de revers elle ne désespérait pas, son cœur était plus fort que l'acharnement de la fortune ; elle demandait partout des secours ; elle sollicitait, elle pressait le Roi de France, Louis XI, et tous les Princes : « assez enclins d'eux-mêmes » à faire obstacle à l'agrandissement de leurs voi- » sins. » Édouard IV d'ailleurs se chargeait par ses fautes de lui rendre quelque confiance : en épousant Élisabeth, fille du comte de Rivière et veuve de Jean de Gray, simple chevalier, en comblant de faveur tous les parents de la nouvelle Reine, il mécontentait ses anciens alliés, principalement le comte de Warwick, à qui il devait la couronne. Warwick, qui était venu en France négocier pour le nouveau Roi un mariage plus digne, s'offensa de l'affront qui lui avait été fait, et se retira de la Cour. Dans ses châteaux il pouvait conspirer à loisir, selon l'usage des puissants vassaux d'Angleterre et de France, qui à cette époque se re-

gardaient encore comme des souverains indépendants et usaient de leur droit de guerre contre tous et même contre le Roi. Il entraîna dans sa vengeance ses frères le Marquis de Montaigu et l'Archevêque d'York, et le frère même du Roi, le Duc de Clarence [1]. Dans les mœurs du temps, les partis politiques étaient surtout recrutés par les intérêts et les passions. Warwick, l'auteur de tous les maux de la maison de Lancastre, devient tout à coup le partisan dévoué de Henri VI et prend les armes contre la maison d'York.

Marguerite suivait avec anxiété cette succession rapide d'événements, gardant toujours au fond de l'âme l'espérance d'un retour de fortune. La victoire des gens de Warwick à Northampton, la victoire de Warwick lui-même à Bambéric la consolent, bien que le Comte soit un de ses plus cruels ennemis. Édouard tout à l'heure si fier sur le trône et dont la puissance semblait inébranlable, tombe à son tour aux mains d'ennemis vainqueurs et connaît les maux qu'il avait fait souffrir à son rival. Cette captivité semble à Marguerite, qui l'apprend en France, une vengeance du ciel. Dans ces événements elle aperçoit de loin un brillant horizon de bonheur rendu, elle voit s'ou-

[1] Folios 41 à 47. — L'auteur s'étend longuement sur ces événements de l'histoire d'Angleterre. Le discours de Warwick à ses frères est très-curieux et conforme à toutes les lois de la rhétorique.

vrir la prison de son mari, elle voit se relever le trône où elle s'est assise, le trône où elle voudrait faire asseoir son fils. Déjà elle croit rentrer dans son royaume et triompher avec ce fils bien-aimé!

« Mais les espérances des hommes, qui ne sont » pas soutenues des secrets jugements de Dieu, » sont semblables aux esclairs de la nuict qui pas- » sent avec la trompeuse jouissance d'une brusque » lumière. » — Un Roi prisonnier est de périlleuse garde; le prestige de la couronne qu'il a portée et qu'il peut reconquérir éblouit les yeux et tente la foi des hommes : Édouard IV corrompt ses gardes et s'échappe. Faut-il s'étonner ici du singulier reproche que Michel Baudier fait au comte de Warwick « de s'estre amusé à faire garder Édouard? » L'historien s'est habitué au récit des exécutions et des représailles atroces qui souillent les deux partis; et il ne voit qu'une faute et une contradiction dans la conduite peut-être habile de Warwick, qui se méfiait trop des gens de Lancastre pour les débarrasser d'Édouard. La délivrance de ce Prince et son retour à Londres changeaient en désastre la victoire de ses ennemis, mais il craignait encore assez le comte de Warwick pour souhaiter de le ramener à lui; il l'essaya sans succès; l'entrevue de Westminster ne servit qu'à les rendre l'un et l'autre plus irréconciliables. La guerre fut reprise encore, et une nouvelle victoire d'Édouard força

le Comte et son gendre, le duc de Clarence, à se retirer sur le continent.

Le comte de Warwick fugitif avait compté sur le dévouement des gens de Calais; mais le bruit de sa disgrâce était arrivé avant lui dans la ville; les seigneurs anglais, qui ne l'aimaient pas ou qui voulaient faire leur cour à Édouard, l'auraient massacré sans la ruse d'un capitaine gascon, le sire de Vaucler, à qui il avait donné autrefois le commandement de la place : Vaucler ne le laissa pas débarquer et fit tirer le canon contre lui. La duchesse de Clarence, sa fille, accoucha sur le navire qui portait les derniers débris de sa fortune et ses derniers amis. Heureusement, la rivalité du Roi de France et du Duc de Bourgogne lui offrit une chance de salut. Le Duc de Bourgogne était l'allié d'Edouard IV; Louis XI donna un asile à l'illustre exilé, dont la renommée guerrière s'était répandue dans toute l'Europe. Les projets que révélait cette hospitalité étaient faciles à prévoir; Louis XI allait se servir de Warwick pour secourir la Reine Marguerite, et de tous deux contre l'Angleterre.

Le rapprochement entre l'ancien allié d'Édouard IV et la femme de Henri VI est préparé et accompli par le Roi de France à l'entrevue d'Amboise. Marguerite unit son fils le Prince de Galles à la seconde fille du comte de Warwick, et

sacrifie ses ressentiments à de nouvelles espérances. Mais l'historien ne voit qu'avec crainte cette réconciliation : « Warwick, dit-il, pour relever » sa misère, s'allia d'une royalle calamité ; mais les » maux joints ensemble s'augmentent plus qu'ils » ne diminuent. »

L'alliance ou plutôt la ligue de Warwick et de Marguerite obtient d'abord quelques succès. Le Comte, rétabli dans Calais, passe en Angleterre, et sans combattre, grâce à l'appui du Marquis de Montaigu et de l'Archevêque d'York, ses frères, force Édouard IV à s'enfuir précipitamment en Hollande. La Reine Elisabeth, réfugiée dans une église, y donne le jour à un fils dont le sort sera aussi triste que celui du Prince de Galles, fils de Marguerite [1]. Henri VI est tiré de la Tour où il languissait depuis dix ans, et remis sur le trône par celui-là même qui l'en avait renversé. Warwick, le *Faiseur de Rois*, donne un nouvel exemple de sa force et de son audace.

Marguerite n'assistait pas à ce retour de la fortune ; elle ne pouvait que recevoir avec une joie indicible les lettres du Comte, et celles de son mari qui lui portaient ces heureuses nouvelles. Mais déjà

[1] Folio 62. — Ce fils d'Édouard IV, couronné plus tard sous le nom d'Édouard V, sera mis à mort avec son frère par son oncle Richard, duc de Glocester. L'historien n'oublie pas de prédire ce nouvel exemple des contrastes de la fortune.

s'amoncelaient de nouveaux orages. Le duc de Clarence, qui partageait le triomphe de Warwick, n'avait pas vu sans dépit le mariage du Prince de Galles avec la seconde fille du Comte. Il se repentit bientôt d'avoir servi la restauration de la dynastie de Lancastre et d'avoir de ses mains fermé le trône à sa famille, à lui-même peut-être. Édouard IV avait prévu les regrets de son frère et les avait lui-même provoqués depuis longtemps par ses agents. Lorsque les secours du Duc de Bourgogne l'eurent mis en état d'équiper une flotte et de rentrer en Angleterre, la trahison du duc de Clarence lui était acquise. Accueilli avec empressement par les bourgeois de Londres, qui étaient ses créanciers, et par leurs femmes, qui aimaient sa galanterie, Édouard se retrouva aussi puissant qu'avant sa fuite, et n'eut besoin que de faire rentrer Henri VI à la Tour de Londres.

Warwick et Marguerite apprennent coup sur coup ces funestes événements et se préparent à tenter un dernier effort. L'un rassemble de nouvelles troupes; l'autre quitte la France pour venir prendre part à la lutte; mais Édouard se hâte de les attaquer séparément et marche contre Warwick pendant que la Reine débarque sur la côte. Le Comte, jaloux du duc de Sommerset qui accompagne la Reine, ne veut pas l'attendre et livre

avec ses seules forces la bataille de Barnet afin de ne partager avec personne la gloire du succès. « Le combat fut long et sanglant, car le Roy » Édouard, qui aux autres batailles avoit accous- » tumé de crier : *Sauve le peuple et tue les Sei-* » *gneurs!* avoit changé d'advis en celle-cy et avoit » commandé qu'on tuât tout. » Trahi subitement par le duc de Clarence, qui passe au camp d'Édouard, Warwick comprend que ce dernier combat doit décider de sa vie ou de sa mort. L'historien raconte avec solennité les derniers instants de ce guerrier terrible, qui renvoie son cheval pour ne point fuir; « voyant les siens lascher le » pied sans les pouvoir arrêter, il se mesla parmi » les ennemis, où, après en avoir tué plusieurs » de sa main, y mourut couvert de playes, mort » à la vérité digne d'un grand homme. »

Pendant que le vainqueur ramenait à Londres Henri VI, témoin docile de la bataille, et faisait exposer dans l'église de Saint-Paul les corps de Warwick et de Montaigu, « pour que personne ne » doubtast de leur mort, » Marguerite, qui n'avait plus d'espoir qu'en elle-même, ne reculait pas. Elle livra bataille à son tour près de Tewkesbury. Trahie par le destin des Lancastre, mais non par son courage, prisonnière des vainqueurs, elle vit massacrer ses plus fidèles gentilshommes; son fils même, après avoir répondu courageusement

à Édouard « qu'il estoit venu conquérir le royaume » de ses pères comme leur véritable successeur, » fut égorgé de sangfroid, sous ses yeux, par le duc de Clarence et le duc de Glocester; enfin, pour dernier coup porté à son cœur où saignaient tant de blessures, elle apprit que son époux venait d'être assassiné.

L'infortunée Reine aurait pu avoir le même sort si le nom de la France ne l'avait protégée contre la cruauté de ses ennemis. Après une longue captivité, sa délivrance devint le gage de la paix entre sa patrie tant regrettée et son royaume perdu. Le Roi de France, en traitant avec l'Angleterre, stipula la mise en liberté de la Reine captive et paya 50,000 écus pour sa rançon.

L'historien avait commencé le récit au départ de Marguerite d'Anjou pour le royaume que lui donnait son mariage, alors qu'elle réconciliait la France et l'Angleterre après une lutte de cent ans; il s'arrête et quitte la plume à ce retour de la Reine détrônée, alors qu'elle rentre dans sa patrie avec la seule majesté de ses malheurs.

Les dernières lignes du livre sont graves et solennelles : « Marguerite fut renvoyée en France » pour y être l'exemple vivant d'une longue et con» tinuelle calamité. Elle se retira en Anjou, où, » achevant de vivre sans couronne, sans mari, » sans fils, mais non pas sans douleur, sa misère

» disoit alors aux princesses de son siècle que la
» fortune faict gloire de s'attaquer aux couronnes,
» et que les grandeurs du monde ne mettent per-
» sonne à l'abri de ses foudres. Son tombeau qui
» garde ses cendres à l'esglise de Sainct-Maurice
» d'Angers et cette histoire qui la faict revivre
» avec ses désastres, le disent à celles du nostre,
» afin qu'elles y trouvent ou de la consolation ou
» du divertissement qui les instruise. »

Tel est l'enseignement et pour ainsi dire la moralité de cette histoire. Le cadre, tel que Michel Baudier l'avait choisi, ne voulant tracer que le tableau des calamités de Marguerite d'Anjou, est bien rempli, et l'effet en est dramatique et saisissant. Le grand rôle de Marguerite d'Anjou dans cette longue période de l'histoire d'Angleterre, les personnages qui l'entourent, les événements solennels auxquels elle prend part, le théâtre où sa fortune est exposée à tant d'orages et de bouleversements, sa fermeté et sa constance dans l'adversité, rien de tout cela n'a échappé au pinceau de l'historien et tout a été rendu en traits expressifs, énergiques, émouvants. Faut-il ajouter aux citations que nous avons données cette peinture éloquente des atrocités de la guerre civile? « L'Angleterre perdoit plus d'hommes que toutes les
» guerres des estrangers n'avoient faict auparavant
» dans leurs plus sanglantes fureurs...... Certes,

» au lieu de roses rouges et blanches que les deux
» maisons prindrent pour devises, elles devoient
» porter des poignards et des espées..... Ces roses
» durent la plus grande partie d'un siècle, vivent
» de la vie des hommes, vivent plus qu'eux parce
» qu'elles sont arrousées de leur sang. » «.... Les
» fureurs des guerres civiles avoient porté l'An-
» gleterre sur le bord de sa ruine, et avoient faict
» de ce beau royaume le pourtraict hideux d'une
» lamentable calamité. La campagne estoit déserte
» de laboureurs, les terres en friche, les villes dé-
» solées et la plupart des habitants égorgés, les
» temples profanés et les saincts vases pillés par
» les mains sacriléges du soldat, et généralement
» tout estoit plein de meurtre, de sang et d'hor-
» reur. L'Angleterre n'estoit plus elle-mesme, mais
» un hideux cadavre de cette belle partie de l'Eu-
» rope, sur qui les Anglois, ses propres enfants,
» avoient par un exsécrable parricide exercé leur
» manie et leur rage. »

Nous ne devons pas craindre cependant d'avouer que nous regrettons quelque chose dans le livre de Michel Baudier. Dans cette histoire de Marguerite d'Anjou, l'auteur ne nous a guère montré que la Reine d'Angleterre et en quelque sorte le personnage politique; nous aurions voulu qu'il nous fît connaître plus intimement Marguerite elle-même, car ce n'était pas seulement l'exis-

tence officielle de la Reine qui pouvait nous toucher et nous instruire. Que Marguerite d'Anjou souffre dans son ambition par la perte de sa couronne; que, devenue chef de parti, elle perde des batailles; que du haut d'un trône elle tombe dans un abîme d'infortunes, ce sont là sans doute de grandes et vives douleurs, mais des douleurs en dehors et au-dessus de nous, et qui semblent n'avoir rien de commun avec les souffrances ordinaires de l'humanité. Mais si la femme apparaît dans la Reine; si elle est frappée dans ses affections les plus chères; si elle voit son époux emprisonné, insulté, dégradé, assassiné; si elle voit son fils menacé, proscrit, déshérité, égorgé; si elle survit à tout ce qu'elle a aimé; si elle se survit en quelque sorte à elle-même, ce sont là des douleurs que tout le monde peut sentir et qui font tressaillir toutes les entrailles; c'est l'épouse, c'est la mère que nous voyons; nous souffrons avec elle et ses chagrins appellent nos larmes. Sans doute l'auteur avait lui-même deviné l'importance de cette seconde partie de son tableau; quelques traits délicats, comme le récit de la fuite de Marguerite emportant son fils dans ses bras et triomphant des dangers à force d'amour maternel, font ressortir cette physionomie tout humaine de l'héroïne; l'esquisse en est indiquée et comme préparée dans les dernières lignes; l'exécution complète n'entrait

pas dans l'idée première du travail. Il aurait fallu que l'auteur écrivît la biographie de Marguerite d'Anjou : mais à l'époque où Michel Baudier écrivait on n'attachait pas encore une grande importance à l'étude purement morale des caractères ni à la philosophie des événements. Les mémoires de la vie privée étaient bien rares, et les écrivains devaient se contenter malgré eux de l'histoire politique, trop heureux quand ils pouvaient, au milieu de renseignements imparfaits et confus, trouver et mettre en relief la vérité.

II.

Histoire du Cardinal de Wolsey.

(Manuscrit in-folio de 96 feuillets)

Au temps de Michel Baudier, l'histoire d'Angleterre était peu connue en France; des épisodes de cette histoire avaient tout l'attrait de la nouveauté et presque l'intérêt d'une découverte. Outre la vie de Marguerite d'Anjou, Baudier emprunta à l'Angleterre l'histoire de Thomas Wolsey, Cardinal d'York. Il passait à un tableau moins grandiose peut-être, mais l'instruction morale qu'il donnait pour but à ses études n'y devait pas être moins frappante. Un homme du vulgaire élevé à

une fortune toute royale, l'enivrement de son orgueil, l'excès de son ambition et de son faste, puis la disgrâce subite de ce ministre naguère si puissant, les passions de son maître en lutte avec les siennes, tout un royaume et l'Europe même conspirant pour le renverser, sa chute, ses misères et sa mort, il y avait là encore un enseignement profond pour le spectateur et une grande inspiration pour l'historien.

Michel Baudier, contemporain du Cardinal Richelieu et peut-être du Cardinal Mazarin, pouvait être porté naturellement et sans arrière-pensée à rechercher la vie et les actes des hommes célèbres de l'Église devenus Ministres d'État. L'abbé Suger, le Cardinal d'Amboise, le Cardinal Ximénès avaient déjà fourni d'heureux sujets à ses travaux. Ce que l'on sait des causes qui le déterminèrent à écrire l'histoire du Cardinal d'Amboise a pu faire penser que le livre inédit sur le Cardinal Wolsey avait une origine analogue. Nous croyons cette conjecture hasardée; Michel Baudier, qui aimait avant tout la vérité, a bien pu, par un mouvement généreux, s'irriter des flatteries que le sieur des Montagnes adressait au Cardinal de Richelieu en rabaissant la mémoire du ministre de Louis XII; mais il n'est guère probable qu'il ait songé à faire une guerre personnelle au ministre de Louis XIII. Il était assez courageux et assez désintéressé pour

entreprendre cette guerre hardiment et à visage découvert s'il avait cru servir ainsi son Roi et son pays; mais il était aussi trop loyal pour méconnaître le génie de Richelieu et sa supériorité sur le Cardinal Wolsey, tout en regrettant peut-être au fond du cœur que le Ministre fût plus puissant que le Roi. Il serait donc malséant de chercher dans le titre de ce livre et dans plusieurs passages des intentions que l'auteur lui-même n'a pas voulu y mettre [1].

Michel Baudier n'aime pas les Ministres d'État dont l'autorité devient excessive, qu'ils soient ou ne soient pas cardinaux; il a une idée si haute de la royauté qu'il regrette de voir un Roi abandonner aux mains d'un sujet cette magistrature sacrée qui vient de Dieu : le souverain qui gouverne par lui-même, qui tient de ses mains les rênes de

[1] Une note curieuse du manuscrit que nous étudions vient à l'appui de notre opinion. En marge du discours adressé par Marguerite d'Anjou à Henri VI contre le Duc de Glocester, l'auteur avait écrit ces mots : « *Il faut oster ces harangues de la Reyne; elles ont desplu à Son Éminence.* » L'historiographe du roi Louis XIII communiquait donc ses livres au Cardinal-Ministre, qui peut-être lut la vie de Wolsey. Nous croirions difficilement que Baudier eût cherché à plaisir des allusions blessantes; il n'y avait pas songé, et le ministre fut trop susceptible.

A la suite de cette note on trouve encore ces mots d'une autre encre, mais de la même main : « *Mort despuis.* » La mort du Cardinal sauva les harangues, et ce fait curieux nous donne à peu près la date du manuscrit.

l'État, lui paraît seul sage et seul puissant. Nous avons déjà cité les harangues qu'il prête à Marguerite contre la puissance du Duc de Glocester. « Les favoris, ajoute-t-il ailleurs, sont toujours » haïs ou parce qu'on les envie, ou parce qu'ils » font du mal au peuple, du sang duquel ils cimen- » tent quelquefois leur grandeur et la bastissent » de sa ruine. » Cependant, il avoue que, bons ou méchants, les ministres sont toujours exposés « aux traicts qu'on tire contre l'authorité » des Roys..... Certes, les principaux ministres » des Roys sont toujours la butte de l'envie de la » cour et bien souvent de la haine des peuples : » quand ils sont bons, ils sont martyrs de l'Estat » et les sainctes victimes du bien public; quand » ils sont méchants, ils ont ce qu'ils méritent. »

On peut regretter que Michel Baudier ait apprécié les actes de Thomas Wolsey sous l'influence de préventions puisées dans les documents mis à sa disposition; il paraît poursuivre partout la confirmation de la thèse annoncée par son titre : « Histoire où se voyent les troubles d'un » royaume et de la maison royalle quand un » ministre d'Estat abuse de son crédit et de l'au- » thorité de son maistre. » Tout ce que fait, tout ce que dit Wolsey est interprété dans ce sens; et quand, par hasard, l'auteur semble rendre justice à la conduite, à la prévoyance, à l'habileté du

ministre, toujours quelque restriction vient détruire l'effet de cette indulgence d'un moment. Mais c'est que l'historien accueille à son insu trop favorablement les bruits, et les accusations que répandaient contre le favori tout-puissant et plus tard contre le ministre disgracié l'envie des uns, la haine des autres, l'ingratitude de tous; c'est là ce qui, malgré lui, altère son impartialité. L'autorité principale sur laquelle il s'appuie est celle d'un manuscrit laissé sur la vie et sur la maison du Cardinal par un de ses familiers, manuscrit qui lui avait été communiqué par M. de Poigny, Ambassadeur de France en Angleterre [1]. Aux citations assez nombreuses qu'il en donne on devine sans peine que cet huissier de la maison de Wolsey (*Gentleman-Usher*) a souvent écrit sous l'inspiration de la basse jalousie que les serviteurs portent à leur maître, quand leur maître s'est élevé d'une naissance obscure à une éclatante fortune. Michel Baudier se félicite naïvement d'avoir trouvé dans l'intimité même du Cardinal cette source de vérité historique; mais, si pour lui Dieu même a fait sortir ainsi la vérité « des lieux où, selon les apparences humaines, les » honteuses flatteries des amis lasches qui adorent » le crédit et idolâtrent la fortune sembloient la

[1] Le même ambassadeur avait envoyé à Michel Baudier un portrait de Wolsey, qui devait être mis en tête de l'édition. (Folio 96.)

» devoir estouffer, » pour nous, ce gentilhomme du Cardinal, estimé et favorisé de lui, comblé de ses faveurs, et qui parle si mal de son maître, est bien suspect dans sa prétendue sincérité. Nous croirions même volontiers que ce libelle, dont l'auteur avoue ses fonctions et cache son nom, fut dicté et payé par les ennemis personnels du Cardinal. Si, un siècle après les événements, ce manuscrit était encore regardé comme un document authentique, c'est qu'il avait été longtemps dangereux de le démentir, et qu'ensuite on s'en était peu soucié. Les ministres ont trop d'amis tant que dure leur puissance; ils en ont trop peu dans la disgrâce et après leur mort [1].

Suivons le récit de Michel Baudier, sans lui reprocher trop sévèrement d'avoir été trompé par ce témoignage ou même d'avoir été trop facile à croire ce qui venait à l'appui de son thème moral, et reconnaissons que ce thème n'était point préconçu et que l'auteur n'y a point volontairement sacrifié les faits authentiques. Obligé de croire ce que l'on croyait alors en Angleterre et jugeant sur les pièces qu'on lui présentait, il a été induit en

[1] Les historiens modernes de l'Angleterre ont généralement rendu justice à Wolsey, tout en blâmant son ambition et sa cupidité. Lingard loue son habileté dans les affaires d'État, la sagesse de ses réformes dans la justice, dans les finances, dans l'Église, la protection éclairée qu'il accorda aux lettres : « Son équité, dit-il, était généralement re- » connue et applaudie. » (LINGARD, t. 3.)

erreur, mais il n'a failli ni à sa conscience ni à l'amour sincère de la vérité.

Dès les premières lignes qui suivent le titre, l'historien range Thomas Wolsey parmi ceux des Grands du monde qui ne doivent leur élévation ni à la vertu ni au mérite : « Les mérites des » éminentes vertus devroient estre les seules voyes » aux grandes dignités du monde......... Mais le » contraire arrive souvent dans la cour des Roys, » où celluy qui a moins de vertu a plus de for- » tune......... Les hommes ambitieux qui ne » peuvent mériter les charges par leurs bonnes » actions les ravissent par leurs artifices. Tho- » mas Wolsey, Cardinal d'Yorc, principal mi- » nistre d'Estat en Angleterre, suivit cette » voye. »

Michel Baudier, guidé par ces préventions, contre lesquelles d'ailleurs rien ne le mettait en garde, commence par accueillir avec une sorte de satisfaction le témoignage des chroniqueurs qui ont prétendu que Wolsey était le fils d'un boucher du bourg d'Ipswich, et que les frais de son éducation avaient été à la charge de quelques parents généreux. On sait aujourd'hui que son père, dont le testament a été conservé, était un riche bourgeois, propriétaire et tenancier des paroisses de Stoke et d'Ipswich. C'est là du reste une question peu importante ; il nous semble même que

les obscurs débuts du Cardinal-Ministre devraient plutôt servir à prouver qu'il dut son élévation à une certaine supériorité d'esprit et de conduite. Qu'il ait été le fils d'un humble boucher ou d'un riche bourgeois, ce n'est pas cela qui pouvait l'empêcher d'être ou de n'être pas un homme médiocre; et il est puéril de commencer par un fait pareil les récriminations contre sa fortune ou même contre son orgueil. Lorsque Wolsey, sorti de la cure de Limington, qu'il devait à la libéralité d'un grand seigneur, est introduit à la cour et nommé chapelain du roi Henri VII, l'auteur se plaît à faire ressortir son humilité et son adresse près des Grands, dont il recherche l'appui : « il » les void, les honore, les suit. » Poussé à la faveur par l'activité pleine de tact qu'il déploie dans une mission de confiance près de l'Empereur Maximilien, il séduit le Roi par sa conversation vive et attachante : « il estoit fort éloquent, s'es- » tant plus estudié à bien dire qu'à sçavoir pro- » fondément les sciences nécessaires à un prélat. » Après la mort de Henri VII, « prince prudent et » de grande expérience à la conduite d'une mo- » narchie, » l'adroit aumônier conserve sa charge et ne tarde pas à gagner les bonnes grâces du nouveau Roi; peu après, il entre au conseil et commence à se mêler des affaires d'État.

La manière dont Wolsey use de son crédit ne

trouve pas plus grâce devant l'historien que la manière dont il l'avait acquis. Les traditions longtemps acceptées sur son ingratitude envers ses anciens protecteurs et sur sa complaisance pour la jeunesse du Roi sont longuement reproduites : et pourtant à l'autorité des libelles écrits par le *Gentleman Usher* du Cardinal ou par Polydore Virgile, sous-collecteur du Pape en Angleterre, qui ne pardonnait pas à Wolsey six mois d'emprisonnement, l'impartialité de Michel Baudier aurait certainement préféré des témoignages moins passionnés, s'il eût été à même de les recueillir.

Disons ici que le vieil Évêque de Winchester ne fut pas chassé de la Cour par l'homme dont il avait en quelque sorte fait la fortune, et qu'il conserva sa charge de Lord du Sceau-Privé et négocia des traités jusqu'en 1516 ; s'il quitta la Cour, ce fut pour des motifs étrangers à Wolsey ; on sait même que le favori aida souvent avec fermeté les remontrances du Prélat contre les prodigalités insouciantes du jeune Roi [1]. Quant au comte de Surrey, Lord Trésorier, il ne fut point non plus expulsé du conseil par l'arrogance de Wolsey, et il est certain qu'il garda sa dignité jusqu'en 1522, et qu'il ne s'en dépouilla que pour la remettre à

[1] LINGARD, t. 3. — FIDDES, Coll., p. 7.

son fils [1]. Enfin, la démission de l'Archevêque Warham, qui rendit la chancellerie vacante, fut complétement libre et spontanée, loin d'avoir été provoquée par les intrigues et les menaces de Wolsey; il est même certain que Wolsey n'accepta les sceaux, en l'année 1515, qu'après une longue résistance [2].

« Nous ne sommes pas obligés de croire, dit » Lingard, le conte si souvent répété, que Wolsey » dut son élévation à l'adresse avec laquelle il s'in- » sinua dans la faveur royale, en promettant de se » charger de tout le travail, afin que son maître » eût plus de loisir pour se livrer au plaisir et à la » dissipation. Une multitude de lettres encore » existantes, écrites à Henri ou par Henri, prou- » vent incontestablement que le Roi lui-même » consacrait une grande partie de son temps et de » son attention aux soins du gouvernement [3]. »

Michel Baudier, plus crédule, n'a pas tout à fait écarté ce conte. Voici en effet comment il s'exprime, toujours sur la foi du journal qui lui a été confié : « Le Roy, dit-il, estoit lors jeune et

[1] Rymer, XIII, 777.

[2] Rymer, XIII, 530. — Lettres de Thomas Morus à Érasme (ap. Erasme, III, 234), et à Warham lui-même (ap. Stapleton, *Vita Mori*, 236).

[3] Lingard, t. 3. — Rymer, XIII, 404. — Fiddes, Coll., p. 15. — Lettres dans la Bibliothèque Cotonienne, Cal. B., I, VIII.

» vigoureux, enclin à la volupté, ce que nostre
» aumosnier sachant fort bien, il l'entretenoit
» toujours en cette humeur, luy disant bien sou-
» vent que ses affaires n'en demeureroient pas et
» qu'il prendroit garde que rien ne se passât au
» préjudice de Sa Majesté : ce qu'il faisoit pour
» s'insinuer toujours dans le gouvernement. »

Et ailleurs :

« Wolsey n'opinoit jamais dans le conseil que
» selon l'intention ou le plaisir du Roy, sans con-
» sidérer que l'office d'un homme de bien, séant
» dans un conseil d'Estat, est de dire la vérité à son
» prince, et le vice d'un méchant de plaire à ses
» désirs et flatter ses passions. »

Et plus loin :

« Il rendoit compte au Roy de tout ce qui se
» faisoit, dont le Roy estoit merveilleusement
» content. »

En résumé, si l'ambition de Wolsey le rendait complice des désordres du Roy et se pliait servilement à ses intentions et à ses caprices, elle n'avait pas confisqué l'autorité royale, puisque le Roi savait encore vouloir, et se faisait rendre compte de tout ce qui se passait dans ses États.

Voyons maintenant comment l'historien apprécie l'administration de Wolsey. Ici les faits prêtaient moins aux interprétations exagérées qui ont ailleurs séduit sa bonne foi. Malgré son anti-

pathie pour le caractère de Wolsey, il rend justice à un grand nombre de ses actes, tout en répétant volontiers les injures dont l'avaient poursuivi ses ennemis ou ses envieux.

Le ministre fait d'abord des mécontents à la Cour par sa fermeté dans l'administration des finances. « Après avoir attaqué les financiers comp-» tables, et reveu lui-même leurs comptes, il » alla hardiment et teste baissée contre les plus » signalés de la Cour, les accusa d'avoir pillé l'es-» pargne du Roy, avoir mal prins dans ses coffres » des sommes immenses, les fit condamner à les » rendre. » Cette sévérité irrita surtout le Duc de Suffolk, époux de Marie, sœur du Roi, et veuve de Louis XII de France, qui avait emprunté à Henri de grosses sommes, dans l'espérance qu'il lui en serait fait remise. « Outre cette sévère et in-» flexible recherche des financiers et des courti-» sans, il fit faire le procès aux parjures, aux » concussionnaires et aux violans oppresseurs des » foibles, et, au lieu de punir leurs corps, chastia » leurs bourses et y trouva de nouvelles mines » d'or et d'argent pour le Roy. » Dans l'état où étaient alors les finances du Royaume, à la suite des prodigalités qui avaient épuisé les économies de Henri VII, il y avait de la part de Wolsey du courage et du désintéressement à braver ces haines et ces ressentiments qui finirent par le perdre.

« Pour mettre tous ces hommes à la presse et
» en tirer ce qu'il désiroit, il érigea une nouvelle
» juridiction composée de plusieurs Grands du
» Royaume et de quelques autres hommes qui
» avoient tous la qualité de Conseillers du Roy.
» Elle dure encore aujourd'hui en Angleterre sous
» le nom de Chambre de l'Estoille, ainsi nommée,
» d'autant que son lambris est parsemé d'estoilles
» d'or sans nombre. »

L'auteur donne ici à l'origine de la Chambre de l'Étoile une cause que contredit sa longue durée : une Cour qui n'aurait été que l'instrument commode d'un ministre pour *chastier les bourses* n'aurait pas été conservée parmi les institutions publiques de l'Angleterre; le besoin de cet établissement était senti depuis longtemps, et Wolsey rendit, en le créant, un grand service à l'État.

« A ces actions qui ne sont pas les pires qu'il
» ayt faict dans la conduite de l'Estat, il en adjousta
» encore une autre qui le fit beaucoup estimer
» et certes avec grande raison : il érigea une
» jurisdiction pour rendre gratuitement justice
» aux pauvres; cela tenoit le Royaume en repos et
» le combloit de plusieurs bénédictions. » De pareilles préoccupations prouvent que le Chancelier se souvenait que lui-même n'était pas né parmi les puissants du monde, qu'il connaissait les souffrances des faibles et des pauvres et voulait

sincèrement leur venir en aide. Dès les premiers temps, son activité dans l'administration de la justice, sa bienveillance pour toutes les plaintes, son empressement à les examiner et à accueillir celles qui lui paraissaient fondées, lui valurent une réputation méritée de sagesse et d'impartialité [1]; et si, après sa disgrâce, sa mémoire fut exécrée à la Cour, où l'on avait senti de plus près ses vices et ses défauts, le peuple lui garda quelque reconnaissance et ne se souvint, en le perdant, que de ses qualités et de ses bienfaits.

Ce qui fâche et irrite Michel Baudier, ce qui provoque ses longues récriminations contre Wolsey, ce n'est pas seulement « la monstrueuse au-» thorité qui rend le serviteur plus grand que le » maistre, » ce sont surtout les immenses richesses qu'il acquiert par la libéralité du Roi. Les dignités « d'honneur et de revenu », les bénéfices de toutes sortes, Évêchés, Abbayes, Doyennés, ne cessaient de s'accumuler en ses mains : « il se veid en peù » de temps plus couvert de mythres que de capa-» cité, et plus chargé des biens de la fortune que » de ceux de la vertu. » Doyen de Lincoln avant

[1] Godwin parle ainsi des réformes de Wolsey : « Multa ordinavit » in rebus civilibus popularibus grata ac nobis in hunc usque diem » usurpata, quibus virum se ostendit *sapientissimum necnon reipu-» blicæ amantem.* »

la mort de Henri VII, Wolsey devint successivement Doyen d'York, Évêque de Lincoln, Archevêque d'York, Evêque de Durham, Abbé de Saint-Albans, Évêque de Winchester. Le Pape, qui avait besoin de lui pour obtenir l'appui de l'Angleterre contre la France, le nomma Cardinal-prêtre de Sainte-Cécile de Rome (11 septembre 1515). L'historien raconte malicieusement que le chapeau de Cardinal lui fut apporté par un valet qu'il fit revêtir d'habits magnifiques et accompagner avec pompe; mais ce qui ressort de cette anecdote, c'est bien moins le ridicule du messager, superbement accoutré et choyé, que la bassesse des prélats et courtisans si empressés à courir vers lui, « de sorte que jamais valet n'eust tant de » maistres à sa suite. » Enfin, l'élévation de Wolsey à la dignité de Légat du Souverain Pontife en Angleterre, malgré la loi qui interdisait ce titre aux prélats et bénéficiers du royaume, mit le comble à sa puissance : « où Wolsey ne » pouvoit atteindre avec l'authorité royalle qu'il » avoit en main, il y arrivoit avec la pontificalle, » faisant voir à toute l'Angleterre que le Ministre » est devenu trop grand quand il faict le Roy et » le Pape dans l'Estat. »

Cependant, toutes ces richesses, tous ces honneurs n'avaient pu assouvir encore ni son avarice, ni son ambition. Il n'avait plus besoin que de

modération pour rendre son bonheur durable; mais la modération lui manqua. Il ne cessa de convoiter de nouveaux bénéfices; il prit à ferme les Évêchés de Bath, de Worcester, de Hereford, qui avaient été donnés à des étrangers : « cette » âme sordide, esclave de l'or, abaissoit la dignité » de Ministre et celle de Légat à la vile condition » de fermier [1]. » Pendant l'expédition de Henri VIII en France, il obtint l'administration de l'Évêché de Tournay, dont le titulaire refusait le serment au roi étranger. Il négocia longtemps avec Charles-Quint l'investiture de l'Archevêché de Tolède et de l'Évêché de Paléncia, en Espagne. Il reçut de François Ier, de l'Empereur et du Pape des présents considérables et jusqu'à des pensions régulières [2], ne considérant pas « que le Ministre » d'Estat qui reçoit pension d'un prince étranger » vend la liberté de ses conseils. » Enfin, il acheva de se compromettre par « ses déréglées préten- » tions au souverain pontificat de l'Église. »

[1] Folio 79. — Les actes de Rymer, dont la véracité est moins contestable, restreignent un peu les envahissements de Wolsey et donnent à croire qu'il ne posséda pas en même temps tous ces bénéfices : ainsi l'Évêché de Bath, qu'il reçut en 1518, fut échangé par lui, en 1523, contre l'Évêché de Durham, et l'Évêché de Durham, en 1528, contre l'église plus riche encore de Winchester. — RYMER, XIII, 620, 763, 783; — XIV, 268.

[2] Wolsey exagéra cette déplorable coutume que nous avons déjà signalée, et qui s'était introduite dans les mœurs du temps.

Le livre de Michel Baudier sur le Cardinal d'York comprend deux parties distinctes : l'histoire de son élévation et celle de sa chute.

Pour que le tableau de la prospérité du favori servît à rendre plus dramatique et plus saisissant le spectacle de sa disgrâce, l'historien s'est efforcé de mettre en relief sa puissance redoutable et son faste orgueilleux. Le procès de Kildare, gouverneur d'Irlande, suscité pour rendre vacante une place où l'on voulait reléguer Thomas Howard, « homme prompt à la main, hardy et impatient; » la longue tragédie dont l'intrigue et les phases aboutissent au supplice de Buckingam, ennemi personnel de Wolsey; l'humiliation de tous les Grands d'Angleterre, forcés de saluer son chapeau de Cardinal; son influence au dehors, capricieuse et mobile comme son intérêt; son faste sur le continent même, où il paraît avec un cortége de Roi; les révolutions de la politique européenne qu'il dirige, tous ces faits accumulés témoignent de la grandeur prodigieuse à laquelle était parvenu l'ancien curé de Limington. Les longues descriptions du luxe de sa maison et de son entourage, des riches étoffes, des meubles somptueux, de la vaisselle d'or et d'argent qui brillent dans ses palais, et « dont la superbe est le pourtraict de celle » du Cardinal, » l'énumération des dix-huit cents officiers de condition attachés à sa personne, le

train d'une demi-lieue qu'il mène à côté du Roi et jusqu'en France, les honneurs extraordinaires qui lui sont rendus partout où il paraît, et même par les souverains étrangers, les fêtes splendides qu'il donne à la Cour et que le Roi honore de sa présence, telle est la pompe « vraiment royalle » du Cardinal-Ministre, et l'historien se plaît encore à l'exagérer[1] : « Ainsi marchoit ce superbe ministre, » ravi d'aise d'avoir poussé sa fortune si advant » qu'elle donnast de l'admiration et de l'estonnement aux hommes, et contant d'avoir eslevé si » haut son pouvoir que les plus grands du Royaume, » qui n'en vouloient point rompre, fléchissoient » sous luy, et le reste des hommes se courboit en » révérences. Certes, comme il s'aymoit avec » excès, il croyoit estre aymé quand on le flat» toit, et pensoit bien mériter les honneurs qu'on » luy faisoit. »

Dans la seconde partie de son récit, Michel Baudier s'attache à exposer les deux événements qui ont été la cause et l'occasion de la disgrâce de Wolsey, le divorce de Henri VIII et la passion

[1] En parlant du château de Hamptoncourt, Michel Baudier ne dit pas qu'il en fit présent à Henri VIII, mais qu'il l'échangea contre un autre domaine. Ce riche présent aurait démenti l'avarice sordide dont il l'accuse sans cesse; pourtant le fait n'est plus contesté de nos jours. Il ne tient pas compte non plus de la gloire qui pouvait rejaillir sur lui de la fondation des colléges d'Oxford et d'Ipswich, qui témoignent encore aujourd'hui de sa libéralité. (Folio 164.)

du Roi pour Anne de Bowlen. Dans sa croyance aux caprices de la destinée et dans sa foi aux secrets desseins de la Providence, il insiste sur la part que Wolsey lui-même a prise à ces événements; il nous le montre flattant la passion du Roi pour ménager son crédit, et provoquant le divorce pour se venger de Charles-Quint. La leçon que cherche l'historien devient ainsi plus ingénieuse et plus vive : le Ministre orgueilleux et implacable ouvre lui-même l'abîme où il doit tomber.

Le Cardinal-Légat ne pardonnait pas à l'Empereur de l'avoir joué deux fois, en ne favorisant pas ou même en empêchant son élection au Saint-Siége. Pour se venger, selon notre auteur, il fit deux choses qui devaient blesser Charles-Quint dans sa puissance et dans ses affections de famille : il ramena l'Angleterre à l'alliance de la France après la bataille de Pavie, et il engagea Henri VIII à répudier Catherine d'Aragon, tante de l'Empereur.

Mais ce n'était pas la seule cause du changement de politique que Wolsey conseilla et accomplit : il en était une autre plus digne et plus élevée. L'Angleterre avait jusqu'alors maintenu l'équilibre entre la France et l'Autriche : lorsque François I[er], vainqueur des Suisses et de l'Italie à Marignan, candidat à l'Empire, avait paru trop puissant et

trop ambitieux, Wolsey avait signé contre lui les traités de Windsor et de Bruges; le Cardinal, si plein de vanité et d'orgueil, ne s'était cependant pas laissé séduire par les flatteries qu'il avait reçues au camp du Drap d'or. Maintenant que François Ier, vaincu à Pavie, était prisonnier en Espagne, c'était l'Empereur qui devenait trop puissant pour l'Europe, et qui menaçait l'équilibre souhaité et conservé par l'Angleterre. En s'éloignant de Charles-Quint pour se rapprocher du Roi vaincu, Wolsey ne servait donc pas seulement ses ressentiments personnels, il obéissait à la politique saine et sage du temps, la meilleure pour les intérêts de son pays, la plus conforme à sa conduite antérieure. D'ailleurs, Michel Baudier nous met à même d'apprécier les idées de Wolsey, par le discours qu'il lui prête dans cette grande circonstance; nulle part le système d'équilibre, que le Roi Henri IV et le Cardinal Richelieu venaient d'appliquer si glorieusement après Wolsey, n'est plus clairement et plus complétement exposé en peu de mots. En se laissant entraîner à son goût pour l'art oratoire, l'historien ne nous permet plus de croire et ne croit plus lui-même qu'un Ministre qu'il fait parler si sagement fût ignorant et incapable, et n'eût d'autre mobile que ses passions et ses rancunes.

« Sire, dit Wolsey à Henri VIII, les grands

» Roys ne mesurent la justice de leurs passions qu'à » l'utilité de leurs Estats. Ils laissent aux hommes » particuliers exercer les affections de haine, » d'amour, de vengeance ou de pardon, selon les » sujets qu'ils en ont. La France est maintenant » en estat de souffrir tous les efforts que vos armes » y voudront faire. Mais les advantages que Charles-» Quint vient d'emporter sur elle, ayant deffaict » les François à Pavie et prins leur Roy prison-» nier, doivent faire penser à Votre Majesté que » *les trop grandes prospérités des Princes sont à* » *craindre à leurs voisins*, et que le mesme Empe-» reur pourroit un jour employer les siennes contre » ce royaume, si *la France, qui est le contre-poids de* » *ses desseins*, est tellement affoiblie par une se-» conde perte que vos armes luy feroient souffrir, » qu'elle ne puisse être que spectatrice des triom-» phes de ce prince, sans en un besoin pouvoir » secourir cette isle. »

La triste affaire du divorce est reprochée plus justement à Wolsey, et lui-même s'en repentit plus tard comme d'une faute qui le perdait. Michel Baudier, après avoir donné à son zèle contre l'hérésie de Luther des éloges dont il n'est pas prodigue, rejette sur le fatal conseiller du Roi les conséquences, même imprévues, du divorce : « le divorce a produit le schisme..... » Quiconque est coulpable de la cause de quelque

» mal, il ne peut éviter d'être aussi criminel de » l'effet. »

A peine entré dans ce nouveau projet de vengeance contre Charles-Quint, le Cardinal y rencontre des obstacles et des présages qui peuvent déjà lui faire pressentir que ce sera l'écueil où se brisera sa fortune. Dans le voyage fastueux qu'il fait en France pour négocier l'union de Henri VIII avec la sœur de François Ier, une grossière insulte commence les inquiétudes et les souffrances de son orgueil. A Compiègne, dans la chambre même qui lui est donnée, sur la pierre d'une fenêtre, une main inconnue avait gravé *un chapeau de Cardinal pendu à une potence*. A son retour, le succès de son ambassade est rendu inutile par la passion croissante du Roi pour Anne de Bowlen, et la question du divorce est devenue de plus en plus compliquée et difficile. Wolsey, qui met sa vanité et sa haine à obtenir la déchéance de Catherine d'Aragon, craint déjà d'ouvrir le chemin à une fortune plus puissante que la sienne, et cette crainte est son premier remords : « si les mauvais conseils » ne retombent toujours sur les testes de ceux » qui les donnent, du moins ils les envelop- » pent dans les ruines et les calamités qu'ils pro- » duisent. »

Le Roi, pour satisfaire le violent amour que lui avait inspiré Anne de Bowlen, poursuivait sans

relâche le divorce qui devait le rendre libre. Le mariage de Catherine d'Aragon avec Arthur, frère du Roi, qui était mort avant d'avoir atteint l'âge viril, servait de prétexte à cette iniquité; mais une dispense pontificale avait consacré l'union du Roi avec sa belle-sœur, et l'on ne devinait que trop la mauvaise foi des détails impudiques par lesquels Henri et son ministre s'efforçaient d'infirmer la bulle du Pape. Les Cardinaux et les docteurs de Rome avaient refusé leur assentiment; le Pape hésitait entre les exigences du Roi d'Angleterre et le courroux de Charles-Quint; les docteurs d'Angleterre n'étaient guère plus favorables; Thomas Morus, homme de grande doctrine, avait dit hautement, malgré les promesses et les menaces, « que Sa Majesté ne pouvait avec justice répudier la Reine. » Fox, docteur de l'Université de Cambridge, avait émis la même opinion. Le Roi résolut de faire décider la question dans son royaume, et obtint du Pape qu'elle serait jugée en Angleterre par le Cardinal Laurentio Campeggio et le Cardinal d'York. Campeggio était à la dévotion du Roi, et son avis était connu d'avance. La malheureuse Catherine d'Aragon, « fille » de Roy, femme de Roy, tante de Roy et d'un » grand Empereur, mère d'une Reyne, » dut comparaître devant des juges « qui pesoient son » droit à la balance d'iniquité. » La fermeté dont

elle avait fait preuve depuis le commencement de cette odieuse intrigue ne se démentit pas un seul instant : « lorsque les Évesques d'Angleterre luy » remonstrèrent, par le commandement du Roy, » que la dispense du Pape Jules n'avoit point esté » suffisante pour rendre son mariage légitime, elle » leur respondit courageusement : « pourquoi l'ap- » prouviés-vous donc? alors la justice et la raison » conduisoient vos esprits, maintenant la flatterie, » la crainte et l'avarice les dominent. » En écoutant le discours banal de Campeggio, qui l'engageait à renoncer d'elle-même aux grandeurs et à se retirer dans un cloître, elle laissa échapper quelques paroles amères contre Wolsey, à qui elles furent aussitôt rapportées. Mais les plaintes de La Reine, au lieu de l'émouvoir, ne firent que l'irriter et le rendre plus acharné contre elle. « Le Cardinal s'emporta orgueilleusement et jura » de lui estre contraire en tout, sans considé- » rer que le Ministre d'Estat qui abuse de son » pouvoir contre les personnes royalles est in- » digne de son authorité et oblige le ciel à sa » ruine [1]. »

Michel Baudier raconte longuement ces péri-

[1] Cette remarque de l'auteur a pu contribuer à faire croire qu'en écrivant certains passages de son livre il songeait à Richelieu, ennemi personnel de la mère et du frère de Louis XIII, et peut-être aussi de la Reine Anne d'Autriche.

pétics ; il énumère la résistance désespérée et les tortures de la malheureuse Reine ; il initie le lecteur à tous les détails de la procédure inique suivie contre elle ; il le fait assister à la scène émouvante où le Roi proteste hypocritement : « que la poursuite qu'il faisoit en cette affaire » n'estoit point un effet d'aucune haine qu'il eust » contre la Reine, dont il loua hautement les ver» tus, mais seulement pour asseurer sa conscience, » l'esclairer et la deslivrer du scrupule qui le tra» vailloit touschant la validité de son mariage, » et où la Reine, après avoir récusé des juges qui lui étaient suspects à plus d'un titre, se traîne aux pieds du Roi et lui demande comme une grâce de se soumettre à la juridiction directe du Saint-Siége.

Mais la cause de Catherine d'Aragon était depuis longtemps perdue dans le cœur du Roi ; il ne vivait plus que pour Anne de Bowlen, et les lettres qu'il lui écrivait, lettres citées textuellement par notre auteur, d'après les copies qu'il en avait prises lui-même à la bibliothèque du Vatican, ne laissent pas de doute sur l'issue du procès. Catherine n'était déjà plus Reine, et la favorite étendait la main sur la couronne.

Ce n'était pas ce qu'avait voulu Wolsey ; en renversant Catherine, il n'avait pas songé à préparer l'élévation d'Anne de Bowlen. Il redoutait

pour son crédit l'influence de la favorite sur l'esprit du Roi; peut-être même avait-il contre elle des motifs de répulsion moins personnels et plus désintéressés : Anne était hérétique, et Wolsey, véritable chef de l'Église d'Angleterre, pouvait craindre aussi des dangers pour la religion catholique. Campeggio et lui tremblèrent sans doute à l'idée de voir l'hérésie s'asseoir avec la maîtresse du Roi sur le trône d'Angleterre; ils voulurent reculer, mais il n'était plus temps. Les lenteurs apportées à la conclusion du procès tournent contre le Cardinal; la lutte s'engage, lutte inégale où le ministre naguère tout-puissant devait fatalement périr. L'historien considère Anne de Bowlen comme l'instrument choisi par Dieu pour servir à la punition de Wolsey. En racontant les circonstances à la suite desquelles Anne a été renvoyée de la Cour de France, il voit dans chaque fait la révélation des décrets cachés de la Providence, et il n'accorde qu'une importance secondaire aux intrigues des ennemis de Wolsey qui cherchent à le renverser et des parents d'Anne de Bowlen qui veulent édifier leur fortune sur les débris de la grandeur du Cardinal.

Michel Baudier décrit minutieusement les incidents de « cette guerre d'un puissant amour contre » une puissante fortune. » Anne était déjà l'ennemie personnelle de Wolsey avant d'avoir plu au

Roi ; l'ardente passion qu'elle inspire à Henri VIII et qu'elle exploite avec adresse, lui promet bientôt le plaisir de la vengeance et fait luire à ses yeux l'espérance du trône. L'auteur dépeint l'amour aveugle et insensé de Henri en le comparant à la passion du Roi Édouard IV pour lady Grey, qui remplit l'un des épisodes de l'histoire de Marguerite d'Anjou. Le Roi laisse peu à peu attaquer et miner le crédit de son ministre. Depuis que ses affections nouvelles ont éclaté devant la Cour, que lui-même ne les dissimule plus, que la favorite a déjà les honneurs de la royauté, un parti puissant s'est formé autour d'elle. Le Duc de Suffolk, qui en est le chef avoué, ose rappeler au Conseil, en présence de Wolsey, ce vieux dicton anglais : « *Que » jamais Cardinal n'avait porté bonne chance à l'Angleterre.* » Bien que cette insulte s'adresse au Cardinal Campeggio, elle rejaillit sur le Cardinal d'York, qui la relève et écrase Suffolk de son mépris.

La puissance du ministre était déjà ébranlée, lorsque ses ennemis l'accusèrent d'être d'accord avec le légat italien et de retarder lui-même, par ses menées secrètes, la décision du divorce. L'impatient Henri n'était que trop disposé à écouter ces soupçons et à céder aux prières et aux larmes de sa maîtresse ; il apprend tout à coup que Wolsey avait écrit au Pape pour l'engager à évoquer l'af-

faire en Cour de Rome. Le Pape venait en effet de retirer les pouvoirs qu'il avait donnés aux deux Cardinaux et de rappeler Campeggio, qui, trop heureux d'échapper aux violences du Roi, se préparait à s'embarquer. Quant à Wolsey, « ce chan-
» gement trop tardif, qui ne peut changer le mal
» qu'il avoit faict à la maison royalle, changea sa
» fortune et rendit ses prospérités des remarqua-
» bles misères. »

A dater de ce moment, Henri ne sait plus ou n'ose plus protéger son ministre, dont la favorite poursuit avec acharnement la ruine. Anne, le duc de Suffolk et le parti qu'ils dirigent n'ont pas trop cependant de leurs efforts réunis pour saper la puissance de Wolsey et détruire son influence sur l'esprit du Roi. Henri est habitué à ses conseils et l'aime toujours; malgré ses griefs contre lui, il l'accueille et le traite encore avec une bienveillante affection, et ce n'est qu'en isolant le Roi du ministre qu'Anne parvient à lui arracher sa disgrâce. Mais on sent combien Henri le regrette : à chaque coup de la fortune qui frappe le Cardinal correspond toujours une gracieuseté du Roi, qui semble constamment vouloir l'encourager et lui rendre confiance.

Mais le ton hautain repris par les rivaux de Wolsey, l'abandon où il avait été laissé après l'entrevue de Grafton, l'insulte faite au cardinal Campeggio

dont on fouilla les bagages, lui avaient sans doute annoncé sa chute prochaine; et lorsque les ducs de Suffolk et de Norfolk vinrent à Londres lui reprendre les sceaux au nom du Roi, il les reçut sans étonnement et sans colère; sa fierté ne l'abandonna pas un instant, et intimida encore ceux qui l'insultaient; coupable ou non, il garda toute la dignité de l'innocence. On lui reprochait ses immenses richesses; il en fit faire le recensement et les remit noblement au Roi : « ayant acquis de grands » biens, dit-il, par la seule libéralité du Roy, il » les rendoit volontiers à celluy qui les lui avoit » donnés. »

En lisant cette histoire, et malgré les préventions de l'historien, on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque sympathie pour les derniers jours de la puissance et de la vie d'un homme qui n'avait pas toujours mal usé de sa prospérité. Si ses ennemis obtiennent contre lui un acte de mise en accusation, du moins ils ne peuvent prouver aucun des crimes qu'ils lui imputent; et, lorsque courbé sous le poids de son malheur, presque réduit à la misère, abandonné de la plupart de ses familiers, il se remet à la merci et miséricorde du Roi, ce n'est pas par lâcheté, c'est qu'il cherche le dernier refuge qui lui est ouvert, sachant bien qu'il est condamné d'avance : « je pourrai, » dit-il, fléchir le Roi à miséricorde, n'y ayant

» personne qui sache mieux que lui l'injustice
» qu'on me faict. »

Sans doute, le courage dut faillir plus d'une fois au Cardinal; il tombait de si haut que la douleur de la chute devait être plus forte que lui. Sa santé et sa fermeté s'étaient épuisées au milieu des chagrins et surtout des alternatives d'espoir et d'angoisses auxquelles il avait été livré. Le Roi, après l'avoir fait soigner par ses propres médecins, après avoir exigé qu'Anne de Bowlen elle-même lui envoyât des présents, l'avait relégué dans une retraite obscure. Wolsey aurait bien voulu y mourir; les sermons des Chartreux, parmi lesquels il avait séjourné quelque temps, l'avaient guéri de tout orgueil, et l'avaient averti de ne plus songer à la terre. Mais une autre fin lui était réservée : on ne voulait pas lui laisser la consolation d'une mort paisible; ses ennemis, timides jusqu'alors, s'acharnaient après lui depuis qu'il était tombé.

L'instruction de son procès était terminée; les accusations étaient arrivées de tous côtés au parlement. L'historien, désormais plus indulgent, ne cache plus l'injustice et les violences de ses persécuteurs : « l'envie, dit-il, la vengeance, la haine
» et la vérité portèrent ces accusations pesle-
» mesle. » Au moment où le Cardinal retournait à son archevêché d'York, il fut arrêté par le comte

de Northumberland, en vertu d'une commission du Roi. L'opinion publique commençait à lui être plus favorable et à l'absoudre parce qu'il était persécuté : le prisonnier fut bien accueilli par les villes et les campagnes qu'il traversa; on ne se souvenait plus de son orgueil, et on n'avait pas oublié ses bienfaits, sa générosité, sa justice impartiale envers les pauvres.

Il ne put résister à cette dernière épreuve et ne vécut pas jusqu'au jour du jugement. Ses derniers moments à la Tour de Londres furent consacrés à sa justification; sans se plaindre du Roi, il laissa entendre que les passions de Henri avaient eu autant de part que ses conseils à l'affaire du divorce. « Si j'avois servi Dieu, dit-il, aussi fidè-» lement que j'ay servi le Roy, il ne m'auroit » pas abandonné en ma vieillesse; mais c'est la » juste récompense que je mérite d'avoir plus pensé » à ses plaisirs qu'à ma conscience.... C'est un » prince qui a un grand cœur, mais quand il dé-» sire quelque chose pour ses plaisirs, il perdroit » plus tost la moitié de son royaume que la man-» quer. Car je vous asseure que souvent j'ay de-» meuré trois heures à genoux devant lui, mais je » ne l'ay jamais peu dissuader. »

Sa dernière préoccupation fut d'empêcher l'invasion de l'hérésie en Angleterre, et les paroles qu'il chargea les assistants de reporter au Roi, si

elles avaient pu être écoutées ; auraient peut-être prévenu les troubles de l'Église d'Angleterre.

Écoutons ces conseils testamentaires du Cardinal-Ministre :

« Dites au Roy, je vous prie, qu'il prenne soin » d'estouffer cette nouvelle secte des luthériens; » qu'elle n'augmente point ; autrement, il sera » contraint d'en venir aux mains avec ses subjects, » comme fit le Roy de Bohême avec les siens, » après qu'ils eurent esté infectés de l'hérésie de » Wicleff : ce prince y perdit à la fin la vie, ayant » été tué en une bataille ; que cela luy serve d'exem- » ple ; qu'il se souvienne aussi de l'histoire de » Richard second, l'un de ses prédécesseurs, qui » vivoit du temps de Wicleff, sous le règne duquel » le peuple qui avoit embrassé sa doctrine s'esleva » contre les nobles, tua ceux qui tombèrent en » ses mains, et enfin print le Roy même qu'il tira » de la Tour de Londres, et le mena honteuse- » ment par toute la ville. Sous Henry cinquiesme, » d'autres hérétiques s'eslevèrent, dont les chefs » estoient sir Jean Oldenstel et milord Cobbam, » que le Roy fut constraint d'aller combattre en » personne, et les deffit en bataille. Que s'il n'est » esmeu de ces exemples, qu'il craigne la justice » de Dieu qui ne lui pardonnera pas s'il s'oublie » en son devoir. »

L'historien continue :

« Ce furent ses dernières paroles....... Après
» cela, ayant receu l'extrême onction, il rendit
» l'esprit. On fit entrer les gardes dans la chambre
» pour estre tesmoins de ce qui s'y passa à la der-
» nière heure de sa vie ; on envoya quérir le maire
» et les eschevins de la ville pour le voir mort,
» affin d'esviter les faux bruits qu'on pourroit
» semer dans l'Angleterre sur la mort de ce mi-
» nistre [1]. »

Wolsey mourut le 28 ou le 30 novembre 1531.

L'historien saisit le contraste d'une vie si extraordinaire et d'une fin si misérable. Les dernières pages du livre respirent une certaine émotion, bien qu'elles ne révèlent aucune sympathie ; on dirait que l'écrivain regrette de ne pas oser plaindre le Ministre depuis que ses souffrances ont expié ses fautes. Tout en rappelant encore l'orgueil et l'arrogance de sa haute fortune, il insiste sur les détails de l'état pitoyable où il est tombé. Les discours qu'il lui prête sont dignes et le repentir même y a une certaine fierté. Les derniers moments de Wolsey ne nous laissent pas indifférent, et lui-même est presque absous par les lignes suivantes :

« Ceux qui l'ensevelirent luy trouvèrent une

[1] Ces détails démentent les bruits de mort violente qui se sont accrédités alors en Angleterre et qui depuis ont été accueillis par plusieurs historiens.

» haire sur la chair. Son corps, avec quelques
» marques d'honneur, à sçavoir la mythre, la
» crosse et le pallium, fut enterré à Leycester dans
» l'abbaye, sans autre pompe, sans larmes, et
» sans être regretté de personne que de quelques-
» uns de ses domestiques. Son tombeau n'eut au-
» cun ornement. »

Ainsi finit ce long récit de la vie, de l'administration et de la ruine du cardinal Wolsey; l'auteur n'a pas oublié de le terminer par une conclusion morale :

« Le règne d'un bon Roy par des mauvais mi-
» nistres est périlleux à l'Estat. Cela a fait penser
» à un politique qu'il valoit beaucoup mieux pour
» le bien public, avoir des ministres sages sous un
» mauvais Roy que des mauvais ministres sous un
» bon prince; estimant inutile au bonheur civil
» que le Roy fût un ange si les ministres estoient
» des démons. »

L'écrit de Michel Baudier ne manque ni d'unité ni d'animation; et si nous trouvons quelques longueurs dans l'exposition des amours du Roi avec Anne de Bowlen, cette partie même touche de trop près au dénoûment pour n'inspirer aucun intérêt. Aussi l'attention n'a pas cessé d'être en éveil, et l'esprit reste sous l'impression vive et profonde de la leçon que l'historien cherchait.

III.

Des affaires d'Angleterre avec la France.

(Manuscrit in-folio de 18 feuillets.)

A la suite des deux écrits que nous venons d'analyser, dans le même volume manuscrit, au folio 167, on trouve un travail de moindre étendue, mais qui paraît se rattacher aux dernières recherches de l'auteur. Il a pour titre : *Des affaires d'Angleterre avec la France.* Michel Baudier venait de parcourir deux époques célèbres de l'histoire d'Angleterre, deux époques pendant lesquelles la France avait eu avec sa redoutable voisine des relations importantes et nouvelles; il est probable que ses études ne s'étaient pas bornées aux temps de Marguerite d'Anjou et du cardinal Wolsey; il avait voulu connaître plus sérieusement et plus complétement l'histoire commune des deux pays : c'est là sans doute ce qui a donné naissance à ce mémoire *Des affaires d'Angleterre avec la France.*

Ce nouvel essai n'est qu'un recueil de notes qui étaient peut-être destinées à la composition d'un ouvrage plus étendu et plus complet. Ces notes sont mises à la suite les unes des autres dans l'ordre chronologique, mais le plus souvent sans transition. La plupart sont consacrées à des

faits de l'histoire générale des deux peuples, aux guerres et aux traités; un certain nombre renferment des anecdotes assez détaillées et souvent très-curieuses. Commencées aux plus anciens rapports de la Grande-Bretagne avec la France naissante, elles se terminent à la délivrance de Calais, c'est-à-dire à l'époque où la France achève de s'affranchir des Anglais et les chasse de la dernière ville qu'ils avaient gardée sur son territoire. Si l'historien remonte un peu trop loin dans le passé, en confondant les Anglais avec les Bretons qui se réfugièrent dans l'Armorique au temps du prétendu Pharamond, et avec les Saxons qui combattirent Chlother, s'il attribue à des causes futiles la rivalité des deux nations, s'il oublie de parler de la grande conquête des Normands, il est plus complet et plus exact dès qu'il arrive aux périodes mieux connues et mieux étudiées de son temps. Bien qu'il apporte dans l'appréciation de certains faits un peu de passion sous prétexte de patriotisme, et que l'*Anglois* lui inspire une sympathie médiocre, il est impartial et véridique toutes les fois que sa conscience n'est pas surprise.

La nature de ces notes ne nous permet pas d'ailleurs de les juger aussi sévèrement qu'un ouvrage achevé. L'écriture seule du manuscrit indique qu'elles ont été prises au courant de la plume et n'ont peut-être pas même été relues par l'auteur.

IV.

Histoire de la Cour de Perse.

(Manuscrit in-folio de 132 feuillets.)

Le dernier manuscrit de Michel Baudier dont nous ayons à parler ne paraît pas être de la même date que les précédents. Il appartient plutôt aux études que l'auteur avait faites sur les sociétés orientales, et à l'ensemble de ses travaux sur l'histoire des Turcs, sur la religion de Mahomet, sur le sérail du Grand Seigneur et sur la cour du Roi de la Chine. L'auteur y traite de l'histoire de la Perse dans les temps anciens depuis Cyrus, et dans les temps modernes depuis l'établissement de la domination musulmane. En voici le titre :

Histoire généralle de la Cour des anciens et modernes Roys de Perse :

Où dans les curiosités d'un ample suject les Princes souverains trouvent des solides maximes de bien régner, les courtisans des saines instructions pour bien servir leur Prince, et tous les hommes des enseignements de bien vivre;

Ensemble un abrégé de l'histoire du Royaume de Perse, depuis Cyrus jusques en l'année 1626, inséré aux deux livres de ce volume ;

Par le sieur Michel Baudier [1].

Nous ne savons pas si Michel Baudier regardait

[1] Si l'auteur ne joint pas ici à son nom les titres officiels dont il était revêtu, cela indique peut-être qu'il ne les avait pas encore obtenus, et qu'il n'était qu'un savant modeste et dévoué à l'étude lorsqu'il écrivit ce livre. Cela même nous autorise encore à ne point attribuer cet ouvrage à la dernière partie de sa vie.

son livre comme achevé dans l'état où il est encore aujourd'hui. Évidemment le manuscrit n'a pas été recopié, et nous le possédons tel qu'il sortit de la main de l'auteur; des ratures assez fréquentes, des abréviations, des notes ajoutées après coup, une rédaction un peu confuse, des citations restées en dehors du texte ne permettent pas de doute à cet égard.

Cependant cette Histoire des Perses n'est pas seulement une ébauche. Les vingt-cinq chapitres concernant la Perse ancienne et les vingt autres qui traitent de la Perse moderne forment un tableau complet. On peut dire que l'auteur y a mis tout ce qu'on savait avant lui et tout ce qu'on avait appris de son temps sur ce vaste sujet. Aucun de ses ouvrages ne prouve une science plus profonde de l'antiquité et une érudition plus curieuse du monde contemporain. S'il restait quelque chose à y faire, ce n'était que dans les détails de forme et d'exécution.

Le premier livre comprend quatre-vingt-cinq feuillets et une page; c'est la partie la plus longue, parce que c'est aussi celle qui offrait à l'historien le plus de ressources. La fondation, les accroissements et la décadence du premier Empire des Persès font le sujet de l'essai historique qui précède le tableau de la cour persane. Le palais des souverains de cet empire, les cérémonies de leur

sacre, les titres pompeux de leur vanité, l'adoration qu'ils exigeaient de leurs sujets, l'étiquette de leur table, leurs mœurs privées, l'éducation de leurs enfants, les institutions politiques, administratives, militaires, judiciaires et religieuses de leur royaume, l'état de leurs officiers, les priviléges de la noblesse qui les entourait, la magnificence des grandes familles de leur suite, la somptuosité de leurs ambassades au dehors, la haute fortune de leurs favoris, enfin la pompe de leurs funérailles, c'était là une ample matière à la curiosité du savant et aux observations morales du philosophe. Nulle part il ne pouvait trouver plus à dire sur la vanité des choses de ce monde, sur les vices des cours, sur les passions des Grands, sur les inconstances de la fortune, sur la fragilité des empires. S'il ne pouvait étudier par lui-même ce royaume d'autrefois dont les ruines n'étaient pas encore retrouvées, il avait à sa disposition la littérature antique, où tant d'auteurs avaient consacré à la monarchie persane des livres entiers ou au moins quelques pages; et il semble que rien de ce qui avait été dit ou écrit sur ce sujet n'a échappé à ses investigations patientes. On est effrayé du nombre d'auteurs cités par lui, auteurs grecs et latins de tous les genres, de toutes les époques, chroniqueurs, biographes, historiens, moralistes, philosophes, poëtes, orateurs, géographes, voya-

geurs, commentateurs, scoliastes. Et certes il n'était pas facile alors de se créer une érudition d'emprunt, en retrouvant çà et là des citations déjà faites. Pour citer les auteurs il fallait les avoir lus, et les citations de Michel Baudier ne sont pas suspectes; partout le nom de l'auteur, le livre, la page même sont indiqués à la marge, et souvent le texte est recopié avec la plus grande exactitude.

Faut-il énumérer ces auteurs dont les noms couvrent les marges de ce premier livre? Les saintes Écritures, le livre d'Esther, le livre d'Esdras sont les sources contemporaines de l'Empire des Perses; Hérodote, Ctésias, Thucydide, Xénophon, Platon, Hippocrate ont connu par eux-mêmes les fastes de cette nation célèbre; Josèphe, Strabon, Plutarque, Arrien, Athénée, Diodore de Sicile, Lampride, Théophylacte, Grégoire de Nazianze, Procope, Héliodore, Photius, Stobée, Dion Chrysostome, Hiéronyme, Héraclide, Pausanias, Denys-le-Periégète, Lucien, Agathias, Nicétas, Philostrate, appartiennent à d'autres époques de la littérature grecque : tels sont les écrivains qui ont été tour à tour interrogés par le nouvel historien des Perses. La littérature latine ne pouvait pas être aussi féconde pour une semblable étude, parce qu'elle s'était moins occupée d'un empire qui n'était plus; et cependant Michel Baudier l'a aussi explorée :

Cicéron, Tite-Live, Tacite, Virgile même et Catulle et Horace, Sénèque, les deux Pline, Suétone, Justin, Quinte-Curce, Claudien, Æmilius Probus, Tertullien lui fournirent ou des faits curieux ou d'heureuses réflexions. Ajoutons à tant de noms ceux de quelques auteurs modernes, et nous aurons complété toute cette galerie de graves témoins que l'auteur a invoqués.

Le second livre, qui pouvait être plus curieux pour nous parce qu'il traitait de la Perse moderne, était plus difficile à composer. L'Orient était moins bien connu du septième au seizième siècle que du temps des Grecs et des Romains, et Michel Baudier n'avait plus sous la main cette abondance de secours et de documents qui s'offrait d'elle-même pour le premier livre. Le travail avait été long et pénible, mais le résultat était positif et certain; en écrivant cette dernière ligne : « *Fin du premier* » *livre qui contient l'ancienne Perse*, » il avait pu ajouter avec une joie secrète : « *Gloire et louange* » *soit à Dieu!* » — Le second livre est moins complet et plus confus, parce que l'auteur y est réduit à se contenter souvent des relations mensongères ou crédules de quelques voyageurs. Cependant on sait qu'il ne craignait pas la lecture des livres arabes; il l'a prouvé dans son histoire des Turcs et par la traduction du livre de Mahomet; on ne peut donc douter qu'il n'ait consulté un grand

nombre d'auteurs originaux[1]. Si la plupart des chapitres sur la cour des Rois de la Perse moderne sont calqués en quelque sorte sur les chapitres précédents et paraissent traiter le même sujet sous d'autres noms, cela s'explique par la similitude en quelque sorte fatale de tous les empires établis en Orient. La partie qui traite des institutions religieuses est cependant plus originale, et complète ce que l'historien des Turcs nous a appris sur l'Islamisme[2].

Si parmi les œuvres inédites de Michel Baudier cette double histoire de la Perse a perdu de son importance aujourd'hui par le progrès des études, et parce que nous connaissons mieux l'univers ancien et moderne, ce n'est pas une raison pour ne pas rendre justice à ce travail patient et consciencieux. L'activité infatigable de son esprit, son dévouement à la science, la variété de ses connaissances, la probité de son jugement, la simplicité de son cœur, la modestie de son érudition, toutes les vertus qui honoraient en lui l'homme et l'écrivain y éclatent comme dans ses autres ouvrages. C'est pour cela que nous n'avons pas voulu dédai-

[1] On trouve à la fin du manuscrit, sous forme de notes, quelques documents très-curieux, empruntés à un professeur de langue hébraïque.

[2] Michel Baudier renvoie lui-même le lecteur à son *Histoire des Turcs et de leur religion.*

gner de compter même des œuvres inachevées parmi les titres honorables de Michel Baudier à l'estime de la postérité. Ne pouvons-nous pas dire avec un auteur ancien que les œuvres à peine ébauchées des hommes qui ne sont plus semblent avoir un charme nouveau et quelque chose de plus sacré? On ne peut les contempler sans un peu de tristesse, et l'on se prend à regretter que la mort inflexible ait arrêté l'écrivain au milieu de son œuvre [1].

[1] Pline l'Ancien. — *Manus, quum id agerent, extinctæ desiderantur!*

HISTOIRE

DE LA VIE ET DE L'ADMINISTRATION

DU

CARDINAL XIMÉNÈS,

PAR

MICHEL BAUDIER,

ANNOTÉE

PAR EDMOND BAUDIER.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance de Ximénès. — Son éducation. — Son voyage et son séjour à Rome. — Son retour en Espagne. — Sa captivité dans la tour d'Uceda. — Un vieux prêtre, détenu dans la même prison, lui prédit sa grandeur future. — Ximénès, rendu à la liberté, se retire à Siguença. — Il prend la robe de saint François et est élu supérieur du monastère de la Salceda. — Devenu confesseur de la Reine Isabelle et Provincial de son ordre, Ximénès est élevé à la dignité d'Archevêque de Tolède.

Les Roys, qui sont les maistres des biens du monde, advantagent les hommes des dons de la fortune. Mais le soleil, qui est le Roy des astres et la première des causes fécondes, les enrichit de ceux de la nature; de sorte que les régions que cet œil du ciel regarde plus favorablement produisent des choses plus excellentes que les autres, et les hommes y naissent douez de plus rares qualitez de nature.

L'Espagne, à plain esclairée des rayons du soleil, a produit de grands hommes. En elle nasquit[1] François cardinal Ximénès, de la noble famille des Cisneros[2], dont l'origine est aux faux bourgs de Villai-

[1] En 1437, sous le règne de Jean II.

[2] D'après Gomez, elle était alliée à la plus haute noblesse du pays. On voit encore dans la chapelle de Notre-Dame, aux environs de Léon, le tombeau de D. Gonzalez de Cisnéros, surnommé le Bon. Ce

zar, diocèse de Tolède. Son père fut Alphonse, lequel faisant dans Torrelagune la recepte des décimes du clergé accordées par le pape au roy d'Espagne, espris de la beauté d'une fille d'honneste famille [1] du mesme lieu, l'espousa, et d'elle eust plusieurs enfants, dont Ximénès fut l'aisné. Le baptesme lui donna avec les grâces du ciel, le nom de son père Alphonse, qu'il changea puis après dans le cloistre en celuy de François.

Son enfance fut eslevée dans la ville d'Alcala de Henarès, où il apprit les principes de la langue latine et ceux des bonnes mœurs. De là il fut envoyé à Salamanque pour y apprendre les loix qui reiglent les biens des hommes. Il y fit un tel progrez par les advantages de son esprit, qu'en peu de temps il se rendit capable d'en instruire les autres. Sa maison peu accommodée ne luy fournissoit qu'avec peine

tombeau est surmonté d'un écusson aux armes de la maison de Cisnéros (échiqueté d'or et de gueules) entouré du collier d'un ordre de chevalerie institué par Alphonse XI. C'est de ce Chevalier, l'un des plus renommés de son temps, que descendait en ligne directe Alphonse Ximénès de Cisnéros, père du Cardinal.

[1] Doña Marina de la Torre. — Alphonse Ximénès de Cisnéros, après avoir fait ses études de droit à Salamanque, avait quitté le royaume de Léon pour aller à Torrelaguna remplir une mission relative à la levée des dîmes que les souverains pontifes avaient accordées aux Rois d'Espagne durant la guerre de Grenade; c'est là qu'il vit, aima et épousa doña Marina, fille d'un Chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, de l'ancienne maison de la Torre, dont Eugène de Roblès, dans la vie de Ximénès, raconte longuement l'origine romanesque.

(Eugène de Roblès, *Vie de Ximénès*, ch. 8.)

les nécessitez d'un escolier et son père faisoit effort pour sa despence; cela l'obligea de l'en soulager et de vivre de son travail. Il enseignoit dans sa chambre le droict à quelques écoliers qui le défrayoient. Son génie le porta plus haut; il employa l'honneste gain qu'il avoit faict en chambre à l'estude de la théologie, dont ayant achevé le cours [1], il retourna à sa patrie où son père faisoit au tribunal de la justice du lieu l'office de procureur des parties.

Il passa quelques mois dans la maison, où ne trouvant point d'employ digne de sa condition, il obtint congé de son père pour aller à Rome chercher la rencontre de quelque meilleure fortune. Elle lui fut peu favorable en chemin; des voleurs le despouillèrent et le réduisirent à une extrême nécessité. Ce désastre le fit s'arrester à Aix, en Provence, jusques à ce que passant par là, heureusement pour lui, un jeune homme espagnol qui alloit à Rome, appelé Brunet, et qui avoit esté son condisciple à Salamanque, il en eut du secours. Celuy-là le receut en sa compagnie et luy fournit la despence jusques à Rome, où estant arrivé, il s'employa à l'exercice d'avocat pour les hommes de sa nation qui plaidoient aux jurisdictions de l'Eglise.

Les nouvelles de la mort de son père le rappelè-

[1] Sous le professeur Roa, l'un des plus fameux docteurs de son temps.

rent en Espagne, et son bon naturel l'y porta pour secourir la viduité de sa mère et tendre la main aux besoins des orphelins ses jeunes frères. Mais avant que partir de Rome, il obtint du Pape des bulles qu'on appelle spectatives, pour estre pourveu de la première prébende qui vacqueroit en son païs : celle d'Archiprestre du bourg d'Uceda vacqua; le revenu en estoit médiocre, mais la commodité de l'avoir à la porte de sa maison luy en fit prendre possession. Les Évesques d'Espagne portent impatiemment l'octroy de telles bulles d'attente qui retranchent de leur pouvoir la collation des bénéfices : Alphonse Carillo, Archevesque de Tolède, conféra la mesme prébende à un sien aumosnier; Ximénès s'y opposa; l'Archevesque estimant cette opposition un obstacle audacieux à son authorité, usa de force, et faisant enlever Ximénès dans la tour d'Uceda, l'y détint aux rigueurs d'une estroite prison, où du depuis il fit le lieu de son thrésor quand il fut arrivé à la dignité d'Archevesque de Tolède; car les grandes âmes font des disgrâces du monde un thrésor de vertu. Ce lieu de misère et le rude traictement qu'on y recevoit affligèrent son esprit : il n'y a rien de plus insupportable à l'homme de lettres que le trouble et l'esclavage; sa Minerve demande le repos et la liberté. La perte de l'un et de l'autre tiroit des soupirs du cœur de Ximénès et des plaintes de sa bouche, quand un prestre, desjà vieux, prisonnier dans la mesme tour

et compagnon de sa misère, le consola en cette sorte : « L'homme sage, Ximénès, est libre partout, et la » vertu, qui ne croit point d'autre servitude que celle » du vice, ne perd pas sa liberté dans les fers. Ces- » sez de vous plaindre et commencez à supporter » patiemment votre sort : la souffrance est la voye » du mérite ; dans la mesme prison où vous estes, » estoit jadis enfermé Jean Zerezuela, frère de ce » grand Conestable de Castille, Alvarez de Luna, » mais plus estroitement que vous n'estes, et ses » fers estoient plus pesans que les vostres : du de- » puis il devint Archevesque de Tolède. Des grandes » misères on vient souvent aux grandes prospéritez, » quand celui qui les souffre par sa patience triom- » phe de sa calamité. Zerezuela, pendant le cours de » sa félicité, employoit le souvenir de sa prison à la » consolation de sa vie. Certes, depuis que j'ay veu » l'innocence de vostre visage et la majesté de vostre » front, le cœur m'a prédit que vous aurez une pa- » reille fortune. »

De cette prison il fut traduit à la conciergerie de S. Torquat[1] où estoient enfermez les prestres ac- cusez de crimes. Mais son innocence n'y devoit point

[1] Al. Gomez, liv. 1. — Eug. Roblès, chap. 11.

Ces deux historiens, après avoir rapporté la prédiction du vieux prêtre, ajoutent que Ximénès lui répliqua : « Mon père, des commen- » cements comme ceux-ci ne me promettent guères un avenir aussi » heureux. »

estre détenue plus longtemps que pour l'exercice de sa vertu. La comtesse de Bondiano, sœur de l'Archevesque, obtint sa liberté. Ximénès en alla jouir loing des violences d'un prélat si peu cognoissant en la vertu des hommes; il quitta le diocèze de Tolède, et se retira en celuy de Siguença, où il print une chapellenie et une médiocre pension en eschange de sa prébende.

L'amour des lettres, qui est une noble affection des belles âmes, le faisoit retirer de la conversation du monde pour vacquer aux livres : il apprint les langues hébraïque et chaldéenne. Sa vie estoit fort retirée et néantmoins sa réputation croissoit, car les rayons de la vertu monstrent de loing celui qui la possède, lors mesme qu'il semble s'estre caché.

Pierre Gonzalès, Cardinal Mendosse, Évesque de Siguença, le nomma son grand vicaire, et le força quasi de prendre cette charge et avec elle le soin de son diocèse. En même temps, Alphonse de Selva Comte de Cifuentes fut en la guerre de Grenade prisonnier des Maures; pendant sa prison, il nomma Ximénès, pour la réputation de sa probité et suffisance, administrateur général de tout son domaine.

La fortune commençoit à suivre Ximénès quand il commença à la fuir; les affaires temporelles le lassoient; il chercha en vain un employ plus convenable au repos de son esprit; il creut que le monde estoit

une mer où plusieurs font naufrage, mais où tous indifféremment sont agitez de vents et de vagues; il cherchoit un port qui le mît à l'abry des uns et des autres. Le cloistre lui sembla propre à cela; il s'y alla rendre dans l'ordre de Saint-François, à Tolède [1], pour jouir de Dieu et de soy dans l'oraison et dans l'estude. Là, il quitta le nom d'Alphonse et print celuy de François, et résigna ses bénéfices à Bernardin, le plus jeune de ses frères, afin que la nécessité ne l'obligeast à chercher par de mauvaises voyes l'entretenement de sa vie : car la pauvreté est aux meilleurs esprits un obstacle à la vertu et souvent une mauvaise conseillère.

Ximénès quitta en vain le monde pour le cloistre; le monde l'alla bientôt chercher dans le cloistre. La gravité de ses mœurs, la sainteté de sa vie appelle les plus qualifiez de Tolède à venir à luy prendre des enseignements pour la conduite de leurs âmes dans la voye du ciel; les dames mesme lui vont demander des conseils pour la dévotion, les unes avec résolution de les pratiquer, les autres pour contenter leur curiosité de voir un homme en estime de saincteté. La foule des personnes qui alloient à luy interrompoit ses religieux exercices, et leur importunité le lassoit à un tel point qu'il quitta Tolède et alla chercher une plus retirée solitude dans un monas-

[1] Dans le couvent de Saint-Jean, fondé par Ferdinand et Isabelle. Il fut le premier novice qu'on y reçut.

tère appelé Castanet [1], à cause d'un bois de chastagniers au milieu duquel il est situé. A peine il y passa une année qu'on l'en tira pour estre gardien du couvent de la Salceda, où il contint les religieux à l'observance de leur règle, plutost par l'exemple de sa bonne vie que par l'empire de supérieur [2]. Mais la fortune de la cour a parmi ses priviléges celuy d'entrer dans le cloistre, et en tirer les hommes qu'elle veut eslever à ses grandeurs. Isabelle, Reyne d'Espagne, l'appela à la cour en mil quatre cens nonante deux, et le fit son confesseur par le conseil du Cardinal Mendosse, Archevesque de Tolède. Dans cette charge éminente, il donna des preuves de sa grande vertu, sinon qu'il se mesloit des affaires d'Estat qui surpassoient et sa charge et son froc. Cela peut-estre donna sujet aux Observantins Conventuels de le tirer de la cour par un employ religieux : ils l'esleurent Provincial pour trois ans. En cela il tesmoigna véritablement l'indifférence de son esprit pour la cour et l'amour pour sa règle ; il sortit du

[1] Près de Tolède. Le cardinal Mendoza, qui avait pu apprécier la capacité de Ximénès, s'écria, en apprenant sa résolution de vivre dans la solitude : « Cet homme n'a point été créé pour vivre caché! Il » faudra l'arracher de sa retraite pour lui donner quelque charge im» portante, et le public y gagnera. » (MARIANA, liv. 6, 7 et 26.)

[2] Toujours revêtu d'une haire (chemise de crin), il ne vivait que d'eau et d'herbes cuites. Pierre Martyr (liv. 5, épist. 105) rapporte qu'il le vit entrer à la cour avec un visage, un habit et un air qui témoignaient de l'austérité de sa vie, et que les courtisans le regardaient comme un des anciens pénitents de l'Égypte ou de la Thébaïde.

palais royal plus volontiers qu'il n'y estoit entré, et alla faire sa visite par les maisons de l'ordre [1].

Estant arrivé à Gibraltar, esmeu de zèle et de charité pour le salut des infidelles, il faisoit dessein de passer en Afrique, et là, au péril de sa vie, instruire les Maures à la foy chrétienne; mais une religieuse de son ordre, qui estoit dans le mesme lieu en estime de sainteté, le dissuada d'y aller, l'asseurant que Dieu luy préparoit un grand employ dans l'Espagne.

Il alloit tousjours à pied et en demandant l'aumosne, mais ses questes lui estoient peu utiles; il en rapportoit souvent la besace vuide. Aussi, François Ruys, son compagnon, luy disoit à tout coup, le voyant si peu chargé d'aumosnes : *Dexe vuestra paternidad de pedir, que sin duda ninguno mas cierto nacio para dar a todos, que para pedir à nadie* [2]. Et n'eust esté les soins de ce Ruys, plus adroit que luy à l'art de quester, il eust faict plusieurs jeusnes que sa règle ne luy ordonnoit point; tant les grands esprits sont mal propres à

[1] La licence qui régnait dans certaines de ces maisons était révoltante : le sévère provincial, pour rétablir l'ordre, eut besoin de toute sa fermeté et de tout le crédit de la Reine. Eugène de Roblès rapporte que ces moines effrontés, ayant été, par ordre de la cour, chassés de Tolède, sortirent de la ville en procession, faisant porter la croix devant eux et chantant le psaume : *In exitu Israël de Egypto.*

(EUG. DE ROBLÈS, chap. 12.)

[2] Mon père, vous ferez bien de cesser de quêter, car, sans aucun doute, vous êtes plutôt né pour donner à tout le monde que pour demander à qui que ce soit.

gueuser, car leur naturel sçait mieux donner que demander.

Quelque temps après, la fortune qui en vouloit faire le premier prélat d'Espagne, travailla à fournir à son bon naturel de quoy bien faire aux hommes. Le Cardinal Mendosse, Archevesque de Tolède, avoit deux maladies, l'une incurable et l'autre dangereuse, la vieillesse et la fièvre; elles l'avoient obligé d'aller à Guadalfajare reprendre son air natal. Là, Ferdinand et Isabelle, Rois d'Espagne, le vont visiter. Cet honneur eust sauvé la vie au Cardinal, si la mort redoutoit la présence des Rois qui sont eux-mesmes ses tributaires. Mendosse tiroit à sa fin, sur laquelle il donne à ses maistres ces trois sages conseils [1] : le premier, qu'ils fissent la paix avec le Roy de France, et, quand ils l'auroient faicte, qu'ils la gardassent inviolablement; le second, qu'ils mariassent l'Infant Jean, désigné successeur de leurs couronnes, avec Jeanne, laquelle, depuis accordée au Roy Alphonse de Portugal, prétendoit au royaume de Castille; le troisième, qu'ils pourveussent de l'Archevesché de Tolède un homme de médiocre condition, mais de probité et de capacité très-grandes; que ces qualitez se trouvoient advantageusement en la personne de Ximénès; que les Grands d'Espagne, déjà assez orgueilleux par le tiltre de leur naissance, devenoient insupportablement insolents par celuy des grandes

[1] Zurita, *Annales d'Aragon*, t. 5, chap. 4.

dignitez. Le Roy et la Reyne mesprisèrent le premier conseil, dont la chrestienté souffrit de notables pertes, disent mesmes les historiens espagnols; ils écoutèrent volontiers le troisième mais Ximénès l'ayant sceu; leur remonstra que la dignité d'Archevesque de Tolède estant la première de l'Estat, tant pour le spirituel que pour le temporel, et celuy qui en estoit revestu parlant le premier après le Roy dans le conseil royal, ils la devoient donner aux plus illustres et plus anciens gentilshommes du royaume.

Le Cardinal Mendosse quitta son Archevesché et la vie l'année mil quatre cens nonante cinq. Ferdinand vouloit revestir de ce grand bénéfice don Alphonse, son fils naturel, Archevesque de Sarragosse [1]; mais la Reyne Isabelle, qui avoit droict de nommer à cet Archevesché comme Reyne de Castille, préféra la vertu de Ximénès à la naissance de don Alphonse et aux prières du Roy son mary; l'année après, ils le nommèrent à cette grande prélature qui n'a pas moins de revenu que de dignité : elle rapporte deux cens mille ducats de rente annuelle [2]. Ximénès l'ac-

[1] D'un autre côté, les vœux de la noblesse portaient à l'archevêché de Tolède D. Diégo Hurtado, archevêque de Séville.

[2] La Reine ayant fait asseoir Ximénès près d'elle, lui présenta, au moment où il y pensait le moins, la bulle du Pape qui le nommait archevêque de Tolède. « Mon père, lui dit-elle, voyez ce que mande » Sa Sainteté. » Après avoir lu l'adresse ainsi conçue ; *A notre vénérable frère François Ximénès de Cisnéros, archevêque de Tolède,* Ximénès n'eut rien de plus pressé que de rendre le pli à la Reine en

cepta, y estant forcé par un exprès commandement du pape; car ayant été nommé, il avoit quitté la cour pour n'estre point fait Archevesque, et s'en estoit fuy à pied dans un couvent de son ordre [1] esloigné de Madrid; mais estant revenu par obeyssance, il déclara à Ferdinand et à Isabelle qu'il ne consentiroit jamais qu'il y eust un seul maravédis de pension sur ce riche bénéfice, estimant que cela nuiroit à la dignité et à la liberté du premier et principal pasteur d'Espagne [2].

lui disant : « Madame, ces lettres ne me sont point adressées. » Et aussitôt, se levant brusquement, il prit la fuite, tandis que la Reine brisait l'enveloppe en lui criant : « Mon père, vous me permettrez » bien de voir ce que le Pape vous écrit. »

(ALV. GOMEZ, liv. 1er. — EUG. ROBLÈS, chap. 13.)

[1] Le couvent de l'Espérance.

[2] Il fut sacré à Taraçone, dans un couvent de son ordre, en présence du Roi et de la Reine, le 11 octobre 1495. La cérémonie étant achevée, il alla les saluer et leur baisa les mains en leur disant : « Je viens baiser les mains de Vos Majestés, non pas parce qu'elles » m'ont élevé au premier siége de l'église d'Espagne; mais parce » que j'espère qu'elles m'aideront à soutenir le fardeau dont elles » ont chargé mes épaules. » Le Roi et la Reine à leur tour lui baisèrent les mains et reçurent sa bénédiction.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Austérité de Ximénès. — Le Pape lui ordonne d'adopter un genre de vie conforme au rang qu'il occupe. — Ximénès est calomnie par les moines de son ordre qu'il a introduits à la cour. — Hardiesse du général des Cordeliers. — Tentative d'assassinat sur Ximénès. — Il réforme les couvents d'Espagne. — Il obtient l'abolition d'un impôt. — Établissement du collége d'Alcala. — Ximénès entreprend la conversion des Maures de Grenade et en baptise trois mille. — Révolte de Grenade. — Intrigues de cour déjouées par Ximénès. — Le prélat malade reçoit les soins d'une Mauresque. — Publication d'une Bible polyglotte. — Alcala exempté d'un impôt à l'occasion de la naissance de Ferdinand, second fils de Jeanne. — Ximénès établit une communauté de religieuses à Alcala.

Élevé à l'Archevesché de Tolède, Ximénès eut alors juste sujet de se mesler des affaires d'Estat, comme personne qui y estoit des plus considérables. Dans ce soudain changement de fortune, sa constance demeura ferme aux résolutions de la vertu; néantmoins on ne voyoit rien de bas en luy; son âme, qui estoit grande, estoit capable de remplir les plus grandes dignitez; seulement, continuoit-il la simplicité de la vie religieuse. La piété a produit l'abondance et la richesse dans l'Église de Dieu et les désordres du monde ont fait que la fille dévore la mère, et qu'il se trouve plus de personnes ecclésiastiques

riches que pieuses. Ximénès ne fut point de ce nombre, et conserva tousjours inviolable, au milieu des thrésors de son grand revenu, cette pauvreté qui eslève les grands hommes au-dessus de la fortune, et qui consiste toute au mépris et en l'usage sobre des biens périssables. Outre cela, il prattiquoit la pauvreté religieuse de son ordre; pour n'en perdre point la moindre partie, il prenoit la peine de refaire luy-mesme sa robbe de religieux, et pour cela il se retiroit en quelque lieu secret, loing des yeux de ses domestiques. On trouva après sa mort, dans une cassette dont luy seul tenoit la clef de son vivant, des aiguilles à coudre, un dez et des haillons gris de l'estoffe de sa robbe. Il couchoit sur un petit lict de religieux qu'il tenoit caché dans sa chambre où estoit le lict de parade; et, afin que ses domestiques ne s'en aperceussent, il se couchoit et se levoit seul, la porte de sa chambre fermée.

Au commencement qu'il fut Archevesque, il alloit par la campagne monté sur un asne et suivy d'une troupe de moines de son ordre. Sa maison, sa famille, sa table ne dérogeoient point au vœu de pauvreté. Le grand revenu du Primat d'Espagne estoit employé en œuvres pies; les pauvres en recevoient la moitié pour leur subsistance; il les appeloit seigneurs et propriétaires de ses revenus.

Les Évesques d'Espagne ne tardèrent pas à s'offenser de la simplicité de Ximénès qu'ils pouvoient

et ne vouloient pas imiter, et en escrivirent au Pape Alexandre Sixiesme, qui lui envoya un bref et l'advertit de changer cette vile façon de vivre en une plus splendide, selon sa dignité; car on a creu qu'il estoit bien-séant, mesme nécessaire, de maintenir par quelque lustre extérieur les dignitez qui ont esté fondées dans une saincte simplicité [1]. Ximénès obéit au bref du Pape : sa table fut mieux couverte, ses licts furent parez de soye, sa vaisselle de terre chan-

[1] *A notre bien aimé fils François, Archevéque de Tolède,*

ALEXANDRE VI,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Notre cher fils, la sainte Église, comme vous le savez, ressemble à la Jérusalem céleste : toute modeste et humble qu'elle est, selon l'Écriture, elle a ses parures et ses ornements. Comme c'est un défaut de les rechercher avec trop de soin, c'en est un aussi de les rejeter avec trop de mépris. Il y a des règles et des bienséances que Dieu approuve, et qu'il faut garder par respect pour la faiblesse humaine. Les Ecclésiastiques et les Évêques doivent éviter toutes les singularités et vivre de manière à n'être pas accusés d'orgueil par suite de trop de magnificence, ni de superstition à cause de trop de simplicité. L'une et l'autre affaiblissent l'autorité des ministres de J.-C. et blessent la discipline de son Église. C'est pourquoi nous vous exhortons à mener une vie conforme au rang que vous occupez; et puisque le Saint-Siége vous a élevé d'un ordre inférieur à la dignité d'Archevêque, il est raisonnable que comme vous vivez selon Dieu, dans votre conscience, ce dont nous ressentons une grande joie, vous observiez dans vos habits, dans votre train, dans vos meubles, et dans votre conduite extérieure la décence de votre état. — Donné à Rome, ce 15 de septembre de l'année 1496, et la 4e de notre Pontificat.

(AL. GOMEZ, liv. 1. — EUG. DE ROBLÈS, ch. 13.)

gée en vaisselle d'argent, et tous les ornements de prélat plus enrichis. Mais pour avoir fait sa croix d'or pur, il ne devint pas Archevesque de bois; il continua ses conférences de théologie avec les prestres et ses prédications au peuple.

Cela est remarquable qu'il n'admit personne au nombre de ses domestiques qui ne fût homme de vertu et de probité.

Mais estoit-il raisonnable que Ximénès jouît paisiblement d'une dignité si riche et si éminente, puisque la condition des choses du monde est telle que, comme les espines naissent avec les roses, aussi les traverses sont inséparables des grandes fortunes? Les premiers qui l'attaquèrent dans la cour furent les moines de son ordre qui estoient à la cour avec luy. Offensez de ce que Ximénès leur faisoit garder dans sa maison l'austérité de leur reigle, leur défendant de se mesler d'aucune chose sinon de prier Dieu[1], et de plus qu'estant nouvellement fait chef du conseil du Roy, il ne leur procuroit point les prélatures d'Espagne; ils semèrent de mauvais bruits contre luy, et dans leurs prédications attaquèrent sa conduite, faisant de la chaire de vérité le théâtre de l'envie. De plus, il firent venir de Rome leur général en Espagne, et l'armèrent de calomnies contre Ximénès.

[1] Il leur avait donné des règles écrites de sa propre main et les contraignait sévèrement à les observer, leur disant sans cesse que l'air du monde était contagieux et qu'il fallait se garder de s'en enivrer.

Celuy-là y arriva, et comme il estoit homme factieux et insolent, alla trouver la Reyne Isabelle, et, luy parlant avec peu de respect, accusa Ximénès d'ignorance, de superbe et d'hypocrisie, et la blasma elle-mesme de souffrir un tel homme dans son conseil et dans la première prélature de son royaume. Isabelle, qui ne doutoit point du mérite ny de la probité de Ximénès et cognoissoit la passion déréglée de ce général, luy demanda s'il estoit sage et s'il sçavoit bien avec qui il parloit. « Ouy, Madame, dit-il, je » suis assez sage pour cela, et parle avec la Reyne » Isabelle qui est un peu de poudre comme moy. » Après quoi il partit soudain de la présence de la Reyne, plus semblable à un furieux qu'à un homme raisonnable. Mais, comme les accusations de ces moines n'avoient d'autre fondement que l'envie, la haine et le mensonge, la patience de Ximénès les dissipa à sa gloire et à leur honte [1].

Ces hommes ambitieux, qui n'avoient quitté le monde que pour y rentrer plus avant, attaquèrent ainsi sa réputation; mais Bernardin, son frère, attenta à sa vie.

Ximénès luy avoit, comme nous l'avons dit, rési-

[1] Malgré les conseils de ses amis qui l'avaient averti de ce qui se passait, Ximénès, assuré du témoignage de sa conscience, ne voulut ni prévenir la Reine, ni se justifier près d'elle, ni permettre qu'on lui parlât en sa faveur. Il vit même son accusateur et le traita avec autant d'égards et de respect qu'auparavant. Cette modération ferma la bouche à tous les envieux. (PIERRE MARTYR.)

gné ses bénéfices quand il entra dans l'Ordre des Observantins. Ce jeune homme l'y suivit quelque temps après, print le mesme habit de Sainct-François, et suivant la fortune de son frère, estoit aussi venu à la cour avec espérance d'estre bientost Évesque[1]; mais le succès ne respondant point à son dessein, il en attribua la cause à Ximénès et se résolut de venger sur luy ou le refus ou le retardement de sa fortune. Ximénès estoit malade dans Alcala de Henarès que les Latins appellent *Complutum;* Bernardin estoit dans sa maison, et trouvant un jour la chambre de son frère sans valets, se jeta sur le lict du malade, et luy couvrant la gorge du chevet du lict, le pressa et tâcha de l'estouffer; ce qu'il croyoit avoir fait quand il sortit de la chambre. Mais Ximénès n'estant du tout mort, fut secouru par ses domestiques qui survindrent[2]. Il leur raconta le crime de Bernardin

[1] Ximénès avait confié l'intendance de sa maison à ce frère ingrat qu'il fut obligé à plusieurs reprises de renvoyer dans quelque couvent de son ordre. Ce fut dans une de ces retraites, dit Eugène de Roblès, que Bernardin écrivit contre l'Archevêque un libelle rempli de calomnies, qu'il avait dessein de présenter à la Reine. Ximénès prévint ce coupable projet en faisant saisir le libelle et emprisonner le calomniateur. Mais le pardon suivit de près le châtiment, et peu de jours après son emprisonnement Bernardin fut rendu à la liberté.

[2] Ximénès était à Alcala pour faire instruire un procès important entre des personnes de qualité. Son frère fit tant par ses promesses et ses menaces qu'il parvint à séduire les juges et faire triompher la mauvaise cause. La partie condamnée dévoila l'intrigue de Bernardin à l'Archevêque, qui, après avoir cassé les juges indignes, fit appeler son frère qu'il avait résolu de châtier. C'est alors que le corrupteur

et commanda qu'on le print. On le chercha, il s'estoit caché dans un cave; on l'en tira et on le mena à Ximénès qui n'en print autre vengeance que de l'envoyer lié et garotté au monastère de Torrijos [1] pour y apprendre à estre plus sage.

Quelque temps après sa santé revint; il s'employa à la réforme des Religieux conventuels de Sainct-François, que nous appelons en France Cordeliers. Il les réduisit à la règle des Observantins qui, n'ayant aucunes rentes, vivent, enfants de la Providence de Dieu, des aumosnes qu'on leur donne. Les peines et les travaux qu'il y employa, les querelles et la séditieuse résistance de ces Cordeliers-là sont presque indicibles; mais sa constance surmontant ces traverses en vint à bout en l'année mil quatre cens nonante six [2].

confondu osa devenir fratricide. « Loué soit Dieu! Encore vaut-il » mieux avoir couru un si grand danger que d'avoir souffert une in» justice! » Tels furent les premiers mots que prononça Ximénès rappelé à la vie par les soins de ses serviteurs et les secours de l'art.

[1] Près de Tolède.

[2] Tout en réformant les couvents, il rendit plusieurs ordonnances qui ont été adoptées et observées depuis dans toute la Chrétienté. Il ordonna que tous les dimanches et jours de fête, chaque curé, après la grand'-messe, expliquât familièrement l'Évangile au peuple, et que le soir il assemblât particulièrement les enfants et leur apprît avec grand soin tous les points de la doctrine chrétienne par des instructions et des catéchismes dont il donna les modèles. Il rétablit l'usage ancien de tenir de l'eau bénite à l'entrée des églises; enfin, il ordonna qu'il y eût dans toutes les paroisses de son Archevêché un registre où seraient inscrits les noms de tous les enfants qu'on baptiserait, ceux de leurs pères, de leurs parrains et des témoins qui auraient assisté au baptême, avec l'année, le mois, le jour de cette cérémonie. (AL. GOMEZ et EUG. ROBLÈS.)

De là, il tourna ses pensées au soulagement du peuple. Il voyoit avec douleur la Castille et le Royaume de Léon oppressez d'un rude subside qu'ils appeloient Alcabala, qui les obligeoit de payer au Roy la dixiesme partie de tout ce qu'ils vendoient ou eschangeoient; cette imposition avoit esté mise pour subvenir aux frais de la guerre de Grenade contre les Maures, mais cette guerre estant finie à l'advantage de Ferdinand et d'Isabelle, le subside duroit encores à la grande foule du peuple[1]. Ximénès remonstra à Ferdinand et à Isabelle que Dieu les avoit establis pasteurs des peuples d'Espagne et non tyrans; qu'ils avoient obtenu par sa grâce la victoire sur les Maures de Grenade; que ce seroit mal recognoistre ce don du ciel que de continuer dans la paix et le triomphe le subside qui n'avoit esté mis sur le peuple qu'à cause de la guerre. Les Roys creurent ses advis et deschargèrent le peuple. Cela luy acquit une grande réputation en Espagne. Toutes les fois qu'il alloit au palais des Roys, les Espagnols s'en resjouissoient, et on disoit publiquement de luy qu'il n'alloit jamais au conseil que pour y soulager le peuple. Aussi, le but d'un sage homme d'Estat doit estre, avec l'honneur de son Roy, la félicité publique.

[1] En France, à l'époque où ces notes sont écrites (1851), on perçoit encore, en sus du principal de toutes les contributions établies par le budget, le décime de guerre imposé par la loi du 6 prairial an VII : et cependant la France est en paix avec toute l'Europe depuis plus de trente-cinq ans.

Les bonnes lettres avoient esté bannies d'Espagne par le désordre des guerres passées ; Ximénès portoit en son esprit un ardent désir de les y remettre. Il fit bastir un collége dans Alcala, et mit luy-mesme la première pierre du fondement le septiesme jour de mars mil quatre cens nonante huit. Les rentes qu'il y donna, les régents qu'il y establit en ont du depuis fait une des meilleures Académies d'Espagne. Certes, le bonheur d'un royaume consiste principalement dans l'observance des loix, ce qui se fait plutost par la bonne éducation de la jeunesse que par la crainte de la peine : car de ceste bonne éducation naissent les actions de la vertu, qui ont pour origine la bonne habitude, et celle-cy ne s'acquiert que par l'exercice. De là vient que là où manque la bonne institution de la jeunesse, la sévérité des magistrats n'est pas assez forte pour tenir les hommes dans l'obéyssance des loix, parce que quand une fois les passions se sont rendues si fortes qu'elles maistrisent la raison par une longue accoutumance au vice, il est bien difficile de les surmonter. C'est pourquoy on a sagement jugé que la raison et l'habitude, qui est l'éducation, adjoustées à la nature, font les hommes vertueux et obeyssants aux loix. Ainsi la bonne institution de la jeunesse est très-nécessaire au bien public.

Avec les lettres, l'illustre prélat désiroit la probité, leur véritable compagne, et toutes les deux dans la vraye religion. Ce zèle l'a fait souvent travailler à la

conversion des âmes infidelles. Sur la fin de cette mesme année, il attendoit à Grenade, royaume nouvellement conquis sur les Maures, les Roys Ferdinand et Isabelle pour adviser à la conservation de ce nouveau conquest[1]. Cependant il prescha ces Mahométans avec tant de ferveur qu'en un seul jour il en convertit trois mille à la foy chrestienne; et parce qu'il estoit impossible de les baptiser tous ce jour-là par les formes ordinaires du baptesme, il print un aspergez, et faisant porter l'eau baptismale auprès de soy, les baptisa tous en les arrousant de cette eau, cette aspersion tenant lieu d'une simple immersion. Ce jour, qui fut le seiziesme décembre, a esté longtemps festé en Espagne. L'Archevesque de Grenade haranguant au Cardinal sur les triomphes de ce royaume-là, luy dit entre autres choses : « Monsieur, » je puis dire sans vous flatter que vos victoires sur» passent celles du Roy; il a gaigné les pierres et » vous avés gaigné les âmes à Dieu. » La plus grande partie de ce qui restoit à convertir des Maures suyvit l'exemple d'un Prince de leur secte[2], nay de la famille

[1] En recevant des mains du Roi Boabdil les clefs de l'Alhambra, Ferdinand et Isabelle les remirent au comte de Tendille qui en fut nommé gouverneur.

[2] Zegri, de la race d'Abenhamar. Ce jeune prince, qui par sa naissance et sa valeur avait acquis un grand crédit parmi le peuple, s'opposait de tout son pouvoir au progrès des conversions. Ximénès, après avoir tenté en vain de le persuader et de lui faire abjurer ses erreurs, le confia à Pierre de Léon, un de ses aumôniers. Cet ecclésiastique, ne

royalle des Roys de Grenade, qui se fit chrestien, et les attira avec soy à la cognoissance de la vraye religion. Ces hommes nouvellement venus à la foy par les lumières de la vérité, commencèrent à détester leurs erreurs en telle sorte que de leur propre mouvement ils portèrent aux pieds de Ximénès cinq mille volumes ou Alcorans, ou gloses et explications faites sur l'Alcoran, tous artistement bien reliez et ornez de fermoirs et cornières d'argent, d'or et de pierreries, ce qui faisoit voir l'estime que ces peuples avoient fait des mensonges de leur prophète. Plusieurs grands d'Espagne prièrent Ximénès de leur donner quelqu'un de ces livres pour servir d'ornement à leurs bibliothèques; il le leur refusa, et, faisant allumer un grand feu, les y fit jeter tous, excepté quelques-uns qui traitoient de la médecine et qui avoient esté trouvés parmy les Alcorans, jugeant expédient de ne

pouvant subjuguer le jeune Maure par la raison et la douceur, entreprit de le réduire par la violence. Il l'enferma, le fit coucher sur la dure et lui mit les fers aux pieds. Un matin, Zegri témoigne le désir d'être présente à Ximénès; il tombe aux genoux de l'Archevêque et demande le baptême, ajoutant que sa conversion en entraînerait sans doute beaucoup d'autres : « Ce n'est pas, s'écria-t-il en souriant et en mon- » trant le chapelain qui l'avait si maltraité, qu'il soit besoin d'autres » convertisseurs que celui-là ! Pour réduire les Maures les plus obsti- » nés, Votre Seigneurie n'a qu'à les mettre sous la garde de ce lion » (*leo*) ; il n'y en a pas un seul qui ne soit chrétien en fort peu de » jours. » L'Archevêque l'embrassa et le baptisa.

On ne comprendrait guère de nos jours les moyens de conversion employés par Pierre de Léon; mais il faut se reporter au temps où ces faits se passaient.

laisser aucun livre qui peut à ces nouveaux convertis rafraîchir la mémoire de leurs erreurs, où plusieurs d'entr'eux avoient passé les meilleures parties de leur asge : car l'homme est tousjours fragile au bien, et ses progrez dans le chemin de la vertu sont semblables aux batteaux qui vont à mont le courant d'un fleuve rapide, capables de descendre plus en une heure qu'ils ne sont montez en un jour.

Mais cela ne fut pas suffisant de convertir ces Maures dans leur devoir; les uns souspiroient après leur liberté perdue, les autres retournoient à leurs superstitions, et, prenant les armes, se faisoient chemin à toutes les deux par le fer et par la force. Ximénès, qui estoit encores à Grenade, se trouva au milieu de ceste tempeste; il fit une dépesche à la cour pour en donner advis aux Roys. Pour la porter en diligence, un gentilhomme de qualité de la mesme ville luy offrit un esclave œthiopien qui estoit si léger et si viste du pied, qu'il faisoit cinquante lieues en un jour : Ximénès luy donna son paquet et l'envoya. Ce brutal, au lieu de faire diligence, à la seconde hostellerie qu'il trouva en chemin, se chargea tellement de vin et de viande qu'il s'endormit jusques au lendemain, et, au lieu d'estre à Séville en deux jours, où estoit pour lors la cour, il n'y arriva point en cinq. Cependant les Roys avoient sceu la révolte des Maures Grenadins, car les envieux de la grandeur de Ximénès avoient envoyé de meilleurs

courriers que l'Œthiopien et avoient fait entendre au Roy que le mesme Ximénès, voulant par sa témérité et son zèle indiscret convertir en un moment au christianisme des hommes qui estoient nais, avoient vescu et la plus part vieilli dans la loy de Mahomet, avoit perdu le royaume de Grenade; que celuy-là estoit incapable du ministère de l'Estat, qui ne sçait faire gouster aux peuples nouvellement conquis autres douceurs du nouveau gouvernement que ses caprices et ses violences. Ferdinand les creut d'abord, et sçachant que la Reyne, sa femme, avoit introduit Ximénès dans la cour et avoit exalté sa conduite, l'alla trouver dans sa chambre, et tout en colère luy dit ces paroles : « Voilà doncques, Madame, les triomphes de nos ancestres et les nostres, acquis par le sang de la noblesse d'Espagne, renversez en un moment par l'opiniastreté et la folie de vostre Ximénès ! »

Adverti par ses amis de ce qui se passoit à la cour contre luy, et de la négligence de l'Œthiopien, Ximénès recogneut la faute qu'il avoit faite de commettre une affaire de telle importance à l'yvrognerie d'un brutal, et résolut dès lors de n'envoyer jamais courrier en pareilles occurrences, qui ne fut honneste homme; ce qu'il fit depuis, honorant et comblant de présens tous ceux qu'il envoyoit pour des affaires de conséquence[1]. Mais, pour remédier à ce désordre, il

[1] On verra cependant plus loin que Ximénès s'est trompé une seconde fois dans le choix d'un messager.

depescha à Séville, vers les Roys, François Ruys, son compagnon de religion, qui déduisit à Leurs Majestez les motifs de la révolte de Grenade et les remèdes que Ximénès y avoit apportés. Le bon estat de ce royaume adoucit le courrous de Ferdinand, esteignit la haine conceüe contre Ximénès, et obligea le Roy de le remercier par ses lettres de la grande despence qu'il avoit faite à Grenade pour appaiser les peuples, et du péril auquel il s'estoit exposé pour sauver les villes. L'homme d'Estat qui travaille avec intégrité doit vaincre par ses bonnes actions et par sa patience l'envie et les calomnies de ses ennemis, car n'estant point fondées sur la vérité, elles se dissipent comme de vains nuages du mensonge.

Les veilles et les travaux souffers à Grenade pour esteindre cette révolte [1] avoient destruit la santé de Ximénès et l'avoient affligé de plusieurs incommoditez qui s'estoient réduites à une fièvre étique, sans que les médecins y peussent donner remède [2]. Une

[1] Cette révolte, dont la première cause fut une querelle survenue dans le faubourg appelé *Albaycin*, entre quelques Maures et Salzedo, maître d'hôtel de l'Archevêque, dura dix jours et menaça plus d'une fois la vie de Ximénès, qui fut heureusement protégé par le comte de Tendille, Gouverneur de l'Alhambra.

[2] Le Roi et la Reine l'allèrent voir plusieurs fois. La Reine ayant remarqué que le palais était sur une hauteur et l'appartement qu'on avait donné à l'Archevêque fort ouvert et fort élevé, craignit que l'air ne fût trop vif pour un homme si faible et si frêle. Après avoir communiqué sa crainte aux médecins de Ximénès, elle le fit transporter

vieille femme moresque, envoyée par une autre moresque qu'il avoit convertie, le vint trouver, luy demanda permission de guérir sa fièvre; elle l'obtint, usa d'onguents et de certaines paroles qu'elle récitoit, et en huit jours le remit en son entière santé. Cela luy donna moyen d'aller à Tolède saluer la princesse Jeanne, fille et héritière de Ferdinand et d'Isabelle, ensemble Philippe d'Austriche, son mary, fils de l'empereur Maximilian, qui estoient nouvellement venus en Espagne, et de revoir dans Alcala le collége qu'il y faisoit bastir comme un superbe temple des Muses.

L'amour des lettres estoit inséparable de sa vie, en telle sorte que l'année mil cinq cens et deux il entreprint de faire travailler à ses despens, dans la mesme ville, à l'explication et à l'impression de la saincte Bible, en langues latine, grecque, hébraïque et chaldée, par des hommes très-sçavants [1]. Pour ce faire, il fit achepter les manuscripts et imprimer les plus corrects de la mesme bible en ces langues; sept

au Xénéraliffe, maison de plaisance hors de l'Alhambra, que les Rois de Grenade avaient fait bâtir pour aller jouir, pendant le printemps, des plaisirs de la campagne et de la pureté de l'air. (Eug. de Roblès.)

[1] *Démétrius de Crète*, *Antoine de Nébrissa*, *Lopès Astuniga*, *Fernand Pintian*, professeurs de langues grecque et latine; *Alphonse* médecin d'Alcala; *Paul Coronel* et *Alphonse Zamora*, très-versés dans les lettres hébraïques. « Hâtez-vous, mes amis, leur disait-il sans » cesse, de peur que je ne vous manque, ou que vous ne veniez à me » manquer; vous avez besoin d'une protection comme la mienne, et » j'ai besoin d'un secours comme le vôtre. »

exemplaires hébreux luy coustèrent quatre mille escus; les manuscripts latins et grecs, anciens de huict cens ans, se montèrent à des sommes plus grandes, et la despence employée à la nourriture et aux salaires des professeurs en ces quatre langues, aux correcteurs et aux imprimeurs, par l'espace de quinze années, fut immense. Son intention estoit d'instruire les prestres aux véritez des deux testamens, et de laisser à l'Église ces belles lumières des sainctes Escritures, comme si son esprit eust préveu que quelques années après la perfection de cet ouvrage, viendroient des hérétiques attaquer la pureté de la doctrine chrestienne par la fausse interprétation de l'Escriture, et que, contre leur malice, ceste impression, qui les avoit devancez, fourniroit de puissantes armes.

Ce grand et pénible ouvrage estant parachevé [1], lorsque l'imprimeur en présenta à Ximénès le premier exemplaire, ce personnage levant de joye les

[1] Il le dédia à Léon X, soit pour lui témoigner sa reconnaissance d'avoir concouru à l'accomplissement de cette œuvre en lui communiquant tous les manuscrits de la Bibliothèque Vaticane, soit parce que tous les ouvrages qui regardent l'éclaircissement des Écritures ne peuvent être plus raisonnablement consacrés qu'au Souverain Pontife en qui réside l'autorité de l'Église chrétienne. L'Église n'est pas seulement redevable à Ximénès de la Bible polyglotte; il fit aussi imprimer à ses dépens des traités de piété et des histoires saintes; enfin il fit faire une édition sur vélin des livres de chant et de musique sacrée, qu'il distribua à toutes les paroisses de son diocèse.

(Eug. Roblès. — Gomez.)

yeux et les mains au ciel, s'escria en cette sorte : « Mon Dieu, je vous rends grâces immortelles de ce » qu'il vous a pleu conduire à bon succez un ouvrage » que j'ay si ardemment désiré. » Puis se retournant vers ses plus familiers domestiques, leur dit ces paroles : « Il est vray, mes amis, que Dieu m'a fait la » grâce de travailler assez heureusement pour l'Estat » en de grandes et importantes affaires; mais de tout » cela il n'y a rien de quoy vous vous devriez con- » jouir avec moy comme de cette impression et expli- » cation de la Bible en quatre langues. » Son dessein estoit encore de faire travailler aux œuvres d'Aristote, les faire traduire et les orner selon la dignité du sujet. Certes, s'il fit revivre les lettres, il est bien raisonnable qu'elles le fassent revivre et donnent l'immortalité à son nom; car celuy qui travaille pour elles en reçoit cet auguste privilége de ne mourir point.

Presque en ce mesme temps, Jeanne, héritière d'Espagne, enfanta dans Alcala Ferdinand, son second fils. Ximénès print cette occasion pour la gloire de son collége, et, en faveur de cette naissance, obtint à cette ville-là, qu'il avoit rendue le domicile des lettres, exemption des tailles et de toutes sortes d'impositions. Les habitants d'Alcala gardent encores aujourd'huy, en mémoire de cette grâce, le berceau et les langes de ce prince; mais ils bénissent le nom de Ximénès qui leur procura ce bien.

Le mesme jour, comme le prélat fut sorti de son logis, il rencontra les officiers de la Justice qui menoient un criminel au gibet; il les fit arrester et donna grâce à ce misérable, disant que cette action, qui estoit au-dessus de son authorité, devoit être permise à sa dignité, s'il empeschoit que ce jour d'allégresse à toute l'Espagne ne fut funeste à personne dans Alcala.

Lors il institua à ses despens un collége pour les filles d'honneste famille que la pauvreté tenoit dans l'ignorance, et fit bastir conjoinctement à ce collége un monastère de religieuses pour celles qui voudroient vivre hors du monde [1]. Aucune pourtant n'y entroit que volontairement; car, à celles qui vouloient demeurer dans le monde avec les vertus qu'il leur avoit fait apprendre, il donnoit une dot honorable et les marioit selon leur condition.

Ces œuvres de piété et la guerre contre les infidelles estoient le thrésor où ses pensées accumuloient les richesses que la fortune ne peut faire périr. Estant à Médina, Hierosme Vianelli, Vénitien, lui présenta un diamant qui estoit à vendre pour le prix de cinq mille escus, ce qui estoit bien au-dessous de sa valeur, et le pressoit de l'achepter. Il estima

[1] Cette maison fut fondée, en 1504, sous le patronage de sainte Isabelle; elle acquit une telle célébrité, grâce à l'austère surveillance et aux sages règlements du vertueux prélat, que les filles de qualité de la ville, lorsqu'elles avaient perdu leurs parents, se retiraient dans cette communauté en attendant l'époque de leur mariage.

la netteté et l'esclat de cette pierre précieuse : « mais, » dit-il, je puis bien mieux employer cet argent; en » une nécessité pressante, j'en puis secourir cinq » mille soldats en leur donnant à chacun un escu; » car alors il levoit une armée pour la guerre d'Afrique.

CHAPITRE TROISIÈME.

Mort de la Reine Isabelle. — Ximénès institué son exécuteur testamentaire. — Philippe et Jeanne rentrent en Espagne. — Philippe dispute la régence à son beau-père. — Entrevue des deux rois à Sanabria. — Ximénès déchire un acte royal préjudiciable à l'État. — Mort de Philippe. — Ximénès est élu régent. — Folie de la Reine Jeanne. — Ximénès est fait Cardinal et Grand Inquisiteur d'Espagne. — Splendeur du collége d'Alcala.

En cette mesme année qu'on comptoit mil cinq cens et cinq, l'Espagne souffrit une notable perte par la mort de la Reyne Isabelle [1], princesse des plus illustres de son siècle, qui avoit adjousté à sa naissance royale les acquisitions des grandes vertus dont elle portoit aussi dignement les couronnes que légitimement le diadème d'Espagne. Elle fut princesse sçavante, pieuse et généreuse au delà les qualitez de son sexe [2]. Elle fit Ximénès exécuteur de son testa-

[1] Isabelle a fait châtier les hérétiques, chassé les juifs, vaincu et converti les Maures, rétabli, par le choix qu'elle fit de bons juges et de bons évêques, la justice et les bonnes mœurs, et rendu la vie aux lettres en Espagne. (Mariana, l. 25, c. 18.)

[2] Mariana rapporte que Ferdinand étant à peu près illettré (il était capable tout au plus d'écrire lisiblement son nom), la Reine apprit le latin pour lui servir d'interprète au besoin. Elle professait un si grand amour pour les lettres, qu'elle ordonna à Pierre Martyr, qu'elle avait fait doyen du chapitre de Grenade, d'ouvrir une académie

ment [1], ayant recogneu en luy les éminences d'une rare conduite dans une singulière probité qui le rendoit si vénérable dans l'Estat, que jamais ministre n'y a receu tant d'honneur de son vivant ni tant de souvenir après sa mort. Toutes les fois qu'il alloit vers le Roy Ferdinand, son maistre, le Roy sortoit de sa chambre et alloit au-devant de luy; ce qu'il faisoit encores pour l'accompagner quand il en sortoit; ne s'asseyoit point qu'on n'eust donné un siége à Ximénès, tant les grandes vertus sont puissantes que d'obliger les sceptres du monde à les révérer [2]. Certes, le ministre d'Estat qui est prudent, sage, généreux, qui a pour but de ses travaux la gloire de son maistre et la félicité des peuples, doit être surnommé le bon génie de l'Estat, et comme tel honoré d'un chacun.

La mort d'Isabelle fit naistre en Espagne des su-

de grammaire et de belles-lettres, où elle envoyait à certaines heures tous les jeunes seigneurs de sa cour. Une fièvre lente, suivie d'une hydropisie, enlevèrent à l'Espagne cette grande reine. Lorsque l'Archevêque de Tolède apprit la mort d'Isabelle, dit Gomez, il ne put retenir ses larmes et s'écria : « L'Espagne vient de perdre une Reine » qu'elle ne peut assez pleurer! »

[1] Elle lui avait adjoint le Roi, Antoine Fonseca, Jean de Vélasco, D. Diego Deça, archevêque de Séville, et Jean Lopez de Saragosse, secrétaire de ses commandements.

[2] Ferdinand poussa plus loin encore son respect pour Ximénès. Un jour que le Roi alla lui rendre visite, l'Archevêque reposait un peu après son dîner. Don Diégo de Ayala, chanoine de l'église cathédrale de Tolède, voulut l'éveiller, mais le Roi s'y opposa et se retira en disant : « Laissez-le dormir; je reviendrai à une heure plus op» portune. » (Gomez.)

jets à Ximénès de bien servir Ferdinand et de donner de nouvelles preuves de sa grande conduite. Isabelle, Reyne de Castille, avait par son testament institué Ferdinand, son mary, qui n'estoit que Roy d'Arragon, administrateur général du royaume de Castille. Philippe, son gendre, mary, comme nous avons dit, de l'unique héritière de ce royaume-là, avoit un autre sentiment; et, à la suscitation de quelques Grands d'Espagne, et encores estant soutenu de l'amitié des François, faisoit dessein de déthrôner son beau-père, et d'entrer dans la possession de la Castille comme dans l'héritage de sa femme. Il estoit pour lors en Flandre avec Jeanne, à qui Ximénès avoit donné des hommes fidelles : par leur moyen, elle l'advertit des desseins de son mary, qui vouloit troubler l'Espagne, ensemble du mauvais traitement qu'il luy faisoit; car l'amour des dames flamandes avoit divisé le mary et la femme et jetté dans leurs esprits la jalousie et la haine. Jeanne escrit à son père les menées de Philippe pour le jetter hors de la Castille, contre le testament de la Reyne, sa mère. Philippe surprend Lopez Conchillo, l'un des ambassadeurs de Ferdinand, chargé de ses lettres, et, sans avoir respect à sa personne, le fait mettre en prison[1].

[1] Si l'on en croit Pierre Martyr, Philippe fit enfermer Lopez Conchillo dans un cachot si noir, si étouffant et si humide, qu'il perdit tous ses cheveux en une nuit; il éloigna de Jeanne tous les Espagnols qui la servaient et fit placer des gardes à toutes les portes de ses appartements, afin que personne n'y entrât.

Ximénès adverti de ces menées et de ces violences, advise aux moyens d'y remédier pour le service du Roy Ferdinand; il sçait aussi que Philippe fait négotier avec la France pour son appuy contre son beau-père; il le prévient, conseille Ferdinand de s'allier estroitement de ce costé-là, et d'espouser Germaine de Foix, niepce du Roi Louis douziesme [1]. Ce mariage fut accompli, et Philippe, se trouvant surprins et abandonné par l'endroit duquel il espéroit assistance, fut contrainct de s'accommoder avec Ferdinand et luy accorder l'administration du Royaume de Castille; il voulut seulement se réserver que par honneur on mettroit dans les lettres patentes son nom et celui de sa femme avec le nom de Ferdinand.

Cet accord donna le calme aux affaires d'Espagne, mais non pas durable. Philippe y vint avec Jeanne, sa femme [2], visita les villes du Royaume et s'y promena en maistre, sans voir Ferdinand, ny permettre que sa fille le veid. Ferdinand, quoyque beau-père, se met en peine pour le voir et le suit; Philippe le fuit jusques à ce que la prudence de Ximénès les fit

[1] Zurita (t. 4, liv. 50 et 84) rapporte que Ferdinand avait promis par serment à la Reine Isabelle, quelques instants avant sa mort, de ne jamais se remarier.

[2] Philippe et Jeanne débarquèrent sur la côte de Galice, au port de Coruña; ils devaient de là se rendre à Compostelle, où Ferdinand irait les rejoindre; mais les Grands d'Espagne eurent le temps de persuader à Philippe que son beau-père n'était qu'un ambitieux usurpateur, « qu'il était dans ses États, et qu'il n'avait besoin ni du conseil » ni de l'autorité d'un autre pour les gouverner. » (MARIANA.)

joindre tous deux et les fit voir ensemble. Mais Philippe, poussé par les Grands de l'Estat, désireux de nouveautez et envieux de l'authorité de Ximénès, parut en cette entreveue en vainqueur et en triomphant, plustôt qu'en estat de gendre de celuy qu'il devoit voir. Il marchoit avec six mille hommes de guerre; Ferdinand n'avoit pour tout que deux cens hommes, montés sur des mules, qui estoient sa maison et sa suite.

Cette fougue flamande n'eust pourtant point de durée; les sages advis de Ximénès l'appaisèrent. Il fut trouver Philippe à Burgos et luy remonstra le tort qu'il se faisoit de semer la division dans l'Estat qui lui appartenoit; « que porter les armes dans » l'Espagne estoit attaquer sa maison propre; que » Ferdinand n'avoit l'administration de la Castille » que pour la luy conserver, voire l'accroistre; que » les conseils qu'on luy avoit donnez alloient à sa » ruine; que Don Jean Manuel, qui estoit le premier » et le plus confident de ses conseillers, estoit interessé et semoit la discorde entre luy et son beau» père pour en profiter; que pour son bien, il le » devoit esloigner par un honneste employ, » et luy proposa pour cet homme l'ambassade de Rome; car esloigner d'un Roy un favori pernicieux à l'Estat, c'est délivrer un malade de la fièvre.

Parce que cette entreveue des deux Roys est une pièce notable dans cette histoire, il m'a semblé né-

cessaire d'en déduire icy les particularités plus considérables. Philippe, doncques, allant rencontrer Ferdinand, avoit à sa main droite Ximénès qui l'estoit allé trouver à Burgos, comme nous venons de dire, et à sa main gauche Don Jean Manuel, son favori et son Contador-Mayor ou son Grand-Thrésorier. Ses courtisans estoient en armes et montés en équipage de guerre; ceux de Ferdinand n'avoient que la cape et l'espée, montés sur des mules, en équipage de paix; les principaux l'avoient abandonné pour se joindre à Philippe : à la Cour, les hommes adorent le soleil levant. Ferdinand, ayant rencontré la troupe de son gendre, fit halte sur un petit tertre pour la laisser passer; ce lieu servit à son esprit, qui estoit des plus advisés de son siècle [1], de sujet de contemplation sur la desloyauté de la cour. Il avoit à dessein prins ce poste en un lieu estroit, où de nécessité devoient passer devant luy tous ceux qui l'avoient abandonné pour aller vers Philippe. Le premier d'entr'eux qui s'y présenta fut le duc de Najar, la cuirasse sur le dos, monté sur un genet [2] d'Espagne, comme pour le jour d'une bataille; un page portoit sa lance, et un de ses capitaines menoit après lui une troupe de gens d'armes. Ferdinand luy dit : « Duc, vous voilà en estat de combattre; vous vous

[1] Plusieurs historiens, et entre autres Garnier, continuateur de Velly, ont donné à ce prince le surnom de *Fourbe heureux*.

[2] Cheval entier.

» estes tousjours picqué de Capitaine! » Le duc respondit : « C'est pour servir le Roy notre seigneur et » Vostre Majesté. » Après celuy-cy, passa Garcia de la Vega, seigneur de Cuerva, qui avoit esté ambassadeur de Ferdinand à Rome et avoit eu grande part en ses faveurs. Ferdinand, qui sçavoit au dernier point la dissimulation qu'on appelle l'art de régner, l'embrassa, et sentant qu'il estoit armé sous sa roupille [1], ce qui paroissoit aussi par la grosse taille que les armes luy faisoient, il luy dit : « Garcia, vous » n'estiés pas si gros ces jours passés; vous estes » engraissé en peu de temps! » Ces embrassades et ces courtoisies estoient de sensibles reproches à l'âme de ces ingrats; et Ferdinand eut alors l'expérience que si la bonne fortune de la cour a peu de vrays amis, la mauvaise en a bien moins.

D'aussi loing que Philippe veid Ferdinand, il voulut mettre pied à terre; mais Ferdinand piqua sa mule et le pria de ne descendre pas. Philippe, qui avoit le chapeau au poing, luy demanda la main pour la baiser; alors Ferdinand l'embrassa. Il n'y avoit point sur tout ce chemin-là aucune maison propre pour la conférence de ces deux Roys, tant l'Espagne est abondante en chasteaux et en belles maisons champestres; ils furent contraints d'aller dans un hermitage [2] pour s'entretenir. Quand ils y furent entrés,

[1] Espèce de casaque.
[2] Appelé Sanabria.

Ximénès les suivit; de mesme fit le favori de Philippe, Don Jean Manuel. Ximénès le voyant entrer, luy dit : « Seigneur Don Jean, Leurs Majestés se veulent entretenir, faisons leur place; je » veux estre le portier et garder à cette fois la » porte. » Manuel sortit avec quelque desplaisir; Ximénès rentra et ferma la porte, puis s'alla asseoir avec les Roys.

L'entretien de ces deux princes consiste tout aux conseils que le Roy Ferdinand donna à Philippe son gendre, qui furent en ce sens : « Le faix de la cou» ronne est si pesant, mon fils, qu'un bon Roy ne le » peut soustenir sans ayde, et le gouvernement des » peuples demande des soins et des travaux si con» tinuels, qu'un prince a besoin d'estre soulagé par » des hommes fidelles et capables des affaires pu» bliques; mais en cecy le malheur des Roys est re» marquable qu'ils en treuvent peu qui travaillent » plus pour l'Estat que pour eux, et qui soient plus » touchés de l'honneur de leur maistre que de leur » intérest particulier. Prenez garde, mon fils, de ne » rien accorder aux hommes que vous honorés de » vostre bienveillance et que le vulgaire appelle fa» voris, qui soit au préjudice des peuples sur qui » Dieu vous a donné l'authorité souveraine et dont » vous devez bien user et luy en rendre compte un » jour dans la rigueur de ses jugemens; et vous sou» venés que, non sans sujet, on appelle tels hommes

» sangsues de la Cour et pendans d'oreille du Prince,
» ingrats à qui leur fait du bien : l'avarice insatiable,
» la lasche flaterie et la mescognoissance dont ils
» sont entachés, leur ont fait donner ces noms. Vous
» voyant jeune et non encores expérimenté au gou-
» vernement d'un royaume, j'avois fait dessein de
» vous ayder moy-mesme; mais puisque les Grands
» de Castille vous ont persuadé le contraire, je me
» retire pour régir les Estats qui sont sous les cou-
» ronnes que Dieu m'a données. Mais ce ne sera pas
» sans supplier sa majesté divine de vous donner la
» grâce et les forces nécessaires aux grands Roys.
» Tandis que je seray esloigné de vous, je vous laisse
» un autre père qui ne vous sera pas moins utile que
» moy-mesme si j'y estois en personne : c'est mon-
» sieur l'archevêque de Tolède, qui est icy présent.
» Les tesmoignages que j'ay de sa fidélité et de sa
» grande expérience me font vous asseurer qu'un Roy
» ne peut faire naufrage dans le gouvernement d'un
» Estat tandis qu'il en tiendra le timon[1]. Croyés ses
» sages conseils et recueillés les mesmes fruicts de
» sa conduite qui ont donné à mon nom et à celuy
» de la Reyne Isabelle la réputation et la gloire
» d'avoir heureusement gouverné l'Espagne, et aux
» peuples qui l'habitent la félicité dont ils jouyssent. »

[1] L'Archevêque de Tolède était sujet du roi de Castille et faisait partie des Conseillers de la Couronne : c'est en cette qualité que Ximénès devint ministre du Roi Philippe.

Après cette entreveue, les deux Roys se séparèrent[1] : Philippe alla disner à Bimo, Ferdinand à Remesal et Ximénès à Requête, trois hameaux à demi-lieue de cet hermitage. Mais Philippe fut le mieux partagé des deux Roys en cette journée ; l'entretien de Ferdinand luy fut un festin royal avant le disner ; car les sages advis sur la conduite d'un royaume sont les véritables aliments de l'esprit du Prince.

Les affaires de la Castille furent alors conduites selon la passion du grand thrésorier Don Jean Manuel, favory de Philippe, et le revenu du royaume, qui est le sang du peuple, estoit dissipé par luy-mesme ; ce dont Ximénès concevoit de mortels desplaisirs. Un jour, Bertrand de Salto, l'un des thrésoriers du Roy, qui avoit auparavant traicté d'affaires avec Ximénès, vint à luy, par respect et par habitude, luy faire entendre que le Roy, par le conseil de don Jean Manuel, avoit affermé pour dix ans à certain prix le revenu des soyes de Grenade, et le mesme Salto en avoit les baux en main prest à les deslivrer. Ximénès les leut, et y remarquant le notable intérest qu'on y faisoit souffrir au Roy, les deschira et en donna les pièces à un page de sa chambre qui estoit derrière luy : elles sont gardées encores

[1] Sans que Ferdinand eût osé demander à son gendre de voir sa fille, et sans que celui-ci le lui eût offert. On peut juger par là du degré de sincérité de leur réconciliation ; ils se prodiguèrent cependant mille témoignages d'amitié devant les courtisans. (Zurita.)

aujourd'huy dans les archives d'Alcala pour marque de la courageuse liberté de ce ministre ; puis se tournant vers le thrésorier, luy dit : « Salto, si vous » n'estiés de mes amis, le Roy vous feroit trencher » la teste : osez-vous bien faire des expéditions si » préjudiciables à l'Estat? » Il s'en alla au Palais, advertit Philippe de ce désordre, et l'obligea de confesser qu'on l'avoit surpris [1]. Ce prince commençoit à gouster l'excellence des conseils de Ximénès et prenoit une ferme résolution de mieux vivre à l'advenir avec Ferdinand ; mais une grande maladie le surprenant alors, luy fit achever sa vie et ses inquiétudes [2].

Ferdinand estoit desjà parti pour aller au royaume de Naples, son nouveau conquest. Les Grands d'Es-

[1] Dans moins d'une année de règne, Philippe le Beau avait tellement dissipé ses finances, qu'elles étaient insuffisantes même pour fournir au train de sa maison. Louis Marlian, de Milan, son médecin et son conseiller, qui depuis fut Évêque de Tuy, lui avait ouï dire : « Malheureux que je suis ! Quand je n'étais que Comte de Flandre, » j'avais de quoi vivre avec splendeur et je pouvais largement donner ; » maintenant que je suis devenu le plus grand Roi du monde, je n'ai » plus de quoi vivre ! » (Pierre Martyr.)

[2] Eugène de Roblès raconte ainsi la mort de ce prince : A la suite d'une fête donnée par D. Manuel, nommé gouverneur de Burgos, le Roi, au sortir de table, monta plusieurs chevaux, joua assez longtemps à la paume, et tout échauffé qu'il était but une aiguière d'eau fraîche. La nuit, la fièvre et une forte douleur de côté se déclarèrent, et le troisième jour on reconnut qu'il était en danger. Le docteur Yanguas voulait le saigner, mais les médecins flamands s'y étant opposés, Philippe expira le 25 septembre 1506, à l'âge de 28 ans.

pagne s'assemblèrent dans la chambre de Ximénès [1] pour consulter sur le gouvernement de la Castille, où diverses opinions furent proposées avec ardeur. Le Connestable, l'Admiral et le duc d'Albe estoient d'advis qu'on envoyast en diligence vers le Roy Ferdinand qui estoit en mer, le supplier de revenir en Espagne en prendre le gouvernement. Le comte de Bénévent, le marquis de Villena, le duc de l'Infantade et le duc de Najar contredisoient cet advis avec tant de passion qu'ils en vindrent aux grosses paroles avec ceux qui le proposojent. Ximénès, qui jusques alors s'estoit teu pour mieux recognoistre les intentions des uns et des autres, parla pour détourner le péril que ce divorce pouvoit apporter dans l'Estat, et, pour mieux amuser la passion de ces quatre derniers et destourner leur dessein de brouiller, leur dict : « Messieurs, il y a plus de quarante ans que le » Roy Ferdinand gouverne ces royaumes; il est temps » maintenant qu'il régisse les siens, puisque Dieu a » donné à la Castille des hommes qui la sçauront bien » gouverner et en rendre bon compte. » Alors l'assemblée d'un commun consentement, esleut gouver-

[1] A ce conseil assistèrent : le Connétable, l'Amirante, le comte de Bénévent, le marquis de Villena, le duc de l'Infantado, les ducs d'Albe et de Najare, le comte de Fuensalida, le marquis de Denia, avec D. Jean Manuel et Antoine Fonseca, les deux Grands-Trésoriers de Castille. Plusieurs autres personnages de la noblesse, que les historiens ne nomment pas, y prirent aussi place. La délibération dura depuis midi jusqu'à minuit (MARIANA.)

neurs de l'Estat, gardiens de la Reyne, et tuteurs du prince Charles, qui despuis fut Charles-Quint, Ximénès, le Connestable de Castille et le duc de Najar, comme un triumvirat. Ximénès en advertit Ferdinand, et, croyant qu'il fut encore à Barcelone sur son partement, le supplia de revenir en Castille. Le courrier trouva le Roy à l'isle d'Isbice [1], lequel ayant desjà donné à l'Italie l'advis de son voyage, creut qu'il le devoit achever; mais plustost la passion qu'il avoit d'oster Gonzalve de Naples, qui estoit le sujet de son voyage, ne luy permettoit pas de rebrousser chemin; il escrivit à Ximénès de gouverner cependant l'Espagne avec la mesme fidélité et la mesme probité qu'il avoit tousjours recogneues en luy.

Ximénès print seul le timon du pouvoir, et nonobstant les résolutions de l'assemblée que nous avons dite, fut par le Conseil Royal esleu seul gardien de l'Estat, de la Reyne et de l'Infant Charles. Aussi, il se mit en ordre de gouverneur du royaume. Il arma et mit sur pieds des régiments d'infanterie et de cavalerie pour la garde des Princes et pour la sienne. Les Grands d'Espagne, estonnez de voir un homme nourri dans le cloistre recourir aux armes et à la force pour authoriser sa conduite, l'en blasmèrent et accusèrent son esprit de légèreté; mais luy qui sçavoit combien il estoit important de donner

[1] Iviça.

de la crainte aux factieux et d'avoir la force en main pour arrester leurs nouveautez, les laissa dire et continua son dessein.

La Reyne Jeanne estoit troublée d'esprit, accident qui luy estoit arrivé par les travaux de ses couches, ou plustost, disoit-on, par les sortiléges et le poison que luy avoit fait donner une dame flamande, maistresse de Philippe, son mary [1]. Ce deffaut la faisoit aller errante par la campagne; elle quitta Burgos et s'en alla toute enceinte qu'elle estoit au bourg de Benfetriale, où elle enfanta Catherine, princesse posthume, qui fut après mariée au Roy de Portugal. Pendant cet accouchement, les citoyens de Médine avoient prins les armes, et s'estant mi-partis en deux factions, avoient porté la ville sur le bord de sa perte. La province de Grenade estoit aussi en armes, et les

[1] C'est en 1503 que Jeanne donna les premières marques de folie. Philippe, son mari, était en Flandre; tourmentée par la jalousie, elle voulut aller le rejoindre pour l'arracher aux séductions des dames flamandes. Raisons, prières, rien ne pouvait la détourner de ce dessein; on fut obligé pour la retenir de faire lever le pont-levis du château. Un matin, elle parvint à se soustraire à la garde des personnes qui l'entouraient, et sortit à pied et en déshabillé sans savoir où elle allait. C'est en vain que sa dame d'honneur par ses prières et ses larmes, et son confesseur par ses avis, essayèrent de la faire rentrer au château; refusant de manger et de s'habiller, elle passa un jour et une nuit tristement appuyée sur une barrière. Elle obtint enfin d'aller en Flandre : là, elle s'aperçut que son mari, amoureux d'une des filles qu'elle avait amenées d'Espagne, était surtout touché de la beauté de ses cheveux; elle la fit raser sur-le-champ. Depuis, sa raison s'altéra complétement. (GOMEZ. — PIERRE MARTYR.)

gens de guerre qui gardoient la coste de la mer n'estant pas payez de leurs monstres, de gardiens estoient devenus ennemis assaillants. Ximénès, par sa prudence, appaisa les uns, contenta les autres, et donna le calme partout; mais luy-mesme fut dans les inquiétudes. La Reyne estant relevée de ses couches, non pas de la perte de son esprit, le traînoit à sa suite par la campagne avec de grandes incommoditez qu'elle luy faisoit souffrir, en un âge qui avoit plus besoin de repos que des fatigues de la cour. Cette princesse ne vouloit plus loger qu'emmi les champs dans des méteries avec toute la cour. Ximénès luy remonstroit l'incommodité que ce luy estoit à elle-mesme, et le désordre dans lequel elle jettoit la cour faute de logemens. Elle luy respondoit qu'une vefve ne devoit point entrer aux villes, mais seulement vivre par les champs. D'une méterie elle passoit à une autre ou dans quelque meschant hameau, faisant encores porter avec elle le corps embaumé du Roy Philippe, son mary, pour jouir de luy sans luy-mesme, ne l'ayant peu posséder de son vivant; et, en quelque lieu qu'elle arrivât, le faisoit porter à l'église de la paroisse, où des gardes veilloient continuellement autour du cercueil afin qu'aucune femme n'en approchât, estant jalouse jusques à ce point là d'un corps privé de vie, et autant incapable de donner alors cette passion qu'il l'avoit esté de son vivant, quand il possédoit ces naturelles beautés et estoit

doué d'une bonté si excellente qui le faisoient aymer des hommes et désirer des dames. Cette princesse affolée de l'amour d'un mort le traîna tousjours avec elle par la campagne jusques au retour d'Italie du Roy Ferdinand, son père, qui le luy fit enlever de nuict et le fit enterrer à cachettes. Les fréquens voyages de cette Reyne ne se faisoient que de nuict aux flambeaux, d'où arrivoient plusieurs inconvéniens, comme des maladies à ceux de la suite, des pertes de bagages et des cheutes des gens de cheval. Ximénès se jetta à ses pieds et la supplia à genoux de vouloir au moins aller de jour, puisqu'elle estoit résolue de rendre la cour champestre; elle demeura constante en sa folie, et luy respondit qu'une femme ayant perdu son mary, qui estoit son soleil, devoit fuir la lumière du soleil du monde et n'aller que de nuict [1]. Certes, comme l'art d'un sage pilote est

[1] Après la mort de son mari, la malheureuse Jeanne n'existait plus que par sa douleur. A presque toutes les questions qui lui étaient adressées, elle répondait : « Je ne puis plus que prier Dieu pour l'âme de mon mari. »

Voici en quels termes, Gomez, Zurita et Pierre Martyr parlent de la douleur et de la folie de l'infortunée Reine :

« A la ville comme dans l'intérieur de son palais, vêtue d'une large robe de drap noir, la tête presque entièrement voilée d'un grand bonnet noir, les mains cachées sous les manches de sa robe, enveloppée de la tête aux pieds d'un long voile noir, elle passait les jours et les nuits sans se plaindre et sans verser une larme. » (Gomez.)

« Le jour de la Toussaint, elle se rendit à la Chartreuse de Miraflores, et après avoir ouï vêpres et le sermon, ayant fait tirer du cer-

souvent inutile parmi la tempeste et la fureur des vents et des vagues, aussi la prudence et la conduite d'un ministre d'Estat travaillent en vain sur l'esprit des souverains qui sont incapables de bon conseil.

Durant les extravagances de la Reyne Jeanne, Ferdinand revint d'Italie avec Germaine de Foix, sa nouvelle épouse, et faisant chemin par mer, passa à Savonne pour voir le Roy Louys douziesme, oncle de sa femme. Il avoit pendant son séjour d'Italie obtenu du pape Jules second un chapeau de cardinal pour Ximénès, avec tiltre de cardinal d'Espagne, qualité que Pierre cardinal Friasio, sous Henry troisiesme, et depuis Pierre Gonzalve cardinal Mendosse, sous le mesme Ferdinand, avoient desjà portée. Pour plus grande démonstration de bienveillance, Ferdinand fit porter ce chapeau avec soy : c'estoit l'année mil cinq cens et sept, depuis laquelle, dans la suite de cette histoire, nous appellerons Ximénès du nom de cardinal.

Avec cette dignité, Ximénès eust celle d'Inquisi-

cueil le corps de son mari qui n'avait plus figure d'homme, elle le contempla et le toucha sans répandre une larme. » (Zurita.)

« Pendant qu'elle parcourait l'Espagne, suivant un char attelé de quatre chevaux, sur lequel elle avait fait placer le corps du Roi son mari, comme elle allait de Torquemada à Hornillos, ayant aperçu une abbaye, elle eût envie d'y loger et fit arrêter le convoi; mais en apprenant que c'était un monastère de filles, elle donna le signal du départ et continua son pèlerinage, tant elle était dominée par la jalousie. »

(Pierre Martyr.)

teur général de Castille ; car desjà l'inquisition estoit en grande authorité en Espagne, introduite par Ferdinand et Isabelle, l'année mil quatre cent septante sept, à cause du meslange des Maures avec les Chrestiens et de la superstition de ceux-là si avant enracinée dans le royaume. La rigueur de cette justice ecclésiastique donna de la terreur aux mauvais chrestiens; elle ne les rendit pas meilleurs, mais plus fins et plus hypocrites. Le cardinal Mendosse avoit avant luy le mesme office, et Thomas Torquemata, supérieur du couvent de Sainct-Dominique, à Ségovie, fut le premier qui le posséda.

Ces nouveaux honneurs ne changèrent point les mœurs de Ximénès; l'amour des lettres et l'advancement de la vertu tindrent tousjours la mesme place dans son esprit ; il acheva son collége d'Alcala [1], le régla sous la forme des bonnes loix, le peupla de professeurs sçavans qui devoient estre tirés de Paris, de Salamanque, de Valladolid, de Bologne et non d'ailleurs, l'enrichit de grands revenus [2], le meubla

[1] L'ouverture s'en fit par une procession solennelle à laquelle assista le Cardinal; il ordonna qu'on la renouvelât tous les ans « pour prier » Dieu qu'il bénît ses bonnes intentions, et pour lui offrir les fruits » qui reviendraient de la bonne éducation de la jeunesse. » (GOMEZ.)

[2] Non-seulement il enrichit le collége d'Alcala de revenus importants, mais il assura même l'avenir des professeurs; il obtint du pape Léon X que l'église collégiale de Saint-Just et du Saint-Pasteur serait annexée à l'Université et que les dix-sept canonicats de cette église appartiendraient à d'anciens professeurs. « J'ai donné à ces bonnes

d'une riche bibliothèque, et le rendit si parfait, que François Ier, Roy de France, passant par là lorsque le sort de la guerre lui fit esprouver que la bonne fortune n'est pas tousjours compagne de la valeur, et voyant cet admirable collége, dit que le cardinal Ximénès avoit achevé à lui seul un dessein digne d'un Roy, tandis que son Université de Paris estoit l'ouvrage de plusieurs Roys [1]. Charles-Quint, Roy d'Espagne et Empereur, estant un jour dans Alcala et dans l'église du collége pour y ouïr la messe, quitta le tapis et le carreau qu'on luy avoit préparés auprès du grand autel, et alla prendre place au chœur dans les siéges ordinaires où estoient les prestres du collége, la pluspart professeurs publics et tous sçavans hommes, disant qu'il ne vouloit pas perdre la gloire d'avoir esté assis ce jour-là parmi des hommes de grande doctrine, et parmi eux faire nombre dans le chœur. Tels sont les fruicts des travaux que les grands ministres employent pour la vertu et pour le bien public : les siècles à venir révèrent leur nom,

» gens, disait-il, de quoi dîner assez largement, mais il est juste, » afin qu'ils n'aient aucune inquiétude, de leur fournir aussi de quoi » souper. » (GOMEZ.)

[1] Ximénès avait fait construire dans son collége une infirmerie très-vaste et très-aérée, afin qu'il n'y eût jamais plusieurs malades dans une même chambre. Cette précaution sanitaire lui paraissait si essentielle que, les architectes ayant construit les salles de ce bâtiment trop étroites, il lui donna une autre destination et en fit élever un second dans une exposition et dans des conditions meilleures. (GOMEZ.)

les plus grands Roys du monde en admirent la gloire, et s'estiment honorez d'estre quelquefois au nombre de ceux qui possèdent les offices de lettres qu'ils ont fondez ; car la vertu est tousjours recognoissante et libérale envers ceux qui augmentent son règne.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Ximénès prépare une expédition contre les Maures d'Afrique. — Embarquement de l'armée à Malaga. — Prise de Mers-al-Kibir. — Nouvelle expédition dirigée contre Oran et commandée par le Cardinal. — Ximénès parvient à surmonter les obstacles que l'envie lui suscite. — Mutinerie de l'armée. — Embarquement de l'armée et du Cardinal à Carthagène.

Or, comme l'esprit de Ximénès estoit grand, aussi estoit-il capable de toutes choses; les estudes de la paix, les affaires de la guerre y trouvoient place, comme estant propre à toutes les deux. Pendant qu'il faisoit imprimer des livres, qu'il fondoit des monastères, faisoit bastir des colléges, les rentoit, les peuploit de régents et d'escoliers, il méditoit la guerre d'Afrique, et en son âme en formoit les desseins et en faisoit les préparatifs dans le repos et le calme de l'Estat; il levoit des gens de guerre, envoyoit des commissions et faisoit provision d'argent pour mieux asseurer l'Estat. Car il tenoit pour maxime que les esprits des hommes estans nais libres, ils ne souffrent point la servitude et l'empire d'autruy que par la force, et disoit souvent que jamais prince n'a esté redouté des estrangers, ny révéré des siens, qu'il

n'ait levé une armée et fait tous les préparatifs d'une guerre. Le désir d'estendre la religion chrestienne jusques dans l'Afrique et de délivrer l'Espagne des courses et ravages des pyrates de ce pays-là, qui venoient jusques dans ses ports enlever les vaisseaux des chrestiens, luy fit entreprendre une guerre de telle conséquence.

Alors estoit à la cour de Ferdinand un Vénitien appelé Hierosme Vianelli, personnage fort pratic aux voyages d'Afrique où il avoit souvent navigué, en sçavoit tous les ports et les endroits de la coste de plus facile abord [1]. Celui-cy sceut le dessein de

[1] Jérôme Vianelli était venu à Medina del Campo pour saluer les Rois catholiques; Isabelle, qui était à son lit de mort, consentit à recevoir le célèbre voyageur : c'est alors que Ximénès vit le Vénitien et qu'il conçut le dessein de s'éclairer de ses lumières pour mener à bonne fin le projet qu'il avait de jeter une expédition en Afrique.

Plusieurs historiens assurent à tort que ce projet fut inspiré à Ximénès par Vianelli : Ximénès le nourrissait depuis longtemps; dès qu'il eut entrée dans les conseils comme Archevêque de Tolède, il s'attacha à négocier entre le Roi Ferdinand, Manuel, Roi de Portugal, et Henri, Roi d'Angleterre, une ligue dont le but était la conquête de la Terre-Sainte. Petrus Quintanilla, *de Bello africano*, cite une lettre où le Roi de Portugal écrit au Cardinal : « Je joindrai volontiers » mes forces à celles du Roi Ferdinand, mon beau-père, espérant » que Dieu bénira nos armes, et qu'il exaucera les vœux d'un grand » Archevêque, qui n'a rien tant à cœur que d'abolir la secte de » Mahomet et de réduire tous les infidèles à reconnaître J.-C. Le » zèle que j'ai remarqué en vous pour cette expédition est une preuve » que Dieu la désire. Je compte plus sur vous que je ne ferais sur un » des plus puissants Rois de l'Europe; car, outre l'argent que vous » offrez si généreusement, l'autorité de votre caractère, votre vertu

Ximénès; il l'alla trouver, l'instruisit des advenues de la coste et particulièrement du grand port appellé Mers-al-Cabir, proche d'Oran, de telle estendue qu'il peut contenir une grande armée navale. Ximénès l'escouta, et le trouvant capable de servir à son dessein, le pria de le voir souvent et commanda à ses portiers que toutes les fois que Vianelli se présenteroit à eux, ils le fissent entrer, qu'il n'estoit point empesché pour luy. La difficulté d'avoir entrée chez les grands ministres d'Estat a tousjours esté dans la cour; elle les délivre d'une infinité d'importuns et les prive aussi de la cognoissance de beaucoup de personnes de mérite, lesquelles ne sçavent point prier les valets qu'ils leur permettent l'entrée. Mais les mesmes ministres manquent souvent d'hommes qui esloignent les uns de leur présence et y appellent les autres. Vianelli, doncques, par ce libre accez à Ximénès, va souvent vers luy et l'entretient de ce qu'il a veu en Afrique. Ximénès, pour mieux comprendre ce qu'il luy en dit, luy commande d'en faire une carte, mesme de la relever en cire. Par telles

» et votre présence que vous promettez à l'armée, assurent le succès ; » vos conseils seront d'un grand secours, et votre présence un puissant encouragement. Ce serait une grande joie pour les Rois chrétiens que de recevoir de votre main, après la victoire, le corps et le » sang de J.-C. sur le tombeau de J.-C. lui-même. »

L'arrivée de Philippe en Espagne et les différends survenus entre le pape Jules II et le Roi de France vinrent rompre cette ligue et retarder le projet de Ximénès.

représentations, il void une forteresse sur un rocher presque inaccessible, dont sur une tour reluisoit un fanal, non dissemblable au phare des Grecs, pour servir dans les ténèbres de la nuict de seure guide aux navires qui naviguent.

Ce rocher avoit d'un costé le port de Mers-al-Cabir, de l'autre la ville d'Oran, que les Maures appellent Guharan, c'est-à-dire lieu eslevé et exposé aux vents. Son éthymologie pourrait aussi descendre du grec; Oran en cette langue veut dire *voir*. Cette place eslevée fournit l'advantage d'une belle veue; c'estoit jadis un petit bourg, mais par la fréquentation et le commerce des marchands, il creut à la grandeur d'une ville contenant dans l'enclos de ses murs six mille maisons, plusieurs mosquées, plusieurs colléges, quelques hospitaux et grand nombre de bains publics. D'un costé, elle est mouillée des flots de la mer; de l'autre, elle a sa veue sur un grand nombre de vergers et de fontaines agréables, dont cette campagne est si belle et si riante qu'elle invite les hommes à venir prendre part à ses plaisirs et à ses délices.

Les cartes et les représentations de Vianelli apprennent à Ximénès qu'avant d'entreprendre sur l'Afrique, il se faut rendre maistre du port de Mers-al-Cabir, qui en est la plus seure entrée.

Ce dessein projeté pour le bien de la religion et pour la liberté d'Espagne, il en proposa l'exécution

au Roy Ferdinand et luy conseilla cette guerre qu'il luy fit voir utile et glorieuse par les raisons qu'il luy desduisit. Ferdinand luy respondit que l'advantage de la religion se retrouvant dans cette guerre, sans autre considération, le sien s'y trouvoit aussi tout entier comme inséparable de celuy-là ; qu'il ne tiendroit point à luy qu'un dessein si pieux ne fût exécuté ; mais qu'ayant fait de grandes despences aux guerres de Grenade et d'Italie, ses coffres estoient espuisez d'argent, et que de là cette guerre se trouveroit foible et sans nerf. Ximénès luy en offrit du sien et promit fournir les monstres et les vivres de son armée six mois durant : car ce prélat généreux avoit fait amas d'argent de l'espargne des grands revenus des bénéfices dont il jouissoit. Cela fit conclure la guerre d'Afrique. On prépare l'armée navale ; Diégo Fernand de Cordoue en est fait général ; il prend avec soy de vieux et expérimentez capitaines, entre autres Raymond Cardone, qui est fait vice-admiral de l'armée, et Diego de Vera, maistre de l'artillerie. Vianelli estoit le principal personnage de la troupe, comme le guide des autres.

Cette armée estant en ordre part de Malaga le cinquiesme de septembre, et environ le quinziesme arrive à Mers-al-Cabir. Les Maures advertis par leurs espions estoient sur la deffensive, attendans qu'elle parût.

Ils la voyent venir et vont au port pour lui empescher la descente. Le combat fut rude, mais quelque

résistance que sceussent faire ces Africains, les Espagnols font leur descente et vont assiéger la forteresse qui deffend le port : c'est la roche du phare dont nous avons parlé cy-devant, contenant un petit bourg assez peuplé; la mer l'environne de tous costés, excepté de celuy qui regarde le midy. Le Roy de Tremesen [1] envoya un secours de Maures et de Numides pour faire lever le siége; mais comme les Espagnols estoient les plus forts, ils les défirent. Ceux de la roche se deffendoient courageusement quand un accident rallentit leur courage : le capitaine de la garnison, homme de valeur et de créance parmi les siens, donnant ordre aux lieux où il en estoit besoin, alloit et venoit à l'entour des fortifications, quand une mousquetade partie des navires d'Espagne le renversa mort sur la place. La perte de cet homme estonna la garnison, qui parlementa et promit de se rendre si dans trois jours elle ne recevoit un plus grand secours du Roy de Tremesen. Les trois jours se passèrent sans qu'ils fussent secourus, ils en demandèrent encores trois autres, on les leur accorda; estans passez, les Maures receurent la composition qu'ils auroient la vie sauve, hommes, femmes, enfans, avec ce qu'ils pourroient porter sur leurs espaules, et ouvrirent leurs portes. Diego Fernand, homme de foy, voulut qu'on leur gardast cette composition, et, pour la faire observer, se tint luy-

[1] Tlemcen.

mesme à la porte de la forteresse par où sortoient les Maures portant sur leurs espaules ce qu'ils pouvoient de leurs biens. Un soldat, poussé d'amour et d'avarice, se jeta sur une femme africaine qui sortoit avec les autres, chargée des richesses de la fortune et de celles de la nature, qui obtiennent rarement sauf conduict parmi l'insolence du soldat, car elle estoit parfaitement belle et portoit sur elle les plus précieux de ses meubles. Celuy-cy la despouilla des unes, et, pour jouir des autres, la força. Diego le fist prendre et tout à l'heure le fist, en sa présence, tuer à coup de picques.

Ainsi les Espagnols furent maistres de cette forteresse cinquante jours après estre partis de Malaga, et envoyèrent en Espagne une galère porter à Ferdinand et à Ximénès les nouvelles agréables de leur victoire. Elles réjouirent toute la cour [1]. Ximénès en fit rendre grâces à Dieu par des prières de huict jours continuels; car, si les desseins de la guerre et les armées dépendent des Roys, Dieu seul est celuy qui donne les victoires.

La prinse de cette forteresse de Mers-al-Cabir apporta tant de terreur à ceux d'Oran, que plusieurs habitans quittèrent la ville et se retirèrent à Treme-

[1] D'autant plus qu'on avait été plus d'un mois sans recevoir de nouvelles de la flotte. Cette conquête ne coûta à l'Espagne que trois mille écus d'or; pareille somme fut employée tous les ans à la conserver.

sen. Mais quelque temps s'estant escoulé sans qu'Oran veid les armes espagnolles, ils prindrent résolution d'y retourner; et comme ils estoient en chemin et assez proche de la ville, ils rencontrèrent un Maure des plus qualifiez et des plus riches d'Oran, qui l'avoit abandonnée et se retiroit à Tremesen, faisant conduire avec soy un chameau chargé d'or. A la veue de ce chameau, ils s'en retournèrent à Tremesen et suivirent les richesses qui attirent les hommes partout où elles sont. Leur terreur pourtant fut panique, car les Espagnols manquans d'argent pour la guerre avoient un autre dessein. Diego Fernand choisit les meilleurs soldats pour la garnison de Mers-al-Cabir, et renvoya le reste de l'armée en Espagne, ne jugeant pas à propos d'attaquer Oran qu'il n'eust de plus grandes forces; car la ville estoit forte d'assiette, d'armes, d'hommes, et quasi inexpugnable.

Au retour de cette armée en Espagne, Pierre Lopez Horosco, homme de valeur et l'un des capitaines en cette guerre, fit présent à Ximénès d'un baston d'ébène parfaitement bien tourné et poli, qui estoit la marque de la souveraineté du Cady ou juge de la forteresse. Ximénès le porta quelques jours à la main et puis le dédia à son Académie d'Alcala, pour mémoire d'une victoire si importante, et avec grande raison; car, si les lettres font revivre les belles actions des hommes, il est bien juste de leur consacrer les trophées et les marques de telles actions.

Diego Fernand fut appelé en Espagne où, ayant esté bien receu du Roy et loué de Ximénès en présence de Sa Majesté, il receut les patentes du gouvernement de Mers-al-Cabir, comme l'ayant conquise par sa valeur et bonne conduite. Sa lieutenance fut donnée à Roderic Driasio, homme de grande valeur, que le Roy envoya en Afrique [1], et retint Diego Fernand à la cour.

Ce lieutenant ne fut pas plustost arrivé à Mers-al-Cabir qu'il fist cognoistre aux Maures de la coste ce qu'il valoit. Il faisoit tous les jours des courses sur eux et les despouilloit des richesses de la campagne, des bleds, des chevaux, des moutons. Ces hommes, outrés des maux qu'il leur faisoit souffrir, se résolurent ou de périr du tout, ou de le perdre. Ils luy dressèrent une embuscade : Driasio y ayant donné comme il estoit sorti sur eux, et se voyant le plus foible au milieu de ses ennemis qui luy avoient fermé le passage pour retourner à sa garnison, monstre sa vertu dans cette nécessité, et se resoult de mourir comme il avoit vescu, en vaillant homme, exhorte ses soldats de vendre leur vie à leurs ennemis et ne la donner point laschement; ils le croyent et le suivent; avec eux Roderic se fait chemin au travers des Maures, les bat, les deffait, les met en fuite et laisse à cette coste cet exemple mémorable de valeur et de force, dont le souvenir y est encores aujourd'huy :

[1] Avec cent chevaux et cinq cents fantassins. (GOMEZ.)

poursuivant le javelot à la main un Maure qui fuyoit à cheval, il luy darda le javelot ou l'hazegaye de telle roideur qu'il perça de mesme coup le cavalier d'outre en outre, l'arçon de la selle et le col du cheval. Les Maures ont depuis gardé ce proverbe parmi eux que, quand à la guerre la colère leur fait dire des imprécations les uns contre les autres, ils se disent celle-cy : « Que le coup du Capitaine de Mers-al-Cabir te puisse » frapper! »

Toutes ces choses arrivèrent avant la venue de Philippe en Espagne, et avant que Ximénès fût Cardinal : remises en ce lieu pour suivre sans interruption le récit des pièces de cette histoire.

Mais la mesme année que Ferdinand revint d'Italie et que Ximénès receut le Chapeau, les Maures, non encores domptez par la perte de Mers-al-Cabir, vindrent courir la coste d'Espagne et y prindrent un bourg fortifié, mirent au fil de l'espée les hommes, les femmes, les enfans; et, enflez de cette victoire à leur retour en Afrique, menacèrent Roderic de l'assiéger et le mettre en pièces dans sa forteresse.

Le Cardinal Ximénès, qui avoit en son esprit la continuation de la guerre d'Afrique, n'en voulut pas demeurer là; il fit dessein d'y aller en personne si le Roy Ferdinand n'y passoit luy-mesme, et en fit les ouvertures et les propositions au Conseil. Elles esveillèrent l'envie de ses ennemis et donnèrent à toute l'Espagne sujet de divers discours, selon les diverses

passions des hommes. Les Grands furent de contraire advis au sien dans le Conseil; dehors, ils disoient que l'ambition du Cardinal estoit desmesurée; que sa condition n'estoit point pour les armes, mais plustost pour les affaires; que cela estoit abominable à un prestre, à un moyne, à un Archevesque, à un Cardinal, de ne respirer que la guerre et le carnage, et se vouloir dans tous les deux souiller du sang des hommes; que le changement seroit aussi estrange que ridicule, si, au lieu de sa croix, il prenoit une pique, et, mettant à part son bonnet, couvroit sa teste d'un casque.

Alors Gonzalve, qui dans les conquestes du royaume de Naples avoit acquis le nom de Grand Capitaine, estoit en Espagne où Ferdinand l'avoit mené à cause de la grande authorité qu'il s'estoit acquise : sa valeur et ses victoires luy estoient suspectes, tant les affaires de la fortune et de la Cour sont de périlleuse nature! Qui sert mal, mérite punition; qui sert bien, la souffre par l'envie des grands et la jalousie du maistre. Gonzalve estoit alors à Vailladolid, souffrant l'ostracisme dans sa patrie; mais le nom des grands hommes ne meurt point : celuy de Gonzalve acquéroit hors d'Espagne l'immortalité de la gloire, et dedans le royaume une singulière vénération. Le respect que tous les Espagnols luy portoyent, l'honneur que le Cardinal luy a rendu ont des exemples dans les histoires d'Espagne, et, dans celle-cy, celuy

qui suit est digne de remarque. Après les guerres de Grenade, un prince du sang royal des Maures, appelé Zégri, proche parent de ce fameux Roy Abenhamar, quitta les erreurs de Mahomet et se convertit à la foy chrestienne par les soins du Cardinal [1]. Quand on vint à le baptiser, il pria ses parrains de le nommer Gonzalve Fernandez Zégri, leur disant qu'il désiroit, avec la grâce spirituelle du baptesme, celle de porter le nom de ce grand capitaine Gonzalve de qui il avoit esprouvé la valeur aux guerres de Grenade contre sa nation.

Mais pour revenir aux discours des envieux du Cardinal, « cela est comique, disoit-on à la Cour, » que le grand capitaine Gonzalve s'amuse à dire » son chapelet à Vailladolid, et que le Cardinal » vueille commander aux armées; qu'il fasse le mes- » tier de Gonzalve et que Gonzalve fasse le sien. » Les moins passionnez disoient que de tout temps, aux guerres de religion, les Archevesques de Tolède avoient prins le soin des armes contre les ennemis de la foy, et qu'il n'estoit point nouveau de voir les prestres à cheval à la teste d'une armée; les autres, plus spéculatifs des affaires de la Cour et qui raffinent sur les nouvelles du temps, disoient que le dessein du Cardinal estoit d'envoyer en Afrique, à cette guerre, toute la noblesse d'Espagne, pour gouverner tousjours seul et n'estre point contredit en sa domi-

[1] Et ceux de l'aumônier Pierre Léon.

nation; que ce seroit le bien punir de luy accorder ce qu'il demandoit, la généralité de cette armée et l'envoyer outre mer pour le tirer de la cour : « Qui » s'esloigne de l'œil, s'esloigne du cœur, » disoient-ils. Certes, le mestier de gouverner les hommes est très-pénible, et les grands ministres doivent, avec la prudence de conduire les affaires, avoir une généreuse patience pour résister à l'envie et à la calomnie de la Cour.

Ferdinand, qui cognoissoit mieux la probité du Cardinal que tout ce monde-là, en jugea plus équitablement; il escouta ses advis, les pesa, les receut et le remercia de ce que, pour le bien de la religion et de ses États, il s'alloit exposer aux fatigues de la guerre, en un âge qui sembloit ne demander que le repos de la paix, car il avoit alors soixante et dix ans. Le Général des galères et l'Admiral receurent du Roy l'ordre de disposer les galères et les vaisseaux du royaume et les tenir prêts à Malaga ou à Carthagène-la-Neufve à la volonté du Cardinal. Les capitaines des vaisseaux, les officiers de la marine, les commissaires des vivres et des guerres se rendirent chacun au devoir de leurs charges; on prépara avec diligence des vaisseaux, des hommes, des vivres, des poudres, des armes. Le grand Gonzalve conseilla au Cardinal de se servir en cette guerre de Pierre de Navarre comte d'Olivarez, homme de condition, de valeur et d'expérience, et de luy donner sous luy le

commandement de l'armée [1]. Le Cardinal déférant à ce conseil appela Navarre.

D'un autre costé, les commissaires des vivres et ceux des navires, les thrésoriers et payeurs des gens de guerre, soit qu'ils fussent gaignez par les ennemis du Cardinal, ou qu'ils aimassent mieux le séjour d'Espagne que le voyage d'Afrique, apportèrent eux-mesmes tout le retardement qu'ils peurent à ce partement; les uns divertirent les fonds des monstres, les autres emmenèrent les vaisseaux et consommèrent ailleurs le biscuit. Les Conseillers d'Estat estoient encore contraires au Cardinal, quand il communiquoit avec eux de cette guerre et du partement de l'armée. Ils alléguèrent la rigueur de la saison d'hiver non encore du tout escoulée; après cela, l'hiver estant du tout passé, ils disoient que les chaleurs de l'esté venant seroient plus insupportables aux soldats que les attaques des Maures. L'armée cependant diminuoit dans cette attente et le trop long-temps la pouvoit dissiper. Le Cardinal avoit fait battre le tambour par toute l'Espagne et fait résonner le bruit de ses desseins bien plus loing; l'Europe et l'Afrique les sçavoient. Les préparatifs qu'il avoit faits estoient grands, et si tout cela n'avoit point de suite, ses grands desseins seroient l'accouchement des monta-

[1] Pierre de Navarre, que l'historien Anquetil appelle le Vauban de ces temps-là, s'était surtout rendu célèbre par l'invention et la pratique des mines, dont seul il possédait le secret.

gnes qui enfantent des souris. Tout le monde luy estoit contraire; le Roy seul ne s'estoit point déclaré sur les advis qu'on luy avoit donnez : il s'adressa à luy par une lettre qu'il lui escrivit de Carthagène, le suppliant, par tant de travaux qu'il avoit soufferts dans l'administration des affaires dont il l'avoit honoré, par l'intérest de la religion et l'honneur de Dieu dans la mesme religion, de ne souffrir point qu'une armée si complète et tant de préparatifs de guerre périssent inutilement; que le dessein de ses envieux alloit à la diminution de sa gloire royale et pour luy faire encourir à luy le blasme de téméraire; enfin il luy déclara la facilité de son entreprise et l'amas d'argent qu'il avoit fait [1]; que du sien il avoit de quoy soldoyer l'armée pour trois moys, et qu'au cas que sa mauvaise fortune luy apportast cette honte de voir ses desseins avortez et l'armée dissipée, il le supplioit de trouver bon qu'il se retirast en sa maison de Tolède, où il essayeroit par ses conseils et ses prédications de faire la guerre aux vices dans son diocèse.

Le Roy, qui estimoit Ximénès et le jugeoit nécessaire à l'Espagne, luy donna la satisfaction qu'il désiroit, mesprisa les advis de ses envieux, luy rescrivit

[1] Non content de consacrer à cette guerre les économies qu'il avait réalisées, il écrivit au chapitre de Tolède pour le prier de contribuer à une si sainte entreprise, et en obtint des secours considérables.

(GOMEZ.)

de partir et commanda à toute l'armée de se tenir preste pour faire voile au printemps prochain, qui seroit de l'année 1508 [1]. Mais ces difficultez ostées par le courage du Cardinal et l'authorité du Roy, d'autres obstacles l'arrestèrent encores à Carthagène. Comme il fut prest de monter sur mer, les soldats se mutinèrent, abandonnèrent leurs enseignes et se retirèrent aux collines proches de la mer. La sédition arriva pour un tel sujet : le Cardinal avoit ordonné que la monstre se feroit en Afrique aussitost que l'armée y auroit prins terre, et que pour éviter les pilleries que les Capitaines font sur leurs soldats, chaque soldat recevroit sa paye des mains des Thrésoriers. Pierre de Navarre, accoustumé aux rapines des guerres d'Italie, ne trouva pas cela bon; il le fit entendre sous main aux Capitaines et ceux-cy le desguisèrent et le dirent aux soldats, qui se desbandèrent [2]. Vianelli, qui avoit de l'authorité dans l'armée, au lieu d'appaiser la sédition, l'augmenta. Il estoit d'intelligence avec Navarre, et avoit avec luy délibéré de porter les mutins au dernier désespoir : car tout autant de soldats mutins qu'il pouvoit trouver,

[1] Pierre Martyr dit que cette armée se composait d'environ seize mille hommes.

[2] En criant insolemment : « Qu'il paye! qu'il paye, le moine, il est assez riche! » — Un tailleur d'Alcala de Henarès qui s'était enrôlé dans les milices excita cette sédition : hardi et bavard, il parvint à faire douter aux soldats du succès d'une guerre difficile que le Roi n'avait pas osé entreprendre et qu'un moine entreprenait. (Gomez.)

il les faisoit pendre tout à l'heure, et, sous couleur de justice, mettoit dans la terreur et la fureur tous ceux qui avoient gaigné les collines. Le Cardinal, voyant ce remède estre pire que le mal, envoya vers Vianelli Villaroel, gouverneur de Castorle, luy remonstrer qu'il usast d'une voye plus douce, et qu'il ne perdît point ainsi les hommes dont on avoit besoin à la guerre qu'on alloit faire. Vianelli, qui estoit superbe, receut mal cette remonstrance et luy respondit arrogamment qu'il sçavoit mieux que le Cardinal et que luy mesme comme il falloit appaiser les mutineries des gens de guerre. Villaroel mit l'espée à la main, le chargea, le blessa à la teste et se retira dans la citadelle de Carthagène, où commandoit un sien parent. Cela retarda le partement de l'armée, car Vianelli estant le principal guide de ce voyage, il estoit nécessaire d'attendre sa guérison.

Mais si falloit-il appaiser le soldat mutiné et le rappeler de sa retraicte. Le Cardinal envoya vers eux le Capitaine Salazar, maistre de camp du régiment de Tolède, homme de guerre doué d'éloquence soldatesque et puissant en la persuasion militaire. Il les alla trouver, les appaisa et les appella à la monstre qui se devoit faire, leur disoit-il, dans la galère réalle, et leur fist voir les sacs d'argent qu'on portoit là-bas sur la plage un peu esloignée d'eux vers la mesme galère : ces sacs estoient couronnez de rameaux verds. A la veue de l'argent, les mutins

descendirent des collines et vindrent vers la mer, comme les oyseaux au leurre. Cet artifice les fit embarquer [1].

[1] Le dimanche soir, 13 mai 1508.

CHAPITRE CINQUIÈME.

La flotte met à la voile. — Elle aborde à Mers-al-Kibir. — Prise d'Oran. — Pierre de Navarre méconnaît l'autorité du Cardinal et l'outrage. — Ingratitude du Roi Ferdinand. — Vianelli. — Pierre de Navarre. — Don Arias. — Réputation militaire du Cardinal.

L'armée partit du port de Carthagène le quinziesme de may, avec quatre-vingts navires, dix galères, et grand nombre d'autres moindres vaisseaux. Elle estoit composée de dix mille hommes de pied et de quatre mille chevaux [1]. La nuict du jour de l'Ascension, elle aborda l'Afrique seurement et heureusement.

A la descente, le Cardinal estoit vestu de long de l'habit de son ordre, ayant devant soy une croix d'argent portée par un cordelier de la taille presque d'un géant [2], monté sur une jument blanche, l'espée au costé, ceinte par-dessus sa robbe; les autres reli-

[1] A ce nombre, Eugène de Roblès ajoute huit cents volontaires qui avaient demandé à suivre le Cardinal.

[2] Cette croix était remarquable non-seulement parce qu'elle indiquait la dignité archiépiscopale de la première Église d'Espagne, mais encore parce qu'elle avait été plantée sur l'Allhambra, lors de la prise de Grenade.

Le Cordelier qui la portait se nommait frère Fernand.

(MARIANA.)

gieux qui accompagnoient le Cardinal estoient vestus de leurs habits longs et armez de mesme : avec cette suite il se retira à la forteresse de Mers-al-Cabir pour se reposer. En mesme temps on luy vint dire que Pierre de Navarre, ayant fait descendre l'infanterie, laissoit la cavalerie dans les vaisseaux, parce, disoit-il, qu'elle estoit inutile dans cette coste bordée de collines et de rochers. Le Cardinal sortit de la forteresse, descendit au port, et fit mettre à terre toute la cavalerie : ce qui fut depuis le salut de l'armée; car, en divers combats contre les Maures, la cavalerie soustint l'infanterie et empescha qu'elle ne fut deffaicte. L'armée fut rangée en quatre bataillons. Le Cardinal commanda que chascun repeut pour mieux combattre, et, parce que c'estoit un vendredy et que la provision des vivres consistoit en pain, lard et chair sallée, il les dispensa de l'abstinence du jour, et leur permit d'en manger. Après avoir repeu, il les exhorta à combattre vaillamment pour le service de Dieu et de leur Roy.

Cela estant fait, les principaux des troupes le vindrent supplier de se retirer dans la forteresse à cause de la foiblesse de son âge; on l'y conduisit. Il se retira dans une chapelle dicte de Saint-Michel, où là, par ses prières à Dieu [1], il combattoit contre les

[1] J. Frias, *de Bello Oran*, rapporte que pendant le combat on l'entendit répéter plusieurs fois cette prière en levant les mains vers le ciel : « Seigneur, ayez pitié de votre peuple, et n'abandonnez pas

Maures, ne pouvant combattre de ses mains en l'âge de soixante et dix ans.

Ces infidelles, qui avoient veu venir l'armée, s'estoient préparez à la combattre; et, pour le faire avec advantage, ils avoient occupé une colline par où elle devoit monter nécessairement pour attaquer Oran. Pierre de Navarre, voyant ce poste prins, estoit en doute de ce qu'il devoit faire; il alla trouver le Cardinal et luy en demanda son advis. Le Cardinal, après l'avoir ouy, luy respondit ces briêves paroles : « Com- » battez, Dieu sera vostre chef! » Avec cette responce, il s'en retourna et fit attaquer la colline où d'abord il ne fit autre chose que de perdre des hommes et des plus vaillans. Les Maures en tuèrent assez bon nombre, coupèrent les testes à la pluspart et les traînèrent en triomphe par les rues d'Oran, où les femmes et les enfans, qui ne combattent le plus souvent que contre les morts, dansoient et chantoient après en signe de joye. Luys Contreras, Capitaine, fut de ceux que les Maures tuèrent; il estoit borgne,

» votre héritage à des barbares qui vous méconnaissent. Assistez-nous, » puisque nous ne mettons notre confiance qu'en vous, et que nous » n'adorons que vous. Quoique nous n'ayons qu'une pensée : propager » votre foi et faire honorer votre saint nom, nous ne pouvons rien si » vous ne nous prêtez la force de votre bras tout-puissant. Que peut » la faiblesse humaine sans votre secours? Faites savoir à ceux qui » vous haïssent que vous êtes avec nous, et ils seront confondus. En- » voyez votre secours d'en haut; brisez et dispersez vos ennemis, » afin qu'ils sachent que vous seul êtes notre Dieu, et que vous com- » battez avec nous! »

et comme on traînoit sa teste dans Oran, quelques vieilles femmes qui se disoient devineresses, dont il y a grand nombre parmy les Maures, ayant envisagé la face de cette teste qui avoit été borgne, s'escrièrent : « Mauvais augure! nostre ville est proche de sa » ruine. » Le peuple, insolent et insensé en telles rencontres, ne resta pas de la traîner par les rues, disant que c'estoit la teste de l'Alfaqui des chrestiens; ils vouloient dire du Cardinal, qu'ils sçavoient estre Général de l'armée. Ils la traînèrent mesme jusques à la prison des chrestiens qui furent faicts esclaves lorsque Diego Fernandez print la forteresse de Mers-al-Cabir.

Cependant le combat continuoit à la colline, d'où enfin les Espagnols chassèrent les Maures; et, les ayans enfermez au milieu d'eux par quelques troupes à qui Navarre avoit faict gaigner le devant, lorsqu'ils prenoient la fuite vers la ville, ils les passèrent presque tous au fil de l'espée. De là les chrestiens vont jusques au pied du mur; Sosa, capitaine de la compagnie du Cardinal, y monta le premier, y planta l'enseigne de son maistre [1] et cria victoire. A son exemple, les autres en firent de mesme. Quelques soldats estans descendus dans la ville en ouvrirent les portes, par où l'armée entra et passa au fil de l'espée tout ce qu'elle rencontra. Les mosquées furent remplies de

[1] Sur cet étendard on voyait d'un côté un crucifix et de l'autre les armes de Cisnéros. (ZURITA.)

carnage, plusieurs Maures s'y estoient retirez; les rues, pavées de corps morts, ruisseloient de sang humain; les vainqueurs tuoient tout sans pitié d'âge ni de sexe [1]. Un exemple pourtant força leur cruauté à faire place à la compassion : c'estoit un petit enfant de laict, lequel estant emmi la rue auprès de sa mère morte, se jouoit à la mamelle et taschoit avec ses doigts et avec sa bouche d'en prendre le bout pour teter. La pitié fit là ferme, et l'innocence arresta la fureur; le soldat qui poursuivoit la tuerie cessa d'espendre le sang, et s'arresta à contempler quelle est la créature dans sa misère, quand elle ne la cognoit point, car ce nouveau orphelin rioit à sa mère massacrée. Deux jours après, cet enfant fut vendu parmi les esclaves, heureux de ne cognoistre point la servitude, et acheplé par George Baracald, secrétaire du Cardinal, qui le fit porter en Espagne, où n'ayant jamais connu sa calamité, fut sans douleur de la perte de sa patrie et du massacre de ses parens; car c'est une espèce de félicité aux misérables quand ils le sont dans le berceau.

Les Espagnols ainsi maistres de la ville d'Oran, Navarre en donna advis au Cardinal [2], qui passa la

[1] Quatre mille Maures furent massacrés, huit mille furent faits prisonniers. Le butin fut évalué à cinq cent mille écus d'or. Tous les soldats s'enrichirent; et Eugène de Roblès rapporte qu'un officier eut pour sa part à lui seul dix mille ducats.

[2] Ce fut Villaroel que Navarre chargea de porter au Cardinal la nouvelle de la victoire. (J. FRIAS)

nuict sans dormir, et l'employa à chanter des hymnes et des louanges à Dieu pour actions de grâces d'une victoire si importante.

Le lendemain, il monta sur les galères et alla par mer à Oran, pour esviter la colline qui est du costé de la terre. Là, on le receut en triomphe ; la pluspart de l'armée luy alla au-devant, et le saluant à cris de joye, le proclama dompteur des barbares [1]. Les clefs de la ville luy furent présentées ; il les envoya à son collége d'Alcala, avec quelques estendars et quelques armes des Turcs. Tout le butin fut porté à ses pieds : Navarre l'avoit fait soigneusement serrer, comme le Cardinal luy avoit ordonné. Une partie fut destinée pour ayder aux frais de l'armée ; quelques pièces rares et de prix furent envoyées au Roy Ferdinand ; le reste fut distribué aux capitaines et aux soldats, chacun selon sa valeur et son mérite. De tout ce butin le Cardinal print pour soy ce qui est aux âmes généreuses plus doux en telles actions, le plaisir de le donner aux autres.

Après cela, le Cardinal fit purger la ville et porter

[1] Les soldats escortaient Ximénès en criant : « C'est vous, c'est vous » qui avez vaincu ces barbares ! » tandis que le Cardinal ne cessait de répéter ces paroles de David : « Ce n'est pas à nous, Seigneur, ce » n'est pas à nous, c'est à votre saint nom qu'il en faut donner la » gloire. » Il se rendit directement à la forteresse, dont le gouverneur ne voulait se rendre qu'à lui seul ; il reçut de ses mains les clefs de la place et celles des cachots souterrains. Dans ces cachots gémissaient trois cents prisonniers chrétiens, qu'il voulut mettre lui-même en liberté. (GOMEZ.)

dehors tout ce qu'il y avoit d'infection des corps morts ; et en mémoire de la prinse, il y fonda un hospital, et ordonna dans l'église qu'il y fit bastir un service annuel et perpétuel le quinziesme jour de may, auquel on prierait Dieu pour luy, donnant pour cela trente mille escus du sien.

Alvarez Gomez, qui a le plus escrit des actions du Cardinal qu'aucun autre qui soit venu en mes mains, remarque qu'il avoit intelligence dans Oran avant que partir d'Espagne, avec Acmat Acanixe, qui estoit le premier homme de la ville, et avec Catorre, juifs [1]. Ceux-ci persuadèrent au peuple de ne laisser point entrer le secours que le Roy de Tremesen leur avoit envoyé pour soutenir le siége, « parce qu'avec ce » secours, disoient-ils, il prendroit luy-mesme vostre » ville ; » et lorsque les Espagnols furent dedans, ces deux hommes firent perdre les clefs d'une porte par où le peuple se pouvoit sauver et esviter le massacre. Les maisons de ces deux hommes furent exemptes du pillage et leurs personnes de violence ; ils passèrent depuis en Espagne, où ils ont toujours

[1] Alonso Martos et Martin Argoto, Capitaines espagnols, qui avaient été faits prisonniers par les Maures lors de la prise de Mers-al-Kibir, furent confiés à la garde d'un des principaux de la ville, nommé Hamet Acanix, qu'ils finirent par gagner. C'est ce Hamet Acanix qui, dit-on, pendant que Navarre délibérait s'il livrerait le combat après le débarquement, avait fait parvenir au Cardinal un avis secret, pour le prévenir qu'un secours important envoyé par le roi de Tlemcem pouvait arriver aux Maures d'un moment à l'autre.

(Frias, *de Bello Oran.*)

vescu avec pension du Roy jusques à la fin de leur vie. Néantmoins, le mesme Gomez et la pluspart des historiens espagnols ne laissent point d'escrire que l'arrivée de l'armée, le siége et la prinse de la ville furent miraculeux, qu'une croix leur apparut à la descente en terre, que le soleil s'arresta plus de quatre heures pour esclairer le combat et qu'il prolongea le jour d'autant de temps.

Ceux de Tremesen rendirent la prinse d'Oran funeste aux chrestiens et aux juifs qui trafiquoient dans leur ville, car en ayant eu les nouvelles, ils les mirent tous à mort.

L'Espagne, de l'autre costé de la mer, en célébroit la joye; le Cardinal en avoit envoyé l'advis au Roy par Fernand de Vera, fils de Diego, maistre de l'artillerie en cette guerre, qui avoit demandé ce voyage pour son fils. Mais comme Fernand estoit jeune et peu soucieux, il ne fit pas grande diligence; le sommeil et le jeu luy retenoient les meilleures parties du temps. Cela donna sujet à un soldat, désireux de profiter en ce voyage, de le suivre secrettement en chemin; et comme il cognoissoit la mollesse de ses mœurs, à la première journée en terre, il luy desroba les lettres au Roy, passa outre, fit diligence et arriva à la cour avant que Fernand fut à mi-chemin, où il receut du Roy les dons qui se font aux courriers de nouvelles si heureuses. L'exemple de la négligence de Vera confirma le Cardinal en la résolution qu'il

avoit faicte, lorsque l'OEthiopien le déçeut à Grenade, de n'envoyer jamais courrier pour affaire importante qui ne fut homme de jugement et de mérite; car un homme qui a ces qualitez, par l'adresse de son esprit advance, aux lieux où l'on l'envoye, et la gloire du prince et la réputation du ministre.

Si le Cardinal eust des traverses au commencement de cette guerre, il n'en eust pas moins à la fin; car si la fortune tasche d'empescher les actions de la vertu, l'envie s'efforce d'en obscurcir la gloire quand elles sont faictes. Pierre de Navarre avoit esté par le Cardinal eslevé à la charge de lieutenant de l'armée, et ce qu'il y acquit d'authorité et d'honneur il le tenoit de sa main; mais peu recognoissant de ces bienfaicts, il les employa contre sa personne. Un soldat avoit tué un domestique de la maison du Cardinal, qui commanda que la justice en fut faicte. Navarre non-seulement l'empescha, mais d'advantage soustint le criminel et s'emportant jusques-là, parla à son généralissime et bienfaicteur avec une telle arrogance : « S'il y a du désordre et de l'insolence parmy » les soldats, vous seul en estes la cause; ils n'ont » jamais à la guerre recogneu deux maistres. Si » j'estois seul dans le commandement, je me promets » de subjuguer toute l'Afrique en peu de mois. Re» tournez, si bon vous semble, en Espagne faire vostre » charge de Prélat, et sachez que doresnavant vous » ne serez plus considérable icy que comme personne

» privée ; ces armes sont les armes du Roy et non les
» vostres. Je sçay bien que le Roy vous a donné le
» pouvoir de généralissime, mais c'estoit pour le
» siége d'Oran ; vostre pouvoir est fini avec ce mesme
» siége. Je ferai par toute l'armée proclamer à son
» de trompe le nom du Roy sans le vostre : » ce qu'il fit le mesme jour. A cette boutade d'un ingrat et audacieux le Cardinal ne respondit aucune parole ; car alléguer des raisons à la rage, c'est l'irriter. Moins encores s'estonna-t-il de cette insolente proclamation qui destruisoit son authorité et anéantissoit sa charge. Mais, quelques jours après, il fist appeler Navarre, et, avec la générosité et la gravité qui luy estoient naturelles, luy donna l'ordre et luy commanda ce qu'il devoit faire. Celuy-cy obéit, et s'estant recogneu, luy fit des excuses et se réconcilia avec luy ; le Cardinal l'embrassa, le loua publiquement et dit qu'il méritoit dignement le nom de Capitaine. Mais quand il fut arrivé en Espagne, il descrivit ses humeurs et ses saillies au Roy Ferdinand, luy conseilla de ne luy donner point le gouvernement d'Oran ni aucune authorité aux affaires d'Afrique ; que sa nature farouche n'estoit nullement propre à tel employ ; bien luy pouvoit-il donner le commandement de l'armée ; qu'il l'avoit recogneu homme vaillant et d'entreprinse.

Or, pendant cela, le Cardinal avoit commandé aux gardes du port d'Afrique de lui apporter toutes les

lettres qui viendroient d'Espagne à quiconque qu'elles s'adressassent. Il arrive un paquet pour Navarre, on l'apporte au Cardinal; il l'ouvre et void que le Roy escrivant à celuy-là luy commandoit que si la présence du Cardinal estoit nécessaire en Afrique, il l'y retint tant qu'il pourroit et le dissuadast de repasser la mer. Le Cardinal, qui estoit fort mélancolique, tempérament naturel à tous les grands esprits, et partant soupçonneux, se va imaginer que le Roy avoit escrit cela pour sa ruine, et que le jugeant, à cause de son âge, trop foible pour les travaux de la guerre, il croyoit qu'il s'y consumeroit et qu'il y mourroit bientost [1]. Cela luy fit haster son retour. Sur la fin du mois de may [2],

[1] La lettre de Ferdinand à Navarre était bien de nature à soulever l'indignation du Cardinal. Qu'on en juge par ce passage, cité par Zurita : « Empêchez, écrivait le Roi au Commandant de l'armée » d'Afrique, empêchez le bonhomme de repasser sitôt en Espagne. Il » faut user et sa personne et son argent autant qu'on pourra. Amusez-le, si vous pouvez, dans Oran, et songez à quelque nouvelle » entreprise. »

[2] Le 23 mai 1509. — Il rentra triomphant en Espagne. Le peuple de toutes les villes courait à sa rencontre et saluait son passage par des cris de victoire et d'admiration. Deux des principaux docteurs de l'université d'Alcala allèrent en députation au-devant de lui. Hernand de Balbao, l'un d'eux, lui ayant dit : « La pâleur de votre visage, » Monseigneur, marque bien les fatigues que vous avez eues, et après » la conquête que Votre Seigneurie vient de faire, elle a raison de » venir se reposer à l'ombre de ses lauriers, » le Cardinal lui répliqua aussitôt : « Vous ne connaissez pas, Hernand, la vigueur et le » courage que Dieu m'a donnés; si la Providence eût permis que » j'eusse eu une armée fidèle, tout sec et tout pâle que vous me voyez,

il remonta sur mer et arriva à Carthagène [1]

La première action qu'il fit estant arrivé en Espagne, fut d'exécuter luy-mesme un article de son testament, par lequel il ordonnoit que si la guerre d'Afrique avoit apporté quelque dommage aux villages du diocèse de Tolède, à cause du grand nombre de paysans qu'il avoit emmenés en la mesme guerre, il vouloit que ce dommage fût réparé de son bien; luy-mesme le fit aux lieux qu'il jugea estre nécessaire : car l'homme sage ne doit pas laisser après sa mort le bien qu'il peut faire durant sa vie.

L'arrivée du Cardinal à la cour fut la continuation de ses bons conseils pour l'advancement de l'Estat. Il proposa au Roy Ferdinand de changer le séjour des Chevaliers de Santiago du monastère de Volsau en Espagne, en la ville d'Oran en Afrique, et que là, pour mériter les commanderies, ils serviroient vingt ans sans en partir; qu'après ce temps-là ils arriveroient aux commanderies par ordre d'ancienneté et de service. « Cela, disoit-il, fortifiera votre milice en » Afrique, et par un grand nombre de gentilshom» mes, qui sont d'ordinaire plus vaillants que les

» j'aurais été, dans la conjoncture présente, planter la croix de J.-C. » dans les principales villes d'Afrique. » (PIERRE MARTYR.)

[1] Il ne voulut point passer à Valladolid, où se trouvait la cour, de peur, disait-il, d'être accablé de ces civilités frivoles qui plaisent aux gens oisifs, mais qui sont à charge à ceux qui n'ont point de temps à perdre, ou qui par leur âge et par leur profession doivent être sérieux et graves. (GOMEZ.)

» autres soldats, la rendra redoutable. » Le Roy, qui craignoit de perdre le pouvoir de donner telles commanderies à qui bon luy sembleroit, ne suivit point ce conseil, qui luy eust esté utile.

L'année suivante, au commencement de janvier, l'armée que le Cardinal avoit menée en Afrique y continua ses progrez; Pierre de Navarre print la ville de Bugie, et sur la fin de juillet en suivant, celle de Tripoli. Mais cet homme, retombant au vice d'ingratitude contre le Cardinal, deschira avec Vianelli, qui suivoit sa passion, le nom et la réputation de celuy qui les avoit avancez aux premières charges de la guerre. Mais comme les grands hommes prospèrent par leur générosité, aussi les ingrats périssent par leur ingratitude : Vianelli, ayant maltraicté un enseigne en Afrique, fust par luy livré aux Maures, qui le poignardèrent comme il dormoit; Pierre de Navarre ayant, quelque temps après, changé de parti par les changements de fortune et prins celuy des François, fust aux guerres d'Italie fait prisonnier par les Espagnols où les desplaisirs et les misères de sa prison le portèrent à tel désespoir, disent les Espagnols, qu'il entreprint sur sa vie, et la finissant par ses mains creut finir ses misères. Telle et si calamiteuse fust la fin de ces deux hommes signalez envieux et ennemis de la gloire du Cardinal leur bienfacteur.

Pierre Arias, vaillant capitaine qui avoit, en la

mesme guerre d'Afrique, fait de belles actions [1], est louable pour avoir tousjours tesmoigné au Cardinal, qui l'avoit employé, la recognoissance qu'il luy devoit; cela le rendit recommandable dans la cour où il obtint la charge de Général de l'armée navale aux Indes occidentales, contre les sauvages cannibales qui mangent les hommes. Là, il se rendit remarquable par la familiarité qu'il eust avec la mort. Il fust atteint d'une maladie incurable qui le minoit sensiblement; comme il se veid hors d'espoir de guérir, il fit creuser sa sépulture dans une église où il alloit tous les jours ouïr la messe : après l'avoir ouye, il descendoit dans son tombeau, s'estendoit de son long, faisant de son vivant luy-mesme ses funérailles. Comme il estoit dans cette posture, le prestre venoit l'aspergez à la main sur cette fosse, lui jettoit de l'eau bénite et chantoit sur luy un *libera,* sans qu'il en eust besoin. Cela faict, il résuscitoit avant la mort, sortoit de sa tombe, et reprenoit le chemin de son logis. Sa femme et ses amis, doutans que cette action ne fust plustost de mélancolie que de vertu, taschoient de l'en destourner, quand il leur fist cette response : « Je le fais » pour m'accoustumer peu à peu à une habitation où

[1] Ce Pierre Arias, surnommé *le Jouteur,* monta un des premiers sur les remparts de Bougie, lors de la prise de cette ville en 1511; son drapeau y flotta le premier : et lorsque les Maures essayèrent de reprendre cette ville, Arias, chargé de la défense de l'un des forts, y soutint, avec six soldats qui lui restaient, un assaut de plus de trois heures. (Gomez.)

» je dois estre longtemps; » quoyque aux morts il ne faille pas d'accoustumance : mais telle estoit la méditation de la mort de ce brave capitaine Arias, laquelle n'ayant jamais faict à la guerre où il la voyoit souvent, il la pratiquoit dans la paix avec toutes ses parties et ses circonstances; car l'homme pense mieux à sa fin dans le repos et le calme de l'esprit que dans le trouble des affaires ou des passions qui l'occupent.

L'envie qui attaqua le Cardinal au commencement et au progrez de la guerre d'Afrique, n'empescha point qu'avec la gloire d'y avoir planté la croix et porté les bornes de l'Espagne au delà de la mer, il n'acquît la réputation d'estre Capitaine digne de commander aux armées, généreux en ses entreprinses, prudent en sa conduite, hardy à l'exécution. L'ordre, qui est l'âme de la guerre aussi bien que des autres choses du monde, a esté sagement estabIi et soigneusement gardé tandis qu'il a commandé; en telle sorte que les vieux soldats espagnols ont, longtemps après sa mort, rendu ce tesmoignage de sa conduite à la guerre: que jamais les capitaines et les soldats n'ont esté en plus grande estime et honneur, ny les monstres mieux payées que de son temps. Ce n'est point sans admiration qu'un homme nourri dans un cloistre, qui n'avoit jamais fait profession des armes, occupé jusques en l'âge de soixante et dix ans aux fonctions ecclésiastiques, se soit rendu en un moment capable

de commander à une armée. Le mesme s'est-il rencontré dans les siècles qui l'ont devancé, que tel qui est parti de sa république sans estre soldat, avant que d'achever son voyage, est devenu capitaine en chemin. Certes, les ministres d'Estat qui sont douez d'une noble vivacité d'esprit et d'un solide jugement, apprennent facilement dans l'exercice le mestier de capitaine. Le Cardinal y réussit si promptement et si heureusement que s'il eust vescu dans les grandes républiques qui ont triomphé des meilleures parties du monde, elles eussent adjousté à son nom de Ximénès le surnom d'Africain.

CHAPITRE SIXIÈME.

Le Cardinal exige du Roi Ferdinand le remboursement des sommes qu'il avait avancées pour subvenir aux frais de l'expédition d'Afrique. — Contestations qui naissent de cette demande. — Le Cardinal obtient justice. — Louis-Guillaume dispute l'église d'Oran à Ximénès. — François Ruys. — Ximénès s'occupe des intérêts de sa famille. — Défaite des Espagnols à l'île de Gelves. — Armement destiné à venger cet échec. — Le pape Jules II implore le secours de Ferdinand contre le Roi de France. — Dévouement de Ximénès à la cause du souverain pontife.

Aux premiers desseins de la guerre d'Afrique, le Cardinal avoit fourni au Roy Ferdinand l'argent pour les frais de cette guerre, à condition qu'il en seroit remboursé, ou qu'au cas qu'Oran fust prise le Roy la céderoit aux Archevesques de Tolède, s'il n'aymoit mieux payer l'argent fourni. Le voyage d'Afrique estant fait généreusement et les Espagnols estans maistres d'Oran, le Cardinal redemanda les sommes qu'il avoit advancées. Cela donna sujet à ses ennemis d'attaquer de nouveau et sa réputation et sa probité. Les Grands d'Espagne qui avoient voulu semer le trouble dans l'Estat après la mort d'Isabelle et oster à Ferdinand l'administration de la Castille, virent leurs desseins avortez par les conseils du Cardinal, et eux-mesmes réduicts dans leurs maisons avec aussi

peu d'authorité que les moindres bourgeois de Madrid; ils voyent maintenant une occasion pour se venger du Cardinal, le mettre hors de la cour et oster après plus facilement l'administration à Ferdinand; ils la prennent comme elle se présente, et remonstrent à Ferdinand : « Que l'avarice du Cardinal estoit » insatiable de redemander les advances qu'il avoit » faites en cette guerre, après les grands gains qu'il » avoit eus dans Oran par les plus riches parties du » butin, qu'à cet effect il avoit faict réserver; que » les grands guerriers qui avoient respandu leur » sang dans les combats, ne revenoient point de la » guerre avec plus de félicité que d'estre chargez de » gloire et de butin; encore, les plus généreux se » contentoient de la gloire et mesprisoient le butin » qu'ils laissoient aux soldats; que le Cardinal qui » n'avoit rendu autre combat que de dire son bréviaire dans la chapelle de Sainct-Michel à la forteresse de Mers-al-Cabir, tandis que les autres recevoient des playes et respandoient leur sang, ne se » contentoit point d'avoir eu la gloire de cette guerre » et le butin d'Oran, qu'encores il vouloit espuiser » les coffres du Roy sous le prétexte de quelque » prest. » Enfin, ils soutiennent que Ferdinand n'estoit point obligé au payement que le Cardinal demandoit.

Le Roy, qui ne désiroit point espuiser son thrésor (quel prince l'a jamais désiré?), creut les discours des

Grands : les monarques croient facilement ce qu'ils désirent. Les officiers du Roy disoient presque les mesmes raisons. Le Cardinal, qui ne s'estonna jamais des traverses ny des troubles de la cour, se défend généreusement, allègue les services qu'il avoit rendus en cette guerre; « qu'outre l'argent fourni
» pour lever l'armée, il l'avoit conduite sur les lieux,
» y avoit establi l'ordre, empesché les pilleries que
» les Capitaines font aux monstres, dont souvent est
» arrivée la perte de plusieurs armées (quand le sol-
» dat n'est pas payé, il périt par la nécessité ou se
» desbande); que sans luy, Pierre de Navarre auroit
» laissé la cavalerie inutile dans les vaisseaux; que
» le mesme n'auroit point entreprins le combat s'il
» ne le luy eust conseillé, voire commandé; quant
» au butin d'Oran, qu'il n'en avoit prins autre chose
» que quelques volumes en langue arabique pour la
» bibliothèque d'Alcala où il les avoit fait mettre;
» qu'encores cette légère portion du butin n'estoit
» point pour luy seul, mais pour toute l'Espagne
» pour qui il avoit fondé le collége et la bibliothèque;
» qu'il supplioit le Roy de luy faire rendre les frais
» de cette guerre, ou, selon sa promesse, céder la
» ville d'Oran à l'église de Tolède. »

Quelques Conseillers d'Estat trouvoient cette dernière condition fort juste et fort utile au Roy, car elle deschargeoit son espargne de grandes sommes de deniers, à quoy se montoit l'entretenement de la gar-

nison d'Oran ; les autres avoient des sentimens plus généreux ; ils disoient « que la crainte de la despence » ne devoit point ravir à la couronne d'Espagne une » place si importante; que le Cardinal offrant d'en- » tretenir et de conserver Oran aux despens de son » revenu, procédoit en Roy, et le Roy, la refusant » pour espargner, abaissoit la gloire de sa condition » royale et agissoit en personne privée; que l'hon- » neur estant le vray patrimoine des Roys, l'argent » et la despence devoient servir à le conserver et à » l'accroistre ; d'advantage qu'en Espagne, par les » loix de l'Estat, aucun particulier ne pouvoit tenir » des places fortes sur les limites du royaume ; qu'on » avoit jadis osté Agrede aux Comtes de Montacuto, » parce qu'elle estoit sur les confins d'Arragon, et aux » Archevesques de Tolède la ville de Baza sur le bord » de la mer, vis-à-vis de l'Afrique; que l'histoire » d'Espagne apprenoit en pareille affaire que la foy » des prestres n'avoit pas été meilleure que celle » des hommes d'autre condition : Oppo, Archevesque » de Tolède, avoit aydé le comte Julian, gouverneur » de Grenade, à introduire les Maures en Espa- » gne, lesquels, par l'espace de plusieurs siècles, y » avoient espandu le sang humain, souillé les autels, » renversé les temples et introduict en divers en- » droits les abominations de Mahomet. »

Le Cardinal oyoit ces divers advis avec patience, il les voyoit tendre tous à sa ruine ; mais il avoit de-

vant ses yeux l'exemple de Gonzalve, le grand Capitaine, qui, après avoir conquis à l'Espagne le royaume de Naples, avoit eu pour récompense l'exil dans sa patrie, où il estoit sans charge, sans employ, sans aucune recognoissance, roulant son chapelet dans ses mains à Valladolid, ou quelquefois à la Cour où il n'estoit plus considérable. Car les hommes, pour si grande que soit leur vertu, sont souvent entre les mains de la fortune ou en celle des Roys ce que sont les jettons entre les mains d'un banquier, où celuy-là mesme qui aura faict le nombre de mille, n'est après compté que pour un.

La raison et la justice l'emportèrent pourtant; elles estoient du costé du Cardinal. Le Roy luy fit payer les sommes qu'il avoit advancées [1]. Sa vertu,

[1] Ce remboursement fut précédé de mille tracas injurieux suscités à Ximénès. On envoya chez lui, rapporte Gomez, un Commissaire Royal pour visiter ses meubles et inventorier tout ce qu'il avait pu s'approprier du butin d'Oran. Les mêmes recherches furent faites chez quelques particuliers qui avaient accompagné le Cardinal. On fit représenter tous les esclaves que les soldats avaient amenés et mettre en monceau les pièces de soieries, les marchandises et tout ce qu'ils avaient rapporté d'Afrique, si modique qu'en fût la valeur, pour en faire un nouveau partage et en retenir le cinquième au profit du Roi. On exigea même du Cardinal la production de ses registres de comptes et la justification de ses dépenses. Ximénès supporta avec une noble et inébranlable fermeté ces odieuses investigations; l'injustice qu'on faisait à de pauvres artisans qui avaient plus perdu par l'interruption de leur travail qu'ils n'avaient gagné par les profits de la guerre souleva seule son indignation. Il consola ces pauvres gens et les dédommagea libéralement. (GOMEZ.)

qui avoit auparavant deffendu son authorité contre l'envie et la médisance, la conserva encores et triompha de toutes les deux : dont le Cardinal remercia le Roy qui revint de la première opinion que les Grands d'Espagne, ses ennemis, luy avoient fait concevoir [1].

De cette prinse d'Oran nasquit encores une autre espine dans l'esprit du Cardinal. Parmi les conditions que le Roy luy avoit accordées avant qu'il commençeast cette guerre, celle-cy y estoit entre autres : « que l'Église d'Oran dépendroit de celle de Tolède » en qualité d'Abbaye, qui seroit à la nomination des » Archevesques de Tolède et non des Roys d'Espa- » gne. » Néantmoins, un cordelier appelé Luys Guillaume en obtint les bulles du Pape en tiltre d'Évesché, et se fist appeler Évesque. Comme il en voulust prendre la possession, le Cardinal l'en empescha. Cet homme, qui estoit sorti du cloistre pour paroistre dans le monde par la mithre et le revenu d'Évesque, en forma un procez au conseil du Roy, cria dans la Cour, se

[1] Pendant que ces difficultés attendaient une solution, Ferdinand, espérant sans doute que Ximénès ferait quelques sacrifices pour obtenir le remboursement qu'il réclamait, le sollicita plusieurs fois de céder son archevêché à D. Alonso d'Aragon, son fils, et de passer à l'archevèché de Sarragosse. Mais le Cardinal déclara hautement au Roi « qu'il ne changerait point d'épouse; qu'il reprendrait sans regret » son ancienne pauvreté de religieux et irait se replonger dans son » obscure retraite, plutôt que de laisser la jouissance de ses revenus » à d'autres qu'à son église et à ses pauvres, à qui seuls ils apparte- » naient. » (FERN. DE PULGAR.)

plaignit du Cardinal et tesmoigna de la violence comme d'un Évesché perdu pour luy, qu'il disoit à tout le monde Ximénès lui ravir injustement par la force de sa grande authorité. Le Cardinal, pour faire taire ce moyne audacieux, sans front, et qui ne craignoit rien à dire, creut que ce seroit prudence de luy proposer un honneste accommodement. Il luy fit entendre le droict que l'Église de Tolède s'estoit acquis sur celle d'Oran, lequel il estoit obligé de maintenir, et consacrer à la dignité d'Archevesque le souvenir de cette victoire d'Afrique; que ce n'estoit nullement le desir d'en tirer le revenu, ny de le joindre à la croix de l'Archevesché; et dès lors le luy offrit tout entier avec tiltre d'abbé d'Oran et siége dans le chœur de la grande église de Tolède comme chanoine, avec dignité et mesme revenu, outre celuy d'Oran. Le Cordelier, qui vouloit estre Évesque, refusa ce parti, et creut que le Roy Ferdinand soustiendroit sa cause, et luy feroit avoir arrest à son advantage, ainsi que les ennemis du Cardinal, qui parloient pour luy, le luy faisoient espérer; mais ce prince venant à mourir, le Cardinal gouverna seul l'Espagne, mesprisa cet homme qui ne fut autre chose que moine, comme il avoit esté, et peut estre mauvais moine.

Alors, François Ruys, Évesque de Ciudad-Roderigos, qui avoit, dans les charges de la religion de Sainct-François, esté compagnon du Cardinal, et

depuis l'avoit suivi dans sa fortune et avoit négocié pour luy des affaires importantes dans la Cour, comme nous avons dit cy-devant, n'estoit pas content de son Évesché; sa crosse luy sembloit trop petite et son revenu trop court selon ses désirs; il pressoit le Cardinal de luy faire avoir l'Évesché d'Avila qui vacquoit pour lors. Le Cardinal luy respondit : « si vous me
» croyez, vous estimerez plus le repos que la dignité
» et la rente. Vous vivez doucement dans la condi-
» tion où vous estes, je vous conseille de vous y te-
» nir et n'aller point chercher ailleurs des inquiétu-
» des; car combien de soins et de troubles sont
» cachez sous les belles apparences des grandes
» charges! Vous l'avez peu cognoistre par mes affaires
» depuis le long temps que nous sommes ensemble. »
Néantmoins, pour contenter les désirs de ce personnage qui estoit savant et vertueux, il le fit Évesque d'Avila, quoyqu'il eust de la répugnance à porter ses amis aux charges qui blessoient le repos de l'esprit et mettoient la conscience en péril, et eust de l'aversion à tirer des monastères les hommes qui s'estoient consacrez à Dieu dans la tranquillité des sainctes solitudes, pour les produire aux grandes dignitez ecclésiastiques; car tirer du cloistre un bon religieux qui ayme sa profession, c'est mettre un poisson hors de l'eau qui est son élément et sa vie.

Après que le Cardinal eust employé tant de soins

et tant de veilles en la paix et en la guerre pour l'Estat d'Espagne, pressé de l'âge qui s'escoule comme le courant d'un fleuve rapide et mène l'homme plustost à sa fin qu'il ne pense, il donne ses pensées à l'advancement de sa maison, marie un de ses frères avec un honneste advantage dans une des nobles familles d'Espagne, où la vertu, qui est mère de la noblesse, estoit autant recommandable que le sang en estoit illustre; mais à condition qu'il ne viendroit point à la Cour, où la vanité et le luxe règnent, quoyqu'ils ne soient que de vils esclaves, et dans leur domination introduisent la corruption des mœurs. Il luy ordonna pour séjour le lieu de sa naissance pour y vivre noblement dans une tranquillité vertueuse. Quelques années après, il maria Jeanne Cisnéros, sa niepce, à Pierre Gonzalès Mendosse, nepveu de Diego Mendosse duc de l'Infantado, dont le nom et la famille, parmi celles d'Espagne, tiennent des premiers rangs; il luy donna pour dot le marquisat du Val-Sicilien. Ce mariage se fit au bas âge de l'un et de l'autre [1], ce qui servit

[1] Jeanne de Cisnéros était alors âgée de onze ans. Les amis du Cardinal lui avaient déjà proposé pour sa nièce les aînés des premières familles du Royaume; mais il leur avait répondu que ces gens-là étaient ordinairement glorieux, prodigues de richesses qu'ils n'avaient pas eu la peine d'acquérir; qu'ils demandaient beaucoup de bien de leurs femmes, et qu'ils les méprisaient si elles ne leur en avaient point apporté en mariage; que pour lui il appartenait à une famille pauvre, qu'il n'était pas d'humeur à dissiper les biens de l'Église, et qu'il cherchait pour sa nièce un cadet de bonne maison qui pût faire servir

peu de temps après de prétexte au Cardinal de le faire dissoudre.

La cause de cette rupture fut la tromperie des parents de Mendosse, lesquels croyans avoir assez obligé le Cardinal à faire la fortune des mariez, de luy avoir donné un homme de leur nom et de leur maison, manquèrent aux promesses qu'ils luy avoient faictes ; car la mère, par son testament, substitua tout le bien à Roderic, frère puisné de Pierre Gonzalès, en frustrant celuy-cy, croyant que le Cardinal luy en feroit assez. Mais cet homme, qui aymoit l'honneur solide, ne voulut pas qu'on le tînt à la Cour pour ce qu'il n'estoit point, pour dupe, fit deffaire le mariage, quelques empeschemens que le duc de l'Infantado y sçeut apporter. Néantmoins, il maria après sa niepce dans la mesme famille et luy fit espouser Alphonse Mendosse, fils et héritier de Bernadin comte de Cluny. Tel fut le soin qu'il eust de ses parens; car il n'est pas deffendu à un ministre d'Estat de faire part aux siens de la fortune qu'il possède, pourveu que ce soit dans la modération et que par son alliance il ne couvre point les violences d'autruy. Alors cette charité naturelle tesmoigne sa bonté et augmente la gloire de ses bonnes actions.

L'armée navale que depuis peu de temps on avoit envoyée à la conqueste de l'Afrique n'avoit pas si

sa naissance et sa vertu à sa fortune, et qui se contentât d'une dot médiocre. (GOMEZ.)

bien réussi que celle que le Cardinal y emmena. Don Garcia, fils du duc d'Albe, la commandoit; elle fut deffaicte aux Gerbes par les Turcs et les Maures. Ferdinand avoit dessein d'en remettre une autre sur mer et désigna Cadix pour le lieu où il la devoit assembler ; mais comme il ne résolvoit rien sans l'advis du Cardinal, il luy dépescha un courrier à Tolède et luy manda de le venir trouver à Séville. Le Cardinal se mit en chemin [1], et comme il approchoit de Guadalquana, il envoya prendre le logis de Sajavèdre, où il désiroit loger : ses fourriers le trouvèrent marqué pour Gonzalve, le grand Capitaine; ils l'en advertirent : « prenez-en un autre, leur dit-il, et laissez celuy-là » à ce personnage qui mérite toute sorte d'honneur. » Le Cardinal a toujours eu de l'inclination à révérer les personnes d'excellente vertu; car les grands hommes ayment naturellement leurs semblables, quand la concurrence des charges et la jalousie des dignitez ne s'y rencontrent point [2].

[1] Au mois de janvier 1511, malgré un froid extrêmement rude. (ZURITA.)

[2] Gomez et Fernand de Pulgar racontent, à propos de ce voyage du Cardinal, un fait très-caractéristique. Une dame nommée Thérèse Enriquez, qui dans sa jeunesse avait eu pour confesseur Ximénès, lorsqu'il était simple religieux de Saint-François, avait quitté le monde pour se retirer à Torrijos. A la nouvelle du prochain passage du Cardinal, désireuse de témoigner son pieux respect au vénérable prélat, elle fit faire tous les préparatifs nécessaires pour le recevoir dignement dans son château. Mais craignant que cet homme austère, qui avait toujours évité la conversation des femmes, ne logeât ailleurs

Comme il approchoit de Séville, le Roy Ferdinand alla quatre lieues au-devant de luy avec toute sa cour, traisnant avec soy les envieux de ce personnage, qui estoient par ce moyen forcez de l'honorer. A la rencontre, le Roy mit pied à terre et révéra cette teste d'où naissoient les conseils qui produisoient la félicité d'Espagne. Cet honneur causoit deux effects contraires : de l'humilité au Cardinal et de la rage à ses ennemis.

A Séville, un vaisseau qui venoit des Indes apporta au Roy Catholique et au Cardinal l'advis que les Espagnols qui estoient aux Indes Occidentales, abusant de l'advantage que Dieu leur avoit donné sur les peuples de ce païs-là, tyrannisoient ces hommes nouvellement conquis à Dieu et à l'Espagne, et sacrifioient la vie de ces Indiens à leur avarice, tuant les hommes, et pillant l'or amassé dans ces terres qui en sont fertiles, désolant tout sans merci, sans pitié, sans justice.

Le Cardinal conseilla à son maistre d'y envoyer des religieux, lesquels, désintéressés des biens du monde, opposeroient leur charité à la violence de ceux qui gouvernoient. Cet advis fut reçeu ; plusieurs hommes de son ordre s'embarquèrent pour ce voyage,

et ne refusât de la voir, elle fit répandre le bruit dans tous les environs qu'elle était absente. Ximénès, trompé par ces faux bruits, s'en alla droit au château; mais ayant reconnu que Thérèse Enriquez s'y trouvait, il se hâta de se retirer chez les Cordeliers.

et entr'autres trois de ceux qui luy faisoient compagnie, dont François Ruys estoit du nombre; mais l'air des Indes, contraire à sa santé, le força de retourner à Madrid six mois après son départ. En y arrivant, il apporta au Roy Ferdinand une caisse pleine de plusieurs idoles que les Indiens adoroient, et un grain d'or pesant plus de mille ducats, qui avoit esté sans doute une autre idole de ces hommes avares qui tourmentoient les Indiens.

En cette mesme ville de Séville fut résolu de tirer raison de cette desroute de l'armée espagnolle et d'en lever une autre. Mais, pendant qu'on en faisoit les préparatifs, les affaires du Pape Jules second en arrestèrent le dessein. Ce pontife, qui troubla toute l'Europe, envoya ses nonces en Espagne prier Ferdinand de le secourir contre le concile de Pise, où les Cardinaux avoient esleu un autre Pape, et demanda vengeance de Bernardin Carvajale, Cardinal Espagnol, qu'il avoit effacé du catalogue des Cardinaux, l'accusa comme autheur de ce concile, et pria le Roy de luy oster l'Évesché de Siguença qu'il tenoit en Espagne. Ferdinand, pour plaire au Pape, osta l'Évesché à Bernardin et le donna à Frédéric de Portugal; mais l'orage estant passé, celui-là y fut remis pour achever sa vie avec quelque sorte de dignité.

En cette affaire de Jules second, la générosité du Cardinal à recognoistre ceux qui luy ont fait du bien

est remarquable. Il escrivit au Pape, de qui il avoit receu le bonnet de Cardinal, qu'il luy feroit tenir à Rome quatre cens mille escus quand il voudroit, leveroit une armée à ses dépens s'il en avoit besoin, et la meneroit luy-mesme en Italie contre ses ennemis. Car le fruict d'un bienfaict n'est jamais perdu quand on le sème dans un esprit généreux.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Traité de paix entre Ferdinand et les Rois de Tunis et de Tlemcen. — Guerre contre la Navarre et la France. — Libéralités du Cardinal. — Il s'oppose à une levée d'argent ordonnée par le Pape et destinée à la construction de Saint-Pierre de Rome. — Maladie, testament et mort du Roi Ferdinand. — Ximénès est nommé Régent du royaume d'Espagne.

Peu de temps après, les affaires d'Espagne en Afrique prindrent un meilleur train; les Roys de Tremesen et de Thunis envoyèrent leurs ambassadeurs avec présens à Ferdinand pour traicter la paix, qui fust conclue, et par les articles le commerce fust libre entre les Maures et les Espagnols d'Oran. Le Cardinal reçeut un singulier plaisir de cet accord : comme il estoit le premier autheur de la guerre d'Afrique, aussi avoit-il une joie indicible de voir croistre les fruicts de ses travaux en ce pays-là [1].

[1] Le Roi de Fez, non content de blâmer les Rois de Tlemcen et de Tunis d'avoir consenti à payer un tribut à l'Espagne, eut la hardiesse d'écrire à Ferdinand « qu'il n'avait qu'à poursuivre son entre- » prise; que lui l'attendait au delà des États qui devenaient ses tri- » butaires; qu'il allait lui faire aplanir tous les chemins jusqu'à Fez, » pour avoir le plaisir de le combattre en pleine campagne. » La guerre qui s'éleva sur le continent empêcha Ferdinand de répondre à ce défi. (Gomez.)

Les Rois de Tlemcen et de Tunis firent offrir à Ferdinand, par les

Les affaires de l'Europe prenoient un chemin tout contraire. Le Pape Jules second y augmenta le trouble ; il fist ligue avec Ferdinand et avec les Vénitiens contre les François, et luy, qui devoit tenir lieu de père, travailla à mettre en armes les chrestiens ses enfans les uns contre les autres. Ferdinand, pour se préparer à cette ligue et en prendre les conseils et les résolutions nécessaires, appelle le Cardinal à Burgos, où il estoit alors. Le Cardinal y vint ; on luy avoit marqué pour son logement la maison du comte de Salines, où s'estoit logé le prince Ferdinand, frère de Charles [1] qui fust nommé le Quint ; le Roy son ayeul luy manda d'en desloger. Mais le Cardinal ne voulut jamais accepter ce logis ; et lorsque le Roy luy en faisoit force et le vouloit absolument, il s'en excusa, disant que dans cette maison estoit demeurante la comtesse de Salines avec ses demoiselles, et que son institut luy deffendoit de loger avec les femmes, ce qu'il avoit tousjours religieusement observé dans la Cour et dans ses voyages.

Le lendemain, le Cardinal se promenoit aux jardins du palais avec le prince Ferdinand ; le Roy les veid de sa fenestre, et de là, appellant ce jeune prince, luy dit tout haut ces paroles : « Mon fils, vous estes

ambassadeurs chargés de conclure la paix, dix chevaux couverts de housses couleur de feu et brodées d'or et d'argent, dix faucons dressés, de riches tapis, de magnifiques fourrures, et un lion apprivoisé d'une taille et d'une beauté extraordinaires. (P. Martyr.)

[1] Charles portait alors le titre de duc de Luxembourg.

» en fort bonne compagnie; si vous me croyez, vous » n'en partirez jamais! » sçachant bien qu'il estoit avec un homme qui sçavoit rendre les princes tels qu'ils doivent estre, sages, religieux et généreux. Des jardins, le Cardinal ramena le jeune Ferdinand dans le palais où il print congé de luy, pour se retirer en son logis. Ce prince l'y vouloit accompagner, le Roy, qui survint sur ce compliment, le luy conseillant encores ; mais le Cardinal luy rendit grâces de tant d'honneur et obtint permission de s'en aller seul.

Les résolutions qu'on print en cette assemblée à Burgos par l'advis du Cardinal furent que le Roy ne hasteroit point cette guerre; qu'on prendroit plustost toute autre voye que celle des armes, pour tascher de porter les affaires à une bonne paix.

Mais cet advis fust bientost changé. Le Cardinal sçeut que le Roy de France avoit fait ligue secrette avec le Roy de Navarre; alors il porta les affaires à la guerre, la conseilla à son maistre et le pressa à diligenter la levée d'une armée [1]. Il descouvrit le se-

[1] Malgré le soin qu'on avait pris pour tenir secrète l'alliance de Jules II et de Ferdinand, le Roi de France, convaincu que l'armement qu'on feignait toujours de faire contre l'Afrique devait lui être opposé, s'écria un jour au milieu de ses courtisans : « Je suis le Maure et le Sarrasin contre qui l'on arme en Espagne! » (Zurita.)

Louis XII savait à cette époque (1511) la juste valeur des promesses et des paroles de Ferdinand. En 1504, le Roi de France s'étant aperçu que le Roi d'Espagne cherchait à le tromper comme il l'avait déjà fait, adressa de vifs reproches aux ambassadeurs espagnols et leur ordonna de sortir de son royaume, ne leur laissant que quelques jours

cret de cette ligue par un tel moyen : le Roy de Navarre aymoit avec passion une dame de la Cour, dont les beautez avoient charmé sa raison ; cet amour estoit venu à la jouissance par les priviléges de la couronne, à laquelle peu de femmes sçavent donner refus. Un secrétaire d'Estat, des plus confidents de ce prince, prend part dans cette affaire comme si elle eust esté d'Estat, void la dame, luy tesmoigne sa passion et la prie du soulagement. Elle qui avoit autant besoing de la plume de cet homme comme des libéralitez du Roy, luy accorde sa demande ; mais comme ils estoient ensemble, le Roy les surprend et poignarde le secrétaire : car les Roys ne souffrent point de compagnons non plus en leurs amours qu'en leurs sceptres. Cet homme d'Estat avoit dans sa bource le traicté de la ligue de ces deux Roys. Un prestre de Pampelune qui fut sans doute promptement appellé pour confesser le secrétaire mourant, après avoir nettoyé sa conscience, fouilla dans sa bource et y trouva entre autres choses ce traicté secret ; il le bailla ou le vendit aux ambassadeurs d'Espagne résidant à la cour de Navarre. Ceux-cy

pour exécuter ses ordres. Les deux ambassadeurs, s'imaginant que leur maître serait très-irrité quand ils lui apprendraient que Louis l'accusait d'imposture et de l'avoir trompé deux fois, redirent en tremblant à Ferdinand ce qu'ils avaient entendu de la bouche du Roi. Leur étonnement fut grand quand ils entendirent Ferdinand s'écrier : « Deux fois ? Il en a menti, l'ivrogne, car je l'ai trompé plus de dix ! » (ANQUETIL.)

l'envoyèrent au Cardinal; il leut : « que le Roy de
» Navarre refuseroit passage dans son pays à Ferdinand allant secourir le Pape Jules second; de plus,
» qu'il entreroit dans l'Espagne avec une armée
» toutes les fois que le Roy le voudroit; et, ce faisant,
» que le Roy restitueroit le patrimoine de Foix que
» possédoit le duc de Nemours, père de Germaine
» pour lors Reyne d'Espagne; qu'il luy rendroit encore tout ce que les Roys de France avoient occupé
» de la maison d'Albret, et luy donneroit une pension annuelle selon la dignité de Roy; d'avantage,
» qu'il procureroit ou par négociation ou par armes
» que le Roy d'Espagne luy restituast ce qu'il détenoit autour de Burgos du bien de la Reyne Catherine sa femme. » Ces conditions leues, le Cardinal fist lever une armée et porta les affaires à tel poinct qu'elles causèrent la guerre de Navarre, disoient les Espagnols; mais ce fust plustost la violence de Jules second et l'ambition de Ferdinand qui allumèrent cette guerre assez mémorable dans les histoires pour le sang humain qu'on y respandit [1];

[1] Le bruit s'était répandu que Jean d'Albret et le brave La Palisse avaient enfermé le duc d'Albe et son armée dans les défilés; cette nouvelle donna de grandes inquiétudes à Ferdinand. Le Cardinal pour le distraire lui envoya Santillo, homme plaisant et diseur de bons mots. Ce railleur spirituel, à qui le Cardinal avait sans doute tracé son rôle, vint saluer le Roi, et s'empressa de lui demander son congé pour aller, disait-il, dégager le duc d'Albe et battre les Français. Comme sa demande étonnait Ferdinand, il ajouta qu'il était assez brave et qu'il aimait assez son prince et sa patrie pour exécuter ce projet. Le Roi

car la guerre est le cimetière sanglant des hommes.

L'année mil cinq cens et treize qui suivit les troubles de Navarre, osta du monde Jules second, afin qu'il ne le ruinast davantage, et apporta à Ferdinand une maladie qui l'en tira bientost après [1] : elle luy causoit des tristesses extraordinaires; pour l'en soulager par quelque allégresse, toute la cour se mit en resjouissance; les dames, par le bal et la danse, les cavaliers, par les joustes et les tournois. Alphonse Mendosse, mari de la niepce du Cardinal, fust de la partie, et, pour paroistre, fist une despense de sept mille escus, grande pour ce temps-là. Elle devoit estre payée de la bource du Cardinal, qui avoit accoustumé de rejetter les despences qui regardoient plutost la vanité que le solide; néantmoins, il fist payer

lui répliqua en souriant : « si tu m'aimais, Santillo, et si tu étais vaillant comme tu le dis, tu ne serais pas ici à ne rien faire, tandis que tant de braves gens exposent leur vie pour mon service ! » Les Seigneurs de la Cour comprirent facilement ce reproche indirect, et partirent tous le lendemain pour le siége de Pampelune. (GOMEZ.)

[1] Se voyant dans un âge avancé et d'ailleurs usé par les débauches de sa jeunesse, désireux cependant de laisser après lui un héritier de son nom et de sa couronne, Ferdinand (Pierre Martyr, Gomez et Zurita attestent ce fait) demanda des secours à la médecine. Des médecins lui indiquèrent un remède qui le ferait rajeunir pour un temps, et lui procurerait sans doute la postérité qu'il souhaitait si ardemment. La Reine elle-même prépara le breuvage et le présenta à son mari, qui le prit et se trouva mal aussitôt après. Soit que ce remède fût trop violent pour ce corps affaibli, soit qu'on eût mal exécuté l'ordonnance des médecins, Ferdinand ne fit plus que languir et tomba dans une mélancolie fatale dans laquelle sa vie s'éteignit.

celle-là avec joye, disant à ceux qui luy en parlèrent, que ces tournois estoient la médecine de la santé du Roy qu'il acheptoit à trop bon marché, puisque son nepveu n'avoit despendu que cela, donnant volontiers son bien ou pour le salut du prince, ou pour le soulagement du peuple.

Ce fust en ce mesme temps qu'il pourveut à la nécessité publique dont l'Espagne est souvent pressée par le manquement de bled ; il fist faire à ses despens des greniers publics dans Tolède, dans Alcala et dans Torrelagune, et les fit remplir de bleds, dont la despence se monta à de grandes sommes d'argent. Le Sénat de Tolède, pour recognoistre un tel bienfaict, en consacra la mémoire par une inscription gravée au milieu du palais, et le peuple en conserva le souvenir par une table de marbre où cette libéralité estoit escrite dans le grand marché de la ville, qui dure encore aujourd'huy [1]. Le cinquième d'octobre, toutes les années, on en presche la recognoissance en une

[1] A Alcala de Hénarès, on grava sur le frontispice de l'Hôtel de Ville cette inscription :

QUE LA PLUIE INONDE
NOS CAMPAGNES,
QUE LA CHALEUR LES BRULE,
LA RÉCOLTE EST TOUJOURS
BONNE ICI,
PAR LA MUNIFICENCE ET LA CHARITÉ
DE NOTRE BON PASTEUR.

(FERN. DE PULGAR)

harangue qu'on faict des vertus et du mérite de ce grand homme.

Peu de temps après cela, il fist bastir à Torrelagune un superbe monastère avec une église, où les louanges de Celuy qui l'avoit eslevé à sa fortune fussent continuellement célébrées. Il orna cette église de vases, de vestements sacrez et de tout ce qui sert au culte et à la religion. Outre cela, il fit conduire de loing une fontaine d'eau vive pour la commodité de cette saincte maison et du public ; pour la faire couler jusques-là, il fit fendre le rocher, caver des montagnes pour faire place aux aqueducs fort amples et voutez, avec une despence royalle que les Espagnols escrivent se monter à un million d'or. Ce lieu là tesmoigne encore aujourd'huy et la générosité de ce Cardinal et son affection au public ; car les grands édifices disent sans flatterie à la postérité la grandeur de ceux qui les ont fait faire.

Mais comme il les avoit fait construire du sien pour l'utilité publique, aussi ne vouloit-il point que les magnificences d'autruy fussent à charge aux Espagnols. Alors le Pape Léon dixiesme, successeur de Jules second, avoit fait dessein de bastir à Rome le temple de Sainct Pierre selon la dignité du premier temple de la Chrestienté ; mais parce que la despence se montoit à de grandes sommes d'argent, il envoya des bulles en Espagne pour en exiger des Espagnols. Le Roy Ferdinand y consentant, le Cardinal, homme

sévère, et porté au soulagement du peuple, loua le dessein du Pape, mais n'approuva point l'exaction d'argent par les bulles, en empescha l'exécution de toutes ses forces, et escrivit avec une généreuse liberté ses sentimens à Rome.

Ferdinand approchoit la fin de son règne et de sa vie par la maladie dont nous avons parlé ; il en avoit reçeu une rude attaque dans la ville de Burgos, ce qui l'en fist partir, attribuant aux qualitez de l'air la cause qu'il en avoit en luy-mesme : il vint à Arande, où estant, il y appella le Cardinal. Celuy-cy se mit en chemin, et, comme il approchoit du lieu, le Roy monta en litière et luy alla au-devant non sans l'estonnement de toute la cour; car à peine Ferdinand pouvoit se soustenir à cause de sa maladie, laquelle croissant tous les jours, le mit enfin au lict de mort. Le Cardinal eust bien désiré de se trouver au dernier moment du règne de son maistre; mais jugeant que le gouvernement d'Espagne luy pourroit estre donné, il n'osa y estre présent, de crainte qu'on n'attribuast à son ambition plustost qu'au jugement du Roy et aux advis de ses Conseillers la conduite qu'on luy auroit laissée. Cela fust cause qu'il se retira dans Alcala de Hennarès, attendant que Dieu fist de ce Prince selon le décret de sa volonté.

Cependant, Ferdinand se sentoit mourir et ne le pouvoit croire; sa raison estoit déçeue par les pré-

dictions d'une femme dévote qu'on appeloit la *Béate d'Avila*. Elle luy avoit dit que sa vie seroit plus longue nonobstant les violences de sa maladie. Cela luy fist rejetter Matreuse, Cordelier, son confesseur, qui estoit venu à luy pour disposer sa conscience à partir de ce monde et aller devant Celuy qui juge les Roys sans avoir esgard à leurs couronnes. Il disoit que cet homme le venoit voir, non par zèle de piété, mais par ambition et pour se faire accorder quelque don. Le prince Charles, son petit-fils, l'envoya visiter en sa maladie par Adrian, Doyen d'Utrek [1]. Cet homme ne pouvoit avoir audience de luy; et, quand les secrétaires d'Estat le supplioient de l'ouyr et luy en faisoient instance, il la refusoit et leur respondoit en sa langue : « *aque viene es por ventura a ver se me* » *muerto* [2]. » Il le veid enfin et receut les complimens de Charles. Certes, tel despart des Grands se faict avec de grandes difficultez qu'ils souffrent, et il n'y a point de place en ce monde plus malaisée à désemparer que celle du throsne! mais la mort qui est de nécessité est aussi inexorable; elle ne respecte point les sceptres.

Les médecins et les principaux Conseillers d'Estat advertirent Ferdinand qu'il estoit arrivé à la dernière

[1] Sous prétexte de proposer le mariage de l'Archiduc avec Renée de France, fille de Louis XII. (ZURITA.)

Adrien d'Utrecht était Doyen de Louvain.

[2] Il vient voir si par hasard je ne serais pas mort.

heure de sa vie; que le temps de penser aux affaires de sa conscience et à celles de son royaume n'estoit pas plus long qu'il falloit : cela le fit résoudre de recevoir son confesseur et croire que la *Béate d'Avila* n'avoit point eu ses advis du ciel. Pour les affaires de son royaume, il dit qu'il y avoit mis ordre par le testament secret qu'il venoit de faire à Burgos, par lequel il laissoit à Ferdinand, son petit-fils, frère de Charles, le gouvernement des Espagnes, et luy léguoit en propre les Grandes-Maistrises des trois principaux Ordres d'Espagne, de Saint-Jaques, de Calatrava et d'Alcantara. Ses Conseillers luy remonstrèrent le tort qu'il faisoit à la couronne d'en destacher ces trois pièces que luy-mesme avoit jugé y devoir estre jointes, pour les donner à un prince qui pourroit s'en servir quand il voudroit contre le Roy mesme; que le meilleur et le plus seur héritage qu'il pourroit laisser à Ferdinand estoit la bienveillance de son frère; quant au gouvernement d'Espagne, qu'il estoit encores dangereux de le laisser à Ferdinand, prince fort jeune et susceptible de mauvaises impressions que les Grands luy pourroient donner à la subversion de l'Estat. Ces remonstrances luy firent changer d'advis : il institua donc Charles gouverneur durant la vie de la Reyne sa mère, seule héritière de ce royaume-là.

Mais pendant l'absence de Charles, il falloit un administrateur qui gouvernast les affaires publiques

avec prudence, probité et générosité. Laurens Galinde Caravajal, l'un des Conseillers, luy proposa le Cardinal comme celuy qui avoit toutes ces qualités-là avec éminence. Ferdinand, tournant la teste de l'autre costé, luy respondit : « ne cognoissez-vous point » l'esprit sévère de Ximénès, nullement propre à » traicter avec les hommes? » rejettant celuy-là dont il avoit admiré la conduite et honnoré la personne, allant au-devant de luy toutes les fois qu'il le venoit servir : telle estoit l'inconstance de ce grand Roy. Mais ce desdain de Ferdinand pour le Cardinal n'estoit point sans quelque sujet bien que léger. Il eust besoin d'une notable somme d'argent, il la demanda en prest au Cardinal, qui la luy refusa, disant hardiment que l'argent de ses rentes ecclésiastiques n'estoit ny à luy ny à Sa Majesté, et qu'il appartenoit aux pauvres de l'Archevesché de Tolède, la nécessité desquels s'opposoit à cet emprunt. Néantmoins, le mérite du Cardinal prévalut dans l'esprit de Ferdinand sur le souvenir de ce refus; après avoir un peu pensé, il se ravisa et dit : « véritablement, si on pou- » voit former un homme exprès avec les vertus pro- » pres pour la conduite de mes Estats, on n'en sçauroit » faire un plus capable que le Cardinal, si on pou- » voit adoucir dans son esprit cette trop grande sé- » vérité. Il se resouviendra, dit-il encores, des bien- » faicts de la Reyne Isabelle et des miens, comme il » s'en est tousjours monstré recognoissant. » Alors il

le déclara Administrateur Général des Espagnes, et peu de temps après rendit l'esprit [1].

Ce changement de testament mit en alarme les gouverneurs du jeune Ferdinand. Ils le portèrent à prendre la conduite du royaume, firent expédier des patentes en son nom par lesquelles il appelloit auprès de soy les Conseillers d'Estat pour adviser à la conduicte de l'Espagne. Un d'entr'eux à qui on présenta les lettres, respondit : « nous irons vers le Prince luy » rendre nos devoirs, mais nous ne cognoissons point » d'autre Roy que César ! » alléguant ainsi la Saincte Écriture ; ce qui fust depuis prophétique, car Charles fust Empereur.

Le Cardinal cependant entra au gouvernement d'Espagne, où il fust si absolu, qu'ayant desjà la pourpre de l'Église, il ne luy manquoit que celle de la monarchie et le nom de Roy. Sa domination, dont la prudence, la probité, la magnanimité furent compagnes inséparables, dura l'espace de deux années. Pendant son cours, il soustint courageusement et appaisa sagement les troubles d'Espagne, réprima l'audace des Grands, et tira de leurs mains violentes les biens des moindres hommes qu'ils avoient injuste-

[1] Le 23 janvier 1516, vers les deux heures après minuit; il était âgé de soixante-deux ans et en avait régné quarante-deux. Les peuples regardèrent sa mort comme le commencement de leurs malheurs, les Grands comme le terme de leur servitude. Les Aragonais le pleurèrent et virent avec regret la race de leurs Rois éteinte en sa personne, puisqu'il ne laissait point de fils légitime. (ZURITA.)

ment ravis. De sorte que l'Espagne recognut alors, et le confesse encores aujourd'huy, qu'elle n'a jamais joui d'un si grand repos que sous la conduite du Cardinal. Car le Ministre d'Estat qui gouverne avec prudence et générosité, s'acquérant à soy-mesme la gloire, donne au peuple le repos et la félicité.

CHAPITRE HUITIÈME.

Ximénès retient près de lui l'Infant Ferdinand. — Le Doyen de Louvain dispute à Ximénès la Régence du Royaume. — Le Cardinal consent à partager l'autorité avec le Doyen jusqu'à ce que Charles en ordonne autrement. — Nouveaux troubles en Espagne. — Grâce à la fermeté du Cardinal, Charles est proclamé Roi du vivant de sa mère. — Des commissaires sont envoyés aux Indes pour protéger les Indiens contre les conquérants espagnols. — Destruction des places fortes de la Navarre. — Révoltes de Malaga et d'Arévalo.

Après l'ouverture du testament du Roy qui le déclaroit Régent d'Espagne, la première action de Ximénès fut de prendre avec soy le Prince Ferdinand qu'il retint tousjours, luy donnant un train digne de sa naissance, afin d'empescher que les Grands d'Espagne ne l'attirassent à leur parti pour l'en faire leur chef[1], qui se conduiroit pourtant selon le mouvement des membres. Après cela, il fit rendre à la Reyne Germaine les honneurs qui luy estoient dus et mit ordre que sa maison fût entretenue selon sa condition.

[1] Ce Prince, qui avait eu connaissance du premier testament de Ferdinand, regardait le changement des dispositions de son aïeul comme une injustice; il en fut contrarié au point de tomber gravement malade. (Gomez.)

Les traverses qui ont rendu sa conduite plus illustre parurent à ce commencement. Adrian d'Utrek, Doyen de Louvain, avoit esté envoyé en Espagne par Charles, pendant la maladie de Ferdinand, avec lettres patentes pour gouverner l'Espagne advenant la mort de Ferdinand. Ce prince estant mort, il déclara sa charge, montra ses lettres en plein conseil et voulut prendre la souveraine administration des affaires. Le Cardinal l'en empescha, remonstrant que, par le testament de la Reyne Isabelle, le Roy Ferdinand estoit Régent du royaume jusques à ce que Charles eust atteint l'âge de vingt ans; que Ferdinand estant mort avant ce temps-là, il estoit par son testament mis en sa place, et partant qu'à luy seul appartenoit la régence; d'advantage, que par les loix du royaume il estoit deffendu qu'aucun estranger ne gouvernast l'Estat, et qu'Adrian estant Flamand, sa naissance luy donnoit l'exclusion de ce qu'il prétendoit. Ces contentions ne furent point sans leurs soustenans d'une part et d'autre : le Cardinal avoit les bons Espagnols; Adrian estoit appuyé de tous les grands ambitieux, qui ne demandoient que le trouble pour en profiter.

Charles, qui estoit en Flandre, devoit vuider le differend; mais attendant qu'il envoyast son jugement, le Cardinal et Adrian gouvernèrent et signèrent tous deux les ordonnances et les mandemens. Mais Adrian n'estoit que l'ombre qui suivoit les mouvemens du

Cardinal, comme du corps qui agissoit dans les affaires publiques.

Le premier qui par les armes attaqua le repos public en Espagne fut Pierre Portocarrero, frère du duc d'Ascalon, dont les successeurs sont maintenant les marquis de Villeneufve. Cet homme puissant parmi les Portugais qui sont au delà le fleuve Guadiana sollicita les peuples d'Arene, au delà de ce fleuve, de prendre les armes et mit le tumulte et la confusion dans cette province-là. Son dessein estoit d'occuper par la force la Grande Maistrise de Sainct Jaques, à quoy ayant prétendu et longtemps attendu le grand Gonzalve, la mort avoit fini ses prétentions, ses espérances, sa vie et ses desplaisirs. Portocarrero en avoit depuis obtenu des bulles du Pape pour succéder au Roy Ferdinand, s'il luy survivoit. D'un autre costé, le prince Charles, qui estoit en Flandre, avoit eu des bulles du Pape pour les trois grandes Commanderies d'Espagne. Le Cardinal, aux premières nouvelles des armes de Portocarrero, envoya droit à luy sans marchander des troupes de gens de guerre sous la conduite de Villefanno. Elles redonnèrent le calme à la province et forcèrent ce foible mutin d'estre plus sage à l'advenir; car l'unique remède aux troubles excitez par un particulier sont les forces publiques.

Ce premier nuage dissipé, le Cardinal mène la Cour et le Conseil à Madrid, où il disoit que la liberté

de la Régence seroit plus absolue contre les Grands d'Espagne. Là, il arriva un courrier de Charles portant ses lettres à la Reyne Germaine, au Conseil, aux Grands, par lesquelles il leur promettoit de venir en Espagne l'esté prochain. Cependant il ordonnoit à tous ceux qui luy devoient obéissance de la rendre toute entière au Cardinal [1]. Il escrivit aussi secrettement au Doyen Adrian de sonder les opinions d'un chascun sur le nouveau tiltre de Roy d'Espagne qu'il avoit prins depuis la mort de Ferdinand, son ayeul. Adrian en parla au Cardinal et au Conseil; tous trouvant estrange cette nouveauté luy respondirent que par la mort de Ferdinand, Charles n'avoit rien acquis en Espagne; que la Reyne sa mère y vivoit en unique héritière de ces Royaumes-là; et, escrivant à Charles, ils luy remonstrèrent que cette qualité de Roy pourroit troubler l'Estat et fournir de prétexte aux séditieux de prendre les armes, et dire qu'il n'étoit pas

[1] En apprenant la nouvelle de la mort de son aïeul, Charles, dans son affliction, avait dit hautement « qu'il venait de perdre le » meilleur père et le meilleur maître qui eût jamais été, au moment » où il allait recueillir les fruits de son affection et où il avait le plus » besoin de ses conseils; que si quelque chose pouvait le consoler de » cette perte irréparable, c'était le choix que Ferdinand avait fait de » la personne de Ximénès pour gouverner à sa place; qu'il avait » beaucoup entendu parler de la sagesse et de la probité de ce grand » homme, mais que ce qui le rendait à ses yeux plus grand encore » que sa réputation même, c'était l'estime que son aïeul à son lit de » mort lui avait témoignée. »

(P. Martyr. — Sandoval, *Hist. de Charles-Quint.*)

juste de souffrir l'usurpation de la royauté par un autre, tandis que la Reyne légitime estoit en vie. Charles leur respondit qu'il avoit prins la qualité de Roy par les prières du Pape et de l'Empereur, qu'il ne luy seroit pas séant de la quitter, qu'au contraire cela nuiroit à son authorité. Il escrivit au Cardinal d'employer son crédit, non-seulement afin que le nom de Roy luy demeurast, mais aussi afin qu'il fût proclamé Roy par toute l'Espagne.

Le Cardinal y travailla avec soin, convoqua une assemblée de personnes notables du royaume, composée de Prélats, de Grands d'Espagne et de Conseillers d'Estat, où il en fit faire l'ouverture et proposer l'affaire par Laurens Galinde, Conseiller d'Estat, son confident, homme de doctrine et fort éloquent, qui remonstra aux assistans le pitoyable estat de la Reyne Jeanne, aliénée de son esprit et incapable de commander[1], leur fit voir la nécessité d'avoir un Prince qui remplist au moins de nom ce qu'elle ne pouvoit occuper de faict; que l'authorité estoit l'âme du royaume, et qu'elle ne se trouvant point en la personne de Jeanne, il la falloit chercher en celle de Charles; qu'il n'estoit point nouveau en Espagne que les Infants portassent le nom de Roy du vivant

[1] L'incapacité de Jeanne était notoire. La Reine Isabelle avait elle-même avoué et reconnu dans son testament cette incapacité, en disant que Jeanne *ne pouvant pas* gouverner, elle nommait Ferdinand gouverneur des Espagnes jusqu'à la majorité de Charles. (GOMEZ.)

de leurs pères et mères : il en fit voir les exemples aux règnes des Roys Gots, et depuis eux aux autres qui leur ont succédé. A la fin de son discours, tirant de son sein les lettres de ce Prince qui ne demandoit point advis, ains commandoit, il conclud qu'il falloit plustost congratuler à ce Prince le nom de Roy, qu'il avoit prins, que de le luy refuser.

Les Conseillers d'Estat et tous les Évêques furent de son advis; les Grands d'Espagne prinrent l'opinion contraire. Henry, Almirante, et Frédéric d'Albe jurèrent en présence de l'assemblée qu'ils ne souffriroient jamais une telle usurpation. Alors le Cardinal se tournant vers eux leur dit d'un visage et d'une voix sévère : « le Roy Charles n'a pas besoin de vos » suffrages pour la qualité qu'il prend; aussi ne vous » ai-je pas assemblez pour les vous demander. » Comme j'ay tousjours esté porté à vostre bien, de » mesme je l'ay fait pour vous faire mériter la bien- » veillance de nostre Prince. Mais puisque vous » croyez que l'on vous doit ce qui vous a esté offert » de courtoisie, je vous ferai cognoistre que vous » n'estes pas si nécessaires en cette affaire que vous » l'avez creu. » Et, sortant du Conseil, il fit appeller le Gouverneur de Madrid et luy commanda de faire proclamer à son de trompe par tous les carrefours de la ville Charles d'Autriche Roy de Castille. Cela fut faict le même jour avec solemnité. Tolède suivit l'exemple de Madrid, et fit avec réjouissance la

mesme proclamation sans que les Grands qui estoient sortis des villes osassent rien entreprendre. Tel fut le fruict de la sévérité du Cardinal [1]. Car, où l'homme d'Estat void que le discours et la persuasion sont foibles, il doit apporter la sévérité et la force, ministres de son authorité.

Le royaume d'Arragon n'imita point l'exemple de celuy de Castille.

Alphonse d'Arragon, Évesque de Sarragosse, le gouvernoit alors par le testament du Roy Ferdinand. Les Arragonois, merveilleusement jaloux des loix de de l'Estat, refusèrent le nom de Roy à Charles, tandis que la Reyne sa mère vivoit. Et afin que ce refus fût avec violence, Pierre Giron, fils aisné du comte d'Urenne, print les armes, attaqua le duché de Médina Sidonia, prenant son prétexte sur le droict qu'il

[1] Le lendemain le Cardinal-Régent, envoyant aux habitants de Valladolid, de Grenade, et de toutes les autres villes de la Castille, l'ordre de faire la même proclamation, leur écrivait : « que le Prince, » pour des raisons très-convenables, dont il avait fait part au conseil » d'État avait cru devoir, en prenant possession du Royaume, prendre » le titre de Roi du vivant même de la Reine Mère ; qu'il s'y trouvait en- » gagé par les sollicitations du Pape et celles de l'Empereur, son aïeul ; » qu'il n'avait du reste en vue que le bien public et le soulagement de » sa mère infirme ; qu'ils eussent donc à le reconnaître pour Roi et à » faire des réjouissances publiques, après avoir invoqué le Saint-Esprit » et imploré le secours de saint Jacques, protecteur de l'Espagne ; » qu'à l'avenir on mît son nom au commencement de tous les actes » publics, après toutefois celui de la Reine, à qui il fallait rendre les » premiers honneurs. » Ces ordres furent ponctuellement exécutés partout. (GOMEZ.)

y prétendoit, et assiégea la place de Luzere [1], située sur le bord de la mer. Le Cardinal envoya contre luy une armée légère sous la conduite d'Antoine Fonsèque, et avec ce chef un Intendant de la justice pour punir les rebelles par la hache et le licol. Fonsèque alla droict à Luzere, fit lever le siége et mit les séditieux en fuite [2], d'où ils revindrent quelque temps après et augmentèrent les troubles que Mendosse duc de l'Infantado, faisoit de son costé.

Celuy-cy gardant en soi-mesme le souvenir de l'offense que le Cardinal luy avoit faicte, disoit-il, de rompre le mariage de sa niepce avec son nepveu, déclamoit contre luy et de parolle et d'escrit. Il publioit par ses manifestes que la Noblesse d'Espagne estoit opprimée par le Cardinal qu'il appelloit moine défroqué, et disoit que les Grands d'Espagne avoient tousjours deffendu la couronne, et partant qu'il estoit bien plus raisonnable que le Cardinal obéist aux

[1] San-Lucar.

[2] Pedro Giron, après avoir sollicité et obtenu sa grâce de Ximénès, n'en resta pas moins son ennemi. Il mit tous ses soins à trouver l'occasion de l'attaquer encore. Étant venu à Madrid, où il passa quelques jours dans l'espoir que le Régent le ferait appeler au palais, ou lui intimerait l'ordre de s'éloigner, il fut piqué de ne pouvoir attirer l'attention de Ximénès. Pour le forcer à s'occuper de lui, il lui fit dire *qu'il était arrivé à Madrid pour y voir seulement ses amis et s'en retourner*. Le Cardinal, qui n'avait que du mépris pour lui, se contenta de répondre : *il est le bienvenu, et, s'il s'en retourne, je lui souhaite un bon voyage*. Ce dédain poussa Pedro Giron à susciter de nouveaux ennemis au Régent, qui, heureusement pour l'Espagne, sut briser toutes les haines armées contre lui et contre l'État. (Gomez.)

Grands, comme aux protecteurs de l'Estat, que non pas les Grands à un homme comme luy, qui n'avoit rien de relevé que les qualitez que la fortune aveugle de la Cour luy avoit données, et ne sçavoit autre chose que les sévérités et les bigearreries que les moines apprennent dans le cloistre quand ils se persécutent les uns les autres.

Le Cardinal, qui estoit excellemment judicieux, mesprisoit telles rodomontades; il sçavoit que la colère qui n'a point de forces est un vent qui passe sans nuire à personne; que les Grands d'Espagne, par la vanité et le luxe de leur condition, despendoient jusques au dernier maravidis de leur revenu; de sorte qu'il ne leur restoit autre chose que les cris et la voix, foible soustien de leur fougue; ce qui n'estoit pas ainsi de luy qui pouvoit du revenu de ses bénéfices défrayer une armée. Ainsi, les laissant debatre à la perche, leur donna loisir de recognoistre leur faute, leur foiblesse, son authorité et sa puissance, et de revenir à eux pour se ranger d'eux mesmes à leur devoir : ce qu'ils firent presque tous et entre autres le Duc de l'Infantado, lequel, après tant de saillies, escrivit au Cardinal les tesmoignages de son affection et de son obeyssance [1] : car

[1] Si pour dissoudre cette ligue menaçante le Cardinal dédaigna d'employer la force des armes, il eut cependant recours à la menace. Il donna même en cette occasion une preuve de fermeté que l'histoire nous a transmise comme un trait caractéristique. Un jour les mécontents osèrent venir lui demander de quel droit il prétendait les gou-

nassent pleine authorité sur le Conseil, sur les siéges de justice, sur les gouverneurs des villes et sur les receveurs et thrésoriers des finances, donnant pour instruction à Diego de dire que ce n'estoit point assez que le nouveau Roy le luy eust accordé par ses lettres missives et en eust escrit au Sénat : ce qu'il faisoit pour oster tout prétexte aux Grands d'esmouvoir les peuples contre luy en leur faisant entendre que ses actions n'estoient point approuvées du Prince. Car, comme il eust mis trente mille hommes sur pieds de la milice des bourgs et des villes, à qui il ne donnoit autre solde que les immunitez, ces mesmes Grands d'Espagne publièrent qu'il alloit par ses violences à la subversion de l'Estat; qu'il armoit les peuples contre eux afin de les destruire et ruiner aussi les peuples; que son ambition desréglée le portoit à faire le Capitaine, quoyqu'il n'eust jamais porté ny manié d'autres armes que le bréviaire et le froc. De sorte que lorsque le Cardinal eust envoyé Tapie de Ségovie à Valladolid pour y faire la mesme levée de gens de milice, les habitans soulevés par Henry, Almirante, et quelques autres, coururent aux armes, emprisonnèrent Tapie, fortifièrent leur ville, roulèrent les canons sur les rempars et crièrent par les rues : « c'est contre Ximénès, le tyran du peuple. » Les bourgs voisins de Valladolid se portèrent à la mesme fureur, laquelle passant outre, comme un feu qui gaigne païs dans l'estendue d'une espaisse fo-

rest, attira dans la mesme révolte les villes de Burgos, de Léon et beaucoup d'autres.

Le Cardinal jugea que les remèdes de la force aigriroient le mal; qu'il valloit mieux remettre ces mutins dans leur devoir par la voye de la douceur. Il escrivit donc à ceux de Valladolid [1], qui avoient commencé le désordre, « que son intention n'avoit pas esté d'enfraindre leurs priviléges; que s'ils en avoient aucuns » qui les exemptassent de la milice, ils les fissent voir » au conseil du Roy, où il les protégeroit de son possible. » La raison et la douceur irritent quelques fois les peuples et les rendent insolens : ceux de Valladolid respondirent au Cardinal avec arrogance « qu'ils » n'avoient que faire de luy ny du Conseil pour la Conservation de leurs priviléges qu'ils sçauroient bien » maintenir par les armes contre sa manifeste tyrannie. » Ce langage venoit sans doute des Grands par la bouche du peuple; aussi envoyèrent-ils en Flandre une célèbre ambassade contre le Cardinal pour faire voir à Charles le péril auquel cet homme mettoit l'Estat d'Espagne.

Le Cardinal, qui estoit prudent et courageux, qualitez qui ont fait réussir toutes ses entreprinses, envoya aussi en Flandre; et, par la négociation de don Diego Lopez, homme de sens et diligent, prévint Charles et luy fit voir que les révoltes d'Espagne

[1] Les révoltés de Burgos, de Léon et de Médina del Campo, reçurent de semblables lettres du Cardinal. (SANDOVAL.)

estoient des effects de l'envie et de la malice des Grands. Outre cela, il ordonna au mesme Diego de presser la confirmation qu'il demandoit, et qu'il déclarast que, si on ne la luy envoyoit, il quitteroit la conduite des affaires et s'en iroit dans Tolède jouir du repos qui ne se trouve point à la Cour.

Cette milice fut quelque temps interrompue pour bannir les séditions d'Espagne; mais comme elle avoit esté sagement instituée par le Cardinal et estoit fort nécessaire au royaume, Philippe second, prince judicieux, la restablit longtemps après le déceds de Ximénès, en l'année mil cinq cens soixante et cinq; car aguerrir les peuples, c'est fortifier l'Estat. De là, on void que les prudens conseils du ministre qui va au bien public durent, et que le temps, père de la vérité, dissipant les mensonges de ses envieux, leur donne ce glorieux advantage qu'ils servent, mesme après sa mort, de loy pour la bonne conduite.

Les affaires de la marine ne demandoient pas moins les soins du Cardinal que les autres de l'Espagne. La mort de Ferdinand, la maladie de la Reyne Jeanne et l'absence et la minorité de Charles avoient donné sujet au désordre de les ruiner. Le Cardinal les restablit à Séville, remit le nombre des vaisseaux de guerre qu'il falloit pour la garde de la coste et pour les courses contre les pyrates, les arma d'hommes et de canons, les munit de poudres, de boulets et de vivres.

Diego Colomb, Admiral, fils de ce grand Christophle Colomb qui a remply le nouveau monde de la réputation d'Espagne et l'Espagne des thrésors du nouveau monde, s'adressa alors au Cardinal, comme au Régent du royaume, le suppliant de faire passer sa compassion et sa justice dans les isles de l'Océan qui dépendent d'Espagne, où l'on commettoit des cruautez inhumaines; que les Espagnols impitoyables y traictoient mal les insulaires, et pis que des mulets ou des asnes, s'en servant à porter la somme et à des travaux intolérables[1]; que ces pauvres insulaires estoient hommes et portoient sur le front l'image de Dieu aussi bien que les Espagnols; que s'ils estoient grossiers et plus rudes qu'eux, ils estoient aussi meilleurs. Le Cardinal y envoya des juges de qui il cognoissoit la probité et la suffisance[2], pour vuider les différends que l'avarice et la fureur avoient semez dans les isles; et, quant au soulagement des misérables insulaires que les Espagnols tuoient tous les jours au travail de faire le sucre, il fit une despesche à Charles pour en ordonner à sa volonté.

[1] La plupart des historiens espagnols, Alvarez Gomez entre autres, racontent avec d'horribles détails les mauvais traitements et les cruautés que les conquérants espagnols faisaient subir à ces malheureux insulaires.

[2] Cette mission fut confiée à Louis de Figueroa, à Alphonse de Saint-Jean et à Bernardin Manzaredo, tous trois religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, et recommandables par leur piété et leur habileté dans les affaires. Il leur adjoignit un habile jurisconsulte nommé Alphonse Suaz. (GOMEZ.)

Charles, par le conseil des Flamands et sans le sçeu du Cardinal, commanda qu'on fist passer aux isles pour faire le sucre et soulager les insulaires de nature foible, quatre cens Maures noirs, de ceux qui des régions des Négrites viennent en Portugal.

Le Cardinal, qui fut adverti de cet ordre, despescha un courrier à Charles, luy escrivit les inconvéniens qui pouvoient arriver d'introduire dans ces isles ces noirs, hommes robustes et belliqueux, qui sans doute apprendroient l'art de la guerre et l'usage des armes aux insulaires, et seroient quelque jour cause d'une notable révolte. Charles communiqua à son Conseil l'advis du Cardinal; mais les Flamands le destournèrent de le suivre et luy firent entendre que le Cardinal, homme ambitieux, parloit ainsi parce qu'on avoit sans son advis fait passer les Maures dans les isles. Mais cinq ans après la mort du Cardinal, à sçavoir l'année mil cinq cens vingt-deux, Charles cognut le péril auquel le mespris d'un tel conseil avoit porté les isles; car les Maures prindrent les armes dans l'isle de Sainct-Dominique, attaquèrent la ville du mesme nom, et l'eussent mise à feu et à sang, sans la valeur de Melchior de Castro et de François d'Avila, qui, avec leurs troupes, les repoussèrent et les mirent en fuite vers les montagnes, où l'armée de l'Admiral les ayant forcez puis après, le licol et le gibet punirent le crime de leur rébellion.

La guerre de Navarre, qui arriva presque dans le

mesme temps que le Cardinal ordonnoit les affaires de la mer, fut une preuve certaine de son courage et de sa haute conduite. Il envoya une armée qui arresta les François plustost par l'advantage des chemins estroicts et difficiles que par la valeur des armes[1]. Mais pour oster aux Navarrois tout suject de reprendre les armes et rappeler leurs anciens et légitimes seigneurs, il fit abbattre les murailles de toutes les places, excepté celles de Pampelune, et fit démollir les chasteaux et les forteresses[2]; ce qui fut depuis de très-grande utilité à l'Espagne, laquelle, ne possédant point la Navarre par aucun tiltre de justice, la retient par la force des garnisons qu'elle y a mises et par la foiblesse des peuples qui l'habitent.

Les grands Estats sont sujects aux révoltes, comme les corps replets aux fièvres. Malacca, ville maritime d'Espagne, print les armes et cria liberté. Le suject en fut tel : elle se plaignoit que les voleurs avoient impunité dans la ville, dont on ne faisoit aucune justice; car le criminel appellant de la sentence des

[1] Ce succès fut dû en grande partie à un Colonel d'infanterie nommé Fernand Villalva, que Ximénès, habile à distinguer les hommes de mérite même dans les rangs inférieurs, avait élevé au commandement de l'armée. (GOMEZ.)

[2] Cependant la place de Margilla resta debout : elle dut son salut à a fermeté d'Anne de Velasco Marquise de Falsez. Le Comte d'Acuna étant venu signifier à cette femme courageuse, dont le mari était absent, l'ordre de rendre la place, elle fit lever le pont, et lui déclara du haut de la muraille qu'elle ne rendrait le château qu'au Roi Charles, son unique maître. (P. MARTYR.)

juges de la ville au tribunal de l'Admiral de Castille, qui est juge souverain aux lieux voisins de la mer, esvitoit le supplice et la mort. Le peuple doncques accouru aux armes, les porta dans les lieux où les officiers de l'Admirauté tenoient leurs audiances, qu'ils démolirent, abatirent les poteaux et les gibets qui marquoient au dehors leur souveraineté ; et pour soustenir cette sédition, roulèrent les canons sur les rempars, fermèrent les portes de la ville, et publièrent que si le Cardinal vouloit user envers eux de ses violences ordinaires pour esteindre leur liberté, ils la sçauroient bien deffendre par la force. Les habitans portèrent en un lieu public tous les ustensiles de cuivre et de bronze qu'ils avoient en leurs maisons, et en firent de nouveaux canons, y formant dessus les armes de la ville avec ces mots : *les deffenseurs de la liberté de Malacca ont faict fondre ces canons.*

Les Flamands qui estoient à la cour de Charles, cuidans rejetter la rebellion de Malacca sur la conduite du Cardinal qu'ils disoient estre trop rude pour les peuples d'Espagne, escrivirent à ceux de Malacca de se deffendre contre sa violence, leur promettant toute assistance auprès de Charles. Mais le Cardinal, qui conduisoit les affaires avec son courage et sa prudence, mesprisa les menées que les Flamands faisoient, et comme le sage pilote n'abandonne point le timon dans les tempestes de la mer, aussi il continua sa conduite et apporta à ces mouvemens popu-

laires les remèdes qu'il jugea convenables. Il envoya six mille hommes de pied et quatre cens chevaux de la milice d'Espagne, sous la charge d'Anthoine de Cueva, droict à Malacca, avec ordre de traicter les habitans comme ennemis de l'Estat. Cueva partit avec ces forces; mais comme il fut à deux journées de la ville, les Malacains s'estans radvisez, luy renvoyèrent leurs députez et obéirent. Il y alla, y entra, désarma les rebelles, et, pour l'exemple, en fit pendre cinq seulement. Ainsi, sans despence, sans espandre le sang des citoyens, dont un ministre d'Estat doit toujours estre fort avare, le Cardinal esteignit un feu de rébellion allumé en un lieu d'où il pouvoit s'estendre et embraser les plus saines parties de l'Estat; tant il importe que l'authorité de celuy qui gouverne soit entière et semblable à celle du souverain, duquel elle fait une bonne partie en la représentant!

Le feu de rébellion n'estoit pas plustost esteint en un endroict de l'Espagne, que les Grands l'allumoient d'un autre costé; mais tousjours avec dessein d'en rejetter l'embrasement sur la conduicte du Cardinal. Ils mirent aux champs Vélasque Cuellar, Grand-Thrésorier d'Espagne et Surintendant des finances; et, pour luy faire prendre les armes plus ardamment, gagnèrent Marie Vélasque, sa femme, qui luy persuada de se saisir d'Arevalo[1]. Il le fit et s'y cantonna

[1] Marie de Velasco, qui avait été l'amie intime de la Reine Isabelle,

avec des forces. L'Admiral d'Espagne estoit le principal boute-feu de ce nouveau mouvement : il le fomente, va de nuict dans les fossez de la place, parle aux habitans, les exhorte à tenir ferme, leur promet, en cas qu'on vienne à eux, de les secourir d'hommes, d'argent, de vivres, et d'y estre en personne, afin qu'ils puissent se deffendre des violences du Régent, jusques à l'arrivée de Charles en Espagne, qui les en délivreroit. Le Cardinal sçeut aussitost ce trouble et ceux qui le favorisoient; et, pour ne perdre point Vélasque, homme de condition, tenta premièrement toute autre voye que celle de la force : il escrivit, exhorta, pria, menaça s'il n'obéyssoit; cela fut inutile. Il y envoya doncques quelques régimens de gens de pied et de cavalerie avec du canon, sous la charge de Cornelie [1]. Ces troupes arrivées devant la place, le chef fist sommer Vélasque de se rendre, et luy fist déclarer que, s'il n'obéyssoit, il mettroit tout à feu et à sang, le feroit mourir luy-mesme par la main d'un bourreau et feroit passer à la postérité l'infamie de son crime. Vélasque, se voyant déçeu par l'Admiral et les Grands d'Espagne qui luy avoient promis ce qu'ils ne luy pouvoient tenir, des forces et autres secours, pensa à son salut, obéit, ouvrit les portes et

avait par cela même voué une haine implacable à Germaine de Foix, seconde femme de Ferdinand, à qui devait appartenir la ville d'Arevalo. (SANDOVAL.)

[1] Cornejo.

reçeut, au lieu du supplice qu'il méritoit, la grâce et le pardon.

Le Cardinal, ayant encore appaisé cette révolte sans dépense et sans espandre le sang, en donna advis à Charles et le supplia de faire punir l'Admiral comme autheur de tous les troubles qui naissoient en Espagne [1].

Par son procédé, il donna cet exemple véritable que l'obéyssance qui est deue aux Roys est souvent bien fragile, si la crainte et la révérence ne la soustiennent. Aussi avoit-il, dans ce dessein, institué la milice dans le royaume, afin d'avoir en main les armes prestes à résister aux mouvemens qui s'y eslèveroient, et, sans leur donner temps de croistre, les estouffer à leur naissance. Pour doncques rendre cette milice plus forte, il fist faire grande quantité d'artillerie, en fist remplir des arsenaux en quatre divers endroicts d'Espagne, pour la commodité de la rouler aux lieux où il en seroit besoin, et par de tels foudres deffendre l'authorité royalle; car les canons sont la dernière raison des Roys, sinon meilleure que les autres, au moins tousjours forte pour les soustenir.

[1] Il écrivait à Charles, en le priant de faire châtier l'Amiral : « L'obéissance que les sujets doivent aux souverains est une chose » bien fragile, si elle n'est maintenue par le respect et par la crainte ; » dans tous les États, et principalement en Espagne, la discipline ne » s'entretient que par les exemples. » (GOMEZ.) C'est cette pensée que l'historien a en partie reproduite.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Ximénès s'applique à rétablir l'ordre dans l'administration et dans les finances et à réformer les abus. — Deux écrivains, Pierre Martyr et Gonzalve Oviedo, sont rayés du livre des pensions. — Le Roi de Tunis vient réclamer contre Barberousse la protection de l'Espagne. — Attaque des Génois. — Édit contre eux. — Conseils à Charles à propos des affaires d'Italie. — Le Cardinal fait refuser par le Roi les sommes considérables qu'offrent les Juifs pour acheter la tolérance de l'Inquisition. — Bienveillance de Ximénès pour les hommes de mérite. — L'Évêque Motta.

Or, quoyque le Cardinal, Régent d'Espagne depuis la mort de Ferdinand, eust en main l'authorité royalle, si n'avoit-il encores faict dans l'Estat que les fonctions de médecin pour en guérir les maladies. Maintenant qu'il l'a rendu sain et paisible, il tourne toutes ses pensées à rendre luy-mesme la justice qui est le principal mestier des Roys.

Il la commença par les gouverneurs des villes, envoya des juges incorruptibles pour informer de leurs déportements, et les ayant conneus tyranniques à l'oppression du pauvre peuple qui gémissoit sous leurs violences, il les déposa; et, notant leurs noms d'infamie, les rendit plus misérables que ceux qu'ils opprimoient. Celuy de Tolède fut le premier qu'il

chastia d'une peine semblable. Les officiers de justice qui malversoient en leurs charges furent aussi punis; quelques-uns, pour avoir esté plus avares que justes et avoir vendu le droict du pauvre à la bource du riche, furent fouettez par les rues des villes où ils avoient esté concussionnaires, ayans à leur dos un bourreau et devant eux un trompette qui publioit leur crime et leur honte. De mesme faisoit-il traicter ceux qui, dans les charges de judicature, exigeoient des parties l'argent qui ne leur estoit point deu. Les Gentilshommes puissans qui estoient dans la justice des champs, où ils sont Seigneurs, les aigles qui passent au travers les toiles d'aragnée et les rompent, n'esvitoient point le supplice de leurs violences pour estre au-dessus des juges; car le Cardinal les faisoit traicter avec la rigueur qu'ils méritoient.

Arrojo, Chevalier de l'Ordre de Calatrava, estoit dans sa commanderie de Zoritane comme un tyran dans un pays usurpé : les filles et les femmes à qui la nature avoit donné plus de grâces et la vertu plus d'attraits estoient vouées à ses lubricités; ce que l'amour ne pouvoit avoir d'elles, la force le ravissoit. Les unes estoient enlevées à leurs mères, les autres à leurs maris, et menées à ce desbordé pour en faire à son plaisir. Le Cardinal fist dresser une potence pour l'y faire attacher; mais s'estant sauvé en Flandre, il changea de lieu, non pas de peine : le Cardinal escrivit à Charles que les crimes de cet homme

desbordé méritoient une telle fin, et le supplia d'en faire faire la justice.

Les thrésoriers des finances qui avoient volé les deniers publics, qui sont bien souvent le sang du peuple, furent sévèrement recherchez; les esponges furent pressées et eux-mesmes punis de leurs rapines.

Telles actions si justes acquirent au Cardinal l'amour de toute l'Espagne; les peuples révéroient son nom, la pluspart des Grands revindrent à la recherche de son amitié, et jurèrent de deffendre son authorité comme leur propre vie [1] : et certes avec raison, car la justice, mère des autres vertus, estant fille du ciel et reyne de la terre, obtient à celuy qui l'exerce les grâces de Dieu et la bienveillance des hommes.

Le but de ce grand homme d'Estat estoit la félicité d'Espagne : or, pour la rendre heureuse entièrement, il continua par la justice de mettre chasque partie de l'Estat dans les voyes du bonheur.

Les Ordres militaires de Chevaliers sont divers et de grande estendue dans l'Espagne; le pouvoir qu'ils y ont leur avoit fait usurper sur l'autruy aux lieux où ils sont les maistres, et prendre des priviléges avec abus. Il les força de restituer ce qui n'estoit point

[1] Seuls, le duc de l'Infantado, le Connétable et le duc d'Albe, par des motifs d'intérêt particulier, ne se rallièrent pas à Ximénès. (GOMEZ.)

de leur domaine, régla leur jurisdiction et cassa les priviléges qu'ils s'estoient arrogez.

Le Conseil du Roy, dans lequel la faveur de la Cour avoit introduit plus d'hommes que n'avoit faict la vertu et son mérite, estoit remply de personnes indignes d'y avoir rang; il les en mit dehors, et en leur place fist asseoir de plus gens de bien qu'eux, estimant que ce temple de la police devoit estre servi par des hommes de grande expérience et de singulière probité.

Ayant donné l'ordre au Conseil et réformé les Conseillers, il le porta au train de la Cour, où l'importunité, l'effronterie des médiocres et la recommandation des Grands avoient introduict un grand nombre d'hommes qui n'avoient pour toute vertu que la mine audacieuse, la démarche superbe et le discours vain. Il fist dessein de casser ces bouches inutiles qui mangeoient le pain du Roy sans luy rendre service; ce qu'il fist d'un seul coup de plume, leur rayant l'entretenement qu'on leur donnoit. Ainsi, comme tels hommes estoient vains et légers, la plume les emporta. Certes, le monarque est alors digne d'estre mis en tutèle quand, par les pensions qu'il donne, il repaît, des entrailles de ses peuples, des hommes peu néccessaires à luy et inutiles au public [1]. Ce retranchement ainsi fait par le Cardinal fut de justice;

[1] Paroles d'Alexandre Sévère, dont le Cardinal en cette occasion imita la conduite.

mais celuy qu'il fist d'oster à deux illustres historiens de ce temps-là les pensions qu'on leur avoit données et qui estoient deues à leurs travaux, est marqué pour injuste dans l'histoire de son administration.

Pierre Martyr et Gonsalves d'Oviedo furent rayez de l'estat des entretenus; ils ont vengé par leurs plumes la perte de leurs pensions et noirci le nom de Ximénès d'une tache qui dure encores. Mais peut-estre qu'il a esté contraint de le faire ainsi pour l'exemple, et pour oster aux autres subject de plaincte : quel exemple d'oster la récompense à ceux qui la méritent et rayer les pensions à deux hommes de lettres qui servoient le public! S'il jugeoit nécessaire de le faire de la sorte, il les leur devoit rendre du sien pour se les acquérir d'avantage, luy qui avoit de revenu annuel assez pour soldoyer une armée. Charles, peut-estre, le voulut ainsi : avoit-il si peu de crédit envers Charles, après luy avoir conservé ses Estats, qu'il ne peut, envers luy, faire conserver les pensions de deux historiens qui pouvoient donner au nom de Charles et au sien l'immortalité de la gloire? Cela semble suffire pour condamner sa sévérité et l'appeller inconsidérée. Mais ayant descrit cy-devant sa grande conduicte en toutes choses, son excellente justice et sa bienveillance singulière envers les hommes de vertu, il n'est pas croyable qu'un si grand homme, qui a tant faict pour les lettres, ait

failly si lourdement ; ç'a esté plustost quelqu'autre ministre ennemy de ces deux historiens. Aussi, Alvarez Gomez, en l'histoire qu'il a faicte de la vie du Régent, l'excuse sur ce subject et remarque qu'il se plaignoit souvent qu'on luy donnoit la charge d'oster aux hommes, mais non pas celle de leur donner. Véritablement, faire du bien aux hommes de vertu et de mérite, c'est verser de l'huile dans les lampes qui esclairent aux autres hommes.

Les richesses du thrésor public sont nécessaires à l'Estat ; elles le défendent, augmentent sa grandeur et le rendent redoutable à ses ennemis. Le Cardinal avoit faict dessein de remplir celuy d'Espagne pour servir à la gloire de son maistre et au bien de ses Estats. Mais il n'avoit aucune intention que, pour enrichir les coffres du Roy, on appauvrit son peuple de qui il avoit tousjours procuré le soulagement avec grande affection. « L'espargne, disoit-il, à un Roy pécunieux comme est celuy d'Espagne est un grand » revenu ; les dons faicts sans raison et sans justice » ostent beaucoup de ses richesses et vuident ses coffres ; Charles, depuis quatre mois qu'il règne, donne » deux millions d'or à ses courtisans, ou plustost aux » sangsues de la Cour. » Il disoit cela avec douleur de voir tant de profusions, non qu'il n'estimât les libéralitez aux Princes, lesquelles ont rang parmy leurs bonnes qualitez, mais il vouloit qu'elles se fissent avec modération et justice. Henry l'Admiral, Pacieco

d'Ascalone et Henri Fortune avoient obtenu du Roy Ferdinand chascun un million de livres en don sur le revenu du Pérou, et en devoient estre payez quand les flottes auroient aporté de l'or en Espagne. Le Cardinal cassa tous ces dons-là, et quoyque Fortune fust parent de Ferdinand son bon maistre, il luy osta son million aussi bien qu'aux autres. « Les Roys, » disoit-il, doivent faire sentir les effects de leur jus- » tice indifféremment à toute sorte de personnes, » mais ceux de leur libéralité seulement à ceux qui » servent ou leurs personnes ou le public, et qui de- » vancent les autres hommes par le nombre de leurs » travaux, par la fidélité de leurs services, et par la » dignité de leurs vertus. Le revenu des Princes, » quoyqu'il soit grand de soy, est tousjours trop petit » pour les nécessitez de l'Estat, parce que, passant » par les mains de plusieurs personnes, il est fort » diminué avant qu'il arrive en leurs coffres [1]. » Le Cardinal pourveut à cet inconvénient, fist donner les offices des finances à des hommes fort accommodez à qui la nécessité ne conseillast point les rapines, et choisit pour la surintendance de l'argent du Roy un seigneur qui fust par sa naissance des plus nobles d'Espagne et par ses biens le plus riche du royaume.

[1] Ces réflexions sont extraites d'une lettre que le Cardinal écrivit en Flandre à Charles, pour l'engager à être à l'avenir moins prodigue des deniers publics. Gomez, dans le livre sixième *De rebus gestis à Xim. Cisnerio*, reproduit textuellement cette longue et remarquable lettre du Régent.

Car les esponges qui sont desjà pleines d'eau n'en prennent point d'advantage quoyqu'elles y trempent.

Les grands édifices qui ne sont pas soustenus de bons fondemens croulent et tombent enfin en ruine. Le Cardinal en mettoit trois nécessaires pour la Royauté, sur quoy, comme sur de fermes colonnes, elle appuyoit son authorité. Le premier estoit la justice, quand le Roy la rend à ses sujets sans exception des personnes, et que le pauvre et le foible trouvent au sceptre la manutention contre le riche et le puissant; le second, quand le Roy estime les hommes de guerre qui rendent un continuel service et donnent des preuves de leur valeur et de leur expérience à la guerre; le troisiesme, quand le Roy ne dissipe point son revenu, ains par l'espargne qu'il en fait, met en réserve un fonds pour les royales entreprinses qui doivent estre son ordinaire exercice, et pour estre grand, faire des choses grandes. L'expérience avoit aprins au Cardinal la vérité et la nécessité de cette sage maxime; car, en quatre mois qu'il avoit esté Régent sous Charles, par le moyen de l'argent, il avoit conduict à fin des desseins et des guerres d'importance, avoit calmé les mouvemens d'Espagne, asseuré la Navarre, reduict Malacca à l'obéissance, entretenu de puissantes garnisons sur la frontière, avoit asseuré la coste de la mer, fait des courses sur l'Afrique, envoyé une armée navale contre Alger, délivré le Pignon, Bugie et Melila du

siége que Barberousse, grand Admiral des Turcs, y avoit mis. « Si j'ay fait toutes ces choses, disoit-il, » nonobstant les traverses de mes envieux, que ne » peut faire le Roy par sa puissance absolue, s'il » laisse dans ses thrésors un fonds pour ses entre- » prinses royales? » Car l'argent estant le nerf de la guerre et l'object des affections des hommes, le monarque qui en est riche se rend puissant en l'une et maistre absolu des volontez des autres.

La gloire que le Cardinal avoit acquise de conduire sagement l'Estat et de bien faire aux hommes fust grandement augmentée par la violence des Turcs et les disgrâces de l'Afrique; il veid à ses pieds un Roy estranger qui vint implorer son assistance. Le Roy de Thunis, fils et héritier de Jahir Albuzen [1], estoit criminel d'estre voisin d'un monarque plus puissant que luy et convaincu de posséder une couronne qui accommodoit le Turc. Pour cela on luy fist la guerre. Barberousse, qui avoit charge de l'Otthoman, son maistre, de l'oster du throsne, l'attaqua d'autant plus volontiers qu'il avoit obtenu à la Porte de prendre son sceptre et le nom de Roy, s'il le vainquoit, à condition toutesfois de relever de Constantinople. Ce Corsaire l'entreprend, et, comme il estoit le plus fort, entra dans Thunis et l'en chassa. Ce Roy despouillé alla chercher chez les Chrestiens du soula-

[1] Roi de Tunis, qui venait d'être fait prisonnier et mis à mort par Barberousse. (GOMEZ.)

gement en ses désastres et s'embarqua pour passer en Espagne. Au passage, les tempestes et les tourmentes, moindres pourtant que celles qui l'avoient battu en terre, l'attaquèrent et mirent son vaisseau en péril; mais si ne peut-il faire naufrage en mer, venant d'en faire un plus grand en terre : celuy-cy luy osta la couronne de l'Estat, le repos et la réputation; celuy-là l'eust délivré de toutes ses pertes par celle de la vie qui luy restoit pleine de misères. Il arriva en Espagne et s'alla jeter entre les bras du Cardinal qui le reçeut, luy donna train de Roy, soulagea sa calamité d'un bon accueil et des promesses de le remettre en son throsne. Le ministre qui représente le Roy et soustient son sceptre en son absence doit faire des actions royalles : tendre la main aux princes affligez en est une des plus grandes[1]. Car si l'homme secourant l'homme est un Dieu à l'homme, le Roy qui tient rang de Dieu en terre, ensemble son ministre pour luy, secourant un Roy persécuté est Dieu à un autre Dieu.

En ce mesme temps, Jean Rio ou Rivo, Corsaire espagnol[2], estoit revenu de course où il avoit prins

[1] Le Cardinal s'empressa d'envoyer Diégo de Véra à la tête de dix mille hommes combattre Barberousse : cette armée aborda vers la fin de septembre non loin d'Alger, qu'elle assiégea; mais elle fut battue et dispersée par les Maures. Lorsque Diégo revint en Espagne, les enfants le poursuivaient dans les rues en criant *qu'avec ses deux bras il n'avait pu battre Barberousse, qui n'en avait qu'un.* (P. Martyr.)

[2] Don Juan Rios, né à Tolède. (Gomez.)

plusieurs vaisseaux génois, et riche de butin et de brigandage estoit à l'anchre dans le port de Carthagène-la-neufve, où il jouissoit du bien d'autruy par les loix de la piraterie, quand quelques navires de guerre partis de Gênes y entrèrent et l'y attaquèrent; et, comme ils estoient bien armés et combattoient pour l'intherest de leur République, ils prindrent ce brigand de mer, sa personne, ses vaisseaux, et les emmenèrent [1]. Mais cette action faicte dans un port d'Espagne offensoit la majesté du Roy; aussi, le Cardinal s'en ressentit et en tira raison : il fist publier un édict par lequel il commandoit à tous les Génois qui estoient en Espagne d'en sortir dans quinze jours, sur peine de confiscation de leurs biens et de la vie. Cependant il fit saisir leurs biens par tous les endroicts où ils se trouvèrent.

Cela mit la République en alarme : elle voyoit le commerce, qui est son aliment et sa grandeur, rompu de ce costé-là et l'alliance grandement altérée. Cela la fit recourir au remède. Elle envoya en Flandre ses Ambassadeurs vers Charles désadvouer l'audace des navires qui avoient dans le port de Carthagène violé le respect deu à sa couronne, « lesquels, disoient

[1] Cette attaque fut désastreuse pour les Espagnols. Les Génois leur coulèrent à fond une galère et en mirent une autre hors de combat. Le canon de la ville ayant fait feu sur les Génois, ceux-ci y répondirent avec vigueur, et abattirent un nombre considérable de maisons et d'édifices. Barberousse lui-même n'aurait pas fait plus de mal à Carthagène. (P. MARTYR.)

» ces Ambassadeurs, avoient rencontré en chemin le » supplice que la République leur eust fait souffrir » s'ils fussent arrivés jusques à Gênes. » La tempeste les fit périr et le naufrage leur osta leur prinse et leur vie [1]. Ils supplièrent donc Sa Majesté de n'imputer point au Général de leur Estat le crime que deux ou trois particuliers avoient commis.

Charles se contenta de cette satisfaction et révoqua l'édict que le Cardinal avoit fait publier. Mais celuy-cy, qui estoit plus jaloux de l'honneur de son maistre que soigneux de sa propre vie, voulut pénétrer plus avant dans les intentions des Génois, qu'il estimoit de nature cauteleuse, avant que faire publier cette révocation et restituer les biens des marchands de Gènes : on l'avoit adverti que leur République estoit d'intelligence avec les François pour le royaume de Naples; pour s'en esclaircir, il envoya à Gènes des Ambassadeurs. Ceux-cy ne recogneurent autre chose dans l'esprit des Génois que le désir d'estre bien avec l'Espagne : cela le fit relascher et redonner à ces étrangers et la liberté du commerce et la restitution de leurs biens. L'honneur des Roys, leur vray patrimoine, est préférable à leurs Estats; les ministres doivent et le conserver et le deffendre : car, comme les corps privez de l'âme, qui leur donnoit vie, se corrompent facilement, les monarchies qui

[1] Ces vaisseaux périrent dans le port de Nice. (Gomez.)

sont sans honneur et sans réputation déclinent et descendent à leur ruyne.

L'Espagne avoit desjà jeté les premiers fondemens de la domination de l'Italie; la maison d'Austriche entrée dans l'Espagne en continue l'édifice. Maximilian, ayeul de Charles, passoit alors les monts pour le mesme dessein. Charles depescha un courrier au Cardinal et luy demanda ses advis sur les affaires d'Italie. Le Cardinal les luy envoya : il luy conseilloit de destourner Maximilian du siége de Bresse [1] qu'il alloit commencer; qu'il estoit plus à propos de mener ses forces vers Milan; que cette ville estant prinse, la conqueste de l'autre luy seroit plus facile; que pour se rendre encores plus considérable dans l'Italie, il devoit gaigner l'esprit du Pape et l'employer quand il en seroit besoin à calmer les troubles du pays et faire de son authorité un nouveau Pérou pour fournir aux frais de la guerre, en obtenant de luy des croisades en Espagne qui produiroient, selon la coustume, la croix sur l'or et sur l'argent et luy apporteroient un grand revenu. Il conseilloit à Maximilian de donner quelques fois de la terreur au Pape et user de menace pour le faire condescendre par crainte à ce qu'il refuseroit de luy accorder volontairement, et portoit Charles, son maistre, à choisir pour l'ambassade de Rome un homme vigilant, généreux et de grande authorité; à obtenir du Pape pour Nonce

[1] Brescia.

en Espagne un personnage dont les mœurs fussent dans l'innocence, et qui eût l'esprit doux et traictable; de là dépendoit, disoit-il, la bonne issue de toutes les grandes affaires et la tranquillité publique : conseils dont les Princes de la maison d'Austriche se servirent alors à leur grande utilité et s'en servent encores aujourd'huy : car les sages responses d'un grand ministre consulté sur des affaires dont les semblables arrivent souvent dans un Estat, sont la voix de l'oracle qui prévoit l'advenir et guide les desseins des hommes.

Les Royaumes d'Espagne avoient esté infectez de la fausseté des religions contraires à la chrestienne. Les Maures y avoient presché l'Alcoran et ses erreurs; les Juifs les rêveries de leur Thalmud; et, quoyqu'on eust rammené les uns et les autres aux lumières de l'Évangile, néantmoins les Juifs, dont la foy est une obstination, retournoient souvent à leur premier culte et répudioient la religion qu'ils venoient d'espouser. Cela les exposoit aux peines de l'Inquisition, au tribunal de laquelle ils estoient trainez tous les jours. Pour se libérer des rigueurs qu'ils méritoient, ils députèrent les principaux d'entr'eux en Flandre, vers Charles, le supplier de leur accorder ce que Dieu avoit donné à l'homme en le mettant au monde, le franc arbitre dans une volonté libre; que la religion ne pouvoit estre commandée par la force, mais bien persuadée par le discours; et de permettre à

ceux qui estoient nais dans le judaïsme, ou de judaïser comme leurs pères, ou de vivre chrestiens à leur volonté. Ils offroient, pour recognoissance de cette grâce, huict cents mille escus d'or.

Charles assembla le Conseil sur les propositions des Juifs : les Flamands estoient d'advis d'octroyer aux Juifs leur demande et de prendre les huict cens mille escus qu'ils offroient, dans la nécessité d'argent où Charles estoit réduict. Le Cardinal, adverty par son agent à la cour de son maistre des conseils des Flamands, envoya un courrier à Charles et luy escrivit de ne toucher point au droict de Dieu ; « que la » religion estoit au-dessus des couronnes ; que le ciel » sçauroit bien soustenir ses interests contre luy, s'il » les violoit ; qu'il imitast plustot la piété du Roy Fer- » dinand, son ayeul, qui avoit dans l'extrême néces- » sité de la guerre de Navarre refusé des mesmes Juifs » six cents mille escus d'or pour la mesme grâce qu'ils » luy demandoient. » Charles creut le Cardinal et suivit ses bons conseils. Certes, le Roy est indigne de l'assistance du ciel pour la conservation de son Estat, qui mesprise l'Estat de Dieu qui est la religion, et Dieu qui chassa du temple les marchands qui en faisoient un lieu de trafic, chasse quelquesfois du throsne les monarques qui vendent par argent le respect de son culte, dont la raison doit estre à un bon Roy et à ses ministres préférable à la raison d'Estat.

Les mauvaises coustumes ne vieillissent et ne pé-

rissent jamais à la Cour; les bonnes y passent quelquesfois et n'y arrestent point. Les gouvernemens des provinces et des villes d'Espagne souloient estre donnez aux plus qualifiez et aux plus gens de bien du Royaume; cela fust aboly par le temps qui entraîne avec soy les meilleures choses, et la faveur de la Cour y mit des hommes dont elle, qui est aveugle, n'avoit jamais cogneu les deffauts. Le Cardinal restablit ce qu'il trouva de juste dans les anciennes mœurs des Espagnols; il donna les mesmes gouvernemens à des personnes dont la noblesse du sang et la probité de la vie les rendissent les plus considérables du Royaume. Mais afin que la puissance de leur maison ny l'appuy de leurs parens, personnes de condition, ne desbauchast leur intégrité et les portast à la violence, il les esloignoit de leur pays et les envoyoit à la conduicte des provinces ou des villes si esloignées, qu'ils n'y trouvassent autre soustien qu'en leur vertu; car l'homme qui adjouste les grandeurs des dignitez à celles de sa naissance et de sa condition, tente sa vertu, et a besoin d'un frein qui le retienne dans les bornes de la justice.

Tels soins du Cardinal alloient à la gloire de la vertu : l'advancement des hommes qui la possédoient a tousjours esté le but de ses désirs; il les a pendant son administration eslevez en fortune, ou du sien, ou des bienfaicts du Roy par son moyen. Il fit donner au Doyen de Louvain, Adrian Florent d'Utrek,

son compagnon à la conduicte d'Espagne, l'Évesché de Tortose et la charge de Grand Inquisiteur d'Espagne, ce qui luy fust un degré advantageux pour monter au Cardinalat et de là à la chaire de Souverain Pontife de l'Église de Dieu. Il esleva Alfonse Manriquez à l'Évesché de Cordoue, et le sieur Motte de Burgos, homme sçavant en théologie, secrétaire de Charles, à celuy de Badajos.

L'advancement de ce Motte fust grand en apparence, mais en effect médiocre. Sa vertu et sa doctrine l'avoient rendu considérable à la cour de Charles et à celle de Rome. Après la mort de Ximénès, le Roy luy donna l'Archevesché de Tolède, et le Pape le chapeau de Cardinal. Mais ces dons luy furent faicts lorsqu'il n'en pouvoit jouir, et la fortune luy monstra seulement les grandeurs du monde sans les luy livrer. Les lettres du Roy et celles du Pape qui portoient le don de ces éminentes dignitez, arrivèrent comme il estoit au lict de la mort, de sorte que se voyant en estat de partir de cette vie, il tira ces mesmes lettres d'une cassette et les donna à lire aux principaux de ses domestiques. Après qu'ils les eurent leues, il leur fit un discours de la vanité des prétentions de la Cour et des trompeuses espérances du monde, leur monstra que le plus seur parti de l'homme de vertu estoit de suivre le vouloir de Dieu, et consola leur desplaisir de voir leurs fortunes descendre avec luy dans le tombeau.

Ces soins du Cardinal à l'advancement des personnes de mérite monstrent bien qu'il n'estoit pas coulpable du retranchement des pensions de ces deux historiens dont nous avons parlé cy-devant; mais plustost que, parmy les hommes de lettres, les plus sçavans et ceux qui travaillent le plus pour le public ne sont pas les plus favorisez de la fortune, soit qu'ils ne sont point assez importuns à poursuivre, ou soit qu'ils manquent d'hommes qui les portent; et leur vertu demeure dans l'indigence comme sur le bord de la piscine, ce qui a donné subjet de dire que la pauvreté estoit sœur germaine du bon esprit.

Ces choses arrivèrent dans le cours de l'année mil cinq cens et seize; celle qui la suivra sera la dernière de l'administration et de la vie du Cardinal.

CHAPITRE DIXIÈME.

Ximénès apprend la défaite de l'armée espagnole envoyée contre Barberousse. — Nouvelles menées des Grands d'Espagne contre le Régent. — Un nouvel administrateur est adjoint à Ximénès et à Adrien. — Le Régent maintient son autorité. — Les ennemis du Cardinal conseillent à Charles de confier le gouvernement d'Espagne à un Prince de sa maison. — Le Chancelier Sauvage est envoyé en Espagne. — Respectueuses remontrances du Cardinal au Roi. — Sentiment du Cardinal sur les médisances et les libelles. — Ximénès refuse de laisser lever la dîme sur le clergé d'Espagne au profit de la cour de Rome. — Démêlé entre le Cardinal et le duc de l'Infantado. — Leur réconciliation. — Don Giron. — Sa révolte et sa punition. — Le duc d'Albe s'humilie devant les ordres du Cardinal.

Au mois d'octobre de la mesme année (1516), le Cardinal s'entretenoit un soir avec quelques théologiens de réputation, et leurs discours, qui estoient de choses sainctes, l'avoient mené bien avant dans la nuict; un de ses domestiques luy vint dire qu'un courrier arrivé d'Afrique estoit à sa porte et désiroit luy parler. Il commanda qu'on le fit entrer. Le courrier luy rendit ses lettres; le Cardinal les leut tout bas, et les ayant leues, se tourna vers les assistans, et d'un visage serain et tranquille, leur dict : « les » nouvelles sont que les Turcs et les Maures nous » ont vaincus devant Alger, et que notre armée est

» deffaicte; mais nostre perte n'en est pas grande.
» L'Espagne est aujourd'huy délivrée d'un grand
» nombre de malfaicteurs, d'hommes vagabonds et
» assassins dont nostre armée estoit composée. Fer-
» dinand, mon maistre, disoit aussi souvent qu'il
» falloit envoyer des armées au dehors pour purger
» le Royaume de meurtriers, de larrons, de bandou-
» liers et de semblable sorte de malvivans. » Cela dit, il continua la dispute de théologie avec une admirable force d'esprit. La constance dans les disgrâces publiques doit estre compagne de la prudence de celuy qui gouverne, et par son visage et ses discours en amoindrir les maux. Le ministre mérite du public qui, nonobstant les grandes pertes, espère bien de l'Estat.

La nature des Espagnols est telle qu'ils poursuivent constamment leurs résolutions et ne démordent pas souvent de leurs entreprinses, non plus que de ce qu'ils ont une fois prins. Les Grands d'Espagne, envieux de l'authorité du Cardinal, avoient entreprins de la ruiner, nous l'avons veu cy-devant, et quelque démonstration d'amitié qu'ils luy fissent depuis, si leur restoit-il en l'âme le levain de cette jalousie; ils reprindrent le mesme train de ruiner ceste grande authorité par l'establissement d'une autre. Ils portèrent Adrian, son associé à la conduicte d'Espagne, à escrire en Flandre et remonstrer à Charles que le Cardinal estoit un homme superbe, qui ne pouvoit

souffrir de compagnon; qu'il faisoit toutes les affaires à sa fantaisie, sans mesme luy en demander advis; que pour luy, il n'estoit pas assez fort pour résister aux saillies de son esprit hardy et entreprenant; qu'il le supplioit humblement de luy envoyer un second, qui fut tiers en la conduite du Royaume, pour tempérer cette grande authorité qui, enfin, pourroit nuire à la sienne.

Charles y envoya Laxaüs, Flamand, homme de son Conseil, pour faire le triumvirat des gouverneurs d'Espagne.

Les Grands, qui voyoient que ce qui est divisé a moins de force, se réjouissoient que le crédit du Cardinal le fust; et comme Laxaüs arriva, ils furent tous au-devant de luy avec grande démonstration d'honneur; le Conseil d'Estat en fist de mesme [1]. Le Cardinal demeura dans son logis et l'y attendit. Lorsque Laxaüs y vint descendre, il ne le fut recevoir qu'à l'antichambre avec la gravité de sa personne, de sa dignité, de ses mœurs; et comme c'est une partie

[1] Laxaüs ou Lachaux, qui avait acquis une grande réputation d'adresse diplomatique, avait été favori de Philippe Ier et était devenu Gentilhomme de la Chambre de Charles. Parmi les personnages éminents qui allèrent au-devant du nouvel envoyé de Charles, Gomez cite : le Nonce du Pape, l'Évêque de Burgos, les Commandeurs des Ordres militaires, le Gouverneur de Madrid, les Députés d'Aragon, les Officiers de l'Inquisition, de la Justice et des Finances, l'Évêque d'Avila, le Marquis de Villena, etc. Adrien marchait en tête du cortége.

de la dextérité d'un ministre d'Estat de cognoistre les hommes, il estudia l'esprit de Laxaüs, et le cognoissant porté au plaisir et au rire comme un bon Flamand, bien plus qu'aux affaires sérieuses, il jugea que ses envieux avoient appelé un foible rival pour choquer son authorité, et pour leur tesmoigner qu'il n'en faisoit pas estime, il déféra plus au Doyen Adrian qu'à luy.

Néantmoins, Adrian qui se laissoit mener par les envieux du Cardinal, print une occasion de l'attaquer, quand les mesmes envieux la luy offrirent. Il se rencontra qu'il falloit expédier des lettres patentes et les faire publier pour quelques affaires d'importance; les Grands conseillèrent aux deux ministres flamands de se les faire apporter et de les signer les premiers. Adrian et Laxaüs le firent, et dans la signature occupèrent le lieu le plus honorable, laissant le dernier pour le Cardinal et luy envoyèrent les lettres. Celuy-cy qui avoit le courage esgal à la grandeur de son esprit, remarqua cette ambition flamande et la mesprisa : il fit biffer en sa présence par le secrétaire les patentes que ceux-là avoient signées, en fit dresser d'autres qu'il signa seul, et les fit mettre à exécution avec autant de force que s'ils les eussent signées tous trois ensemble : ce qu'il continua doresnavant pendant le cours de son administration de l'Estat, quoyque auparavant cela, il eust accoustumé par honneur de les envoyer à Adrian pour les

signer; ce qu'il ne fist plus, afin que celuy qui l'avoit voulu mespriser souffrit luy-mesme ce mespris [1].

Ces Flamands n'osèrent plus résister à sa puissance, craignant de l'irriter, et qu'en le faisant elle ne nuisît à Charles qui leur eust imputé les désordres qui en fussent arrivez; car Ferdinand, frère de Charles, estoit en Espagne sous la garde et la conduicte du Cardinal. Néantmoins, pour destruire ceste grande authorité par des moyens plus puissans, ils proposèrent à Charles de mettre, pendant son absence, le sceptre d'Espagne entre les mains d'un Prince de sa maison, et luy conseillèrent de supplier l'Empereur Maximilian, son ayeul, de passer en Espagne, ou bien Louys, Comte Palatin, son parent. Quelques-uns estoient d'advis de donner à Ferdinand, son frère, la conduicte de cet Estat là, et tous tendoient à mettre le Cardinal hors des affaires. Quelques autres proposèrent Sauvage, Grand Chancelier. Maximilian estoit en Italie assez occupé; le Comte Pala-

[1] Le Cardinal sembla même s'attacher à ne plus faire mention de ses collègues dans la rédaction de ses édits; il ne les commença plus que par ces mots : *Je vous mande, je vous enjoins, etc.* Cependant les courtisans firent encore une tentative qui n'eut pas, il est vrai, plus d'effet que les premières, mais qu'il convient toutefois de mentionner ici. On envoya de Flandre près du Cardinal un Seigneur hollandais nommé Amerstorff, et on lui donna les mêmes pouvoirs que ceux dont Adrien et Lachaux étaient investis. Les ennemis de Ximénès comptaient beaucoup sur la fermeté d'Amerstorff; mais ce ne fut encore qu'une nouvelle déception ajoutée à tant d'autres. Le Cardinal parut à peine s'apercevoir de la présence du nouvel envoyé. (SANDOVAL.)

tin n'eust pas réussi à gouverner les Espagnols, dont l'humeur est au-dessus de l'allemande; de donner le pouvoir absolu à Ferdinand, il estoit à craindre qu'il ne l'eust pas quitté quand on l'eust désiré. Ainsi, le Chancelier demeura seul de ceux qu'on avoit proposés au conseil.

Le Cardinal qui estoit adverti de ce qui se passoit en Flandre dans le Conseil secret de Charles, luy escrivit et le supplia de trouver bon qu'il quittât la conduicte de l'Estat d'Espagne et se retirât en son diocèse, plustôt que de luy donner un nouveau compagnon au gouvernement, avec qui il eust à recommencer les contestations qu'il avoit eues avec les autres; que la nature du gouvernement estoit telle que pour estre avec authorité, il ne devoit estre donné qu'à un seul.

Sauvage, pourtant, vint en Espagne avec le tiltre de Gouverneur comme le Cardinal; mais il n'y fit autre progrez pour l'Estat, que d'y establir la vénalité des offices dans la Judicature, dans le Conseil, dans la Cour, en chasser la vertu et la probité; mais il y remplit sa bource, car on remarqua qu'en l'espace de quatre mois qu'il fut en Espagne, il tira cinq cens mille escus qu'il emporta en Flandre. Le Cardinal, fasché de voir destruire dans l'Estat ce qu'il y avoit estably avec tant de soins et de travaux, et que les charges qui estoient auparavant la récompence de la vertu et du mérite des hommes, fussent mises en vente par l'avarice de ce Flamand, et occu-

pées par ceux qui avoient plus d'argent que de capacité, s'en plaignit à Charles, et avec une respectueuse liberté luy en escrivit ses sentimens. Il luy remonstra : « que les grands Roys avoient obtenu de » Dieu la durée de leurs couronnes et des hommes la » révérence qui leur est deue, autant de temps qu'ils » avoient gouverné les peuples avec justice et probité ; » mais, parce que le faix du gouvernement des grands » Estats est pesant, Dieu leur permettoit d'appeller » des aydes qui les assistassent à le soustenir, au choix » desquels leur justice et leur vigilance devoient autant paroistre qu'à la conduicte de leurs sujects ; » que le Prince estoit responsable de ses ministres et » coulpable de leurs crimes d'Estat, s'il les cognois» soit et les souffroit. » Il le supplia très-humblement de venir luy-mesme en Espagne restablir, par sa présence, l'ordre que les estrangers qu'il y envoyoit y avoient destruict, et contenir les peuples dans leur devoir, lesquels il voyoit monter à une audace qui alloit à la subversion de l'Estat ; « que la licence y » estoit telle, qu'un chascun disoit ce que bon luy » sembloit et le publioit par escrit ; que les sujects » qui publient leurs plainctes et les font passer pour » justes contre le Prince, attaquent son authorité [1]. »

[1] Ximénès terminait sa lettre à Charles par ces mots : « Venez, » Seigneur, apaiser ces orages. Le peuple est insolent quand il a pris » une fois la liberté de parler ; ceux qui se plaignent hautement ne » sont pas éloignés de se révolter. » (GOMEZ.)

Cette courageuse liberté d'advertir Charles des désordres et des malversations des Flamands en Espagne attira sur le Cardinal la hayne de plusieurs personnes, en telle sorte qu'il fut obligé de pourvoir à la seureté de sa vie. Sa garde estoit plus assideue; on veilloit à ce que dans son manger ne se glissât du poison; on prenoit garde jusques à son lict, et on faisoit mesme l'essay de l'eau dont on arrousoit sa chambre. Mais avec toutes ces précautions, il ne peut esviter le poison lent que les Espagnols escrivent avoir destruict sa santé, et enfin consumé sa vie. Nous le dirons en son lieu.

Alors, la cour d'Espagne estoit pleine de libelles diffamatoires contre les ministres flamands, contre le sieur de Chièvres, de la maison de Croy, favori de Charles, lequel Louys XII, Roy de France, qui avoit la garde noble de sa personne, luy avoit donné pour sa conduicte. Ces libelles estoient aussi contre le Cardinal et contre François Rouys, son confident. Les Flamands portoient impatiemment qu'on parlât et qu'on escrivît contre eux; cela obligea le Cardinal de faire perquisition des autheurs de tels libelles, mais si légèrement qu'il n'y eust autheur ny libraire en peine pour les avoir faicts ou publiez. Car pour luy, quoyqu'il en ayt escrit en Flandre, il estoit de contraire oppinion, dit Gomez, et tenoit qu'il falloit laisser aux inférieurs la liberté de venger leur douleur par des paroles et par des escrits qui n'ont de

durée qu'autant qu'on s'en offence; que le mespris estoit l'unique remède pour les esteindre; que celuy qui s'en offence les recognoist véritables.

Le gouverneur de Madrid, Alphonse Castille, ayant découvert quelques exemplaires de tels escrits de mesdisance faicts contre Adrian et Laxaüs, les leur apporta. Ces hommes, non accoutumez à telles satyres que la Flandre ne produit point, en tesmoignèrent un grand ressentiment, et particulièrement Adrian que la légèreté de telles injures mettoit aussitost aux champs; en telle sorte qu'estant depuis monté à la chaire de Sainct-Pierre et faict Pape sous le nom d'Adrian sixiesme, il ne pouvoit supporter que les esprits de Rome publiassent aux statues de Pasquin et de Morphorio, les saillies de leurs mesdisances. Il commanda un jour qu'on arrachât de leurs places ces statues, que les longs siècles semblent y avoir enracinées, et qu'on les allât jetter dans le Tybre. Le comte de Sessa, ambassadeur d'Espagne, se trouva présent à ce commandement et luy dit : « Sainct Père, si vous faites jetter dans l'eau ces deux » porteurs de libelles, Morphorio et Pasquin, les grenouilles chanteront leurs vers, et ce que deux » pierres disoient aux hommes, plusieurs bouches » le publieront aux rives du Tybre; car il est malaisé » d'oster aux hommes ce que Dieu leur permet, la » liberté de l'esprit qui trouve assez de moyens de se » faire entendre. » Adrian reçeut cet advis et laissa

Pasquin et Morphorio aux places qu'ils occupent encores aujourd'huy à Rome. Certes, ceux-là se sont trompez qui ont creu par leur puissance ensevelir dans l'oubly leurs actions dignes de blasme et en oster la cognoissance à la postérité. La sévérité qu'ils exercent contre ceux qui escrivent authorise les escrits de ceux-cy, et leur donne autant de gloire qu'ils s'acquièrent de blasme à eux-mesmes. Les Grands doivent vivre comme ils veulent qu'on escrive d'eux, et par leurs bonnes actions mériter dans l'histoire l'immortalité d'un nom glorieux [1].

Les troubles que nous avons veu cy-devant inquiéter la Cour, esmouvoir les peuples et les armer dans l'Espagne, estoient entrez dans les temples et estoient montez jusques aux autels. Les prestres espagnols avoient prins l'alarme, et pour la deffence de leurs revenus et la liberté de leurs dignitez estoient aux plainctes et aux menaces. Le suject de ce nouveau trouble estoit tel : Sélim, Empereur des Turcs, avoit porté la guerre en Égypte, avoit osté la couronne et la vie à Tomam-bey et triomphé de tout ce royaume là. Après une si notable conqueste, il faisoit dessein de porter ses armes victorieuses en Italie, l'adjouster à ses victoires, et rentrant dans Rome par une bresche, faire repaistre son cheval sur l'autel de Sainct-Pierre.

Ces menaces barbaresques avoient obligé les

[1] Tacite, *Annales*, liv. 4.

Princes Italiens de pourvoir à la seureté de leurs Estats. Le Pape Léon dixiesme, occupant alors le Saint-Siége[1], pensoit à la conservation de celuy de l'Église, et pour la garde de la coste maritime où les Turcs pouvoient descendre, avoit faict ordonner au Concile de Latran la levée des décimes sur les ecclésiastiques d'Espagne. Cela les avoit mis en rumeur. Le Cardinal tasche encores d'appaiser le trouble comme il avoit faict les autres, et de remettre la paix dans les églises, maisons de Dieu, comme il l'avoit remise dans les villes, demeures des hommes. Il dépescha un courrier à Rome, ordonna à son agent en cette cour, nommé Artéague, d'aller trouver le Pape, et, en son nom, de luy offrir non-seulement les décimes de l'Archevesché de Tolède, mais encores tout le grand revenu qu'il produict, son argent, ses meubles, mesme tout ce qu'il y avoit de riche et de précieux dans le thrésor de son Église, si tant estoit qu'il en eust besoin pour une guerre saincte et pour la deffence des autels de Dieu dans l'Italie; qu'il luy déclarast que, hors cette nécessité, il ne seroit jamais autheur de ces nouvelles décimes, et ne souffriroit jamais que les prestres d'Espagne devinssent tributaires des étrangers. Il chargea cet agent de s'informer des résolutions du Concile de Latran sur le mesme suject.

Artéague sçeut du Cardinal de Medicis, nepveu

[1] 1517.

du Pape, que le Concile n'avoit point ordonné telles décimes qu'en cas d'extresme nécessité, et les ennemis estant ou dans l'Estat de l'Église, ou proche de l'Italie. L'on trouva que la semence de ce trouble des bénéfices d'Espagne avoit esté jettée par le Nonce du Pape résidant en ce Royaume là, désireux de faire lever cet argent, ou indiscret à la conduicte des affaires. Ainsi fut soustenu par le Cardinal l'intérest des ecclésiastiques; ainsi fut calmé ce mouvement. Les prestres ont en leurs personnes une espèce de Royauté spirituelle, marquée mesme par leurs couronnes; les protéger, les deffendre, c'est aller à la gloire par les voyes de la piété.

Or, quoyque le Cardinal eust surmonté les brigues des Flamands contre son authorité, qu'il eust vaincu l'envie de la Cour et les menées de la pluspart des Grands d'Espagne, si luy restoit-il néantmoins une victoire importante à obtenir contre trois puissans ennemis et terrasser leur audace comme d'un monstre à trois testes. Le premier estoit Mendosse duc de l'Infantado, son capital ennemy, à cause du mariage que le Cardinal avoit rompu de sa niepce avec le nepveu de ce Duc. Cette haine fut renouvellée par la perte d'un procez, dont un bourg[1] du domaine du Duc estoit rejoinct à l'église de Tolède d'où il avoit esté desmembré. Comme le Scindic de cette église en fut prendre possession, le Duc l'y mit luy-

[1] La seigneurie de Velenne, près de Guadalajara.

mesme à coups de bastons. Cet outrage offensa le Cardinal, qui estoit à Madrid; il dict à plusieurs personnes qu'il apprendroit au Duc à révérer la justice, luy feroit perdre son duché et souffrir la peine qu'il méritoit.

Le Duc fut adverti de ces menaces, qui le piquèrent sensiblement. Pour en tesmoigner son ressentiment, il envoya au Cardinal un des siens[1] luy dire qu'il estoit un moine caffart, né de bas lieu, et qu'il estoit monté à la fortune qu'il possédoit par des moyens subtils et des hypocrisies nées sous son froc. Cet envoyé arriva à Madrid, aborda le Cardinal, luy remonstra qu'il estoit domestique du Duc, à ses gages et à son pain, et partant suject à ses commandemens; qu'il luy en avoit faict un de luy porter des paroles qui le fascheroient peut-estre; c'estoit pourquoy, avant de les dire, il luy en demandoit la permission et le supplioit de ne luy en imputer aucune chose. Le Cardinal le luy permit. Il luy dit mot à mot tout ce que le Duc luy avoit commandé. Le Cardinal, sans s'esmouvoir de ces injures, luy respondit : « mon amy, » vous vous estes chargé d'une sotte ambassade; » mais, puisque je vous ay permis de l'exposer et » que vous l'avez faicte, retournez-vous en chez vostre » maistre; je m'asseure que vous le trouverez plus

[1] Le duc de l'Infantado donna cette pénible mission à son chapelain, qui avait autrefois fait partie de la musique du roi Ferdinand. (A. Gomez. — Fernand de Pulgar.)

» sage qu'il n'estoit quand vous en estes party et
» dans le repentir de ses folies. »

Cela fut ainsi. Le Duc estoit marri que la passion eust maistrisé sa raison, et tançoit ses principaux domestiques de n'avoir point résisté à sa colère et empesché d'avoir envoyé cet homme au Cardinal. Vélasque, Connestable d'Espagne, qui sçeut l'inconsidération du Duc, l'alla trouver et l'exhorta de réparer sa faute et se réconcilier avec le Cardinal, et en mesme temps retourna à Madrid et supplia le Cardinal de pardonner au Duc; que sa passion aveugle, et non son bon sens, avoit proféré ses téméraires paroles contre luy. Le Cardinal luy respondit que quand Mendosse viendroit au pardon, le demanderoit et confesseroit de sa bouche qu'il méritoit punition, il ne le trouveroit point inexorable. Vélasque disposa le Duc; ils prindrent jour et lieu pour se voir; Fontaine-Carrallo [1], à deux lieues de Madrid, fut choisi pour cela.

Le Cardinal s'y rendit accompagné de peu de personnes de sa famille [2]; le Connestable et le Duc y

[1] Füen-Carral.

[2] Ximénès avait fait préparer un dîner au lieu du rendez-vous : aussi arriva-t-il de bonne heure à Füen-Carral pour y recevoir ses convives. Mais comme à l'heure indiquée le Connétable et le Duc n'arrivaient pas, le Cardinal se mit à table avec l'Évêque d'Avila, le Gouverneur de Caçorla et deux autres personnes de sa maison qui l'avaient accompagné. Le Connétable et le Duc n'arrivèrent qu'une heure après, suivis d'un seul valet. (Gomez. — F. de Pulgar.)

vindrent; mais à l'abord, le Duc oublia les conditions de l'entreveue, et au lieu de les accomplir, fit tout le contraire, et d'une audace de front et de parole, dict au Cardinal, après l'avoir salué : « pourveu » que je ne viole point les loix de la religion et que » je rende au Roy l'obéyssance que je luy dois, je ne » me soucie pas beaucoup des desplaisirs, des saillies » et des boutades des autres. » Le Cardinal, considérant la superbe de l'homme bien différente de ce que le Connestable luy avoit promis, luy fit cette responce : « Mendosse, quand il vous arrivera de faillir en l'un » ou en l'autre, je vous monstreray que je suis Grand » Inquisiteur d'Espagne et Lieutenant Général du Roy » en tous ses Estats; et en ces qualitez, je vous feray » chastier comme vous le mériterez. »

Le Connestable, qui voyoit la continuation de la haine au lieu de la réconciliation, marri de la boutade du Duc, l'en tança aigrement, et par ses discours le remettant dans la cognoissance de sa faute, le porta à l'expier sur l'heure : ce qu'il fit, se jettant aux pieds du Cardinal et luy demandant pardon. Le Cardinal l'embrassa et le releva [1]. Dans le moment de cette action, on entendit un bruit de gens de guerre et une salve de mousquetades à la porte du logis où ils estoient; la crainte saisit le Connestable et la su-

[1] « Si je ne vous aimais, lui dit-il après l'avoir embrassé, et si je » ne vous estimais, je n'en userais pas à votre égard comme je le » fais. » (GOMEZ. — F. DE PULGAR.)

perbe du Duc se tourna en frayeur. Ils creurent tous deux qu'il y avoit une partie faicte contre leur liberté ou leur vie. Mais leur terreur fut panique; on trouva que c'estoit Jean Spinosa, Maistre de camp du régiment des Gardes, lequel ayant sceu que le Cardinal estoit seul, sans aucunes gardes, avec deux Grands d'Espagne, y estoit accouru et luy avoit emmené ses gardes. Le Cardinal le reprint de ce qu'il estoit venu sans commandement, et ayant licentié le Connestable et le Duc avec un visage d'ami, reprint le chemin de Madrid.

Le second des trois puissans d'Espagne dont le Cardinal avoit à surmonter l'audace et l'envie, estoit Giron, Seigneur de Vienne[1], lequel avoit tousjours esté du contraire parti et des principaux chefs de toutes les menées qu'on avoit faictes contre son authorité, homme d'un esprit vif, fort en bouche et hardi dans la raillerie. Un jour, allant visiter le Cardinal, comme il fut arrivé à la porte de sa chambre, il dict à l'huissier par dérision : « mon amy, que faict » le Roy Ximénès? » L'Espagne a esté jadis gouvernée par un ancien Roy appellé Ximénès, lequel estoit si lourd d'esprit et si grossier de mœurs, qu'il ne se passoit jour qu'il ne fit quelque extravagance. Cela estoit cause que ses sujects demandoient souvent l'un à l'autre que faisoit le Roy Ximénès. Une autre fois, le mesme seigneur, ayant traicté de quelque affaire

[1] Viennatum princeps.

importante avec le Cardinal et prenant congé de luy pour se retirer, à peine le Cardinal osta son chapeau pour le saluer; il se tourna vers ses domestiques, leur demandant si leur maistre avoit la tigne. Ce mespris adjousté à tant d'attaques contre l'authorité du Cardinal, l'avoit irrité et obligé de s'en ressentir lorsque l'occasion s'en offriroit : elle se présenta à propos.

Giron avoit procès contre Gutterio Quixada pour raison du bourg de Villas-Hermanos, qu'il avoit usurpé sur celuy-cy. Dans ce procez, le fort opprimoit le foible; et Giron tiroit l'affaire en une telle longueur que Quixada ne pouvoit avoir justice. Il s'en plaignit au Cardinal et luy remonstra que comme le Roy devoit la justice à ses sujects, aussi luy qui tenoit sa place, la luy devoit pour le Roy. Le Cardinal la luy fit rendre par arrest de la cour de Valladolid : Giron fut condamné de restituer à Quixada le bourg de Villas-Hermanos. Un sénateur de Valladolid alla sur les lieux exécuter l'arrest et mettre Quixada en possession. Giron luy fit dresser une partie, mit son fils et ses domestiques dans la place qui reçeurent ce commissaire, et luy donnèrent des coups de bastons [1]. On dressa procez-verbal d'une rebellion si

[1] Les fils du Duc d'Albuquerque, du Connétable et de l'Almirante furent les complices du fils de Giron dans ce guet-apens. Non contents d'avoir frappé le Sénateur et ceux qui l'accompagnaient, ils s'emparèrent de lui, l'accablérent d'injures et lui déchirèrent cruellement le visage. (SANDOVAL.)

insolente, et on l'envoya au Cardinal et au Conseil du Roy, qui décréta prinse de corps contre les coulpables, les fit crier à son de trompe, et procéda contre eux comme contre des criminels de lèze-majesté.

Les Grands d'Espagne, qui voyoient Giron dans la voye de sa totale ruine, envoyèrent deux Gentilshommes de marque devers le Cardinal, le supplier de ne perdre point ainsi un homme de la condition de Giron; « qu'il avoit de l'intérest à la conservation des » Grands; que les destruire, comme il faisoit, c'estoit » se destruire soy-mesme; car, comme il estoit, par sa » dignité d'Archevesque de Tolède, Primat parmy les » prélats d'Espagne, aussi par la mesme dignité il » estoit le premier des Grands du Royaume et les pré- » cédoit. » Le Cardinal leur fit response qu'il protégeroit les gens de bien et feroit punir les meschans contempteurs de la justice et perturbateurs du repos public. Comme ils virent que le Cardinal estoit inflexible, ils envoyèrent en Flandre, vers Charles, exposèrent l'affaire autrement qu'elle n'estoit, et obtindrent deffences d'exécuter les arrests donnez contre Giron, jusques à la venue de ce Prince en Espagne.

A l'arrivée de ces deffences, le Cardinal et le Conseil du Roy renvoyèrent en Flandre vers Charles, l'informèrent au vray du crime, luy envoyèrent le procez, luy remonstrèrent qu'ayant esté institué de Dieu gardien des loix, il devoit donner à la justice la liberté de ses fonctions; le supplièrent de consi-

dérer la conséquence de l'affaire; que si telles injures estoient tolérées, il ne seroit pas seul Roy en Espagne; qu'il y auroit autant de Roys qu'il y avoit de Grands puissans. Charles fit response au Cardinal et au Sénat : qu'on luy avoit donné faux entendre; que son intention avoit esté qu'on fît justice à un chascun. L'arrest contre les coulpables s'exécuta : le Cardinal envoya des régimens d'infanterie et de cavalerie contre le bourg de Villas-Hermanos [1] où estoit le fils de Giron et plusieurs autres jeunes seigneurs de sa condition, fils des Grands d'Espagne, et quelques forces avec eux, où ils avoient adjousté aux premières rébellions de nouvelles insolences. Ils avoient faict promener par les rues du bourg l'effigie du Cardinal, revestue d'habits pontificaux, et un trompette qui alloit devant en publioit l'ignominie. Mais quand ils virent qu'on venoit à eux, ils laschèrent le pied et s'enfuirent [2]. Les murailles du bourg furent abattues jusques aux fondemens, dans lesquels la charrue laboura; on mit le feu aux maisons; la place où elles avoient esté basties fut semée de sel en signe de malédiction; sept hommes du lieu qui avoient respondu qu'ils ne cognoissoient point d'autre seigneur que Giron, furent fouettez par la main d'un

[1] Sarmiento fut mis à la tête de ces troupes.

[2] Non pas toutefois sans avoir donné des preuves de courage. Au moment où Sarmiento allait donner l'assaut, ces jeunes Seigneurs s'élancent de la ville suivis des leurs, se font jour à travers les assaillants et échappent à leur poursuite. (GOMEZ.)

bourreau, ensemble quelques domestiques de Giron, un jour de feste, pour ne retarder point une exécution si importante; et afin que le dommage et la perte du bourg fussent réparés à Quixada à qui il appartenoit, les biens de Giron y furent condemnez, et pour le surplus fut procédé contre sa famille et sa personne.

Cette exécution fut confirmée par les lettres patentes de Charles, envoyées de Flandre au Conseil d'Espagne, pour oster aux rebelles toute espérance de salut. Cela mit Giron à la raison : il s'humilia envers le Cardinal et luy demanda grâce; et affin que ses prières fussent plus fortes, tous les Grands d'Espagne y joignirent les leurs. Le Cardinal escrivit pour luy en Flandre et pria Charles de luy pardonner, alléguant que c'estoit l'avoir assez puny que de l'avoir humilié exemplairement et contraint de demander luy-mesme pardon; que les Grands ne devoient pas estre traictez comme les autres hommes, quand ils recognoissoient leurs fautes et s'humilioient.

Le troisiesme des puissans ennemis du Cardinal, parmy les Grands d'Espagne, estoit le duc d'Albe, homme de grande authorité, comme il estoit de grande maison, en sang illustre, en richesses, en amis. L'occasion qui s'offrit au Cardinal de le ranger à la raison comme les autres fut telle :

Du vivant du Roy Ferdinand, en la bienveillance

du quel le Duc avoit bonne part, il obtint pour Diégo, son troisiesme fils, le prieuré de Sainct Jean, en Espagne, de l'Ordre des Chevaliers qui estoient pour lors à Rhodes et qui sont maintenant à Malte, pièce de grand revenu et de pareille authorité dans le Royaume. Anthoine Astuniga, d'illustre famille, le possédoit alors légitimement; le duc d'Albe, appuyé de l'authorité du Roy et du Grand-Maistre de Rhodes, le luy osta de force contre le droict et les loix d'Espagne, et y establit son fils, qui en jouit paisiblement l'espace de six années, jusques à la mort de Ferdinand, après laquelle Astuniga voyant le crédit du Duc dans le tombeau de ce Prince, eust recours à la justice et y appella son usurpateur.

Le procez se décida à Rome, où Diégo d'Albe fut condamné à restituer le bénéfice. Astuniga revient en Espagne avec son arrest et implore la protection du Cardinal, qu'il sçavoit estre deffenseur de la justice; il l'obtient. Cependant, Charles fut adverti de ce différend, qu'il estimoit d'importance pour l'Estat; il escrivit au Cardinal et au Conseil qu'ils missent ce bénéfice en main tierce jusqu'à ce qu'il en eust ordonné. Le duc d'Albe refusa d'obéir à ce commandement; il creut qu'on avoit trouvé ce moyen pour luy oster des mains ce prieuré, appella à sa deffence les autres Grands ses amis, et fortifia Consabrone, principal lieu du prieuré.

Le Cardinal, qui voyoit que celuy-cy faisoit le Roy

dans l'Espagne, n'estoit pas résolu de le souffrir; il commanda mille chevaux et cinq mille hommes de pied, de ceux qui estoient pour sa garde dans les fauxbourgs de Madrid; mais, là-dessus, il tomba malade avec danger de sa vie. Madrid et tout le royaume de Castille instituèrent des prières publiques pour sa guérison d'où dépendoit alors le repos de l'Espagne; ils l'obtinrent. Le Cardinal retrouvant le duc d'Albe à ne vouloir point obéir, se résolut de l'y forcer. Mais avant que d'en venir là, il luy proposa un honneste accommodement; car il est remarquable que ce grand ministre ne print jamais la voye de la rigueur, que premièrement il n'eust éprouvé celle de la douceur luy estre inutile pour rendre la justice qu'il devoit dans son administration. Il fit dire au duc d'Albe qu'il donnast au Roy quelque cavalier de condition, mesme de ses parens, qui respondit des places du prieuré, qu'on lui mettroit en main pour les rendre après que le Roy en auroit jugé, si besoin estoit; que par ce moyen, il demeureroit maistre du prieuré et en tireroit le revenu.

Le Duc se roidit contre cette proposition, et croyant qu'il y alloit du sien, la rejetta. Alors le Cardinal envoya cette légère armée assiéger Consabrone; le Duc y envoya aussi mille hommes de pied et quelque cavalerie avec des vivres et de l'argent [1]. Les

[1] Avant de résister ouvertement et de se fortifier dans Cousnegra (Consabrone), le duc d'Albe essaya de se concilier les bonnes dispo-

troupes du Cardinal les rencontrèrent en chemin, les battirent, les deffirent, prindrent les vivres et l'argent et s'advancèrent vers la place qu'ils investirent. Le fils du duc d'Albe estoit dedans avec un grand nombre de jeunesse de son aage et de sa condition, la plus part enfants de Grands d'Espagne; toute la noblesse de Tolède qui avoit atteint vingt ans l'assistoit en sa deffence. Le hérault les somma d'ouvrir les portes et d'obéir au Roy. Leur responce fut grande sans parler; ils eslevèrent par-dessus les murs de la place des bières à mettre des corps morts, couvertes de noir, faisant entendre tacitement qu'ils mourraient plustot que de se rendre.

Cependant le duc d'Albe estoit travaillé de diverses pensées; d'un costé, il voyoit la honte qui luy estoit préparée, s'il se laissoit arracher des mains cette pièce qui luy estoit bienséante et utile à sa famille, et que de tant de travaux et de tant de préparatifs il ne recueilleroit qu'un affront; de l'autre costé, il voyoit un grand orage prest à fondre, qui portoit avec soy la ruyne totale de sa maison. Le Conseil du Roy avoit desjà confisqué ses biens; cela luy faisoit

sitions de Charles-Quint. La Reine Germaine fit écrire en sa faveur par le Roi de France et le Roi d'Angleterre au Roi Charles, au Duc de Chièvres et aux principaux Seigneurs de la cour des Pays-Bas. Charles fut sur le point de fléchir et de révoquer les ordres qu'il avait donnés; mais Ximénès lui écrivit : « qu'il était important que les » moindres paroles des Rois fussent inviolables, à plus forte raison » des ordres signés de leur main et scellés de leur sceau. » (Gomez.)

apréhender la sévérité du Cardinal qu'il sçavoit estre homme entier dans ses résolutions. L'exemple recent de Villas-Hermanos le pressoit, et l'image qu'il en avoit dans la pensée, travaillant son imagination, le rendoit quasi aussi misérable que son ami Giron. Il se résolut de plier pour ne rompre point, s'en alla à Madrid [1], s'humilia, moyenna sa paix avec le Cardinal, fit obéir son fils, rendit la place, et obtint de Charles la moitié du prieuré pour son fils; l'autre fut pour Astuniga, étant assez grand pour tous deux.

Mais dans la jouissance de ce bénéfice, une autre difficulté survint. Le Grand-Maistre de Rhodes, qui avoit injustement despouillé Astuniga de cette place pour en revestir Diégo, ne recognoissoit point aussi d'autre Prieur que luy, et luy conféroit toute l'authorité de Grand-Prieur; il luy envoya les ordres pour l'assemblée généralle des Chevaliers en Espagne. Diégo les appella et les voulut assembler sans autre authorité que la sienne. Le Cardinal l'en empescha, et l'ayant fait venir en sa présence, luy dict : « si » vous estiez dans l'isle de Rhodes, vous en pourriez » user ainsi; mais dans l'Espagne, où je commande,

[1] Il se rendit chez le Cardinal pendant la nuit, et, comme il se plaignait de sa rigueur, le prélat lui répondit : « je n'ai jamais usé de rigueur que malgré moi; mais ceux qui commandent sous les autres doivent fidèlement exécuter leurs ordres. » Le rapprochement entre le Cardinal et le duc d'Albe fut surtout facilité par la Reine Germaine et par Adrien, que Léon X venait de nommer Cardinal. (Gomez.)

» sçachez qu'il faut venir à moy et m'en demander » la permission. »

De cette sorte furent réduicts à la raison les trois Grands d'Espagne qui avoient le plus attaqué l'authorité du Cardinal ; lesquels, après avoir faict force bruit, esprouvèrent à leur honte la grandeur du jugement de cet homme, celle de son courage et de sa merveilleuse adresse, et furent contraincts de s'humilier et de se jetter aux pieds de celuy dont ils avoient souvent mesprisé la teste. Certes, la fable qui fait punir l'audace des Géants à coups de foudres et terrasser leur rébellion en renversant sur eux les mesmes montagnes qu'ils avoient entassées, est un enseignement au ministre d'Estat d'user quelquesfois de force et de sévérité contre les puissans qui, pour troubler l'Estat, veulent attaquer l'authorité du Roy par le renversement de la sienne.

Mais ces traverses, la mescognoissance des Grands à l'honneur que le Cardinal avoit acquis à l'Espagne et l'ingratitude des peuples de qui il avoit procuré le soulagement et le bonheur dont ils jouissoient, donnèrent de sensibles desplaisirs à son esprit et l'obligèrent de rappeler en sa mémoire la tranquillité et les douceurs de la vie privée et religieuse qu'il avoit menée au monastère du Castanet : il se représentoit une petite colline couverte d'arbres où il alloit souvent, à leur ombre, chercher la lumière de la vérité dans les livres sacrez ; et, après une lec-

ture de quelques heures, se jettant à genoux, la face et l'esprit eslevez au ciel, il conversoit avec Dieu par ses prières et par ses méditations; puis, se retirant dans une petite cabane qu'à l'exemple des anciens hermites qui ont été les anges du désert, il avoit faicte de ses propres mains, il ne donnoit à son corps que du pain et de l'eau, tandis qu'il offroit abondamment à son âme des alimens spirituels. Au milieu des traverses et des contrariétés qui se rencontrent au maniement des affaires d'Estat, il soupiroit après les saincts plaisirs de cette douce solitude et disoit à ses plus confidens amis : « s'il m'estoit » permis, je ferois volontiers eschange de ce palais » contre ma cabane du Castanet, de l'authorité de » Gouverneur d'Espagne contre le silence de cette » solitude, de ma mythre de Tolède et de mon cha- » peau de Cardinal contre les meubles de ce pauvre » lieu ! » Certes le Ministre d'Estat n'a point de plus douce ny de plus solide consolation, parmi le trouble des affaires, que celle de la piété, qui est la politique pour le ciel, s'il en a l'exercice aussi bien que de la politique du monde.

CHAPITRE ONZIÈME.

Charles quitte la Flandre pour se rendre en Espagne. — Le Cardinal est empoisonné. — Réforme de la maison de l'Infant. — Nouvelle révolte de D. Pedro Giron. — La ville d'Oran menacée par les Turcs. — Arrivée de Charles en Espagne. — Sages conseils que le Cardinal donne au Roi. — Graves difficultés. — Le Régent dépouillé de ses pouvoirs. — Derniers moments et mort du Cardinal.

Charles, si souvent adverti par le Cardinal de venir en Espagne jouir de sa couronne et dissiper par sa présence les troubles qui naissoient tous les jours, partit enfin de Flandre[1], et montant sur mer, en donna advis au Cardinal par un courrier qu'il luy envoya. Le Cardinal sortit de Madrid avec toute la Cour et s'advança pour aller au-devant de son maistre. Il choisit le bourg d'Arande, situé sur les bords du fleuve de Guadalajar, pour l'y attendre, menant tousjours avec soy le Prince Ferdinand, de la bonne garde duquel dépendoit le repos et le salut de l'Espagne. En faisant chemin, il passa par Bozeguilles, village assis sur la montagne, et y disna, mais aussi mal qu'il ait jamais faict; car la commune croyance

[1] Les Flamands, craignant qu'il n'arrivât quelques désordres en Espagne, avaient eux-mêmes déterminé le Roi à s'y rendre vers la fin de l'automne. (P. Martyr.)

des Espagnols est qu'en ce disner il fut empoisonné d'un venin lent qui depuis consuma sa vie : et il y a bien de l'apparence.

Le Provincial des Observantins de Saint-François estoit en chemin avec quelques religieux de son ordre qui alloient trouver le Cardinal, quand un homme de cheval qui tiroit vers Madrid vint à eux le visage couvert d'un mouschoir pour n'estre pas cogneu, et leur dict : « mes pères, si vous allez vers le Cardinal, » hastez-vous pour arriver vers luy avant qu'il disne, » et l'advertissez qu'il ne mange point d'une tourte » qu'on luy servira, qui est empoisonnée. » Ce Provincial, appelé Marquine, arriva à Bozeguilles et raconta au Cardinal ce que ce cavalier incognu luy avoit dict. Le Cardinal le remercia du soin qu'il avoit de luy et luy fit cette responce : « mon père, » si je suis empoisonné, je ne le suis pas d'aujour- » d'huy; il y a quelque temps que lisant à Madrid » une lettre de Flandre, il me sembloit avaler du » poison par les yeux, et depuis ce temps-là je vous » advoue que je me sens mourir tous les jours; néant- » moins je ne voudrois point encore tenir cela pour » véritable. Nous sommes tous sous la conduicte de la » Providence de Dieu : elle nous oste et nous redonne » la santé, selon qu'elle le juge nécessaire à notre sa- » lut; suivons ses saincts décrets qui ne faillent point. »

Mais, comme son mal le pressoit, il revenoit à sa première opinion, et disoit à ses médecins qu'il pé-

rissoit par la trahison des meschans qui avoient attenté à sa vie. Les Espagnols escrivent que depuis le disner qu'il print à Bozeguilles son mal accreust si manifestement que l'humeur pourrie luy sortoit par les ongles des mains. Cela n'empêcha pas pourtant qu'il n'achevast le peu de vie qui luy restoit au service de l'Estat.

Il avoit escrit à Charles qu'il falloit oster d'auprès de Ferdinand, son frère, Alvarez Osorio, dominicain, Évesque d'Asturie, précepteur de ce prince, et Pierre Nonnius Gusman, Grand-Prieur de l'Ordre de Calatrava, son gouverneur, lesquels appréhendant sa venue en Espagne, pourroient donner à ce jeune prince des conseils contre son service. Le bruit estoit desjà partout le royaume que ces deux hommes ne pourroient point souffrir l'arrivée des Flamands qu'ils hayssoient, et que, pour en éviter la rencontre, ils se retireroient en Arragon avec Ferdinand, qu'ils feroient couronner Roy de cet Estat là [1]. Mais le ciel

[1] Non contents de promettre à Ferdinand le trône d'Aragon, Alvarez Osorio, Nunez de Gusman, et Gonsalez de Gusman, son chambellan, dont il n'est pas fait mention dans cette histoire, tâchaient de lui persuader qu'il avait droit à la couronne de toutes les Espagnes. Ces trois hommes ne négligeaient aucune circonstance, aucun moyen pour pousser Ferdinand à la révolte. Un jour que ce prince était à la chasse, un ermite se présente et lui dit avec un accent prophétique : « Courage, Prince ! le ciel te destine à de grandes choses ! Tu seras Roi de Castille ! Dieu le veut ! » Puis il disparaît. Antonio de Vera et Sandoval, qui rapportent ce fait, croient que l'ermite prophète avait été inspiré, non pas précisément par Dieu, mais par

l'avoit fait naistre pour une plus grande fortune : il fut Empereur après Charles cinquiesme, son frère; eust aussi les couronnes royales de Hongrie et de Bohême, à cause de la Royne Anne, sa femme, héritière de Ladislaus et de Louys, ses père et frère, monarques de ces deux Royaumes. De luy naquirent quatre fils et unze filles, dont Jeanne d'Austriche fut mariée à François de Médicis, Grand-Duc de Toscane. De ce mariage naquit Marie de Médicis, Royne de France et de Navarre, femme de Henry le Grand, et mère de Louys XIII, à présent régnant, princesse de très-éminente vertu, de bonté singulière et d'incomparable magnanimité, laquelle tire son origine maternelle des Maisons de France et d'Austriche, outre celles de Hongrie et de Bohême; car l'Empereur Ferdinand, son ayeul, estoit petit-fils de Marie de Bourgogne, fille unique du Duc Charles et d'Isabel de Bourbon.

Cependant Charles, jugeant l'éloignement d'Osorio et de Gusman nécessaire à son service, commanda qu'on le fit et l'écrivit au Cardinal. Le maistre des courriers qui en receut la dépesche, au lieu de la rendre au Cardinal selon l'adresse, l'apporta au Doyen Adrian [1], lequel ouvrit le paquet qui n'estoit

Osorio et les deux Gusman. Cette apparition et cette prophétie firent une grande impression sur l'esprit du jeune prince.

[1] Il est bon de dire que le nom d'Adrien se trouvait écrit sur l'enveloppe de la lettre après celui du Cardinal.

Après avoir exposé les griefs qu'il avait contre les hommes qui en-

point à luy, et sans autre considération, rendit à Ferdinand la lettre de son frère [1]. Ce jeune prince y leust que Charles lui ordonnoit d'esloigner Osorio et Gusman; il alla trouver le Cardinal, et le pria, la larme à l'œil, de ne rien changer dans sa

touraient son frère, Charles écrivait : « Vous prendrez en particulier » l'Illustrissime Infant, et vous lui ferez connaître ma volonté et les rai- » sons que j'ai d'en user ainsi. Vous emploierez les paroles les plus » douces et les plus polies que vous pourrez, pour qu'il prenne en » bonne part ce que vous avez à lui déclarer, et qu'il vous regarde tous » deux (on voit que Charles n'écrivait pas seulement au Cardinal) comme » ses amis. Je remets tout cela à votre prudence. Dites-lui que nous » avons résolu de mettre près de lui, à la place de ceux qui y sont, » D. Diégo de Guévare, Clavier de Calatrava, M. de Lachaux, mon » ambassadeur, et, en attendant qu'ils soient arrivés, Alonse Tellez de » Giron, frère du marquis de Villène. Vous lui ferez savoir aussi que » nous désirons qu'il se conforme en toutes choses à nos usages et à » nos manières de vivre; qu'ainsi que nous voulons que M. de » Chièvres couche dans notre chambre, nous désirons que D. Guévare » ou M. de Lachaux couchent toujours dans la sienne, et, en leur ab- » sence, D. Alonse Tellez, afin que lorsqu'il s'éveillera il trouve quel- » qu'un avec qui il puisse s'entretenir, s'il en a envie. » Après plusieurs recommandations minutieuses qu'il serait trop long de rappeler ici, Charles ajoutait : « Je reviens encore à vous prier et à vous re- » commander que ces ordres soient sur-le-champ et secrètement exé- » cutés, afin que tout soit fait avant qu'on puisse l'empêcher ou même » le prévoir. » (*Mémoires du Cardinal de Grandvelle.*)

[1] C'est au milieu de mille protestations d'amitié que Charles fait connaître ses désirs impérieux à son frère. Dans cette lettre à Ferdinand, qu'on trouve aussi dans les *Mémoires du Cardinal de Grandvelle*, le Roi se plaint en frère, mais ordonne en maître. Elle devait nécessairement irriter l'Infant. Adrien commit une grande faute en la lui remettant avant de s'être concerté avec Ximénès qui était alors à Aguiléra : le Cardinal, par son habile fermeté, pouvait seul réparer la fausse démarche de son collègue.

maison que Charles son frère ne fust arrivé en Espagne; que Gusman et Osorio luy estoient très-fidelles et avoient une grande affection pour luy; qu'ils luy avoient esté donnez de la main du Roy Ferdinand et de la Royne Isabelle, ses ayeulx; que les luy oster seroit offenser le jugement et mespriser la mémoire d'un Roy et d'une Royne que toute la terre avoit révérés.

Le Cardinal, quoique surprins, comme ne sçachant rien de l'affaire, qu'Adrian avoit peut-estre ainsi découverte pour luy en rejetter la haine, exhorta ce jeune prince d'obeyr au Roy, son frère, duquel dépendoient sa fortune et sa grandeur; qu'il devoit préférer l'intérêt de Charles à celuy de ses domestiques, et suyvre sa volonté. Ferdinand, voyant qu'il ne gaignoit rien sur l'esprit du Cardinal, luy repartit en colère : « Puisque vous avez résolu de me perdre, » moy et les miens, me pouvant assister en différant » quelque peu de temps d'exécuter ce qu'on vous » a escrit de Flandre, je donneray ordre que les » miens ne souffriront point la ruine que vous leur » avez préparée. » Le Cardinal s'émeut à ces menaces, et comme il estoit homme entier et courageux à soustenir les intérests de son maistre, luy dit : « Monsieur, vous ferez ce qu'il vous plaira. Cependant avant que le soleil soit demain couché, quand » toute l'Espagne me seroit contraire, le Roy sera » obey, et vous luy obeyrez le premier. »

Ferdinand, picqué de ces parolles, se retira vers Arande. Le Cardinal le fit suyvre, et donna la garde de sa personne et de tout le bourg à Cabanille et à Spinose, Capitaines des gardes, avec charge d'estre sur pied toute la nuict, avec leurs troupes, et empescher que personne de la famille du Prince ne sortist du bourg. Ils le firent, et le lendemain Osorio et Gusman furent congédiez, et la volonté de Charles exécutée avec fidélité et courage, qui doivent estre les deux principalles qualitez du Ministre d'Estat, dans les affaires qui regardent les interests du Roy avec les princes de son sang [1].

[1] Gomez donne sur ce fait important quelques détails qu'il n'est peut-être pas inutile de consigner ici. Pendant que Cabanillas et Spinosa fermaient toutes les issues d'Aranda, le Cardinal se fit amener Osorio, Nunez et Gonsalez Gusman. Il les reçut et les écouta avec calme; puis il leur présenta la dépêche de Charles et leur donna à lire l'article qui les concernait, observant leur visage et résolu de les faire arrêter sur-le-champ s'ils mettaient la moindre hésitation à obéir; il leur accorda le reste du jour pour mettre ordre à leurs affaires, et *avant le coucher du soleil*, les ordres de Charles étaient pleinement exécutés. — Vingt-sept autres personnes de la maison de Ferdinand reçurent leur congé : Alphonse Castilléjo, Gentilhomme ordinaire, qui n'avait guère de passion que pour la poésie, fut seul laissé près du prince.

Les Flamands, qui avaient douté du succès de ce coup d'État de famille, avaient conseillé à Charles, pour prévenir une guerre civile, d'écrire au marquis d'Astorga et au comte de Lémos, proches parents d'Osorio et de Gusman, et de leur faire connaître sa volonté. Les lettres avaient été envoyées ouvertes à Ximénès, afin qu'il en prît connaissance avant de les faire parvenir au Marquis et au Comte; il les lut, et les jetant au feu : « tout fait peur à ces gens-là, dit-il; ces » timides précautions attirent plus souvent qu'elles n'évitent les maux

Quelques Grands d'Espagne, voyant qu'il en usoit ainsi envers l'Infant Ferdinand et envers eux avec authorité absolue, le furent trouver, et luy demandèrent qu'il leur monstrât le pouvoir qu'il en avoit. Le Cardinal, leur monstrant au doigt quelques troupes de gens de guerre qui estoient sa garde ordinaire, leur dit : « voilà le pouvoir que j'ay de commander » à la Castille avec la volonté du Roy ! » Puis, prenant à la main le cordon de son ordre dont il estoit ceint et le branlant des doigts, adjousta ces paroles : « cecy me suffit pour mettre à la raison et chastier » les vassaux superbes. » Et peu de temps après fit tirer quelques coups de canon et fit descharger une salve de mousquetades, qui fut sa dernière responce, mais plus terrible que la première ; elle ferma la bouche et donna la terreur à ces hommes qui avoient esté plus curieux que prudens [1].

A peine le Cardinal avoit achevé ceste affaire importante de la maison de Ferdinand, qu'un courrier luy apporta la nouvelle de la prinse de Médina-Sydonia par Pierre Giron, fils de Giron, Seigneur de Vienne, lequel, prenant les armes, s'estoit rendu maistre de la campagne et avoit saisi cette place

» que l'on redoute. Lorsqu'on a en main la justice et l'autorité royale, » supposer que quelqu'un puisse opposer de la résistance est une » faute. »

[1] Ce trait est raconté diversement par les historiens : Sandoval le place dans d'autres circonstances. (Voyez la note page 305 ; voyez aussi page 23.)

pour venger l'injure de Villas-Hermanos. Le Cardinal envoya contre luy les troupes de la milice du royaume, qu'il avoit tousjours sur pied, sous la conduicte du comte Quignonio de Luna, avec ordre de prendre ce rebelle et de le luy amener mort ou vif [1].

Un autre courrier arriva en mesme temps de la part de Charles advertir le Cardinal du dessein des Turcs contre la ville d'Oran. Ce prince estoit parti de Flandre le neufviesme de septembre de ceste mesme année mil cinq cens dix sept, et faisant voile, avoit rencontré quelques corsaires qui l'advertirent que l'armée des Turcs alloit droict à Oran. Ce qui l'avoit obligé d'en donner advís au Cardinal, le priant de pourvoir à ceste place avec la plus grande diligence qu'il pourroit; qu'il avoit dans l'âme le dessein d'étendre le nom chrestien dans l'Afrique; et qu'Oran estoit une place fort commode pour y faire l'armement avec seureté. Le Cardinal l'asseura par le mesme courrier qu'il pourvoiroit à la conservation d'Oran le mieux qu'il luy seroit possible, loua son pieux dessein, l'exhorta à le continuer, luy disant que de tant de Roys qui avoient par les siècles passez porté la couronne d'Espagne, ceux-là avoient adjousté de continuelles félicitez à un long règne, qui avoient le plus travaillé à l'accroissement de la religion. Mais Oran n'eust pour ceste fois-là que l'ap-

[1] Anne d'Aragon, femme du duc de Médina-Sidonia, donna ses perles et ses pierreries pour payer les frais de cette expédition. (GOMEZ.)

préhension des armées turques; car les Maures africains, craignans la violance des Turcs, s'opposèrent à leur passage et défirent leur armée.

Charles cependant avoit navigué heureusement [1], et estoit enfin arrivé à Villadichosa, terre d'Espagne, avec la princesse Éléonor, sa sœur, qui fut après Reyne de Portugal et depuis Reyne de France par le mariage avec François I[er]. Il advertit le Cardinal de sa venue, et luy demanda ses conseils à ceste entrée du royaume pour y entrer en Roy et y estre receu de ses peuples, selon ses désirs et sa dignité. Le Cardinal les luy envoya [2]. Ils contenoient les advis à ce Roy « de recevoir ceux qui iroient au-devant de luy

[1] Selon Sandoval, Eugène de Roblès et Pierre Martyr, le voyage de Charles ne fut pas des plus heureux, quoi qu'en dise Michel Baudier. Ces trois historiens assurent que le Roi fut poussé par une affreuse tempête sur les côtes des Asturies. La flotte aborda dans la principauté d'Oviédo, près du bourg de Villaviciosa; elle y était si peu attendue que les habitants des montagnes, à la vue de ces vaisseaux inconnus, croyant avoir affaire à des ennemis, coururent aux armes, et après avoir mis en sûreté les femmes, les enfants et les vieillards, se rangèrent en bataille sur le rivage et firent feu sur l'ennemi supposé. Les cris réitérés : *Espagne! le Roi Catholique!* et les drapeaux de la nation qu'on se hâta d'arborer rassurèrent ces bonnes gens, qui, jetant leurs mousquets, se précipitèrent aux pieds de leur Roi qu'ils voulurent escorter jusqu'à Villaviciosa.

[2] Le Roi, dès son entrée en Espagne, voulut, avant toutes choses, aller à Tordesillas pour y voir la Reine Jeanne sa mère; il écrivit à l'Infant, à Ximénès et à tous les Grands du royaume pour leur faire part de son intention. Ximénès loua la piété filiale du Roi, mais n'approuva point l'espèce de circulaire qu'il avait adressée aux Grands, et qui semblait être plutôt une justification qu'une exposition de sa conduite. (SANDOVAL, l. 3. — P. MARTYR, ép. 602. — GOMEZ, l. 7.)

» le plus bénignement qu'il pourroit ; de composer » son visage, ses discours, mesmes ses habits à l'Es» pagnole; de se résoudre d'envoyer son frère Ferdi» nand en Allemagne; que sa présence en Espagne » seroit inutile à sa personne et peut-estre préjudi» ciable à son authorité; mais qu'il falloit exécuter » cette résolution, quand il l'auroit prinse, le plus » accortement que faire se pourroit; feindre du des» plaisir en cette séparation, qui seroit imputée à » Maximilian, son ayeul, et non à luy. » Car les peuples d'Espagne aimoient passionnément Ferdinand, qui avoit esté nourry parmy eux, avoit le langage, les mœurs et les inclinations espagnoles. Il lui conseilloit en outre de ne rien résoudre contre les Siciliens, qui avoient massacré leurs Sénateurs, que premièrement il ne l'eust entretenu du fonds de son espargne et des forces du royaume; de s'advancer plus avant dans l'Espagne et venir le plus tôt à Madrid. Mais ce dernier poinct icy n'estoit pas l'intention des Flamands, qui retenoient Charles jusques à ce que le Cardinal fût mort, ce qui devoit arriver bientost après, selon les advis qu'ils avoient de son indisposition. Ils ne désiroient rien moins que l'abouchement de cet homme avec le Roy; ils appréhendoient sa liberté et sa probité qui eussent adverti ce prince de leurs rapines.

Charles reçeut ces advis comme des lumières de sa conduicte, l'en remercia par un courrier exprès,

confessant devoir beaucoup à ses soins, à sa prudence et à sa fidélité. Le Cardinal luy fit responce par le mesme envoyé : « que les services qu'il luy » avoit rendus estoient de son devoir; qu'il faisoit » gloire d'avoir, en le servant, soustenu l'envie pres- » que de tout le monde; que la plus forte passion de » son âme estoit de voir Sa Majesté et de luy remettre » en main le royaume plus sain et plus entier qu'il » ne l'avoit receu à l'entrée de son administration. »

Toute l'Espagne alloit au-devant de ce nouveau Roy. Le Connestable Vélasque l'alla trouver accompagné de sept cens chevaux. Le Conseil alla aussi luy rendre ses devoirs, et croyant n'avoir plus à faire du Cardinal, puisque Charles estoit en Espagne, partit sans l'en advertir [1]. Le Cardinal les fit devancer par un courrier qu'il dépescha au Roy, et supplia Sa Majesté de ne souffrir point ce désordre et ce mauvais exemple dans son Estat, que le Conseil, qui en estoit le principal corps, se démembrast et se séparast de son chef, et le pria de leur commander de retourner vers lui à Arande. Charles le fit; il escrivit à tout le Conseil de reprendre le chemin qu'ils avoient tenu et de retourner auprès du Cardi-

[1] Le Conseil se décida à partir sans Ximénès à l'instigation de son président, Antoine de Rojas, Archevêque de Grenade, que la jalousie avait rendu l'ennemi mortel du Cardinal. Les Conseillers d'État firent même tous leurs efforts pour emmener l'Infant avec eux; mais le marquis d'Aguilar leur répondit que l'Infant ne partirait que sur un commandement du Roi ou du Cardinal. (SANDOVAL.)

nal; qu'il les verroit tous plus volontiers avec luy. Ces hommes se trouvèrent en désordre; ils avoient avec eux leurs femmes et leurs enfants; de rebrousser chemin, cela ne se pouvoit faire sans grande incommodité. Ils envoyèrent vers le Cardinal, le supplièrent de trouver bon qu'ils s'arrestassent au lieu où le courrier du Roy les avoit trouvez, pour y attendre Sa Majesté. Le Cardinal, offensé d'un mespris qu'il ne sceut jamais souffrir de personne, n'en tesmoigna point de ressentiment; mais si estoit-il résolu de ne leur en pardonner point une lieue de leur retour dans Arande. Il leur fit responce : « qu'il » se resjouyssoit qu'ils fussent tous en santé; qu'au » surplus ils sçavoient eux-mesmes comme il avoit » tousjours esté exact de faire rendre au Roy l'obéis- » sance qui luy estoit deue; et que puisque Sa Majesté » avoit commandé qu'ils retournassent dans Arande, » son advis estoit qu'ils luy obeissent le plus diligem- » ment qu'ils pourroient. » Ainsi, comme ils estoient partis témérairement, aussi ils revindrent avec honte. Le Ministre d'Estat doit estre jaloux du respect qui luy est deub, car le respect conserve son authorité et le mespris la détruit [1].

[1] L'Almirante de Castille, dit Gomez, tint une tout autre conduite. Il fit prier le Cardinal de lui permettre de l'accompagner quand il irait saluer le Roi. Le Cardinal se contenta de répondre : « que les per- » sonnes de la qualité et du mérite de l'Almirante n'étaient pas faites » pour suivre les autres dans une occasion comme celle-là; qu'il allât » de son chef, avec sa maison, et qu'il montrât au Roi par sa magni-

A ceste arrivée du Roy en Espagne, les peuples s'esmeuvent et demandent avec ardeur l'assemblée des Estats du Royaume. Le Cardinal n'estoit pas d'advis qu'on la leur accordast si tost, que premièrement le Roy n'eut esté receu, et que les affaires ne fussent dans une asseurée tranquillité. Il disoit qu'on devoit mettre peine que les Roys fussent, à leur avénement à la couronne, receus des peuples avec grande révérence; que cela importoit grandement à leur authorité. Ce conseil ne fut pas suivi, et le mespris qu'on en fit cousta cher à l'Espagne : elle fut en trouble et l'Estat en péril, sur les contestations qui arrivèrent de l'eslection du lieu et de la ville où se tiendroient les Estats. Enfin on accorda que le Roy viendroit pour cela à Valladolid.

En ce mesme lieu, l'envie des ennemis du Cardinal appella le mespris à son secours pour luy faire une attaque. Les fourriers de ce grand Ministre luy avoient retenu une maison pour son logement; les mareschaux des logis du Roy, qui estoient Flamands, et suscitez par les Grands, le leur ostèrent, et dirent pour raisons que ce logis devoit estre marqué pour la Reyne Germaine. Le Cardinal, qui estoit jaloux de son authorité et impatient du mespris autant qu'homme du monde, le disputa, et ayant

» licence quelle différence il y avait entre les Seigneurs d'Espagne et
» ceux de Flandre. »

descouvert la fourbe des Flamands, l'emporta et s'y logea [1].

Mais si devoit-il desloger bientost de la Cour et du monde, ce fut pourtant avec honneur et gloire, de mesme qu'il y avoit vescu. Les Flamands luy dressèrent une partie pour le faire partir de la Cour. Motte, Évesque de Badajos, dignité qu'il devoit toute au Cardinal, pour complaire, disent les Espagnols, au sieur de Chièvres, favori du Roy, et encores pour son interest particulier, conseilla à Charles d'esloigner cet homme de la Cour et de le renvoyer à Tolède, son diocèze. Charles, qui ne devoit pas moins au Cardinal qu'à celuy qui luy avoit laissé la couronne d'Espagne, oublia les services de ce grand Ministre, creut l'advis de Motte, le suivit, et par son inconstance confirma cette vérité qu'à la Cour le service qu'on rend aux Grands n'est pas à celuy qui sert un héritage certain et stable. Il se relascha à escrire cette lettre au Cardinal :

« Monsieur le Cardinal, je continue mon chemin

[1] Toutefois il n'obtint pour loger ses gens qu'une pauvre maison située dans un village assez éloigné et se vit ainsi séparé de ses domestiques, dont les soins lui étaient cependant bien nécessaires à cause de sa maladie. Aussi fut-il vivement piqué de cette dureté des Officiers de Charles et lui échappa-t-il de dire : « que sous les Rois » Catholiques et sous Philippe, quoique la Cour fût alors encombrée » de Princes et de Généraux renommés, on ne lui avait jamais suscité » de pareilles difficultés. Mais ce sont, ajouta-t-il, des Officiers étran» gers qui ne connaissent personne en Espagne ; et le Roi ni la Cour » n'ont pris part à cet outrage. » (GOMEZ.)

» par Turdesillas, dont j'ay bien voulu vous adver-
» tir, afin que vous vous rendiez à Mojados, maison
» de l'Évesque de Ségovie, où je désire vous voir et
» recevoir vos bons conseils, non-seulement pour la
» conduite de mon Estat, mais aussi pour l'ordre de
» ma maison, que je réglerai selon vos sages advis.
» C'est le dernier secours que je puis recevoir de
» vous dans mes affaires, car vos longs services mé-
» ritent du repos et vostre aage le demande. Aussi je
» le vous accorde volontiers, et vous conseille de
» vous retirer en vostre maison pour en jouir plus
» doucement. Dieu seul vous peut donner la juste
» récompense de vos longs travaux à la conduite de
» ce royaume ; pour moy, je ne les oublieray ja-
» mais et vous rendray tousjours le mesme respect
» que doit un enfant bien né aux soins et aux bien-
» faicts de son père. »

Le Cardinal ayant receu cette lettre et cet honeste congé, en conceut un tel desplaisir qu'il tomba en une fièvre qui le mena au tombeau. Quelques historiens espagnols disent que la mesme lettre ne luy fut point rendue [1] par le courrier qui l'apporta, lequel l'ayant trouvé à l'extrémité (la fièvre mortelle le tenoit depuis dix-huit heures), et estant adverti par les médecins qu'il n'avoit plus à vivre que six heures, porta la lettre au Conseil du Roi et la mit entre les mains d'Adrian. Les autres escrivent qu'il

[1] C'est la version la plus accréditée.

la receut dans le lict où il estoit malade, et que l'ayant leue, il demanda du papier et une plume pour y respondre; mais que, comme il eust escrit deux ou trois lignes, les forces luy manquèrent, la plume luy tomba des mains, et que peu de temps après il rendit l'esprit. Ces lignes et cette pièce de lettre n'ont point paru, le destin ne voulant pas que rien d'imparfaict de ce grand homme vînt à la cognoissance du monde.

Mais il est certain que le Cardinal, se sentant mourir, fit une fin digne de sa bonne vie [1]; il as-

[1] Jusqu'à son dernier moment, Ximénès, nonobstant son grand âge et ses infirmités, voulut demeurer fidèle à la règle de Saint François et se conformer, malgré les pressantes et puissantes sollicitations dont on l'accablait, à toutes les austérités qu'elle prescrit. Le Pape Léon X lui-même lui écrivait : « Nous avons appris qu'encore que vous soyez » âgé de près de quatre-vingts ans et usé par la fatigue des affaires » diocésaines et royales, cependant, contre l'avis de vos médecins et » sans avoir égard à votre âge, vous continuez à observer non-seulement les jeûnes et les abstinences que l'Eglise ordonne, mais encore » à pratiquer toutes les austérités qui sont en usage dans l'ordre de » Saint-François; que vous portez l'habit et la ceinture; que vous » couchez durement, tout habillé, sans linge et avec une tunique de » laine. Quoique cette manière de vie, notre cher fils, soit édifiante, » et que nous connaissions par là qu'à la fin de votre carrière vous » marchez à grands pas pour atteindre la couronne que vous donnera » le juste juge, toutefois, par rapport à votre grand âge et à vos travaux, considérant combien vous êtes nécessaire à la Sainte Église, » à la religion et aux royaumes, de notre propre mouvement, mais » de notre pleine puissance apostolique, en vertu de l'obéissance que » vous nous devez et de la soumission que vous avez toujours montrée, et sous peine de notre indignation, nous vous mandons et » ordonnons que durant le temps qui vous reste à vivre, vous adou-

sembla dans un corps débile les forces de son esprit, discourut pieusement et doctement de l'inconstance du monde, de la vanité de la Cour et de la miséricorde de Dieu, embrassa l'image du Crucifix, et mouillant sa face de larmes, demanda à Dieu pardon de ses péchez, protesta qu'il n'avoit pas employé la valeur d'un réal du revenu de ses bénéfices à l'avancement de ses parents. Après avoir receu le viatique des Chrestiens, la saincte Eucharistie, redisant souvent ces paroles de David : *Mon Dieu, j'ay mis en vous mon espérance,* il alla jouir au ciel des couronnes que Dieu donne à ceux qui gouvernent les peuples avec prudence, probité et religion. Ce fut

» cissiez votre genre de vie, selon l'ordonnance des médecins; que » vous couchiez dans un lit, que vous quittiez votre robe, que vous » dormiez dans le linge, afin que votre santé se maintienne.

» Donné à Rome le dernier jour de mai 1517 et le cinquième de » notre pontificat. »

Après la lecture de cette lettre, en présence de plusieurs de ses amis qui joignaient leurs prières aux ordres du Pape dans le but de vaincre sa pieuse obstination, le Cardinal s'écria : « Que me con- » seille-t-on! Les gens du monde se font un honneur de mourir dans » l'habit de Saint-François, et l'on veut que je le quitte en mourant, » moi qui l'ai porté pendant toute ma vie! Je veux mourir sous les » armes de la milice spirituelle, et j'espère que Dieu me fera plus de » miséricorde quand je paraîtrai devant lui, non comme Archevêque, » ni comme ministre des États, mais comme un pauvre religieux de » Saint-François. » Les ordres du souverain pontife étaient si précis qu'il fut toutefois contraint d'obéir au moins en partie ; il ne jeûna plus, mais il ne quitta point sa robe et ne renonça point à son grabat : aussi, selon son désir, mourut-il dans l'habit de Saint-François. (Gomez.)

le neufviesme de novembre l'an mil cinq cents dix sept, un dimanche, aagé de quatre vingts ans, après avoir porté la mytre de Tolède vingt deux ans, gouverné l'Espagne tout autant de temps, soubs les Roys Ferdinand, Isabelle, Jeanne, Philippe et Charles.

Son corps fut enterré au collége de Saint-Ildephonse d'Alcala de Hennarès, qu'il avoit fait bastir. Son sépulchre, relevé de marbre blanc, et son effigie de mesme estoffe, s'y voyent encores aujourd'huy, avec cet épitaphe digne de ses illustres actions, qui comprend en peu de paroles ce qu'il a esté avant sa glorieuse administration et ce qu'il a faict dans l'Estat :

Condideram Musis Franciscus grande licæum,
  Condor in exiguo nunc ego sarcophago :
Prætextam junxi sacco, galeamque galero,
  Frater, Dux, Presul, Cardineusque pater :
Quin virtute meâ junctum est diadema cucullo,
  Cum mihi regnanti paruit Hesperia.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Portrait de Ximénès. — Son caractère. — Ses habitudes.

Ximénès estoit de taille haute et droicte, de façon sérieuse, portant sur le front une naturelle gravité; la voix masle et ferme, le visage long et maigre, le front large, sans rides; les yeux médiocres, un peu enfoncés dans la teste, mais fort vifs; le nez long et aquilin; les dents un peu avancées vers les lèvres, dont les railleurs de la Cour l'appeloient Éléphant par derrision; rencontrans pourtant, sans y penser, la vérité dans leur bouffonnerie : éléphant devoit-il estre en force pour porter le faix de tant d'affaires et de tant de traverses. Vingt-huict ans après sa mort, comme l'on refaisoit la cave qui servoit de tombeau à son corps, on tira ses os; et sa teste, autresfois le palais du plus grand jugement qui ayt paru en Espagne, fut trouvée sans sutures, le crâne estant tout d'une pièce, marque d'une forte cervelle : mais aussi il estoit suject à cause de cela à des continuelles douleurs de teste, les vapeurs ne trouvant point d'yssue. C'est le pourtraict de son corps.

Celuy de son esprit me semble avoir esté dépeint

cy-devant en tant d'illustres actions et de conseils si sages ; néantmoins nous en adjousterons encores quelque traict, comme retouchant le tableau. Il expliquoit ses pensées en fort peu de paroles, mais belles et signifiantes, respondoit fort intelligiblement, et discourant d'une affaire ne s'en escartoit jamais. Il estoit fort retenu en paroles. Soit qu'une juste colère le portât à menasser quelqu'un, ou soit qu'il promist son assistance à ceux qui l'imploroient, il donnoit tousjours davantage qu'il n'avoit promis. Son entretien estoit de choses sérieuses ; aussi avoit-il souvent en la bouche ce dire de l'orateur romain : « que la nature ne nous a point faict naistre pour le » jeu, mais bien pour nous occuper en des choses » sérieuses et de grands poids [1]. »

Son plaisir estoit à l'estude des lettres [2], et sa récréation après le repas aux discours de théologie.

[1] Nequaquàm ita nos à naturâ generatos esse, ut ad ludum et jocum facti existimaremur, sed ad severitatem potiùs et ad quædam studia graviora.

[2] Pierre Martyr dit que Ximénès « n'avait pas l'usage des lettres humaines. » Il est certain néanmoins que le Cardinal déroba quelques instants à ses graves et nombreuses occupations religieuses et politiques pour les consacrer à l'étude de la littérature. Nicolo Antonio, dans sa Bibliothèque d'Espagne, cite de lui :

1° Un *Traité de la Nature Angélique*, dont l'original, écrit de sa main, est conservé dans le monastère de Notre-Dame de la Salceda, dont il avait été le Gardien;

2° Une *Histoire du Roi Wamba*, qui fit bâtir les murailles de Tolède et qui rétablit l'usage des conciles provinciaux en Espagne ;

3° Des *Notes sur divers passages de l'Ecriture sainte*, qu'on trouve

Il est bien vray aussi que la mélancolie estoit en luy l'humeur qui dominoit les autres, comme en la pluspart des grands hommes : mais lorsqu'elle le travailloit, il se retiroit des affaires et ne se laissoit voir à personne qu'à ses plus familiers; elle l'a porté à des saillies remarquables : le baptesme des Maures de Grenade avec un aspergez à la main en est une, le dessein de conquérir l'Afrique en est une autre.

Ce qu'il avoit une fois résolu, il l'exécutoit d'une incroyable promptitude. Saluste luy fournissoit ce conseil qu'on luy a souvent ouy dire : « aux affaires » d'importance la diligence à l'exécution doit suivre » de près la délibération du conseil [1]. »

Comme il estoit impatient au mespris qu'on faisoit de son authorité, aussi estoit-il très-patient à souffrir la liberté des paroles. Un prestre d'Osma luy demandoit un juge extraordinaire pour un procez qu'il avoit et luy en faisoit grande instance comme au chef du Conseil : le Cardinal luy fit response que les juges ordinaires luy rendroient justice et qu'il se contentast de ceux-là; que dans toutes les villes d'Espagne il ne luy en sçauroit trouver de meilleurs. « Est-il possible, dit le prestre, qu'un chétif bourg » de Torrelagune ait donné un Primat à l'Espagne,

encore dans les Archives d'Alcala, et qui depuis ont été confondues avec celles de Nicolas de Lyra.

[1] Ubi consulueris, maturè opus est facto.

» et que tant de villes ne sçauroient donner un juge » à un petit procez ? » Le Cardinal, voyant cette liberté, creut qu'il estoit à quelque Grand qui le faisoit parler ainsi. Il luy demanda qui estoit son maistre. « C'est moy-mesme, respondit le prestre, et » n'en veux point avoir d'autre. — Vous avez bien » raison, luy dit le Cardinal, vous n'en pourriez » point trouver un meilleur. » Il luy donna un juge comme il le désiroit et le renvoya.

Contrera, prédicateur espagnol, preschoit un jour en présence du Cardinal avec plus de zèle que de discrétion, et sans considérer que les habits de prix sont bien souvent nécessaires aux personnes qui occupent les dignitez éminentes et qu'ils excitent le peuple à la révérence, se tourna vers luy, et en pleine assemblée le tança de ce qu'il portoit une robe fourrée de riches peaux. Le Cardinal receut cette réprimande avec une grande patience, et, au sortir de la chaire, le mena disner avec luy et loüa son sermon. Quelques-uns ont escrit qu'après le sermon il mena ce prédicateur dans la sacristie de la mesme église où il avoit presché, et là, ouvrant son sein, luy fit voir une hère très piquante qu'il portoit sous son riche habit : ce que je n'ose croire, pour ne rendre point coulpable d'une telle légèreté le plus solide jugement de ce siècle-là.

Le temps estoit une des choses qu'il estimoit le plus, et comme la perte ne s'en recouvre jamais,

il en estoit fort avare : de crainte d'en employer le jour à quelques necessitez de sa personne qu'il pouvoit remettre, il se faisoit faire le poil la nuict; encores faisoit-il lire alors quelque livre sérieux.

Il prenoit un indicible plaisir à donner des bénéfices qui estoient de sa collation aux hommes capables et qui n'y prétendoient point, ignorans qu'ils eussent vacqué ; rejettoit sévèrement ceux qui les luy venoient demander, comme effrontez et peu respectueux de sa personne; de sorte que pour n'avoir point un bénéfice de luy, il le luy falloit demander. Un de ses Aumosniers eust l'advis d'un qui vacquoit et qui estoit à sa bien-séance : il sçavoit que ne le demander pas, le Cardinal le pourroit donner à quelque autre qui n'y penseroit point; que le demander aussi estoit le perdre : il se présenta à son maistre, et luy dict : « Monseigneur, un tel bénéfice est vacquant ; le vous » demander seroit violer vos loix et les deffenses que » vous en avez faictes, ce que je ne feray jamais; » aussi ne suis-je pas venu pour cela, mais bien » pour vous supplier très-humblement de me dire » comment il faut faire pour l'obtenir. » Le Cardinal estima l'addresse de cet homme et luy respondit : « je le vous aprendray volontiers; c'est de vous en » faire expédier les provisions; » et commanda tout à l'heure à son secrétaire de le faire. Mais pour estre sévère à rejetter les demandes quelquesfois impor-

tunes de ses domestiques, il n'estoit pas moins recognoissant de leurs services ; il vouloit que ses bienfaicts prévinssent leurs demandes, pour se les obliger avec plus de grâce et plus puissamment. On remarque de ce grand ministre que jamais homme ne l'a servi, dedans ou dehors sa maison, qu'il n'en ayt esté largement rémunéré. Dieu a faict naistre l'homme libre, et la fortune le despouille de cette liberté quand elle le réduict à servir les Grands, qui sont eux-mesmes coulpables de luy ravir ce qu'il a de plus précieux, la liberté et le temps, s'ils ne luy restituent les fruicts de l'un et de l'autre par la récompense qui seule peut réparer la perte de ce dernier, irréparable en toute autre façon.

Or, comme le Cardinal Ximénès estoit fort sensible aux injures et aux mespris, aussi estoit-il très recognoissant des plaisirs qu'on luy avoit faicts, lesquels il n'oublioit jamais. Brunet, Espagnol dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, qui l'avoit assisté en son voyage de Rome lorsque les voleurs le despouillèrent sur les chemins de telle sorte qu'il ne luy resta que la voix pour demander l'aumosne, en est un exemple remarquable. Cet homme le vint voir pendant sa grande authorité dans l'Estat : les honneurs, les privautez que le Cardinal luy tesmoigna, furent en admiration à toute la Cour. Après le Roy, personne ne'n receut jamais tant de luy dans l'Espagne ; il tascha de le retenir

auprès de soy, luy offrit, luy donna des présens, et promit tel entretenement, telle condition qu'il voudroit; les Eveschez, les grands emplois ne pouvoient manquer à sa fortune. Brunet, qui préféroit le repos d'une médiocre condition aux troubles des grandes dignitez du monde, remercia le Cardinal des honneurs, des offres, des promesses qu'il luy fit, et alla jouir chez soy de la tranquillité dans les commoditez qui luy suffisoient.

Ce que Ximénès a donné du sien et aux particuliers et au public est digne de remarque. Les hospitaux qu'il fit bastir en Espagne et qu'il renta de revenus, les maisons religieuses qui y sont encores les durables ouvrages de sa piété et de sa bénéficence, les greniers publics que les rentes qu'il a laissées remplissent de bled au soulagement des pauvres, les séminaires ou plustôt les pépinières de vertu pour l'Estat, où il faisoit eslever les jeunes gens et les damoiselles que la pauvreté destituoit de ce secours nécessaire, disent et diront éternellement en Espagne que le Cardinal Ximénès n'a pas seulement esté grand par ses dignitez et par son employ, mais bien d'avantage par sa libéralité et par sa bonté. Possesseur du plus riche revenu du royaume, s'il eust remply ses coffres d'argent ou s'il eust enserré l'or qui devoit servir ailleurs, il eust creu retenir ce qui donne le rachapt aux esclaves, rend la liberté aux prisonniers, donne la guérison aux malades, la

consolation aux affligez et sustente la vie des pauvres; il les faisoit largement distribuer selon les pressantes nécessitez d'un chacun [1].

Le sieur de Chièvres, qui envioit le crédit de ce grand ministre et en redoutoit la liberté de parler au Roy Charles contre luy, et despuis le Cardinal de Granvelle, ont dict de luy, après avoir considéré ses grandes actions, qu'il falloit que ce Cardinal fût issu du sang royal et que le temps, qui cache aussi bien qu'il descouvre les plus belles choses du monde, avoit caché son extraction, asseurant qu'un homme particulier ne pouvoit estre capable de choses si grandes, s'il n'avoit en luy les semences des vertus qui se trouvent aux grands Roys, et s'il n'en estoit descendu.

Telle fut la vie et les actions de François Ximénès, surnommé, par les effects de sa prudence, Grand

[1] Fernandès de Pulgar, parlant de la charité du Cardinal envers les pauvres, rapporte que lorsqu'il passait par quelque ville, sa première pensée était de se rendre à l'église pour prier Dieu, et sa seconde de visiter les hospices pour consoler les malades, assister les pauvres et augmenter les revenus de l'établissement.

Fernand Valdès, qui avait été élevé dans la maison du Cardinal, assure que le pieux prélat envoyait tous les ans par tout son diocèse un théologien et un jurisconsulte chargés de doter et marier d'honnêtes jeunes filles pauvres. Fernandès de Pulgar ajoute qu'il donnait tous les jours à manger à trente pauvres, qu'il servait souvent lui-même. Ses aumôniers, à la fin de chaque mois, lui présentaient un état des pauvres honteux et des infirmes nécessiteux; aussi il n'y avait point un seul malheureux qui ne ressentît les effets de sa bienfaisance.

Cardinal d'Espagne [1], dont les conseils durent encores aujourd'huy dans ce royaume-là, et les vertus servent dans le monde d'adresse pour la conduicte aux Estats. Car si les portraicts et les images des grands hommes ont cela de propre que d'inciter à l'imitation de leurs bonnes qualitez ceux qui les contemplent, leurs vertus par leurs belles lumières servent de guide aux hommes dans le chemin du monde.

[1] Ceci n'est peut-être pas tout à fait exact. Ximénès a certainement mérité le surnom de *Grand*, mais le titre « *d'Espagne* » est celui de son cardinalat.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

FIN DE LA TABLE.

